

BIBLIOGRAPHIE

DE

CARMEN SYLVA

B 183441

CARMEN SYLVA

Ino. 45876

(SA MAJESTÉ LA REINE ÉLISABETH DE ROUMANIE)

BIBLIOGRAPHIE ET EXTRAITS

DE

SES ŒUVRES

par

GEORGES BENGESCO

epurat

AUTEUR DE LA BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE VOLTAIRE

= C136088



PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR

BRUXELLES

—
1904

H. LE SOUDIER
PARIS

SOCEC & C^{ie}
BUCAREST

1956

BIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 1269 135

B.C.U. Bucuresti



C136088



Carmen das Lied
mit Sylve der Welt.....

CARMEN SYLVA

DANS LA FORÊT DE MONREPOS

Dans la forêt qui vit Son enfance joyeuse,
CARMEN SYLVA, fuyant le vain bruit des cités,
Ecoute résonner la voix mystérieuse
Des chênes et des pins par la brise agités.

Elle écoute chanter, sur le tremble et l'yeuse,
Le rossignol divin, ce prince des étés,
Tandis que le ruisseau, la source harmonieuse
Coulent, avec un doux murmure, à Ses côtés.

Et demain, sur la page où S'imprime Son âme,
En vers purs comme l'or, ardents comme la flamme,
Elle dira les chants des arbres et des nids ;

Les soupirs du zéphyr et les soupirs de l'onde,
Le bonheur passager, les douleurs de ce monde,
Et la gloire de Dieu dans les cieus infinis !

GEORGES BENGESCO.

INTRODUCTION.

Lorsqu'en 1888 l'Académie française couronna les *Pensées d'une Reine*, Carmen Sylva n'était encore connue en France que par quelques ouvrages en prose, tels que les *Contes du Pelesch* et les *Nouvelles*, dont MM. L. et F. Salles avaient donné, chez Leroux et chez Hachette, d'élégantes traductions, (1) et par le poème de *Jehovah*, qui venait de paraître en 1887, dans la collection des « Poètes contemporains » publiée par Lemerre. On se doutait à peine — sauf peut-être dans un cercle très restreint d'initiés — que l'Auteur des *Pensées d'une Reine*, — observateur profond, moraliste pénétrant, conteur à la vive imagination, — était en même temps un poète d'une exquise sensibilité, dont l'Allemagne avait accueilli, avec une admiration exempte de tout

(1) Ces deux traductions sont de 1884. En cette même année, l'auteur du présent volume avait fait paraître, en collaboration avec A. Odobesco, la traduction du conte intitulé : *Virful cu dor* (Le Pic aux regrets); voyez plus loin page 130.

esprit de courtoisie, les beaux poèmes intitulés : *Sapho* — *Hammerstein* — *Tempêtes* — *la Sorcière* — *Mon Rhin* — *Monrepos*, etc.

Depuis 1888, l'œuvre littéraire de Carmen Sylva s'est considérablement accrue : contes, légendes, poèmes, romans, ouvrages dramatiques, traductions, etc., sont venus donner à cette œuvre une telle ampleur et de telles proportions qu'il nous a paru intéressant d'en dresser le répertoire bibliographique, en y joignant l'indication des nombreuses traductions que l'Amérique, l'Angleterre, le Danemark, l'Espagne, la France, la Hongrie, l'Italie, les Pays-Bas, la Russie, la Roumanie, la Serbie, la Suède ont faites des écrits de Carmen Sylva : car il est peu de pays où ces écrits n'aient pénétré et où ils ne jouissent d'une faveur bien méritée qui semble croître de jour en jour.

Dans notre désir d'offrir au public français — auquel s'adresse plus spécialement notre travail — non seulement le catalogue raisonné des *Œuvres* de Carmen Sylva, mais encore un choix des plus belles pages sorties de sa plume, nous avons fait suivre cet Essai bibliographique de quelques extraits de ses *Œuvres*, en nous attachant de préférence à celles qui, sous l'écrivain, nous montrent la Femme et la Reine, et où, comme l'a dit un de nos anciens maîtres, « le style est la per-

sonne même, trahissant son caractère, et laissant parler son cœur avec ce naturel, cet abandon, cette bonne foi qui ne sent ni l'encre ni le papier ». (1)

Ainsi que nous le rappelons plus haut, les poésies de Carmen Sylva sont encore peu connues en France. On a traduit plusieurs de ses romans, entre autres *Astra* et le *Roman d'une Princesse*; la *Revue des Deux-Mondes*, le *Temps*, quelques autres périodiques français, ont publié un assez grand nombre de ses « Nouvelles », indépendamment de celles qui ont été réunies dans les volumes signalés ci-dessus et dans d'autres recueils parus depuis; (2) mais l'œuvre poétique de la Reine-Poète semble avoir été reléguée au second plan, alors qu'elle mériterait incontestablement de briller au premier. C'est pour combler cette lacune que nous avons essayé — non sans appréhension — de traduire en vers français quelques-unes des poésies les plus célèbres de Carmen Sylva, tout en ne nous dissimulant pas les difficultés ni les périls d'une pareille entreprise, et avec le très vif regret de n'avoir pu faire passer et revivre, dans l'à-peu-près de ces traductions

(1) G. Merlet. Préface des *Extraits des classiques français*. Paris, Fouraut et fils, 1886, vij.

(2) Voyez TRADUCTIONS FRANÇAISES, pages 129 et suivantes du présent volume.

versifiées, la fraîcheur, la grâce, le charme, la mélancolie, et très souvent le souffle et la grandeur héroïques du texte original.

M. E. Sergy et M^{me} William Monod ont publié en France des biographies de Carmen Sylva (1). Quel que soit le mérite de ces études, très consciencieusement faites et très élégamment écrites, elles ont le désavantage de n'être que des travaux de seconde main, c'est-à-dire de reproduire en grande partie les ouvrages analogues composés en Allemagne par M. Maximilien Schmitz, par M^{me} Mite Kremnitz et par M^{me} la baronne de Stackelberg (2). Ce n'est pas, croyons-nous, se montrer injuste envers ces excellents auteurs que d'affirmer, à cette place, que la biographie de Carmen Sylva est encore à écrire. Est-il possible, est-il même opportun d'entreprendre actuellement une pareille œuvre? Nous ne le pensons pas. Il est toujours très délicat de raconter la vie d'un contemporain, alors surtout que ce contemporain porte sur son front une couronne royale. La plupart de ces biographies — quand elles ne sont pas des pamphlets (et il s'est trouvé en France, dans ce pays galant et chevaleresque par excellence, de prétendus litté-

(1) Voyez notre III^e partie, (BIOGRAPHIES, ETC.)

(2) *Idem.*

rateurs qui ont cru devoir mêler à je ne sais quels tristes libelles la grande et noble figure de Carmen Sylva) — de pareilles biographies, quand elles ne sont pas dictées par la malveillance, risquent fort de passer pour des œuvres de flatterie et d'adulation. D'ailleurs, comme l'a justement dit M. F. Brunetière : (1) « Il n'y a pas d'histoire des choses contemporaines, et, pour juger les hommes et les œuvres de notre temps, nous manquons à la fois du recul et des documents nécessaires. »

Il sera donné un jour à d'autres que nous de retracer, avec les documents qui nous manquent, la vie de Carmen Sylva, et de juger ses écrits avec une autorité que nous ne pouvons pas avoir. Mais peut-être nous saura-t-on gré de rappeler, dès aujourd'hui, à grands traits, pour ceux de nos lecteurs que l'œuvre intéresse, quelques-uns des principaux événements de la vie de l'Auteur, et d'apporter ainsi une modeste pierre à l'édifice grandiose que des écrivains, plus compétents que nous, érigeront certainement un jour en l'honneur de Carmen Sylva. Au cours de cette esquisse rapide nous nous efforcerons de laisser parler surtout les faits, et de donner le plus souvent

(1) *Manuel de l'histoire de la littérature française*. Paris, Delagrave, 1898, page 511.

possible la parole à Carmen Sylva Elle-Même, qui sera ainsi son propre biographe : le public n'y trouvera que profit, agrément et véracité.

Pauline-Elisabeth (1) -Odile-Louise, princesse de Wied, princesse de Hohenzollern, et, depuis 1881, Reine de Roumanie, est née à Neuwied, le 29 décembre 1843, d'une illustre famille comtale, puis princière, qui a donné, dès le douzième siècle, à l'Allemagne toute une lignée de prélats, d'hommes de guerre, de littérateurs et d'artistes.

C'est un comte de Wied qui, en sa qualité d'archevêque de Cologne, sacre Frédéric Barberousse à Aix-la-Chapelle. Au commencement du treizième siècle, Théodoric, comte de Wied, archevêque de Trèves, joint à une piété fervente les mérites d'un politique prudent et avisé; puis on cite, dans la première moitié du seizième siècle, un Hermann de Wied, électeur et archevêque de Cologne, ami de Luther et de Mélanchton, lequel avait voulu introduire la Réforme dans son diocèse. La résistance qu'il rencontra chez quelques-uns des prélats placés sous ses ordres lui ayant

(1) La jeune princesse avait eu pour marraines la grande duchesse Elisabeth-Mihailowna, alors fiancée au prince Adolphe de Nassau — actuellement Grand-Duc de Luxembourg — et la reine Elisabeth de Prusse, femme du roi Frédéric Guillaume IV.

fait abandonner ce projet, il se démit de ses hautes fonctions, et se retira à Altwied, où il mena jusqu'à la fin de ses jours une vie de reclus et de savant. On montre encore sa crosse, ornée du blason des Wied, dans le trésor de la cathédrale de Cologne. S'il avait pu réaliser ses desseins, peut-être n'aurait-on pas vu naître le protestantisme, et la guerre de Trente ans eût-elle été évitée. Un autre des ancêtres de Carmen Sylva — Frédéric, comte de Wied — fonde en 1649 la ville de Neuwied pour servir d'asile aux protestants persécutés en Europe : son petit-fils Frédéric-Alexandre (sous le gouvernement duquel l'industrie de Neuwied prit de grands développements), s'attache à réunir dans cette ville des représentants de toutes les confessions, dans l'espoir de pouvoir reconstituer une seule Eglise. En 1784, il est élevé par Joseph II à la dignité de Prince du Saint-Empire. Son fils, Frédéric-Charles, est l'époux de la princesse Marie-Louise-Wilhelmine, comtesse de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, femme d'une grande culture en même temps que d'une piété exemplaire, laquelle consacre ses loisirs à la traduction des poètes français, anglais et italiens, traduit en français quelques-unes des œuvres de Gellert, entretient une correspondance littéraire avec Wieland et Arndt, et compose

elle-même des cantiques spirituels et des hymnes religieuses dont le souvenir subsiste encore en Allemagne. Musicienne accomplie, miniaturiste de talent, la princesse Marie-Louise-Wilhelmine de Wied est la bisaïeule de Carmen Sylva et la mère du prince Jean-Auguste-Charles de Wied, qui succéda, en 1804, à son père Frédéric-Charles, sous le nom de prince Auguste de Wied, se signala par son ardent patriotisme, demeura inébranlable dans son refus d'accéder au pacte de la Confédération du Rhin, et vit deux de ses frères tomber au champ d'honneur pendant les guerres que l'Allemagne soutint contre Napoléon I^{er}. Un des frères du prince Auguste fut le prince Maximilien de Wied, naturaliste célèbre par les deux voyages d'exploration qu'il fit au commencement du XIX^e siècle au Brésil et dans l'Amérique du Nord, — voyages dont il a laissé les très savantes relations, (1) publiées avec des dessins de l'auteur et avec des illustra-

(1) *Reise nach Brasilien in den Jahren 1815-1817. Francf. [am Main. Bronner, 1819-1821. 2 vol. gr. in-4° avec 19 vignettes et atlas. Il y a des exemplaires en papier impérial, avec les figures peintes à la gouache. — A été traduit en français par J.-B. Eyriès, (Paris, Arth. Bertrand), 1821, 3 vol. in-8° et atlas in-folio — Reise des Prinzen Maximilian zu Wied in das Innere von Nord-Amerika in den Jahren 1832 bis 1834. Coblenz, Hoelscher, 1838-1841, 2 vol. in-4° et atlas. — A été traduit en français (Paris, Arth. Bertrand), 1842, 3 vol. gr. in-8° avec l'atlas de l'édition allemande.*

tions du peintre Schirmer qui l'avait suivi en Amérique, et qui mourut, il y a peu d'années, à Paris. Il s'en fallut de peu que le prince Maximilien de Wied ne fût aussi accompagné dans le Nouveau-Monde par le grand poète Chamisso de Boncourt, le même qui, quelques années plus tard, entreprit un voyage autour du monde avec le capitaine russe de Krusenstern et avec le fils du fameux Kotzebue, et fut nommé, à son retour en 1818, directeur du Jardin botanique de Berlin. La crainte d'enlever à son voyage le caractère purement scientifique qu'il voulait lui conserver empêcha seule le prince de Wied de prendre Chamisso comme compagnon de route.

Une sœur du prince Maximilien, la princesse Louise de Wied, se distingua, à son tour, par son talent pour la musique et la peinture, et composa en outre un recueil de vers intitulé : *Les Chants d'une solitaire* (1). Enfin le fils aîné du prince Auguste et de sa femme Sophie-Augusta, princesse de Solms Braunfels, le prince Hermann de Wied, père de Carmen Sylva, s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences philosophiques, et fit paraître, en 1859, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage métaphysique intitulé : *La vie inconsciente de*

(1) *Die Lieder einer Einsamen.*

l'esprit et la révélation divine (1). Il maniait habilement le crayon et le pinceau, et c'est lui qui donna à sa Fille le goût du dessin et de la peinture, qu'il lui enseignait encore jusqu'à la veille de sa mort, survenue en 1864. Il avait épousé, en 1842, Marie, née princesse de Nassau, si bien que par sa mère, Carmen Sylva a dans les veines du sang de cet illustre Guillaume d'Orange, auquel la Reine de Roumanie se plaît quelquefois à comparer le Roi, Son Epoux (2). — Tels sont les ascendants. Jamais peut-être les lois de l'hérédité, aussi bien en ligne directe qu'en ligne collatérale, ne se sont trouvées mieux confirmées que par l'exemple de cette jeune Princesse venue au monde avec tous les dons naturels, avec tous les goûts et tous les talents constituant, depuis plusieurs siècles, les traits caractéristiques et comme l'apanage de sa race et de sa famille. Disons brièvement dans quel cadre, dans quel milieu et sous quelles influences se sont affirmés ces dons, se sont développés ces goûts, ont germé ces talents.

Un décor féerique : les bords du Rhin, cette admirable partie du tronçon central du fleuve

(1) *Das unbewusste Geistesleben und die göttliche Offenbarung.*

(2) Voyez une lettre de 1878, dans le volume d'E. Sergy : *Carmen Sylva. Elisabeth Reine de Roumanie* (Paris. Fischbacher, 1890), p. 176.

qui traverse, de Bonn à Coblenze, l'un des plus beaux pays rhénans. Des grandes fenêtres à ogives du château de Neuwied, construit au dix huitième siècle par le prince Frédéric-Guillaume de Wied, on voit, à travers la transparence limpide de l'atmosphère, le Rhin couler, comme un « large ruban d'argent », (1) parmi les riants villages qu'il arrose ; sur la cime escarpée des rochers, d'antiques donjons crénelés, ruines imposantes et grandioses, dont chaque pierre est un souvenir, dont chaque débris a son histoire ou sa légende ; à mi-côte, des vignes dorées par le soleil ; puis, plus bas, des hameaux, des maisons, des toits, des tourelles aux découpures élégantes et hardies, des vapeurs et des embarcations sillonnant le fleuve, des attelages remontant les berges ; partout, sur la montagne, le long des collines, dans la plaine, à côté du passé immobile, silencieux et superbe, la vie, le mouvement, l'éclat, la poésie du présent. Près de Neuwied, Monrepos, pavillon de chasse bâti également au XVIII^e siècle par le prince Frédéric-Alexandre de Wied, et transformé depuis en résidence d'été de la famille princière ; Monrepos, douce et paisible retraite, aux belles lignes architecturales pleines de grâce et de noblesse, à l'élégante

(1) Voyez ci-dessous la pièce intitulée : *Monrepos*.

façade de pierre et de verdure, Monrepos, séjour riant et parfumé, qu'abrite et que rafraîchit la vaste forêt qui l'entoure, avec ses allées profondes et mystérieuses, avec son feuillage épais, avec ses sentiers tapissés de mousse, ses sources, ses murmures, ses nids gazouilleurs, ses senteurs pénétrantes,

Ses grands troncs respectés de l'orage et des vents ;

Monrepos, le paradis de Carmen Sylva, l'Eden qui Lui a inspiré l'un de ses plus beaux recueils poétiques (1), et qu'Elle a célébré dans les vers suivants, dont la traduction ne rend qu'imparfaitement toute la douceur et toute la mélancolie :

Adossée à la maison blanche
S'étend, rêveuse, la forêt,
Et la lune, à travers la branche,
Tour à tour luit et disparaît !

Je voudrais rester en prière
Devant tous ces arbres géants,
Car ici je bus à plein verre
L'ivresse de mes dix-huit ans !

C'est dans ces sentiers, sur cette herbe,
Que j'ai trouvé tant de chansons,
Et que de la forêt superbe
Je reçus jadis les leçons !

(1) Voyez la première partie du présent volume, n° 14

Dans ma chambrette que décore
Avec grâce la fleur des bois,
Puissé-je retrouver encore
Tous mes chers pensers d'autrefois !

En bas lentement se déroule
Un large ruban argenté ;
C'est le Rhin radieux qui coule
Avec éclat et majesté !

Ma jeunesse entière murmure
Dans ce feuillage frais éclos,
Et sous son épaisse ramure
Toujours m'attire Monrepos ! (1)

Depuis qu'à la suite du Congrès de Vienne la principauté de Wied avait été partagée entre la Prusse et le duché de Nassau, les princes de Wied avaient banni de leur demeure seigneuriale le luxe, le faste et l'apparat des cours. Le prince Hermann, et la princesse Marie de Nassau, sa femme, avaient été élevés simplement — et c'est simplement — et virilement aussi — qu'ils entendirent élever leur fille Elisabeth, qui vit, dès le berceau, briller au foyer paternel toutes les vertus privées et domestiques. La crainte de Dieu, l'amour du bien, la pratique de la charité, le goût de l'étude, le culte des lettres et des arts, l'indépendance et la rectitude de l'esprit, la noblesse des senti-

(1) *Mon Rhin*, page 37.

ments, la simplicité de la vie familiale, tels furent les exemples et les leçons que Carmen Sylva recueillit autour d'elle dès ses premières années. Douée d'une imagination brillante, en même temps que d'une vivacité d'esprit et de caractère qui se trahissait dans ses moindres propos et dans ses moindres gestes, à ce point qu'on l'avait surnommée : le *Tourbillon* ; prompte à l'enthousiasme, éprise d'idéal, aimant par dessus tout le vrai, et ayant une horreur et une répulsion instinctives pour le mensonge sous toutes ses formes ; (1) quelque peu entière dans ses façons de voir et de juger, et ne pliant que difficilement son esprit aux sentiments et aux choses de convention ; s'intéressant au sort des humbles et des malheureux, avide de soulager leurs infortunes et sentant sa jeune âme compatissante et sensible s'ouvrir toute grande à la pitié, la princesse Elisabeth de Wied entra dans la vie avec un ensemble de dons et de qualités dont une éducation bien conduite et sagement dirigée ne pouvait que favoriser l'heureuse éclosion. Sa mère se garda bien de contrarier son amour pour la nature, le pen-

(1) « Pendant toute ma vie, j'ai estimé la vérité comme la chose la plus sublime sur la terre. Est-ce que la vérité n'est pas supérieure à toutes les fictions, quelque brillantes qu'elles soient, quelque heureux qu'elles nous rendent? » (CARMEN SYLVA).

chant irrésistible qui l'attirait vers les bois, vers les fleurs, vers les nids, vers les soupirs de la brise et les chansons du flot clair, et, à l'âge où les autres enfants s'étiolaient dans leurs salles d'étude, le front penché sur leurs cahiers et sur leurs livres, la « petite fée » — comme on disait à Neuwied — parcourait d'un pied libre et léger la forêt poudrée de neige ou baignée de soleil, écoutant frémir dans les ramures ce doux vent :

- « *Qui* remuant le chêne, ou balançant la rose,
» Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
» Se poser tour à tour » ; (1)

se grisant d'air, de lumière, d'espace ; demandant leurs secrets à la feuille qui s'agite, à l'oiseau qui chante, à l'onde qui murmure ; puis, de retour au château, méditant gravement sur tout ce que lui avaient dit les ravins, les ruisseaux et les treilles, et ébauchant, dès l'âge de dix ans, un premier recueil de vers où la vivacité de l'émotion et la sincérité du sentiment suppléaient aux imperfections du rythme et de la prosodie. Car elle était avant tout poète, et voici comment le poète, se rappelant plus tard ces premières impressions d'enfant, fera parler sa chère forêt :

(1) Victor Hugo. *Les Rayons et les Ombres*. — *La Tristesse d'Olympio*.

Viens, nous nous connaissons depuis longtemps, je pense ;
Mon murmure pour toi n'est pas sans quelque attrait ;
Sur un rythme connu, doucement, en cadence,
Je te chuchoterai : « Viens, je suis ta forêt ! »

Avec l'élan sacré d'une force invincible
Que de fois je t'attire et sais te retenir !
Tu m'aimes, à ma voix tu n'es pas insensible,
Dans ta chère forêt ne veux-tu pas venir ?

Lorsqu'amassant sur toi son courroux, la tempête
De ses nuages noirs te menace en secret,
Je l'apaise soudain, et préserve ta tête
De l'orage en fureur ! Viens, je suis ta forêt !

Quand tu chantes ton chant de jeunesse qui grise,
Quand déborde ton cœur, quand tu pleures parfois,
Tes chants et tes sanglots se perdent dans ma brise ;
Viens, je suis ta forêt, viens au fond de mes bois !

Tu vécus bien. Regarde avec joie en arrière,
Ton cœur est noble, pur, généreux à souhait ;
Bientôt je te dirai, pour une nouvelle ère
De bonheur radieux : « Viens, je suis ta forêt ! »

Jeune, je contemplais le passé : je commence
A vieillir, et je vois ce qui fut jeune un jour ;
Je suis le souvenir et je suis l'espérance :
Dans ta chère forêt oh ! viens avec amour ! » (1)

Mais en même temps qu'ils laissaient leur
Fille s'adonner ainsi en toute liberté à ses in-
stincts et à ses goûts poétiques, le prince et la

(1) Monrepos. *Sommets et abîmes*, p. 148.

princesse de Wied ne négligeaient aucun moyen d'orner son jeune esprit de toutes les connaissances propres à développer ses facultés intellectuelles et morales. Non seulement ils voulurent que la jeune princesse eût « des clartés de tout », mais ils veillèrent à ce qu'elle reçût une instruction des plus complètes et des plus variées. Des institutrices de choix, des maîtres distingués, lui enseignèrent de bonne heure les langues anciennes et modernes. Dans sa jeunesse, Carmen Sylva lisait en latin — et traduisait même du latin en anglais — Ovide, Horace et Cicéron. Si elle ne parvint pas à se familiariser aussi facilement avec le grec, elle n'en admirait pas moins Homère. (« Je le trouve si beau en allemand, si clair, si simple, comme la forêt » fera-t-elle dire à l'un des personnages de son roman : *Deux-Mondes*). (1) Ses auteurs français préférés furent avec les vieux chroniqueurs : Froissart, Joinville, Villehardouin, Philippe de Comines — dont elle faisait la lecture à son père — Corneille, Racine et Molière. Bientôt l'anglais et l'italien n'eurent plus de secrets pour la jeune princesse, qui s'était tellement perfectionnée dans la connaissance de ces deux langues qu'elle les par-

(1) Traduit en français sous ce titre : *Le Roman d'une Princesse*. (Voyez plus loin p. 27).

lait et les écrivait avec la même facilité que l'allemand. L'étude des diverses grammaires — de la grammaire française en particulier — l'intéressait vivement et occupait tous ses loisirs : peut être avait-elle le pressentiment de ses futures destinées d'écrivain, et voulait-elle de bonne heure se rendre maîtresse de son style et de sa plume, d'où devaient lui venir ses plus grandes joies et ses plus chères consolations. Quant aux sciences exactes, elle avait trop d'imagination pour les aimer ; mais comme elle était assidue au travail et qu'elle tenait à ne rien négliger de ce qui peut façonner l'esprit et former le jugement, elle s'adonna avec beaucoup de zèle à la géométrie et à la physique :

« Ma mère — dit à ce sujet Carmen Sylva dans
» une lettre toute récente et inédite — y tenait
» beaucoup, surtout pour combattre « la folle
» du logis », dont elle ne voulait entendre
» parler à aucun prix : comme si les sciences
» pouvaient vous offrir le dixième du quart de
» consolation que nous donne cette admirable
» amie, l'imagination, dans toutes les routes si
» tortueuses et si ardues de la vie ! A moins
» d'être Pythagore ou Newton, les sciences
» exactes ne donnent pas d'ailes pour sortir des
» labyrinthes de l'existence. Mais j'ai calculé
» la chute d'un corps, j'ai rempli de chiffres des
» cahiers entiers, parce que j'avais le goût de

» l'étude. Ma passion pour la grammaire s'est
» montrée dès l'âge de dix ans. Je présumé
» que c'était l'instinct qui me faisait préparer
» mon instrument, tout en me laissant ignorer
» que j'écrirais un jour dans trois langues...».

Elle cultiva également avec ardeur la musique — qui devait devenir l'une de ses grandes passions — et se perfectionna, sous la direction de son père, dans l'étude du dessin et de la peinture. Sa mère, non contente de l'initier aux beautés de la littérature allemande, dont elle lui lisait les poètes les plus renommés, s'attacha à développer ses généreux instincts de compassion pour les souffrances des malheureux : visiter les malades, secourir les pauvres, consoler les affligés, voir de près la douleur et la soulager, s'accoutumer à l'idée et au spectacle de la mort, autant de pratiques charitables et pieuses, autant d'enseignements élevés et féconds que Carmen Sylva apprit à l'école de la princesse Marie de Wied, et qui devaient exercer une très grande influence sur la trempe de son caractère et sur l'essor de son génie poétique.

« Le grand maître de l'Humanité » — écrit-elle dans ce même roman que nous avons cité plus haut, et qui a, dans plus d'un endroit, comme un véritable cachet auto-biographique — « s'appelle : *la Douleur*. Seule la douleur fait la lumière, dissipe les nuages et montre les objets

tels qu'ils sont... Tout ce qui est grand — comme la naissance et la mort — est accompagné de douleur.. » (1)

La douleur ! la souffrance ! Carmen Sylva les a connues de bonne heure, et en a fait un précoce et long apprentissage, pendant une grande partie de son enfance et de sa jeunesse. Elle avait sept ans à peine lorsque la princesse de Wied donna le jour au prince Othon-Nicolas, qu'un défaut de constitution vouait fatalement à une fin prématurée. L'existence du pauvre enfant ne fut, pendant douze ans, qu'un cruel martyre. Sa naissance avait failli coûter la vie à sa mère, dont la santé resta très longtemps ébranlée ; puis, se manifestèrent les premiers symptômes du mal qui allait emporter, dans la force de l'âge, le prince Hermann de Wied. Carmen Sylva a dit dans son livre intitulé : *La Vie de mon frère Othon* (2) ce que furent pour elle et pour les siens ces longues années de craintes, d'inquiétudes, d'angoisses sans cesse renouvelées. Tant de malheurs, tant d'épreuves eussent abattu une âme moins bien trempée ; la sienne y puisa, semble-t-il, de nouvelles forces pour se soumettre avec résignation aux décrets impénétrables de la Providence

(1) *Le Roman d'une Princesse* (Paris, Perrin), pages 137-138.

(2) Voyez la première partie du présent volume, page 112.

et pour supporter vaillamment les coups de l'adversité. Ses lettres à son frère, le prince Guillaume de Wied, (1) sont pleines de ces nobles sentiments de courage et de virile résolution : « Les heures sombres que nous traversons nous unissent plus étroitement les uns aux autres. Je suis tout étonnée de voir combien je sais mieux aimer qu'autrefois... Dieu me fait passer par une rude école et que je n'avais pas prévue... Toutes les petites choses de la vie s'effacent devant cette pensée accablante que nous entourons deux mourants, et qu'il nous est encore permis de nous dévouer à eux... » (2)

Cependant de nombreux voyages en Angleterre, en France, en Suisse, en Italie, en Russie, en Suède; — plusieurs séjours à la Cour de Berlin, à celles de Saint-Pétersbourg, de Stockholm (3); — un échange incessant de relations avec les personnalités les plus en vue de la première moitié du dix-neuvième siècle :

(1) Guillaume-Adolphe-Maximilien-Charles, prince de Wied, né le 22 août 1845, marié le 18 juillet 1871 à Marie, princesse des Pays-Bas; chef actuel de la maison de Wied.

(2) E. Sergy. *Carmen Sylva. Elisabeth Reine de Roumanie*; pp. 42-44; *passim*.

(3) Sa Majesté la Reine de Suède Sophie, princesse de Nassau, sœur de la princesse Marie de Wied, est la tante de Sa Majesté la Reine de Roumanie.

rois, princes, hommes d'Etat et de guerre, savants, littérateurs, artistes, qui tous trouvaient chez le prince et la princesse de Wied l'accueil le plus sympathique et le plus hospitalier; — des talents perfectionnés par des études de plus en plus sérieuses, avaient achevé de faire une princesse accomplie de Celle qui devait porter bientôt avec tant d'éclat la couronne royale de Roumanie. Elle ne songeait pas au mariage, et malgré le prestige des Cours qu'elle avait visitées, et où elle avait été reçue et fêtée avec des marques d'affection si cordiales et si démonstratives; malgré les tentatives qu'on avait faites pour l'y fixer; malgré même son désir de développer à l'étranger, sous la direction de Rubinstein et de Clara Schumann, son beau talent musical, sa pensée revenait constamment à Neuwied, au calme et à la simplicité de la maison paternelle, à son père, qu'elle savait gravement atteint, à sa mère, qu'elle revoyait toujours avec plus de tendresse et d'effusion. Le jeune prince Othon était mort au commencement de 1862: deux ans plus tard, le prince Hermann devait le suivre dans la tombe, sans qu'il fût donné à Carmen Sylva de recueillir son dernier soupir. (1) Elle nous a dit, dans une de ses plus belles poésies, l'impression qu'elle

(1) Le prince Hermann de Wied mourut le 5 mars 1864.

éprouva en franchissant pour la première fois le seuil de la chambre où avait vécu si longtemps son père bien-aimé :

Dès que l'aube parut, j'errai dans la maison,
Dans la chère maison qui jadis me vit naître ;
Je m'arrêtai longtemps devant chaque cloison,
Longtemps je regardai par plus d'une fenêtre !

Oh ! quel amer plaisir ! Partout, sur chaque seuil,
Je respirais les doux parfums de mon enfance,
Et je sentais flotter, comme un tissu de deuil,
A l'entour de mon cœur, mon ancienne souffrance !

Mais tout à coup, avec émoi, ma main heurta
La porte de la chambre où se tenait mon père ;
Rien de changé !... Ma main tremblante s'arrêta...
Peut-être était-il là, comme au temps plus prospère !

Et si j'entrais soudain, en disant : « Me voilà !... »
Il fixerait sur moi ses yeux de violette !...
Car peut-être mon père était-il encor là !...
Et je m'enfuis bien vite, interdite et muette ! (1)

Les années s'écoulaient, trop rapides au gré des vœux de la jeune princesse qui, malgré de nouveaux déplacements et de nouveaux voyages entrepris avec la grande duchesse Hélène de Russie, rêvait toujours de se fixer définitivement à Neuwied afin de se remettre au travail, écrire la vie du prince Othon, terminer une

(1) *Patrie*, p. 35 (voyez le n° 33 du présent volume ; 1^{re} partie).

traduction de Carlyle, réaliser enfin d'autres projets inspirés par son amour constant pour les lettres et la poésie. (1) « Je n'ai que des actions de grâces à rendre pour l'année radieuse qui vient de s'écouler — écrivait-elle le 2 janvier 1869. Voilà neuf ans que j'ai commencé mon Journal (en vers) (2); j'y ai consigné les » souvenirs de ma jeunesse, parfois dans une » disposition d'esprit pieuse, d'autres fois très » gaiement, souvent avec découragement et » mélancolie. Ma jeunesse a été riche en affec- » tions, en rayons de soleil, en expériences » sérieuses... La Providence me conservera- » t-elle, dans sa bonté, le don de la poésie ? Je » veille sur ce don comme sur une relique, et » m'efforce de n'en pas tirer vanité ? Je demande » seulement qu'il ne s'affaiblisse pas avec l'âge » et que je garde la fraîcheur des sentiments » nécessaires pour mettre toute mon âme dans » mes vers. Adieu ! belle année, et toi, année » nouvelle, lui douce et souriante dans ma » chambrette et dans mon cœur ! » (3)

L'année 1869 devait répondre à ce gracieux

(1) L'un de ces projets était de fonder à Neuwied une grande école de jeunes filles

(2) Ce Journal contient des pensées, plutôt qu'une relation d'événements. On y trouve aussi beaucoup de vers de la jeunesse de l'Auteur. — Il est inédit.

(3) E. Serpy. *Carmen Sylva, etc.*, pages 102-103.

souhait et luire d'un éclat incomparable dans la vie de Celle qui saluait ainsi sa bienvenue. C'est en effet le 3/15 novembre 1869 que fut célébré à Neuwied le mariage de la princesse Pauline-Elisabeth-Odile-Louise de Wied avec S. A. S. le Prince Charles-Eitel-Frédéric-Zéphyrin-Louis de Hohenzollern, né à Sigmaringen le 20 avril 1839, et proclamé par un plébiscite du 8/20 avril 1866, Prince régnant des Principautés roumaines-unies, avec droit d'hérédité. Ce plébiscite avait été l'expression spontanée et sincère des vœux et des aspirations de la nation roumaine qui, pour des raisons bien connues et que nous avons rappelées ailleurs, (1) voyait dans l'établissement et la consolidation d'une Dynastie étrangère la garantie la plus certaine de son indépendance nationale. Aussi la nouvelle des fiançailles du Prince Régnaant de Roumanie fut-elle accueillie avec une explosion de joie par le pays qui Lui avait confié ses destinées, et c'est au milieu d'acclamations enthousiastes que le couple princier fit son entrée à Bucarest, le 12/24 novembre 1869. (2)

(1) Voyez notre travail intitulé : *La Question dynastique en Roumanie par un paysan du Danube*. Paris, A. Heymann, 1889, in-8°.

(2) La Princesse Régnaante avait été tellement émue de l'accueil que lui avait fait la population de Bucarest qu'elle terminait

Quelque fière que fût la jeune et belle Souveraine de Roumanie d'avoir fixé le choix d'un prince qui, en consacrant depuis plus de trois ans à la nation roumaine toute l'énergie de son intelligence et de son activité, avait justifié — et au delà — les espérances qu'avait fait concevoir son élection; avec quelque courage et quelque légitime orgueil qu'Elisabeth de Wied eût accepté de se dévouer, aux côtés du prince son époux, au bonheur de ses nouveaux sujets, ce ne fut pas — on le conçoit aisément — sans un profond déchirement de cœur qu'elle se sépara de sa chère patrie, du coin de terre, superbe et aimé entre tous, qui l'avait vue naître, de sa mère qu'elle adorait, et à qui elle écrivait, peu de temps auparavant : « Je reconnais plus » vivement que jamais que la mort seule pourra » nous arracher l'une à l'autre » (1); ce ne fut pas sans une amère tristesse, sans un morne désespoir qu'elle prit congé de tout ce qu'elle avait aimé jusqu'alors : la maison paternelle, avec le souvenir de ses joies et de ses tristesses plus grandes encore peut-être; la forêt, témoin de ses premiers jeux et inspiratrice de ses pre-

par ces mots une lettre adressée à l'archiduc Albert (le cousin germain de sa mère) : « Et maintenant je n'ai qu'un seul désir : » c'est qu'à l'heure de ma mort tous les pauvres suivent mon » cercueil... »

(1) E. Sergy. *Carmen Sylva, etc.*, page 73.

miers vers; toute une population de braves et honnêtes gens, dont elle avait été la Providence; son Rhin enfin, son « vieux Rhin », auquel elle faisait, avec des sanglots étouffés, ces adieux, touchants comme ceux de Marie Stuart à son « charmant pays de France » :

« Un blanc linceul de brume, étendu sur la plaine,
A revêtu les bords de mon Rhin bien-aimé;
Je vais partir, hélas! pour la terre lointaine!
Mon beau rêve a pris fin, et tout est consommé!

Il règne autour de nous un silence de tombe!
Pas un son, pas un cri; ni voile, ni bateau;
Il fait gris, il bruine, et le brouillard qui tombe
Se répand sur la rive en larges nappes d'eau!

Et dans ce grand silence, auquel la nuit s'ajoute,
Qu'aucune plainte au loin ne trouble sous les cieux,
Sonne, sans que personne au monde ne s'en doute,
L'heure, l'heure fatale et sainte des adieux!

Ces gouttes de brouillard obscurcissant le fleuve,
Tandis que je l'entends gémir et soupirer,
Ce sont, dans cette triste et déchirante épreuve,
Tous les pleurs refoulés que je ne puis pleurer!

Si ces larmes du moins qui suffoquent ma gorge,
Se figeaient comme l'eau de ce brouillard glacé,
Au lieu de me brûler, comme un fer que l'on forge,
Oh! quel soulagement pour mon cœur oppressé!

Adieu Rhin! toujours beau, toujours vert de jeunesse!
Je pars, hélas! La vie, oui, la vie et sa loi
M'ordonnent de quitter ta rive enchanteresse,
Me prennent pour toujours, et sans espoir, à toi! » (1)

(1) *Mon Rhin*, page 63. (Voyez la 1^{re} partie du présent volume, n^o 13.)

Lorsque la princesse Elisabeth de Roumanie arriva à Bucarest, la situation politique du jeune Etat danubien était quelque peu confuse et troublée. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler contre quelles difficultés — aussi bien intérieures qu'extérieures — eut à lutter le Prince Charles de Hohenzollern pendant toute la période qui s'étend de 1870 à 1873. Il ne fallut rien moins que son immuable désir de poursuivre résolument jusqu'au bout la noble tâche qu'il avait assumée, son tact, son énergie, sa patience, pour ne pas se laisser décourager par des complications sans cesse renaissantes et pour surmonter tous les obstacles accumulés sur son chemin. Dans ces circonstances critiques, la Princesse fit courageusement l'apprentissage de son métier de Souveraine. D'ailleurs, dès le mois de septembre 1870, la naissance d'une fille — la princesse Marie de Roumanie — était venue faire une heureuse diversion aux préoccupations et aux soucis de la politique, et combler les vœux de l'épouse et de la mère. Douée des dons les plus heureux, belle, bonne, vive, intelligente, affectueuse, l'enfant, hélas! ne fit que passer sur cette terre! (1) On lira au

(1) La bonté de la princesse Marie égalait son intelligence. Elle allait à tous, ses petits bras grands ouverts, et toujours avec ces mots sur les lèvres : « Make all happy! — Rendre tout le monde heureux! »

cours de ce volume quelques pages toutes pleines de tendresse, toutes vibrantes d'émotion et tout humides de larmes; quelques pages, à la fois sereines et déchirantes, où Carmen Sylva, évoquant le souvenir de son unique enfant, a fait revivre dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs la grâce, le charme, l'intelligence précoce, l'adorable sourire de sa fille,

« *Tendre et fragile fleur, sitôt morte que née* », (1)

et dont la perte cruelle a laissé dans l'âme brisée des Souverains de Roumanie une plaie qui aujourd'hui encore n'est pas fermée. La nation roumaine s'était associée au deuil de la Couronne avec une douleur d'autant plus sincère que la petite princesse Marie avait, dès sa première enfance, témoigné un grand attachement au pays où elle avait vu le jour :

« Le souvenir le plus doux que notre Fille défunte Nous ait laissé, comme un précieux trésor — disait le prince Régnant dans une lettre adressée le 31 mars (12 avril) 1874 à Son Président du Conseil des Ministres — est Son amour sans bornes pour la patrie qui La vit naître, amour si vif que, dès Son âge le plus tendre,

(1) V. Hugo. *Les Orientales. Fantômes.*

à Son premier voyage à l'étranger, Elle S'était sentie en proie au mal du pays. » (1)

« Dieu me l'avait donnée ! Dieu me l'a ôtée ! » avait murmuré la mère, dans sa foi profonde et dans sa stoïque affliction ; « que le saint nom de Dieu soit béni ! » Mais peut-on commander à la nature, et de telles douleurs se consolent-elles ? « Je répète souvent que l'amour maternel triomphe de la mort ; je sais me réjouir du bonheur de mon enfant, écrivait la Princesse Régnante à la princesse de Wied, sa mère ; seulement je ne puis empêcher que l'existence soit sombre ici-bas : cela est inévitable, et il faut que je m'y résigne !... » (2)

Résignée, mais non consolée, persuadée qu'elle retrouvera un jour sa fille là où il n'y aura plus ni vicissitudes, ni larmes, Carmen Sylva a consacré à son souvenir presque tout un livre du recueil intitulé : *Monrepos*. (3) Nous en détachons la pièce suivante, où se révèle, d'une façon émue et touchante, la persistance d'une douleur qui sera aussi durable que la vie de Celle qui l'éprouva :

(1) *Trente ans du règne du roi Charles I^{er}. Discours et Actes. Edition de l'Académie roumaine. — Bucarest. C. Göbl, 1897, t I. p. 309.*

(2) E. Sergy. *Carmen Sylva. Elisabeth Reine de Roumanie*; pp. 147-148.

(3) *Mère et enfant*; voyez plus loin le n^o 14 de la première partie.

« Que de fois je regarde hélas ! ta porte close !
Que de fois je me dis : Elle va s'entr'ouvrir !...
Je vais, comme jadis, voir ma fillette rose,
Vers moi, par bonds légers, en dansant accourir !

Si même ce n'était qu'un fantôme, qu'une ombre
Rapide, fugitive et qui me narguerait,
De quel trouble mon cœur, toujours saignant et sombre,
O mon cher ange ! à ton aspect se remplirait !

Je t'ouvrirais tout grands mes bras, ravie, émue,
Sans un mot, sans un cri, sans un seul mouvement,
Pour que la vision un moment entrevue
Ne se dissipe pas trop tôt, trop brusquement !

Et si discrètement de loin tu me fais signe
Qu'il faut t'en retourner bien vite d'où tu viens,
J'aurai, pour peu de temps du moins, la joie insigne
D'avoir enfin revu le plus cher de mes biens ! » (1)

Privée de sa fille unique, la Princesse de Roumanie devint la mère des orphelins, des malheureux, des affligés. Dès son arrivée dans sa nouvelle Capitale, Elle s'était préoccupée du sort des enfants appartenant à des familles nécessiteuses, et, pour consacrer le souvenir du jour où Elle avait fait son entrée solennelle à Bucarest, Elle avait mis à la disposition du Président du Conseil des Ministres une somme importante, dont la rente devait être employée à secourir, régulièrement chaque année, huit jeunes filles pauvres, de Bucarest et de Jassy.

(1) *Mère et Enfant*, page 42.

L'une de ses premières visites avait été pour l'Asile Hélène (1). Elle s'était inscrite pour une somme de douze mille francs en tête d'une souscription destinée à l'achèvement de cet établissement et à la construction d'une chapelle attenante, dont elle avait posé la première pierre le 24 avril (6 mai) 1870. Enfin, en 1873, sur le désir qu'en avait exprimé la Princesse, S. A. S. le Prince Régnant avait donné à l'Administration civile des hôpitaux de Bucarest, dont relevait l'Asile Hélène, un terrain qu'il possédait aux environs du palais de Cotroceni, (2) et qui devait être utilisé au profit de ce même Asile. C'est près de là que reposent aujourd'hui encore les restes de la princesse Marie, sous une pierre où sont gravés ces mots : « Ne pleurez pas ; elle n'est point morte ; elle dort ! » (3)

Nous ne parlerons pas ici de toutes les œuvres de bienfaisance fondées par Sa Majesté la Reine Elisabeth, ou placées sous son haut patronage. Elles sont nombreuses, et leur énu-

(1) Cet Asile avait été fondé, en 1862, par la princesse Hélène Couza, qui avait donné une somme de douze mille francs pour sa construction. Dès 1863, cent vingt orphelins et orphelines y avaient reçu l'hospitalité.

(2) Résidence actuelle de LL. AA. RR. le Prince Héritier et la Princesse Marie de Roumanie.

(3) Voyez, à la fin du présent volume, parmi les *Poésies* de Carmen Sylva, une émouvante paraphrase de cette inscription funéraire.

mération seule remplirait certainement quelques pages de cette *Introduction*. (1)

Il paraîtra d'ailleurs tout naturel que dans un pays où il y avait tant de bien à faire, tant de misères à soulager, tant d'initiatives à prendre, tant d'encouragements à donner, une Souveraine, réunissant l'élévation de pensées et la générosité de sentiments de Carmen Sylva, sa

(1) Mentionnons toutefois la Société de bienfaisance *Regina Elisabeta*, fondée en 1871 sous l'initiative et sous le patronage de Sa Majesté, et qui, après avoir versé à la « Croix-Rouge », pendant la guerre de l'Indépendance, toute sa réserve de 36,000 francs, se trouve aujourd'hui à la tête d'un capital de 1,402,000 francs, provenant en grande partie de donations importantes qui lui ont été faites par Leurs Majestés le Roi et la Reine de Roumanie, par Madame Marie Cantacuzène, née Mavros, etc., etc. La Société, qui a pour président de son Conseil d'Administration, M. Michel Soutzo, gouverneur de la Banque nationale de Roumanie, a dépensé, en 1902, 221.800 francs, dont 175,000 francs pour la construction d'une des ailes de l'Asile « Regina Elisabeta » que l'on édifie actuellement sur un vaste terrain de la Chaussée « Filantropia », offert par Sa Majesté le Roi; — 25,000 francs distribués en secours, etc... — Une autre fondation philanthropique de Sa Majesté la Reine Elisabeth est l'Institut des Sœurs de charité de Bucarest, dont Sa Majesté s'occupe avec un zèle et une activité infatigables. — Citons enfin la Polyclinique « Regina Elisabeta », qui a pour président de son Conseil d'Administration, M. C. Stoicesco, Ministre des Domaines du royaume de Roumanie — et qui a été ouverte en 1902 à 16,091 malades nécessiteux, auxquels il a été donné 11,807 consultations. Le nombre des malades soignés pendant ces sept dernières années (la Polyclinique est dans la 8^{me} année de son existence) a été de 66,604, — Le capital de la Société s'élevait, au 31 décembre 1902, à 46,187 francs.

haute culture intellectuelle, ses goûts littéraires, son génie poétique, cette passion de la charité dont nous l'avons vue possédée dès sa plus tendre enfance, se soit ingéninée à multiplier les effets de son action bienfaisante et à favoriser l'amélioration du sort matériel de la femme ainsi que le développement de son éducation intellectuelle et morale. Depuis les enfants, recueillis dans l'asile de la Société *Materna* (*Berceau Elisabeth*), jusqu'aux jeunes filles auxquelles s'ouvrent les portes de l'école « *Elisabeta Doamna* », et qui s'y perfectionnent dans l'industrie de la broderie nationale, jusqu'aux femmes, aux mères de famille qui tissent, qui brodent et qui paillettent ces élégants et riches costumes roumains, dont on a admiré en 1900, à l'Exposition Universelle de Paris, plus d'un spécimen exécuté dans les ateliers de la Société « *Furnica* » (*La Fourmi*), également placée sous le haut patronage de Sa Majesté la Reine Elisabeth, — toute la population féminine du royaume a bénéficié de cette sollicitude et de cet intérêt constants de la Souveraine pour l'allègement de ses souffrances ou l'accroissement de son bien-être.

Celle qui, étant enfant, distribuait libéralement aux pauvres les cadeaux qu'elle recevait de ses parents ; celle qui, jeune fille, avait songé très sérieusement à se vouer à l'ensei-

gnement ; (1) celle qui, Femme et Souveraine, a écrit cette belle pensée : « On ne peut jamais être assez reconnaissant à celui qui vous permet de lui venir en aide » (2), ne pouvait pas, une fois montée sur le trône, ne pas devenir cette « *Mère de la Patrie* » dont Carmen Sylva a peint en ces termes, et certainement d'après Elle-Même, le superbe et magistral portrait :

LA MÈRE DE LA PATRIE

« Si tout un peuple ému, vibrant, t'appelle « Mère ! »
En se tournant vers toi dans les jours de malheur ;
Si tu sais partager son infortune amère,
Tu sentiras la paix renaître dans ton cœur !

Solide comme un roc en face de l'orage,
Ne va pas demander secours ni chanceler ;
Comme un soleil d'été fais briller ton visage,
Et laisse la douceur de tes lèvres couler !

Regarde sans terreur au fond du précipice ;
Garde-toi de gémir, surtout ne tremble pas !
Que ton cœur reconforte et que ta main guérisse,
Redresse bien la tête et raffermis le pas !

Il ne t'est plus permis d'être encore à toi-même ;
Fais taire tes espoirs, tes plaisirs, tes douleurs ;
Donne-toi tout entière à ce peuple qui t'aime,
Tu traînes après toi des millions de cœurs !

(1) Voyez E. Sergy, *Carmen Sylva. Elisabeth Reine de Roumanie* ; pages 10-11 et 104.

(2) *Pensées d'une Reine*, édition de 1888, page 53.

Bons ou mauvais, tous ceux que le sort abandonne,
Tous ceux auxquels il rit, les nobles, les vilains,
Tous sont à toi ! Secours, bénis, sauve, pardonne,
Blessures et péchés, lave tout de tes mains !

Oh ! laisse ta bonté, comme une source tiède,
De ton cœur généreux jaillir à flots épais !
De la main, de la voix, soulage, ranime, aide !
Répands autour de toi la tendresse et la paix ! » (1)

La Mère de la Patrie !... Carmen Sylva l'a été surtout aux heures graves de l'histoire moderne de la Roumanie, lors de cette guerre héroïque de l'Indépendance, où son énergie et son dévouement furent à la hauteur du courage déployé par la valeureuse armée du Roi Charles, son époux. Habitée, depuis longtemps, au spectacle de la souffrance ; familiarisée avec l'idée de la mort, qui lui avait déjà ravi tant d'êtres chers à son cœur ; prête à tous les sacrifices, elle fut admirable de résolution, de sang-froid, d'endurance physique et morale — malgré l'état de sa santé qui laissait alors beaucoup à désirer — et poussa jusqu'à ses extrêmes limites l'esprit de renoncement et d'abnégation. Lorsqu'elle entrait dans une salle d'ambulance, sa vue seule reconfortait les malades et consolait les agonisants : « Bien des scènes touchantes et déchirantes — écrit Carmen Sylva —

(1) *Monrepos. Mère et Enfant*, page 27.

» m'ouvrirent les yeux en ce temps de guerre
» sur la nature de ce peuple étrange, plein de
» superstitions, de piété enfantine, de mélan-
» colie et de gouaillerie à la fois. J'ai vu les
» femmes d'un dévouement extrême... J'ai vu
» les mères demandées à grands cris dans les
» douleurs et ayant les mains couvertes de bai-
» sers par leurs fils héroïques... On m'avait
» appelée en ville auprès d'un jeune homme
» dont on avait coupé la jambe et dont le
» désespoir était inconsolable. N'ayant pas
» assisté à l'opération, je ne savais pas laquelle
» des jambes était coupée. Je m'assis sur le
» bord de son lit et lui parlai pendant une
» demi-heure au moins. Un doux sourire me
» répondait tout le temps. Lorsque je me levai,
» les dames de garde découvrirent que je
» m'étais assise sur le moignon de la jambe
» coupée... « Mais, pauvre garçon! cela a dû
» te faire bien mal! — Je l'aurais supporté
» encore bien des heures rien que pour écouter
» ta voix! » ...Malgré quatre mois de soins, je
» n'avais pas réussi à sauver un jeune homme.
» Dans le dernier quart d'heure de sa vie, on
» me parlait à voix un peu haute devant son lit.
» Je m'approchai de lui: « Nous faisons tant de
» bruit, n'est-ce pas? — Qu'est-ce que cela me
» fait si je puis seulement vous regarder!... » (1)

(1) Bucarest, par Carmen Sylva. Dans : *Les Capitales du Monde*; Paris, Hachette, 1892; gr. in-8° (voyez plus loin la troisième partie).

S'il est vrai, comme on l'a écrit plus d'une fois, et comme le pense aussi Carmen Sylva, que parmi tant de souvenirs enfouis dans l'ombre de notre cœur il n'y en ait pas de plus doux que celui des jours où l'on s'est sacrifié sans mesure ; si ce qui mérite surtout d'être aimé en nous, c'est ce que nous avons donné de nous-mêmes, n'est-ce pas avec une douceur infinie et avec une noble satisfaction que la Reine Elisabeth doit penser à tout ce qu'elle a donné d'Elle-Même pendant ces heures remplies d'angoisses où, Se prodiguant sans compter, Elle s'asseyait ainsi au chevet des malades, soignait les blessés, réconfortait les mourants et priait près des morts pour leur repos éternel ?

En souvenir des soins admirables dont Elle avait entouré les blessés pendant toute la durée de la guerre, les femmes et les veuves des officiers Lui firent hommage d'une statue qui La représentait donnant à boire à un soldat mortellement atteint ; et voici les belles paroles prononcées par la Souveraine, à l'occasion de la remise qui lui fut faite de ce don commémoratif :

« Je suis doublement émue par le souvenir des jours où nos cœurs, les cœurs des femmes, des mères, des sœurs des soldats, tressaillaient d'inquiétude et de douleur.

» Ce don est le monument des souffrances qui nous ont rapprochées, qui nous ont unies, qui ont fait de nous toutes des sœurs inséparables

» Cette figure sculptée dans le marbre ne me représente pas Moi Seule, elle représente toutes celles d'entre vous qui ont fait les mêmes sacrifices, avec le même amour et la même abnégation : car mon action isolée eût été trop insignifiante, si nous n'avions pas toutes travaillé, comme une seule et même personne, dans un même but et avec une même pensée!

» Que cette statue soit donc le monument de toutes les femmes roumaines qui, comme nos héros, ont fait leur devoir envers la Patrie!....» (1)

Non contente de soigner les blessés et d'adoucir leurs souffrances, Carmen Sylva a célébré dans des vers héroïques les hauts faits de l'armée roumaine et de son glorieux Chef, et l'on nous saura certainement gré de reproduire à cette place la pièce de vers intitulée *Calafat*, qui fut inspirée à la Reine-Poète par l'épisode suivant, relaté dans une de ses lettres : «Char-» les m'a rapporté une bombe qui avait éclaté

(1) *Trente ans du règne du roi Charles I^{er}. Discours et Actes. Edition de l'Académie roumaine, 28 novembre (10 décembre) 1880.*
— T. I, page 594.

» près de lui... On le vit un instant debout sur
 » le rempart, au milieu des débris d'obus qui
 » volaient de tous les côtés; plusieurs de ses
 » soldats se signèrent; Greciano, (1) croyant
 » son prince blessé, tomba à genoux; mais
 » Charles agita sa casquette en criant : Bravo!
 » bravo! je suis habitué à cette musique-
 » là!... » (2)

CALAFAT (3)

Entre les vastes bords qu'il baigne et désaltère,
 Le Danube poursuit son cours majestueux ;
 Il couvre de ses bras notre vaillante terre,
 Sur son cœur paternel tendrement il la serre,
 Car il doit protéger l'étendard des aïeux !

Vidin et Calafat dressent au bord de l'onde
 Leurs dômes et leurs toits empourprés de soleil ;
 Tout semble reposer dans une paix profonde ;
 Soudain l'éclair jaillit et le tonnerre gronde,
 Et la terre frémit, sortant de son sommeil !

Et les obus, engins de meurtre et de carnage,
 Vomis par les canons noircis et résolus,
 Sillonnent les flots d'or, les couvrent d'un nuage,
 Sifflent dans l'air brûlant, et volent d'un rivage
 A l'autre, comme autant de fraternels saluts !

(1) Aide-de-camp du Prince Régnant.

(2) Voyez Sergy, *Carmen Sylva. Elisabeth Reine de Roumanie* ; pages 170-171.

(3) Ville de Roumanie située en face de Vidin. Le combat célébré dans ces vers fut livré le 15/27 mai 1877. S. A. R. le Prince de Roumanie avait quitté la veille Sa Capitale pour aller Se mettre à la tête de l'armée.

Sans crainte du péril qui partout le menace,
Impassible et debout, campé près d'un canon,
Le Prince est là ! Soldats ! bravez la mort en face !
Votre chef vous apprend, dans sa tranquille audace,
Ce qu'on doit au pays, ce qu'on doit à son nom !

Regardez-le ! Son œil profond, réfléchi, grave,
Interroge la terre, interroge les eaux :
Doit-il prendre d'assaut ce Vidin qui le brave,
Et pourra-t-il, là-bas, jeter sans nulle entrave
Un pont pour ses soldats et pour ses généraux ?

Soudain, à Ses côtés — du feu noble baptême ! —
Eclate avec fracas un obus meurtrier !
Les blessés vers le Ciel lèvent leur face blême,
Et tremblent, en voyant leur roi, leur chef suprême,
Dans l'ardente lueur de l'immense brasier !

L'un des hommes, saisi d'épouvante, se signe ;
Un autre se lamente en tombant à genoux :
« Notre prince est blessé ! Celui que tout désigne
» Pour nous conduire au feu ; le plus grand, le plus digne !
» Qui le remplacera ?... Seigneur ! préservez-nous ! »

Mais le Prince gardant toute son assurance,
Se découvre et s'écrie : « Hourra pour ce refrain !
» Hourra pour ce vieil air qui berça mon enfance !
» C'est la sainte chanson de notre délivrance !
» J'en avais bien envie, et je la connais bien. »

D'allégresse et d'orgueil le Danube tressaille ;
Il reconnaît, joyeux, cette voix et ce ton,
Et son onde redit, à travers la mitraille,
Le refrain que répète, en ce jour de bataille,
Des vieux HOHENZOLLERN le jeune rejeton. (1)

(1) *Monrepos. Ballades et Romances*, page 51.

La guerre heureusement terminée, la royauté à la veille d'être proclamée, la couronne royale d'acier forgée dans un des canons conquis à Plevna, Carmen Sylva reprit la plume, qu'elle n'a plus abandonnée depuis un quart de siècle; Elle se décida même, sur les instances de quelques personnes de son entourage et de quelques littérateurs à qui elle avait montré ses manuscrits, à publier, sous le voile de l'anonyme, dans une ou deux revues d'Allemagne, un certain nombre de poésies traduites du roumain. (1) Dès son arrivée dans sa nouvelle patrie, Elle s'était mise avec ardeur à apprendre la langue roumaine, dont l'étude lui fut singulièrement facilitée par sa connaissance du latin et de l'italien. Elle s'était enthousiasmée pour nos contes populaires, pour cette littérature toute pleine d'idées naïves, d'inventions merveilleuses, de récits fantastiques qui cadraient si bien avec le tour particulier de son esprit et avec la richesse de son imagination. Les chants nationaux roumains, recueillis et publiés quelque vingt ans auparavant par notre grand poète V. Alecsandri (2) et dans lesquels revit, sous une forme presque toujours gracieuse et poétique, le souvenir de tout un

(1) Voyez plus loin pages 6-7.

(2) En 1852. — Traduits en français en 1855, et réimprimés en roumain. avec de nombreuses additions, en 1862.

passé d'héroïsme et de gloire, avec la tristesse et la mélancolie des jours d'oppression et de deuil, eurent également le don de captiver à ce point la Reine qu'Elle entreprit de les répandre en Allemagne, comme Alecsandri lui-même les avait fait connaître à la France. Déjà quelques-unes des œuvres originales de la Princesse Régnante de Roumanie avaient paru sous le pseudonyme de CARMEN SYLVA : *Sapho* et *Hammerstein*, poèmes publiés en 1880 ; *Tempêtes (Stürme)*, également en vers (1881) ; c'est de cette même année 1881 que date la première édition des *Rumänische Dichtungen* (Poésies roumaines) dont il est longuement question sous le n° 4 de la présente *Bibliographie*.

Nous avons vu plus haut la Princesse Elisabeth de Wied déclarer dans une de ses lettres, qu'Elle s'était « toujours efforcée de ne pas tirer vanité de son talent poétique ». (1) Et en effet, même à la veille de la publication de ses premiers essais, très peu de personnes avaient pu soupçonner chez la jeune Souveraine l'existence de ce talent. Il nous a été même donné d'entendre à ce sujet, de la bouche de la Reine, la plaisante anecdote que voici : Une très digne et respectable dame, que Sa Majesté

(1) Voyez ci-dessus page XXIV.

avait attachée à Sa personne, peu de jours avant Son mariage, et qui était une nouvelle venue à Neuwied, avait eu l'impression, en voyant la jeune fiancée, qu'elle n'était encore qu'une enfant. Une semaine après la cérémonie, la Princesse lui dit à l'improviste : « Voulez-vous que je vous dise quelque chose de moi? » Et elle se mit à lui réciter la pièce de vers intitulée : *Am Abend* (Au Crépuscule), qui a été recueillie depuis dans *Monrepos*. (1) La brave dame, qui n'en pouvait croire ses oreilles, se renferma d'abord dans un silence respectueux; plus tard, elle raconta à la Reine qu'elle avait failli tomber à la renverse, et que volontiers elle se fût écriée : « Mais vous êtes un vrai poète »! Depuis, elle se donnait le titre de *cuisinière de Molière*, et cette nouvelle Laforest — qui était d'ailleurs une baronne authentique — eut plus d'une fois l'honneur et la joie d'entendre la Souveraine lui lire Ses poésies.

Lorsqu'on se hasarde à demander à Carmen Sylva pourquoi elle avait gardé si longtemps en portefeuille des productions qui, de l'aveu des juges les plus difficiles, auraient pu voir beaucoup plus tôt le jour, la Reine-Poète répond avec non moins de franchise que de

(1) *Sommets et Abîmes*, page 44.

modestie qu'Elle ignora longtemps les règles de la prosodie, et que ce sont précisément ses traductions du roumain qui lui ont appris l'art d'écrire en vers. Peut-être y a-t-il là une excessive défiance de soi-même, et doit-on chercher le véritable motif des scrupules de Carmen Sylva à publier ses poésies dans ce fait qu'elle jugeait ses dons littéraires « incompatibles avec sa mission. » (1) Notre Alecsandri, bien que peu familiarisé avec l'allemand, fut un de ceux qui, par ses encouragements, contribuèrent à vaincre ces hésitations de la Reine, en lui démontrant que la gloire littéraire n'était point faite pour nuire au prestige de la couronne royale, et qu'elle constituait une royauté de plus. Sûre désormais d'Elle-même, certaine de pouvoir allier de plus en plus le souci et la perfection de la forme à la hauteur de l'inspiration, convaincue qu'une Reine peut écrire sans inconvénient de « grandes pensées qui viennent du cœur » et de beaux vers qui jaillissent de l'âme, Carmen Sylva ira hardiment de l'avant. On trouvera, dans cette *Bibliographie*, l'énumération complète — croyons-nous — de tous les volumes qu'elle a publiés depuis 1880 :

(1) Voyez *Carmen Sylva. Elisabeth Reine de Roumanie*. par E. Sergy : « Quelqu'un me surprenait-il au travail, écrivait la Reine, je jetais la plume loin de moi, comme un enfant pris en flagrant délit... ».

environ 19 recueils de vers et 23 ouvrages en prose, sans compter ceux qui sont actuellement sous presse ou en préparation, et que nous avons signalés au cours de notre travail.

Carmen Sylva s'est essayée avec succès dans tous les genres : la poésie, le conte, le roman, la nouvelle, le récit biographique, la tragédie, le drame lyrique, la comédie et même la métaphysique et la psychologie.

Supérieure dans la poésie et dans le conte ; — prenant volontiers, pour trouver des sujets de romans, son point de départ dans la réalité, et mêlant plus d'une fois au développement de ses intrigues soit des réminiscences ou des souvenirs personnels, soit des personnages auxquels elle prête ses idées ou ses propres sentiments ; — donnant presque toujours la sensation de la vie telle qu'elle est, avec une tendance à l'idéal qui en relève le terre-à-terre et la banalité — car, avec Carmen Sylva, la poésie ne perd jamais ses droits ; — attachante, dans ses *Nouvelles*, et s'y élevant parfois, comme dans *Une Prière* (1), jusqu'au plus haut degré de l'émotion ; — pathétique à souhait dans ses drames ; — gaie et spirituelle dans ses comédies ; — guidée, dans ses spéculations métaphy-

(1) Voyez la 1^{re} partie du présent volume, n^o 10.

siques, par un sens psychologique remarquable, qu'elle tient certainement de son père, le prince Hermann de Wied, — Carmen Sylva se distingue, dans tous ses écrits, sans oublier ses belles *Pensées*, si vraies, si profondes, si humaines (1), par une intensité de vie sentimentale extraordinaire, par une incomparable richesse d'imagination, par un flux large et abondant de poésie délicate et élevée, enfin par le perpétuel épanchement d'une âme noble, généreuse, enthousiaste et confiante dans la miséricorde divine.

Nous rappelons plus loin avec quelle faveur furent accueillies à Paris ces *Pensées d'une Reine* que l'Académie française jugea dignes d'une de ses plus hautes récompenses. (2) Ce qu'on sait peut-être moins en France c'est que Carmen Sylva a traduit en allemand deux des plus belles œuvres de la littérature française contemporaine : *Pêcheur d'Islande*, de Pierre Loti, et les *Deux Masques*, de Paul de Saint-Victor, (3), et que, dans plusieurs de ses écrits — dans *Feldpost* (4) notamment — Elle a prêché avec conviction et chaleur la réconciliation de la race germanique et de la race latine

(1) Voyez un extrait de ces *Pensées* dans notre 3^{me} partie.

(2) Voyez pages 18-22.

(3) Voyez pages 62 et 102.

(4) *Poste militaire* ; voyez page 60.

qui, à son avis, sont « faites pour se compléter l'une l'autre » et que tout devrait rapprocher. Ajoutons qu'admiratrice fervente de la poésie française, surtout des grands poètes contemporains — et plus particulièrement de Leconte de Lisle — la Reine travaille, depuis plusieurs années déjà, à une traduction littérale en allemand des plus belles pièces de ces poètes. L'ouvrage est loin d'être terminé, et il ne sera publié que lorsqu'il pourra fournir la matière d'un grand et beau volume (tel que les aime Carmen Sylva); mais les rares privilégiés qui ont pris connaissance du manuscrit ont été tous frappés de la fidélité et de l'élégance de ces traductions.

On ne manquera pas de se demander comment Carmen Sylva, qui remplit si noblement et si consciencieusement ses devoirs de Souveraine; — que nous avons vue se consacrer à tant d'œuvres philanthropiques; — à qui les audiences, les réceptions, les cérémonies officielles laissent souvent si peu de loisirs, peut suffire à une production littéraire si abondante. Le secret de cette activité vraiment extraordinaire est dans la façon même dont Carmen Sylva a réglé sa vie. Levée avant les premières lueurs de l'aube, alors qu'autour d'Elle tout est encore plongé dans le repos, Elle gagne rapidement

son cabinet de travail, s'assied à sa table, et laisse courir, au hasard de l'inspiration, sa plume ou son crayon (1) sur de larges feuillets qui s'entassent bientôt en piles devant Elle. Deux, trois heures s'écoulent; le jour commence à poindre; le palais, la ville sortent lentement de la torpeur et de l'engourdissement du sommeil; Carmen Sylva travaille toujours, et Elle termine sa tâche au moment même où Ses sujets vont commencer la leur. D'autres fois, installée dès le matin dans son atelier, Elle décore d'arabesques et de miniatures quelque missel ou quelque manuscrit précieux, écrits par Elle-même en caractères gothiques de la plus élégante régularité, et ornés d'initiales, de rinceaux courant le long des marges latérales ou dans les entre-colonnes, de figures et de dessins exécutés avec ce goût, cette sobriété, et quelquefois avec cette naïveté *voulue* qui rappellent les admirables psautiers du Moyen-Age et de la Renaissance dont s'enorgueillissent les vitrines des grandes bibliothèques et des grands collectionneurs modernes. Les visiteurs de la belle cathédrale de Curtea de Argesch (2) — le

(1) Depuis quelques années, la Reine semble avoir renoncé de plus en plus à l'emploi de la plume, et se sert volontiers, pour ses manuscrits et même pour une partie de sa correspondance, de crayons, sous lesquels court mieux et plus vite sa belle et large écriture.

(2) Sur cette cathédrale, voyez le n° 37 de la première partie.

chef-d'œuvre architectural de la Roumanie — peuvent admirer un superbe Evangile, que Sa Majesté la Reine Elisabeth a ainsi exécuté pour cette cathédrale, et où sont transcrits, sur soixante feuilles de parchemin ornées de peintures, les douze Evangiles que, dans l'Eglise roumaine orthodoxe, on lit pendant l'office du Jeudi-Saint. C'est l'histoire de la Passion. « On » les lira chaque jeudi, écrit la Reine, en souvenir du Jeudi-Saint, où ils m'ont été lus à » Moi-Même près du cercueil de Mon enfant. » Ce sera un beau travail et le monument le » plus éloquent élevé à la mémoire de notre » petite Fille » (1). — Le travail est en effet de toute beauté; il a été superbement relié à Durlach — près de Carlsruhe — et, recouvert à Berlin d'une splendide couverture en émail cloisonné.

Un autre évangile, dû à la collaboration de la Reine et de Son Altesse Royale la Princesse Héritière de Roumanie, (2) a été offert par

(1) *Carmen Sylva. Elisabeth Reine de Roumanie*, par E. Sergy; page 200.

(2) Marie-Alexandra-Victoria, princesse royale de Grande-Bretagne et d'Irlande, princesse de Saxe Cobourg et Gotha, née à Eastwell Park, le 29 octobre 1875, fille d'Alfred, prince royal d'Angleterre, duc d'Edimbourg, duc de Saxe Cobourg et Gotha, et de Son Altesse Impériale et Royale Marie, Grande duchesse de Russie; — mariée à Sigmaringen, le 10 janvier 1893, à Son Altesse Royale le Prince Ferdinand-Victor-Albert-Meinrad de Hohenzollern, Prince héritier de Roumanie.

Sa Majesté et Son Altesse Royale à l'église du Monastère de Sinaia : il contient tous les Evangiles de l'année — ceux des dimanches et jours de fête — et ne le cède en rien, pour l'exécution, à celui de la cathédrale de Curtea de Argesh.

La Reine possède encore dans sa belle bibliothèque quelques autres volumes manuscrits, dont le texte et les miniatures sont entièrement de Sa main, et qui permettent d'apprécier toute la perfection de Son talent dans cet art délicat de l'enluminure et de l'ornementation dont le secret semble se perdre de plus en plus de nos jours. Nous citerons parmi ces chefs-d'œuvre de calligraphie, de miniature et de reliure :

1° Un volume intitulé : *Meine Reise durch die Welt. Allerhand Reime und Verslein dem Mutterherzen anvertraut* (Mes Voyages à travers le monde. Toutes sortes de rimes et de petits vers confiés au cœur d'une mère), et qui renferme des poésies écrites depuis la quinzième jusqu'à la trentième année. Ce manuscrit, achevé peu de mois après la mort de la Princesse Marie, en 1874, n'a pas moins de 350 pages décorées de gracieuses enluminures. Il est recouvert d'une riche reliure exécutée, d'après un vieux missel, par l'orfèvre Morgan, de Londres ;

2° Cinquante *Prières* écrites en caractères

gothiques pour Sa Majesté le Roi, et ornées également de dessins traités avec une habileté de main surprenante.

Voici les titres de quelques-unes de ces Prières :

Grandeur de Dieu. — Patience. — Désappointement. — Angoisse. — Fatigue. — Envie. — Soucis. — Victoire. — Paix. — Vengeance. — Reconnaissance. — Tristesse. — Douleur. — Maladie. — Pureté. — Faiblesse, etc., etc.

3° Un autre manuscrit, intitulé *Wanderstab* (Le Bâton de route); exécuté sur ivoire, avec des enluminures, pour son Altesse Royale la Princesse Héritière de Roumanie, chef-d'œuvre de reliure de Hermeling, le grand orfèvre de Cologne; les plats, également en ivoire peint, sont recouverts de cristal de roche, parsemé de poussière de diamant;

4° *La Vie de mon frère Othon* (1), dont il existe un superbe et unique exemplaire, manuscrit et enluminé, appartenant au frère de la Reine, S. A. R. le Prince Guillaume de Wied, etc...

Cette esquisse de l'activité littéraire et artistique de Carmen Sylva serait incomplète

(1) Voyez le n° 43 de la 1^{re} partie.

si nous ne disions encore un mot de son culte fervent pour la musique. « L'art, dans chacune de ses manifestations, a écrit Carmen Sylva, est une sorte de prière incarnée; c'est pourquoi il procure le repos à l'âme, avive ses aspirations, et, en nous montrant le monde à nos pieds, nous élève toujours plus haut... » (1) Il suffit de parcourir les très intéressantes lettres dont M. E. Sergy a donné des extraits dans sa biographie de Carmen Sylva pour voir dans quel ravissement, dans quelle extase la jetait, dès sa première jeunesse, l'audition d'une symphonie de Beethoven ou de Mendelssohn, d'une page de Mozart ou de Gluck : « Mon rêve », écrivait-elle, le 18 novembre 1865, à son frère, le prince Guillaume, « est d'avoir un » jour assez d'argent pour réunir constamment » autour de moi un cercle d'artistes et de » savants... Je ne connais rien de plus char- » mant qu'un salon animé, où, pour surcroît » d'agrément, il se fait de bonne musique... » Le Ciel a exaucé ce vœu de la Princesse Elisabeth de Wied. Ses salons de musique de Bucarest et de Sinaïa sont deux merveilles qui mériteraient des notices spéciales et détaillées. Nous nous bornerons à donner d'après

(1) E. Sergy, *Carmen Sylva, etc.* ; p. 153.

le savant ouvrage (1) de M. Léo Bachelin, bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Roumanie, la description de la salle de musique de Sinaïa, dont la décoration est un chef-d'œuvre de richesse, d'élégance et de goût :

« Très-haute, boisée à mi-hauteur et entourée
 » le long des parois de stalles surélevées, cette
 » salle offre, avec les fenêtres à vitraux qui
 » l'éclairent, avec l'orgue qui en domine le
 » mobilier, l'apparence d'une chapelle. N'est-
 » elle pas du reste un véritable sanctuaire des
 » choses de l'art? — Une harpe, deux pianos
 » à queue et d'autres instruments de musique
 » la meublent et l'ornent. Sur les tables, des
 » œuvres imprimées ou manuscrites de Carmen
 » Sylva. Ici, sur des lutrins de la Renaissance,
 » de vieux missels d'église; là, sur les fauteuils
 » et les guéridons, des cahiers de musique, —
 » partitions de maîtres anciens et modernes,
 » sonates classiques, hymnes religieuses, chants
 » populaires, sans oublier les poésies de la
 » Reine, rapsodiées par le compositeur rhénan
 » Auguste Bungert (2)... Les panneaux qui
 » couvrent les murs au-dessus des lambris
 » d'appui reproduisent tous des motifs emprun-

(1) *Castel-Pelesch. Résidence d'été du roi Charles I^{er} de Roumanie à Sinaïa.* Avec 27 eaux fortes et 38 gravures sur bois. Paris, Didot, 1893. in-4°, page 59.

(2) Voyez plus loin la 1^{re} partie, n° 27.

» tés aux ouvrages de la Reine — sauf un,
» représentant, comme de juste, la Muse véné-
» rée en ce lieu, *la Musique*, assise sur un
» trône, la lyre en mains, avec deux Amours à
» ses côtés : l'un qui chante, et l'autre qui
» écoute... » Toutes ces toiles sont dues au pin-
ceau de Mademoiselle Dora Hitz; sur les
vitraux sont gravées des scènes inspirées par les
plus gracieuses légendes d'Alecsandri; enfin les
livres les plus récents, toutes les publications
nouvelles parues en Allemagne, en France, en
Angleterre, en Amérique, en Roumanie encom-
brent les tables et les consoles, afin qu'on puisse
lire pendant l'exécution du concert.

Les séances de musique, auxquelles partici-
pent d'habiles instrumentistes, des amateurs
distingués, tous exécutants de premier ordre,
en même temps que tous les grands virtuoses
qui passent par Bucarest ou par Sinaïa, sont
devenues, dans ces dernières années, l'un des
passe-temps favoris de Carmen Sylva.

C'est ainsi que s'écoule, calme et paisible
après beaucoup d'agitations et de souffrances,
illustrée par la gloire des lettres, embellie par
le culte des arts, sanctifiée par la pratique du
bien, la vie de la gracieuse et noble Souveraine
que la Providence a placée sur le trône de
Roumanie. Lorsqu'on franchit le seuil du cabi-

net de travail où Sa Majesté reçoit le plus souvent Ses visiteurs, et qu'on voit, au milieu de tous ces tableaux de maîtres, de tous ces objets d'art, de tous ces livres d'un prix inestimable, imposante et majestueuse sous Ses vêtements aux longs plis, mais en même temps affable, bienveillante et simple, cette Reine qui S'est fait une place et un nom exceptionnels parmi les Souveraines de Son temps, on a l'illusion qu'une des fées qui ont présidé à Sa naissance vous a transporté, d'un coup de sa baguette magique, dans le palais de quelque Princesse de la Renaissance italienne, amie des lettres, protectrice des arts, les cultivant elle-même avec passion, liée avec tous les grands esprits d'une époque si fertile en talents et en génies, et dont la cour brillante reflétait l'éclat de la civilisation la plus raffinée. La conversation de la Reine, l'étendue de Son savoir, la variété de Ses connaissances, la délicatesse de Son goût, Son indulgence et Sa bonté, sans parler de « ce charme de suprême intelligence, d'infinie profondeur, de discrète et sympathique pénétration » ni de ce son de voix « aux inflexions doucement musicales » que Loti a décrits dans des pages inoubliables (1), — tout concourt à

(1) Voyez sa *Préface* intitulée : *Carmen Sylva*, en tête de *Qui frappe* (pages VI et suivantes).

vous entretenir dans cette illusion. Et lorsque l'audience a pris fin, lorsqu'on revient à la réalité, et qu'on se retrouve, non plus à Florence ou à Venise, mais au cœur de ce Bucarest moderne, qui, sous le règne de Charles I^{er}, est devenu une capitale vraiment européenne, dont Carmen Sylva a retracé Elle-même les développements et les progrès (1), on bénit la Providence d'avoir donné aux Roumains — à ce peuple vaillant et généreux, qui, après avoir essuyé avec résignation tant de malheurs, s'est placé par son héroïsme et par son sens politique au premier rang des nations de la péninsule balkanique — un souverain comme Charles I^{er}, une reine comme Elisabeth de Roumanie !

Nous terminons ici cette courte notice biographique sur Carmen Sylva. Nous l'avons jugée nécessaire, indispensable même, en tête d'un ouvrage destiné à mieux faire connaître la Reine-Poète. Nous n'avons pas eu la prétention d'écrire l'histoire de sa vie ; nous avons dit, en commençant, qu'une pareille étude serait actuellement prématurée. Mais nous nous estimerions heureux si, après Ulbach et Loti, nous avons réussi à rendre encore plus

(1) Voyez, à la fin du présent volume, l'article de Carmen Sylva sur *Bucarest* (Extrait des *Capitales du Monde*).

populaire en France un Ecrivain qui doit sa renommée, non pas à l'éclat de sa couronne royale, mais aux dons vraiment exceptionnels de sa nature et au seul prestige de son talent. On a publié — un peu dans tous les pays — sur Celle à qui est consacré le présent volume tant de récits inexacts et même complètement erronés; il s'est créé autour de Son nom tant de légendes fantaisistes qu'un peu d'histoire nous a paru nécessaire pour remettre les choses au point et pour replacer dans son vrai jour la haute et sereine figure de Carmen Sylva.

Dans Son existence, tant de fois éprouvée, Elle a vidé, souvent jusqu'à la lie, la coupe de la souffrance et de l'amertume; mais Elle ne saurait en vouloir à la douleur, qui a mûri de bonne heure Son esprit, ouvert Son cœur, formé et façonné Son talent.

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
» Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert! »

a dit Musset, dans la *Nuit d'octobre*. Cela est vrai surtout de Carmen Sylva : c'est ce qu'Elle pense aussi Elle-même, et ce qu'Elle a admirablement exprimé dans les vers suivants, intitulés : *A l'Epreuve* :

« Si tu n'as pas pleuré, ne te dis pas poète !
De tes larmes de sang, de tes sombres douleurs,
De tes deuils, de tes jours d'affliction muette,
Fais des rayons rosés, et des chants, et des fleurs !

Fais de la lourde croix qui courbe ton épaule
Une lyre sublime, un instrument vainqueur !
Fais retentir ton chant, de l'un à l'autre pôle,
Aussi fort que le fer qui te brise le cœur !

Prends de ton sein meurtri les cordes déchirées,
Etends-les sur ta lyre, et, chantre aimé des dieux,
Fais vibrer longuement, sous tes mains inspirées,
Ta joie et ta douleur en sons mélodieux !

Dans la morne étendue où l'ouragan s'engouffre,
Fais-les vibrer, gémir, soupirer à leur gré !
Et des sanglantes fleurs de ton âme qui souffre
Tresse une belle gerbe, à l'éclat empourpré !

Des malheureux mortels pénètre les misères,
Saigne de chaque peine et de chaque tourment,
Et quand tu n'auras plus de pleurs dans tes paupières,
Alors tu te diras un poète vraiment ! (1) »

C'est parce que Carmen Sylva a beaucoup pleuré, parce qu'il ne lui reste peut-être plus « de larmes dans les paupières », qu'Elle peut se dire un véritable, un grand poète ; et c'est aussi parce qu'Elle a toujours pensé, senti, agi en poète qu'il lui est arrivé, en planant dans les hautes et pures régions de la poésie et de l'idéal, de se heurter parfois aux réalités de la vie — lesquelles ne sont pas toujours poétiques — et de se froisser aux aspérités du chemin où nous marchons tous, courbés sous le fardeau de nos

(1) *Monrepos. Gouttes de sang*, page 113.

devoirs et sous le poids de nos misères. Placée mieux que personne pour observer et pour voir de près toutes les défaillances, toutes les faiblesses, toutes les tares de l'âme humaine ; ayant eu de bonne heure sous les yeux l'affligeant spectacle des brigues et des cabales des Cours ; de tant de protestations de dévouement et de fidélité dissimulant mal les calculs de l'égoïsme et de l'ambition ; de tant de bienfaits payés de la plus noire ingratitude ; de tant d'adulateurs de la veille transformés du jour au lendemain en ennemis déclarés ou couverts ; de toute cette « haute politique » qui, ainsi qu'Elle l'a dit Elle-Même, dans une de ses *Pensées* « se compose de petitessees formant des échelons pour monter » (1), Elle a laissé l'injustice, la calomnie, l'outrage même faire bassement leur œuvre autour d'Elle, sans daigner les relever, sans paraître même S'en apercevoir. Majestueuse comme ce cygne qu'Elle nous montre hérissant pendant une seconde ses plumes froissées pour se détourner en silence et se réfugier au milieu des flots (2), Elle S'est réfugiée dans la pratique du bien, dans la volupé de l'étude, dans le culte fervent de l'idéal, toujours fidèle aux principes qui ont été

(1) *Les Pensées d'une Reine*, édition de 1882, page 146.

(2) *Ibid.*, page 50.

la règle immuable de Sa vie, et qu'Elle a résumés éloquemment dans cette noble pensée :

« Il n'y a qu'un bonheur, le devoir ; il n'y a qu'une consolation, le travail ; il n'y a qu'une jouissance, le beau ! » (1)

Membre honoraire de l'Académie roumaine depuis le 30 mars (12 avril) 1881 ; couronnée par l'Académie française en 1888, barde du pays de Galles, docteur honoraire de l'Université de Budapest, Carmen Sylva jouit aujourd'hui dans une grande partie de l'Europe (2) — et même au-delà des mers — d'une célébrité dont on trouvera la preuve éclatante et l'unanime témoignage dans les nombreuses traductions de ses Œuvres, signalées au cours de ce volume. (3) Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de remercier tous ceux qui, par l'empressement qu'ils ont bien voulu mettre à nous faire parvenir quelques-unes de ces Traduc-

(1) *Les Pensées d'une Reine*, page 67.

(2) Lors du dernier voyage de la Reine Elisabeth en Angleterre, des ouvriers de Londres, sachant par une traduction anglaise des *Handwerkerlieder* que Carmen Sylva avait écrit les *Chansons des artisans* (*Songs of toil* : voyez TRADUCTIONS ANGLAISES, page 22), entourèrent sa voiture, et offrirent à Sa Majesté des bouquets de réséda. — Sur l'accueil fait à Carmen Sylva par des enfants de Sylt (côtes de la Baltique) voyez E. Sergy, *Carmen Sylva*, pages 203-204.

(3) Voyez pages 121-169.

tions, nous ont singulièrement facilité l'agréable tâche que nous avons entreprise. Nous prions tous nos collègues, tous nos confrères; — les éditeurs des Œuvres allemandes de Carmen Sylva — et tout spécialement MM. A. Duncker, E. Strauss et W. Wunderling; — les bibliothécaires et les bibliophiles de tous les pays de recevoir ici l'assurance de notre gratitude. Nous avons des obligations toutes particulières envers M. Léopold Delisle, l'éminent Administrateur Général de la Bibliothèque nationale de Paris, qui a bien voulu faire dresser à notre intention le catalogue complet des Œuvres françaises de notre Auteur. Nous englobons dans l'expression de notre reconnaissance tous ceux de nos amis qui ont tenu à honneur de participer à notre travail par leurs obligeantes communications: Son Excellence Monsieur G. Rosetti - Solesco, Envoyé extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté le Roi de Roumanie à Saint-Pétersbourg, — MM. D. Nedeyano, conseiller de la Légation de Roumanie à Londres; D. Zamfiresco, conseiller de la Légation de Roumanie à Rome; J. Bianu, membre et bibliothécaire de l'Académie roumaine; L. Duma, inspecteur des écoles roumaines de Macédoine; Benj. C. Woodward, ancien Commissaire Général - adjoint des Etats-Unis à

l'Exposition Universelle de 1900 à Paris; le Commandeur Antonio Padula, de Naples; René Fouret et Per Lamm, de Paris; le Dr L. Gérö, de Budapest; G. Fischer, d'Iéna; MM. Hachette et C^{ie}, Calmann Lévy et Ernest Leroux, qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire des extraits de différentes Œuvres de Carmen Sylva, publiées par leurs maisons; — Madame Mite Kremnitz, la très distinguée collaboratrice de Carmen Sylva; — M. Jules Brun; Mesdames A. Chevalier et Edith Hopkirk, traducteur et traductrices de quelques-uns de Ses ouvrages; enfin nos excellents éditeurs MM. Le Soudier, Socec et Paul Lacomblez, ce dernier surtout, qui a apporté les soins les plus minutieux à l'impression et à l'exécution matérielle de notre ouvrage.

Nous réserverons une mention toute spéciale à M. Georges Derussi, secrétaire de la Légation de Roumanie à Constantinople, dont la connaissance approfondie de la langue allemande nous a été d'un précieux secours aussi bien pour la traduction des extraits en prose et des poésies de Carmen Sylva, mises par nous en vers français, que pour la revision des épreuves, à laquelle a participé également M. Frédéric Schrader, docteur en philosophie.

En terminant, nous prions nos lecteurs de

vouloir bien excuser les erreurs ou les inexactitudes qui ont pu se glisser dans ce volume, et de prendre la peine de nous les signaler, pour que nous puissions les redresser dans un *Supplément* qui paraîtra ultérieurement.

Paris, 1^{er} novembre 1903.

GEORGES BENGESCO.



I

ŒUVRES ALLEMANDES ET FRANÇAISES

1. — SAPHO, VON CARMEN SYLVA. (*Sapho, par Carmen Sylva*). Leipzig, F.-A. Brockhaus (de l'imprimerie de F.-A. Brockhaus), 1880, gr. in-8° de 73 pages. (*Als Manuscript gedruckt*). — Bucarest, Socec et Cie.

Avec cette épigraphe : « Sævis tranquillus in undis ».

Cette édition, n'ayant pas été mise dans le commerce en Allemagne, s'est débitée à Bucarest, chez Socec et Cie.

C'est, avec *Hammerstein*, le premier ouvrage publié par la Reine Elisabeth sous le pseudonyme de « CARMEN SYLVA ».

Voyez STÜRME.

2. — HAMMERSTEIN, VON CARMEN SYLVA. (*Hammerstein, par Carmen Sylva*). Leipzig F.-A. Brockhaus (de l'imprimerie de F.-A. Brockhaus) 1880, gr. in-8° de 104 pages. (*Als Manuscript gedruckt*). — Bucarest, Socec et Cie.

Avec cette épigraphe :

Ich singe, wie der Vogel singt,
Der in den Zweigen wohnt
(Je chante, comme chante l'oiseau
Qui perche sur la branche).

Cette édition, n'ayant pas été mise dans le commerce en Allemagne, s'est débitée à Bucarest, chez Socec et C^{ie}.

C'est, avec *Sappho*, le premier ouvrage publié par la Reine Elisabeth sous le pseudonyme de « CARMEN SYLVA. »

Voyez STÜRME.

3. — STÜRME, VON CARMEN SYLVA. (*Tempêtes, par Carmen Sylva*). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de Breitkopf et Härtel, à Leipzig), 1881, in-8° de 4 ff. (pour le titre, la dédicace (en vers), la Table des matières et le frontispice de *Sappho*) et 195 pages.

Deuxième édition. *Ibid, id.*, 1885.

Troisième édition. *Ibid, id.*, 1889.

Ce volume contient :

- 1) *Sappho* (Pages 1 - 52)
- 2) *Hammerstein* (Pages 53 - 132)
- 3) *Ueber den Wassern* (*Sur les eaux*) (Pages 133 - 164)
- 4) *Schiffbruch* (*Naufrage*) (Pages 165 - 195).

Il est précédé de la dédicace suivante :

Euch, die zum Dulden habt Muth und Kraft,
Im Feuer geprüfte Seelen,
Euch, die die Flammen der Leidenschaft
Nur heiligen, festen und stählen,

Euch, die im Sturme habt Muth genug,
Das Haupt noch frei zu erheben,
Euch, die mit erstem Gedankenflug,
Beherrscht das erdrückende Leben,

Euch, die als athmender Sonnenstrahl,
Nur Helle und Wärme versendet,
Und zärtlich der Erde, die kalt und kahl,
Erst Freude und Lieblichkeit spendet,

Euch, die mit lächelndem Munde schon
Habt Berge von Lasten getragen,
Die ohne Posaunen und Rausch und Lohn
Schon sieghafte Schlachten geschlagen,

Wo Lorbeer nicht blühet, nicht hallt der Ruhm,
Nur heimliche Thränen thauen,
Dem ungesehenen Heldenthum —
Ich weihe dies Büchlein DEN FRAUEN.

TRADUCTION :

A vous qui savez souffrir bravement,
Cœurs vaillants, trempés dans la flamme pure ;
Que la passion, noble et saint tourment,
Relève, affermit, sanctifie, épure !

A vous dont l'esprit sérieux et fort
Affronte avec calme et vent et tempête ;
A vous qui savez, sous les coups du sort,
Avec dignité redresser la tête !

Qui ne répandez que chaleur, clarté,
Comme les rayons du soleil splendide ;
A vous qui semez grâce, amour, gaité
Sur la terre froide et le monde aride !

Qui souriez, même en portant le poids
De tous vos fardeaux, de tous vos déboires,
Qui dans vos combats gagnez tant de fois
Sans fracas, sans bruit, de belles victoires ;

Puisque le laurier est pour vous sans fleurs,
Sans rayons la gloire, à vous, chères âmes,
Héroïnes dont seuls coulent les pleurs,
Je veux dédier ce volume, ô FEMMES !

« *Sapho*, écrivait Carmen Sylva, a été fait avec trop de
 » hâte. Je vivais dans la crainte que la mort me surprît avant
 » que je sois arrivée au bout de mon travail. J'ai composé ce
 » poème dans un sentiment de rancune contre Grillparzer (1).
 » Au lieu de représenter Sapho comme un être supérieur,
 » une âme féminine luttant et souffrant, il s'est cru le droit
 » d'en faire une nature vulgaire. Se précipiter dans la mer,
 » pour une simple intrigue d'amour, me paraît indigne d'elle.
 » Il eût été plus naturel, plus poétique, qu'elle se sacrifiât
 » pour son enfant. Je ne puis en général admettre — et c'est
 » caractéristique — que l'amour physique soit le mobile prin-
 » cipal de nos actions. Sapho vivait en Sicile, entourée de
 » jeunes filles auxquelles elle enseignait l'art de la poésie.
 » Je me suis amusée à les peindre sous les traits de mes
 » dames d'honneur (2) ».

Quant à « HAMMERSTEIN », Carmen Sylva confesse qu'elle
 nourrissait dès sa première jeunesse l'idée de faire un poème
 sur ce sujet : « J'ai rêvé, mainte heure, au milieu des ruines,
 » le regard fixé sur le Rhin ; il me semblait entendre le
 » vieil empereur (3) frapper à la porte du donjon... »

Les biographes de Carmen Sylva, Madame de Stackelberg,
 E. Sergy, etc. s'accordent à dire que les quatre poèmes
 dont se compose le volume intitulé *Stürme* ont été écrits
 dans des temps d'épreuves (« pendant les années de souf-
 france », dit Madame de Stackelberg) (4). La Reine ne
 voulait pas les publier : mais il en courait déjà des copies
 manuscrites en si grand nombre que Carmen Sylva se décida
 à les soumettre au jugement du grand public : « La pensée de
 » publier mes productions, écrit-elle encore, ne se serait pas
 » présentée à mon esprit, si elles ne s'étaient répandues de
 » mains en mains sous la forme d'innombrables copies

(1) La *Sapho* de Grillparzer avait paru en 1818.

(2) *Carmen Sylva, Elisabeth, reine de Roumanie*, par E. Sergy, Paris, Fischbacher, 1890, in-18 pp. 219 — 220.

(3) Henri IV. — « Hammerstein, bâti par Othon, comte de Vétéravie, a subi la
 » querelle des comtes de Vétéravie et des archevêques de Mayence, le choc de l'em-
 » pereur Henri II en 1017, la fuite de l'empereur Henri IV, en 1105, la guerre de
 » Trente ans, le passage des Suédois et des Espagnols, la dévastation des Français
 » en 1689, et la honte d'être vendu cent écus en 1823. » (Victor Hugo, *Le Rhin*.
 Lettre XXV.)

(4) *Aus Carmen Sylva's Leben*. Fünfte vermehrte Auflage. Heidelberg, Carl Winter, 1890, gr. in-8°, p. 237.

» manuscrites. Je finis par me dire que si elles étaient dignes
 » d'un si fastidieux travail, elles l'étaient également de
 » l'impression. L'éloge ou le blâme qu'elles peuvent rencon-
 » trer dans le monde me laisse aussi indifférente que si je
 » n'en étais pas l'auteur ; mais j'aime, lorsque j'en fais la
 » lecture, voir qu'elles produisent autour de moi l'impres-
 » sion voulue. Cela me donne en même temps la mesure de
 » leur degré de sincérité et de clarté ! Je prendrais plaisir
 » à entendre chanter mes poésies, à la condition que l'on ne
 » se doutât pas de qui elles sont. »

C'est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sous le pseudo-
 nyme de CARMEN SYLVA que furent publiés ces premiers
 essais poétiques :

« Carmen heisst : Lied, und Sylva heisst : Wald,
 » Von selbst gesungen das Waldlied schallt.
 » Und wenn ich im Wald nicht geboren wär',
 » So säng'ich die Lieder schon längst nicht mehr.
 » Den Vögeln hab'ich sie abgelauscht,
 » Der Wald hat alles mir zugerauscht,
 » Vom Herzen that ich den Schlag dazu,
 » Mich singen der Wald und das Lied zur Ruh' ! » (1)

Carmen, le Chant ; Sylva, la Forêt. — Elle-même
 Elle chante son chant la superbe forêt,
 Et si je n'étais née au fond des bois que j'aime,
 Pour redire ce chant mon luth serait muet !
 Je le tiens des oiseaux et des vertes ramures
 Dont mon oreille a su recueillir les propos ;
 J'y mis aussi mon âme, et dans leurs doux murmures
 La Forêt et le Chant m'invitent au repos !

Telle est l'origine, telle est l'explication gracieuse et
 poétique donnée par Carmen Sylva elle-même du pseudo-
 nyme qui devait immortaliser son nom.

(1) Ces vers, célèbres en Allemagne, se lisent en tête de la première édition de
 MEINE RUH. (*Monrepos*), Berlin, A. Duncker, 1884, gr. in-8° (Voyez plus loin).

4. — RUMÄNISCHE DICHTUNGEN. DEUTSCH VON CARMEN SYLVA. HERAUSGEGEBEN UND MIT WEITEREN BETRÄGEN VERSEHEN VON MITE KREMnitz (*Poésies roumaines traduites en allemand par Carmen Sylva. Publiées avec des augmentations par Mite Kremnitz*). Leipzig, W. Friedrich (de l'imprimerie d'Emile Hermann aîné, à Leipzig) S. d. (1881), in-12 de VIII et 214 pages.

Zweite Auflage (Deuxième édition). Bonn, Emile Strauss, S. d. (1883), in-12 de XIV, 1 f. non chiff. et 405 pages. (Cette deuxième édition, publiée également par W. Friedrich, à Leipzig, s'est débitée à Bonn, chez Emile Strauss; l'exemplaire que nous avons eu entre les mains porte son nom; nous ignorons s'il existe des exemplaires avec le nom de Leipzig et l'adresse de W. Friedrich).

Dritte Auflage (Troisième édition) Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour Pierer, à Altenburg) 1889, in-8°, de VIII (pour le frontispice, la dédicace (en vers) et la Table) et 340 pages.

Les premières traductions que Sa Majesté la Reine de Roumanie a faites de quelques poésies roumaines ont paru sous le pseudonyme de E. WEDI (Elisabeth de Wied) dans les numéros 19, du 11 mai 1878, et 29, du 20 juillet 1878, de la revue allemande : *Gegenwart*, sous le titre suivant :

« *Proben neuster rumänischer Lyrik nach den Originalen in's Deutsche übertragen von E. Wedi* ».

Le n° 19, du 11 mai 1878, contient deux poésies d'Alecsandri (1) (*Les Etoiles et la Moisson*) et une poésie de Sherbanesco

(1) Né en 1821, mort en 1890. — Les œuvres d'Alecsandri, publiées chez Sococ, à Bucarest, forment 9 volumes in-18. (Voyez l'Introduction placée en tête des *Pastels, poésies roumaines de V. Alecsandri, traduites en vers français par Georges Bengesco. Bruxelles, Lacomblez et Paris, Le Soudier, 1902, in-16, page XVIII*).

(1) (*Le vent souffle etc.*)

Le n° 29, du 20 juillet 1878, renferme une poésie d'Eminesco (2) (*Mélancolie*).

Une autre poésie de Sherbanesco (*Le Baiser*) et une poésie d'Eminesco (*Le Conte de la forêt*), également traduites par Carmen Sylva, ont été publiées en 1880 dans le *Magazin für die Litteratur des Auslands*, t. 97, page 289.

Ces premiers essais ayant encouragé l'Auguste Traductrice, Elle entreprit de faire connaître plus complètement à l'Allemagne — en collaboration avec Madame Mite Kremnitz (3) — les chefs-d'œuvre de la poésie lyrique roumaine. Les *Rumänische Dichtungen* peuvent être considérés comme le pendant des *Walachische Märchen*, publiés par M. Scott, à Stuttgart, en 1848 (in-8°), et qui précédèrent de quelques années seulement la traduction des *Doïnas* d'Alecsandri, faite et publiée par J.-E. Voïnesco, à Paris, en 1853. (chez *De Soye et Bouchet*, in-18). En s'associant, un quart de siècle plus tard, à ce mouvement de diffusion et de propagation à l'étranger de notre littérature nationale, Carmen Sylva a, une fois de plus, bien mérité des lettres roumaines.

La première édition des *Rumänische Dichtungen* renfermait, outre la *Dédicace* (voyez plus bas) et une préface : 27 poésies d'Alecsandri, 20 d'Eminesco, 5 de J. Negruzzi (4), 3 de D. Bolintineanu (5), 2 de Sherbanesco et 1 de R. Torceanu : en tout 58 pièces.

(1) Né en 1839, mort en 1901. Ses *Poésies* ont été publiées chez *Socce*, à Bucarest, par M. T. G. Djuvara (1902, in-18). — Sherbanesco est l'auteur d'une charmante poésie roumaine intitulée : *Le Sourire de Carmen Sylva* (page 197 de l'édition précitée).

(2) Né en 1850, mort en 1889. — Ses *Poésies* ont été publiées chez *Socce*, à Bucarest, par M. T. Maioresco (1889, in-18).

(3) Femme de lettres allemande, née à Greifswald en 1852, mariée au docteur Kremnitz de Bucarest. Elle a publié, en collaboration avec Carmen Sylva, et sous le double pseudonyme de *Dito et Idem*, plusieurs nouvelles et romans, décrits dans cette *Bibliographie* : — et seule : *Rumänische Skizzen* (1877) — *Neue rumänische Skizzen* (1881) ; — *Rumänische Märchen* (1882) ; — *Radu, Fürst Demeter, zwei Romane aus der rumänischen Gesellschaft* (1882 ; sous le pseudonyme de George Allan) ; — *Ausgewanderte, Roman in 4 Büchern* (1890) ; etc. etc. etc. Madame Mité Kremnitz est également l'auteur d'une biographie de Carmen Sylva : *Carmen Sylva: Ein Lebensbild der Dichterin* (S. d. (1882) gr. in-8°).

(4) Né en 1842. Ses *Œuvres complètes* forment 6 volumes in-18, publiées chez *Socce*, à Bucarest.

(5) Né en 1826, mort en 1872. Ses *Poésies* ont été publiées en 2 volumes in-18 chez *Socce*, à Bucarest. Il en a traduit et publié lui-même une partie, sous ce titre : *Brises d'Orient*, en 1856, chez *Dentu*, à Paris (gr. in-8°).

Cette première édition formait le tome IX des « Poésies de l'étranger » : *Dichtungen des Auslands*; voyez la biographie de Carmen Sylva, par Madame Mite Kremnitz, citée dans la note de la page 7.

On trouve 103 pièces dans la deuxième édition des *Rumänische Dichtungen*, à savoir :

27 poésies d'Alecsandri (y compris 20 *Doïne*, nouvellement ajoutées dans cette deuxième édition); — 20 poésies d'Eminesco; — 19 de D. Bolintineanu; — 10 de Konaki (1); — 8 de Sherbanesco; — 8 de Candiano-Popesco; (2) — 5 de J. Negruzzi; — 1 de G. Cretziano; (3) — 1 de R. Torceanu; et 4 complaintes funèbres empruntées au recueil de « Poésies populaires » de Th. Burada (4).

Les deux premières éditions des RUMÄNISCHE DICHTUNGEN sont complètement épuisées; la troisième édition ayant été revue et corrigée par les auteurs, et étant en même temps la plus complète, c'est cette troisième édition que nous décrivons ci-dessous. Elle s'ouvre, comme celles de 1881 et 1883, par la *Dédicace* suivante, de Carmen Sylva :

WIDMUNG.

An meine Heimath.

Du Rebenland, du grüner Wald,
Du Rhein mit deinem Schimmer,
Dein Glanz ist fern, dein Sang verhallt,
Ich bin entflohn, für immer!

(1) Né en 1777, mort en 1849. Ses *Poésies* ont été éditées, en dernier lieu, par Em. Vogoridi-Konaki, 1887, à *Iassi* (chez les frères Saraga.)

(2) Né en 1841, mort en 1901. Il a fait paraître en 1866, à Bucarest (*Typographie nationale*), un premier volume de vers : *Quand je n'avais rien à faire*, in-18°; puis des chants guerriers, d'où ont été traduites, en grande partie, les poésies qu'on trouve dans les *Rumänische Dichtungen*.

(3) Né en 1829, mort en 1887. Ses *Poésies* forment un recueil intitulé : *Patrie et Liberté* (Bucarest, F. Göbl, 1889, in-18).

(4) Né en 1864. Auteur de nombreux ouvrages pédagogiques; de *Voyages*; de *Chants populaires*, etc.

Oft, oft schliess'ich die Augen zu,
Dann hör' ich's singen, rauschen,
Seh' Schiffe zieh'n in sonn'ger Ruh',
Den Wind die Segel bauschen.

Dass ich die schönste Heimath hab'
In deutschen Gau'n besessen,
Das macht, dass ich sie bis zum Grab
Nun nimmer kann vergessen.

Ein kleiner Freund, der hat mich nicht
Im fernen Land verlassen,
Er zeigte mir sein Angesicht,
Liess seine Hand mich fassen.

« Das Märchen » ist mein Freund benannt,
Hier hat's nur schwarze Haare,
Trägt orientalisches Prachtgewand,
Braun ist das Aug', das klare.

Und vom Karpathenurwald fliegt
Zur Donau es, zum Meere;
Auf seinen Brauen Schwermuth liegt,
Im Auge glänzt die Zähre.

Doch hat es allen Duft bewahrt,
Die Reinheit tief im Herzen,
Es singet lind, berühret zart
Die grossen Erdschmerzen.

Die Wunderblumen, die es beut,
Musst'ich dir eilend pflücken:
Dir, Heimath, hab'ich sie gestreut, —
Könnt 'ich an 's Herz dich drücken!

DÉDICACE.

A mon pays.

Beau pays de la treille et des forêts ombreuses,
O Rhin aux flots d'argent ! où donc est ta clarté ?
Où donc est le doux chant de tes ondes joyeuses ?
J'ai quitté pour toujours ton rivage enchanté !

Bien souvent, en fermant les yeux, j'entends encore
Tes murmures, ta voix, et j'aperçois souvent,
Sous les calmes rayons du soleil qui les dore,
Tes navires glisser, leur voile au gré du vent !

C'est que je ne sais pas, dans toute l'Allemagne,
De pays plus charmant que le mien, ni plus beau ;
Son souvenir toujours et partout m'accompagne
Et je l'emporterai jusque dans le tombeau !

Un petit compagnon jusqu'ici m'a suivie,
M'escortant en ami tout le long du chemin ;
A regarder son beau visage il me convie ;
Il me laisse saisir et caresser sa main !

Il s'appelle *le Conte* ; en sa terre natale
Superbe est son costume et noirs sont ses cheveux ;
Il porte avec fierté la robe orientale,
Et son œil clair et brun brille de mille feux !

Des sommets des Karpaths, de leurs forêts antiques
Il descend au Danube et jusque dans la mer ;
Ses traits sont quelquefois tristes, mélancoliques,
Et son œil se remplit souvent d'un pleur amer !

Mais son ancien parfum toujours en lui demeure ;
Son cœur a conservé toute sa pureté,
Il chante doucement, et doucement effleure
Les douleurs et les maux de notre humanité !

Les merveilleux bouquets de sa gerbe fleurie,
 Je les cueille pour toi, Rhin superbe et vainqueur !
 Sous tes pieds je les sème, ô ma chère patrie !
 Puissé-je te serrer encore sur mon cœur !

Dans ce recueil, Carmen Sylva a traduit :

A) de *V. Alecsandri* :

	Pages
Mioara	3
Toma Alimosch	9
Der Ring und der Schleier.	15
Doinen.	19
Rodica	31
Herbstes Ende.	32
Der Schlitten	34
Die Brücke.	36
Der Brunnen	38
Wasserrosen.	40
Der Donner.	42
Die Ernte	44
Penesch, der Curcan	46
Perlenreihen	54
Anna Doamna	71
Die Lerche	76
Dan, der Grenzhauptmann.	93
Die Keule des Briar	114
Tannensehnsucht	122
Von mir zu dir	124
Wintersonne.	125
Wär' ich, Geliebte !	127
Die Sterne	128
Der Wind.	130
Zwei Seelen	132
Winterlied	134
Du wunderschönes Mägdlein	136

B) de *M. Eminesco* :

Märchenkönigin	139
Des Waldes Märchen.	143

C) *de D. Bolintineanu* :

	Pages
Das Mädchen von Cozia	227
Mircea in der Schlacht	229
Stefan's des Grossen Mutter	231
Fürst Radu und das Edelfräulein	233
Han Tatar.	234
Am Birsawasser	236
Der Ueberfall des Tzepesch	238
Michnea und die Hexe	240
Des Fürsten Negoe Gemahlin.	248
Dragomir	250
Marioara	252
Das Bankett des Tzepesch	254
Michai, die Standarte rettend.	256
Fürst Mavrogheni.	258
Bogdan in Polen	260
Lieder aus Macedonien	264
— Der sterbende Hirte	264
— Des Hirten Testament	266

D) *de Candiano-Popesco* :

Grivitza	269
Die Fahnenwacht	272
Der Hauptmann an seine Soldaten	275
Der Zweifel	279
Osman Pascha	280
Ich hab 'dich geküsst	283

E) *de C. Konaki* :

Liebe	293
Wer Geschmack hat, soll mir glauben	294
Bist du in die Welt gekommen	296
Slanic, den 2 Juli 1846	298
Slanic, Juli 1847	300
Arme Jugend	302
6. April 1848.	304
Die todtten Kinder.	305

F) *de F. Negruzzi* :

Serenade	309
--------------------	-----

G) de Th. Sherbanesco :

	Pages
Wo bist du ?	319
Der Kuss	321
Windeswehen	322
Du schaust mich an	323
Ruhe	324
Ein Schrei	325
Umsonst war's	326
Sonett	327

Toutes les autres pièces du recueil ont été traduites par Madame Mite Kremnitz, à savoir :

- 23 poésies d'Eminesco (pages 141 et 146 — 224) ;
- 1 poésie de G. Cretzeano (page 287) ;
- 3 poésies de J. Negruzzi (pages 311 — 315) ;
- 1 poésie de R. Torceanu (page 331) ;
- 3 poésies empruntées au recueil de « Poésies populaires » de Th. Burada (pages 335 — 340).

5. — DIE HEXE, VON CARMEN SYLVA. ZU DER STATUE VON CARL CAUER. MIT EINEM TITEL-BILD. (*La Sorcière, par Carmen Sylva. — (Poème) inspiré par la statue de Carl Cauer (I). Avec une gravure.*) Berlin, Alexandre Duncker (de l'imprimerie de la Cour W. Buxenstein, à Berlin), 1882, in-8° de 72 pages (dont la dernière non chiffrée).

N'a pas été réimprimé. — « Mon idée fondamentale, » écrit Carmen Sylva au sujet de ce poème, « a été de prouver que, » si la pureté peut triompher du démon de la passion, c'est » seulement au prix de la vie. Lorsque nous voulons lutter » contre la toute-puissance de la nature, elle nous écrase » ; et, ajoute M. Maximilien Schmitz, à qui nous empruntons

(1) Carl Cauer, né à Bonn en 1828, mort à Kreuznach, en 1885, était le fils du sculpteur Emile Cauer, l'auteur bien connu en Allemagne des statues de Charles-Quint, de Mélanchton, de Berlichingen, etc. etc. Parmi les œuvres les plus remarquables de Carl Cauer, on cite : la statue de Schiller, à Mannheim ; les statues en marbre de Thésée, d'Achille mourant, d'Hector quittant sa femme et son fils ; le tombeau du président Garfield, etc. etc. etc.

cet extrait, « l'Auteur a su faire revivre la statue à nos yeux
 » dans sa forme vivante et sa beauté plastique... Cette sor-
 » cière, cette fée, qui s'appelle *Démona*, aperçoit soudain sur
 » une cime isolée un chasseur dans tout l'éclat de sa force et
 » de sa beauté juvéniles, et se met à le poursuivre d'un
 » violent amour. La beauté démoniaque elle-même ne peut
 » se soustraire à cette sensation délicieuse d'être aimée par
 » un cœur pur. Mais cet amour les précipite tous deux à
 » leur perte : la grotte de glace où le jeune chasseur avait
 » retrouvé « *Démona* » s'écroule avec fracas sur leur tête, en
 » les écrasant tous deux,
 » Et sur eux roule le flot majestueux. (1) »

6. — JEHOVAH, VON CARMEN SYLVA. (*Jehovah*, par *Carmen Sylva*). Leipzig, Wilhelm Friedrich (de l'imprimerie d'Emile Hermann, aîné, à Leipzig). S. d. (1882), in-8° de 84 pages (2). — *Zweite Auflage* (Deuxième édition). *Ibidem, idem*, (de la même imprimerie) S. d. (1883), in-8° de 77 pages. (Cette deuxième édition s'est débitée chez *Emile Strauss*, à Bonn).

« Il semble, dit M. Sergy, que c'est la préoccupation du
 » mystère de notre destinée ici-bas ou plutôt le désir de
 » définir le but vers lequel nous tendons, qui a inspiré le
 » poème *Jehovah*. La légende du Juif-Errant, Ahasvérus, en
 » est le sujet.

» Ahasvérus rappelle la cause de sa malédiction, l'entrée
 » triomphale de Jésus à Jérusalem, l'ignominie du peuple
 » juif, qui mène au supplice le roi qu'il a acclamé. Il se juge
 » moins coupable, lui, qui a également insulté à l'élévation
 » et à l'abaissement du Christ, et qui, n'ayant pas cru à sa
 » divinité, n'a pas blasphémé Dieu en sa personne. Malgré

(1) *Carmen Sylva... und ihre Werke von Oberlehrer Dr. Maximilian Schmitz, Neuwied, Berlin, 1890, gr. in-8°, 41-42.*

(2) Tels sont le millésime et le nombre de pages que donne, pour cette première édition, l'*Allgemeines Deutsches Bücher-Lexikon* (1880-1884).

» la condamnation qui pèse sur lui, il conserve l'espoir de
 » rentrer en grâce auprès de Dieu. Il retrace à la fin du
 » poème ce qu'a été cette poursuite angoissée de sa réhabili-
 » tation :

« Je te cherchais, ô Dieu, jusqu'aux confins du globe. —
 » Je t'ai cherché dans le péché et l'orgueil. — J'ai tendu
 » l'oreille, comme un enfant à la voix de sa mère. — J'ai
 » voulu te suivre comme le faon suit les traces de la biche. —
 » Tous les maux, je les ai endurés sur terre. — J'ai aimé le
 » bien, j'ai tenté de le pratiquer, — Même au sein de l'er-
 » reur. — J'ai cherché Dieu dans le désert, dans la tempête,
 » dans les profondeurs de l'océan. — Je l'ai cherché, comp-
 » tant sur mes seules forces, — Et la souffrance est restée
 » mon lot, le doute mon partage, — Et ma vie n'a été que
 » ténèbres. — Mais je vois aujourd'hui que Dieu est dans un
 » avenir perpétuel, — Et c'est ce Dieu que j'adore ».

» Ce sont les différentes étapes qui conduisent Ahasvérus
 » à cette vague assurance, que retrace le poème... On y
 » trouve le contraste des qualités qui caractérisent le talent
 » de Carmen Sylva : l'émotion dramatique unie à une pro-
 » fonde sensibilité et à une douceur d'accent d'une poésie
 » pénétrante ». (1)

Voici, d'autre part, ce que dit de *Jehovah* l'un des plus
 récents biographes de Carmen Sylva. « C'est, racontée en
 » vers d'une largeur épique, l'histoire d'un Ahasvérus phi-
 » losophe à la recherche d'un Dieu si puissant et si doux
 » qu'il puisse l'adorer. Le Juif légendaire ne pourra mourir
 » qu'il ne l'ait découvert ; toujours il échappe à la mort et
 » jamais il ne trouve ce Dieu, ni sur le seuil des pylônes
 » d'Égypte, ni auprès des sanctuaires de l'Inde, ni dans les
 » mosquées de Mahomet. Il aura beau se convertir à tous les
 » cultes, s'associer à tous les dévouements, s'exposer à tou-
 » tes les morts, il vit et il erre, emporté par le tourment
 » divin, d'aventures en aventures. Pèlerin de l'idéal, il passe
 » de l'amour qui ne le satisfait pas à la royauté qu'il abdique,
 » puis, à l'art qui le déçoit ; toujours trompé dans ses espoirs,
 » il arrive enfin dans une Arcadie idyllique, où il aperçoit,
 » sous les pommiers en fleurs, un couple momentanément
 » heureux ; alors il reconnaît Dieu dans l'éternel devenir,

(1) *Carmen Sylva, etc.*, pages 222-225.

» et, reconcilié avec toutes les forces de la nature, il n'aspire
 » re plus qu'à rentrer dans le néant dont il est sorti ». (1)

7. — LEIDENS ERDENGANG. EIN MÄRCHENKREIS, VON CARMEN SYLVA. (*Le Pèlerinage de la Douleur ici-bas. Série de contes par Carmen Sylva*), Berlin, Alexandre Duncker (de l'imprimerie de la Cour Eupel, à Sondershausen), 1882, in-8°, de 2 ff. et 163 pages.

2^{me} édition en 1885
 3^{me} » » 1888
 4^{me} » » 1890
 5^{me} » » 1899

	Pages
<i>Das Sonnenkind</i> (La fille du soleil)	1
<i>Das Leiden</i> (La souffrance)	15
<i>Friedens Reich</i> (L'empire de la Paix).	25
<i>Irdische Mächte</i> (Puissances terrestres)	37
<i>Der Unerbittliche</i> (L'Inexorable)	51
<i>Willy</i> (Willy)	61
<i>Der Einsiedler</i> (L'ermite)	77
<i>Lotti</i> (Lotti)	89
<i>Medusa</i> (Méduse).	115
<i>Himmlische Gaben</i> (Dons célestes).	135
<i>Die Schatzgrüber</i> (Les fouilleurs de trésors)	149
<i>Ein Leben</i> (Une vie)	155

Le même ouvrage a paru, sous le même titre, chez le même éditeur, dans le format in-4°, (de l'imprimerie W. Drugulin, à Leipzig) 1889, de 73 pp. Illustrations de E. M. Elias, photogravure de H. Riffarth, de Berlin ; — deuxième édition en 1892.

Voici ce qu'on lit, au sujet de cet ouvrage, dans le livre de M. E. Sergy : « Les étapes de ce pèlerinage sont retracées » en douze tableaux, ou *Märchen*, comme dit le texte » allemand; et il y a dans ce mot un charme naïf, une promesse

(1) Introduction à *la Servitude de Pelesch*, de Carmen Sylva, par J. Brun (Paris, Lemerre, 1893, in-18, pp. 13-14). — Voyez plus loin.

» de poésie que n'éveille, au même degré, ni l'expression de
 » contes, ni celle de légendes.

» Les premières pages nous transportent au temps de
 » l'âge d'or. La Vie, fille du Soleil, erre libre et belle dans
 » son royaume terrestre. La joie est partout, elle s'exhale
 » des plantes, elle éclate dans le chant des oiseaux Et le
 » Soleil, du haut de son trône immuable, sourit à la félicité
 » de sa fille. Tout ce tableau respire la plénitude du
 » bonheur.

» Cependant, dans les entrailles de la terre, s'agite un
 » esprit sombre, il a nom la Lutte. Il s'irrite de l'insou-
 » ciente quiétude de la Vie et jure sa perte; puis, fasciné
 » par sa beauté, il l'enlève et l'épouse. De cette union naît
 » la triste héroïne des douze contes, la Souffrance. Une
 » malédiction pèse sur l'enfant dès sa naissance. Compati-
 » sante, elle aspire à soulager les maux dont elle voit
 » l'humanité accablée, mais le malheur s'attache à ses pas,
 » elle devient le bourreau involontaire de ceux qu'elle veut
 » secourir. Partout où son dévouement la porte, les deuils
 » se multiplient, la désolation augmente.

» C'est le récit de cette course désespérée à travers le
 » monde qui est l'idée mère du livre. La Douleur cherche
 » un refuge auprès de la Vérité et de la Paix; mais, marquée
 » du sceau fatal, elle porte le trouble jusque dans leurs
 » régions sereines, et, chassée et maudite, reprend sa vie
 » errante. Le Désespoir, la Jalousie, le Travail, l'Insou-
 » ciance arrêtent la fugitive, les uns pour lui souffler les sug-
 » gestions haineuses de leur conscience troublée, les autres,
 » pour lui jeter au passage une parole d'encouragement.

» L'épreuve a trop duré. Epuisée de fatigue, la Douleur
 » agonise au bord d'un chemin « A quoi bon me réveiller,
 » soupire-t-elle en voyant le Courage lui sourire et lui ten-
 » dre la main. Laisse-moi mourir! » — « Lève-toi, petite
 » sœur et poursuis ta route, reprend le Courage, ta présence
 » est nécessaire en ce monde. Le vice s'y étale sans pudeur
 » et y deviendrait tout puissant sans toi. Ton cortège de
 » soucis est la digue nécessaire pour refréner le déborda-
 » ment des passions. »

» Cette scène nous paraît être le fil conducteur qui relie
 » entre eux les différents contes et en marque la portée
 » morale : la mission de la souffrance sur la terre. C'est la



= 0136088 =

» douleur, assistée de la patience et du travail, qui, par un
 » rude sentier, nous conduit à la vérité. D'expérience en
 » expérience nous comprenons que la poursuite du bonheur
 » ne doit pas être le but de l'existence, que nous sommes
 » ici-bas moins pour suivre nos inclinations et jouir que
 » pour souffrir et lutter, et que ce n'est qu'à ce prix que
 » nous accomplissons notre destinée...

» Le grand charme du récit réside dans les descriptions
 » de la nature qui accompagnent chaque tableau. On ne sau-
 » rait rendre, dans une langue plus harmonieuse, l'attrait
 » de la campagne. L'auteur fait, pour ainsi dire, chanter cha-
 » que détail champêtre et quelques-unes de ses pages son-
 » nent à l'oreille comme une phrase musicale. Carmen Sylva
 » aime la nature en poète, et sa plume est riche en ressour-
 » ces pour exprimer cet amour. » (1)

8. — LES PENSÉES D'UNE REINE. PRÉFACE PAR
 LOUIS ULBACH. *Paris, Calmann Lévy* (de
 l'imprimerie P. Mouillot, à Paris) 1882. in-16 de
 2 ff., 160 pages et la *Table*.

Portrait de l'Auteur gravé à l'eau-forte par Ad. Lalauze.

Il a été tiré 15 exemplaires sur papier du Japon, numérotés; plus 5 exemplaires sur Japon, non numérotés (2).

La Préface de Louis Ulbach est datée de Paris, mars 1882. Elle est intitulée: *Au Lecteur*. « Voici, » dit Louis Ulbach, » les pensées d'une femme, d'une reine; je suis tenté de dire d'une vraie femme, d'une véritable reine, tant la grâce et la plénitude du sentiment attestent l'intensité des facultés féminines, tant la mélancolie active, la bonté, sans illusion mais sans défaillance, la dignité simple et haute, affirment la raison et les vertus royales.

» La franchise, une candeur hardie qui ne se tache jamais dans les contacts les plus scabreux, qui va droit au mot propre, et qui fait rayonner sa pureté sur toutes les choses impures; pourtant, un sentiment poétique très fin; une instruction solide qui n'a rien épaissi des délicatesses de la jeune fille, de la jeune femme; un enthousiasme pour

(1) PP. 227-231.

(2) *Collection Calmann Lévy*.

» l'esprit qui s'élançe au moindre prétexte; une bonté
 » invincible; une tristesse si profonde, qu'elle ne craint pas
 » de sourire toujours; l'ambition d'une gloire cachée, la
 » défiance des honneurs publics, l'horreur de la solennité,
 » le courage dans la fortune pour se garantir contre les
 » risques de la royauté; telles sont les qualités qui font de
 » cette reine un écrivain vaillant, de cette femme un pen-
 » seur, solide autant que brillant.

» J'ai classé systématiquement les pensées éparses. Je n'ai
 » pas donné toutes les variantes qui se sont offertes à
 » l'imagination de l'auteur; mais je n'ai rien corrigé, rien
 » changé. C'est le texte original, sincère, authentique, d'une
 » œuvre remarquable à plus d'un titre que je présente au
 » lecteur français.

» Que la reine de Roumanie ait des rencontres avec
 » La Rochefoucauld, La Bruyère et quelques autres, il faut
 » l'en louer, sans s'en étonner. C'est le péril et c'est la gloire
 » des belles pensées de se ressembler entre elles.

» Mais, ce qui est personnel, ce qui donne un caractère
 » spécial et touchant à ses réflexions, c'est son insistance à
 » analyser, à définir le malheur, la souffrance, à juger la
 » royauté.

» Il n'est pas, sur ces sujets délicats pour elle, une de ses
 » pensées qui, même lorsqu'elle ne saisit pas d'abord, ne
 » mérite d'être relue et méditée

» Je dirai enfin, pour me résumer, que si au lieu du nom
 » d'une femme, d'une reine, je mettais une signature incon-
 » nue, anonyme, au bas de ces citations, elles frapperaient
 » encore et davantage peut-être par leur individualité. On
 » sentirait plus fortement qu'il y a dans cet écrivain cette
 » rareté: un penseur, un être, *quelqu'un* enfin! »

Les 236 Pensées de cette première édition avaient été
 classées et distribuées de la façon suivante :

1. <i>L'Homme</i> . . .	Page 27. — 18 Pensées
2. <i>La Femme</i> . . .	» 37. — 32 »
3. <i>L'Amour</i> . . .	» 51. — 16 »
4. <i>L'Amitié</i> . . .	» 59. — 5 »
5. <i>Le Bonheur</i> . . .	» 65. — 9 »
6. <i>Le Malheur</i> . . .	» 71. — 12 »
7. <i>La Souffrance</i> . . .	» 79. — 21 »
8. <i>La Vie</i> . . .	» 91. — 37 »

9. <i>La Nature</i>	Page 107. —	5 Pensées
10. <i>L'Esprit</i>	» 113. —	17 »
11. <i>La Vertu</i>	» 123. —	13 »
12. <i>L'Art</i>	» 131. —	5 »
13. <i>L'Orgueil</i>	» 135. —	6 »
14. <i>La Politique</i>	» 141. —	13 »
15. <i>Pensées diverses</i>	» 149. —	27 »
	Total	236 Pensées

En 1888, *Les Pensées d'une Reine* ont été réimprimées à Paris, chez Calmann Lévy (de l'imprimerie Paul Brodard, à Coulommiers), in-16 de 2 ff., 150 pp. et la *Table*. (Il existe des frontispices avec le millésime 1899).

Cette deuxième édition, qui n'a ni la préface de Louis Ulbach, ni le portrait de l'auteur, n'est pas une simple réimpression de l'édition de 1882 : classée et distribuée par Carmen Sylva elle-même dans un ordre plus méthodique, augmentée de 175 Pensées nouvelles, elle forme pour ainsi dire une nouvelle publication destinée à compléter l'édition *princeps* de 1882.

Elle renferme 344 pensées dont 175 nouvelles, ainsi que nous venons de le dire plus haut, et 169 empruntées au texte de 1882 : 67 pensées de ce dernier texte n'ont pas été reproduites dans la réimpression de 1888, dont voici exactement les divisions et la distribution :

	Pages	PENSÉES		TOTAL
		Ancien.	Nouv.	
1. <i>La Vie</i>	1	— 24	31	55
2. <i>L'Humanité</i>	23	— 36	8	44
3. <i>L'Amour</i>	41	— 17	19	36
4. <i>Le Bonheur</i>	55	— 8	6	14
5. <i>La Douleur</i>	63	— 27	36	63
6. <i>L'Esprit</i>	87	— 12	11	23
7. <i>L'Art</i>	97	— 3	26	29
8. <i>Le Devoir</i>	111	— 11	12	23
9. <i>L'Orgueil</i>	121	— 4	8	12
10. <i>La Politique</i>	129	— 8	17	25
11. <i>Pensées diverses</i>	141	— 19	1	20
TOTAL.		169	175	344

Il a été retranché du texte de 1882 :

7 Pensées de l'*Homme*. — 7 de la *Femme*. — 4 de l'*Amour*.
— 1 du *Bonheur*. — 3 du *Malheur*. — 3 de la *Souffrance*. —
13 de la *Vie*. — 5 de la *Nature*. — 5 de l'*Esprit*. — 2 de la
Vertu. — 2 de l'*Art*. — 2 de l'*Orgueil*. — 5 de la *Politique*. —
8 des *Pensées diverses*.

Les divisions de 1882 : l'*Homme*, la *Femme* ne forment plus, en 1888, qu'un seul chapitre : l'*Humanité*; — l'*Amour* et l'*Amitié* ne forment plus également qu'un chapitre : l'*Amour*; — le *Malheur* et la *Souffrance* ont été réunis dans un même intitulé : la *Douleur*; — la *Vertu* est devenue : le *Devoir*; — enfin les 5 pensées qui, en 1882, avaient été recueillies sous cette rubrique : *La Nature* ont été retranchées, avec cette rubrique elle-même, de l'édition de 1888.

L'Académie française a décerné, en 1888, aux *Pensées d'une Reine*, le prix Botta (1). « Le nouveau prix Botta, » disait dans son rapport annuel le secrétaire perpétuel de l'Académie française, « ne pouvait être inauguré dans des conditions plus favorables, plusieurs ouvrages composés par des femmes s'étant fort à propos présentés à ce concours, comme si l'Académie les y eût spécialement conviés. L'un d'eux... — celui-là mérite à coup sûr une mention particulière. Intitulé *Pensées d'une Reine*, il venait à nous sans bruit, comme tous les autres, signé d'un nom charmant mais modeste, qui voulait nous dissimuler sa véritable origine : *Carmen Sylva* ! Ce faux nom, déjà très célèbre, à Paris comme à Bucarest, aucun de nous l'ignorait.

» Ces pensées étaient bien les *Pensées d'une Reine*; d'une Reine amie des lettres et des arts, philosophe et poète; femme avant tout, qui semble parler d'elle-même quand elle dit : « Il y a des femmes majestueusement pures comme le cygne; froissez-les; vous verrez leurs plumes se hérissier pendant une seconde; puis elles se détourneront silencieusement pour se réfugier au milieu des flots. (2)

(1) Ce prix, qui était décerné alors pour la première fois, a été fondé pour être employé, tous les trois ans, par l'Académie, comme elle le jugera convenable dans l'intérêt des lettres.

Les auteurs ne peuvent pas poser eux-mêmes leur candidature, ni adresser leurs ouvrages à l'Académie.

(2) *Les Pensées d'une Reine*, édition princeps, page 50.

» Que Votre Majesté ne se détourne pas, Madame, et que
 » vos plumes blanches ne craignent pas d'être froissées. Ce
 » qu'elles ont écrit avec tant de grâce, ce que votre aimable
 » esprit leur a dicté si délicatement, a reçu de l'Académie
 » l'accueil que la Reine ne réclamait pas, mais que méritait
 » l'auteur pour la noblesse de ses sentiments comme pour la
 » distinction de son style, d'une finesse et d'une élégance
 » toute française.

» Une médaille d'honneur, une grande médaille d'or est
 » décernée par l'Académie aux *Pensées d'une Reine*. » (1)

Les *Pensées d'une Reine* ont été traduites en allemand par Carmen Sylva Elle-même : voyez plus loin le recueil intitulé : *Vom Amboss*. — Pour d'autres traductions de cet ouvrage, voyez le chapitre consacré aux *Traductions*. — Cf. EUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA, à la fin de ce volume.

9. — PELESCH-MÄRCHEN, VON CARMEN SYLVA. MIT 3 ILLUSTRATIONEN UND FAC SIMILE. (*Contes du Pelesch, par Carmen Sylva. Avec 3 figures et un fac-simile*). Bonn, Emile Strauss. (Leipzig, Wilhelm Friedrich; de l'imprimerie d'Emile Hermann aîné, à Leipzig) S. d. (1882 et 1883) (2), in-8° de VIII, (pour les frontispices, la *Dédicace* en vers et la *Table*) et 224 pages. Première et deuxième éditions.

L'un des frontispices porte, en fac-simile, les mots suivants : *Aus Carmen Sylva's Königreich (Du Royaume de Carmen Sylva)*.

Ces deux premières éditions sont encadrées et ont une figure en tête de chaque exemplaire (*Castel-Pelesch*). — Figg. pages 25 (*Ionel*) et 222 (*Puiu*).

(1) A l'Institut. *Rapports annuels* (1886-1894) par Camille Doucet. Paris, C. Lévy, 1896, in-18, pp. 88-89.

(2) Ces dates nous ont été indiquées par M. Emile Strauss, de Bonn. — L'*Allgemeines Deutsches Bücher-Lexikon* (1880-1884) donne pour ces deux premières éditions le millésime : 1883.

Elles renferment, outre la *Dédicace* en vers : AN DIE KINDER (*Aux Enfants*) les contes suivants :

	Page
Der Pelesch	I
Virful eu dor	9
Furnica	27
Piatra Arsa	45
Die Jipi	55
Der Caraiman	77
Die Grotte der Ialomitza	89
Omul	101
Das Hirschthal (Valea Cerbului)	135
Die Hexenburg (Cetatea Babei).	155
Der Ceahleu (Tschachlau).	177
Valea Rea	193
Balta (Der See)	201
Puiu (Das Nesthäkchen)	215

Les troisième et quatrième éditions (augmentées) ont paru en 1886 et 1899 à *Bonn*, chez *Emile Strauss* (de l'imprimerie d'Emile Hermann aîné, à Leipzig), in-8° de 8 ff. non chiff. (pour le titre, le faux-titre, la *Table* et la *Dédicace*) et 295 pages.

Le faux-titre porte (mais plus en fac-simile) : *Aus Carmen Sylva's Königreich*. Les encadrements et les figures ont disparu : le recueil a été augmenté des trois contes suivants :

	Pages
Der Hundegipfel	189
Riul Doannei	263
Die Dimbovitza	273

Le volume s'ouvre par la dédicace suivante :

AN DIE KINDER.

Wo Urwald hohe Felsen krönt,
Der Bergstrom wild zu Thale dröhnt
Und tausend Blumen blühen,

Viel süsse Düfte sprühen,
 Da liegt, dem schönsten Garten gleich,
 Mein Königreich.

Wo Märchens ganze Farbengluth
 In reinen, tiefen Augen ruht,
 Von Wahrheit übergossen,
 Von Liebesglanz umflossen,
 Dort ist, in Frühlingsdüften weich,
 Mein Königreich.

In ganzer Welt, im hohen Wald,
 Wo nur ein fröhlich Lied erschallt,
 Wo sich die Nebel ballen,
 Wo Wassertröpfchen fallen,
 Da schwebt im flüsternden Gezweig
 Mein Königreich.

Aus jedem neuen Pflanzenschaft,
 In jeden Strahles Himmelskraft,
 Beim Formen und Gestalten,
 Beim Werden und Entfalten,
 Da wächst — Ihr Kinder bin ich reich! —
 Mein Königreich!

AUX ENFANTS.

Où l'antique forêt couvre les rocs géants,
 Où roule le torrent dans les ravins béants,
 Où mille belles fleurs répandent leur arôme;
 Où montent vers le ciel de suaves senteurs,
 Là, pareil au plus beau des jardins enchanteurs,
 Se trouve mon royaume!

Où le feu, les couleurs du conte gracieux
 Se reflètent, enfants, dans l'azur de vos yeux,
 Purs, innocents, profonds, plus tendres qu'un doux baume,
 De vérité, d'amour, de jeunesse éclatants,
 Là, toujours enivré des brises du printemps,
 Se trouve mon royaume !

Dans l'univers entier, au fond des bois ombreux,
 Où l'on n'entend que gais concerts et chants joyeux,
 Où le nuage court et s'amoncelle en dôme ;
 Où la rosée épand ses gouttes de cristal,
 Là, sous les grands rameaux, dans un monde idéal,
 Flotte mon beau royaume !

Dans tout bourgeon qui pousse, et dans tout embryon,
 Dans la force, l'éclat divin de tout rayon,
 Dans la forme, l'aspect du plus petit atome ;
 Dans tout être qui naît, qui respire, qui sent,
 Là croît — suis-je assez riche, enfants ! — là croît puissant
 Mon merveilleux royaume !

« Lorsque la reine Elisabeth commença à composer les
Contes du Pelesch — dit un des biographes de Carmen Sylva
 — Elle écrivit dans son journal personnel :

« De chaque feuille, de chaque flot — Tombe un conte
 » dans mon sein — Je les recueille et m'empresse de les
 chanter — Ils ne sont pas de moi, je fais simplement
 » connaissance avec eux.

« Ils viennent à ma pensée comme des éclairs — Du
 » fond de la forêt verte et de la mousse — Ils se balancent
 » en tremblant sur chaque brin d'herbe — Et murmurent
 » délicieusement à mon oreille.

« Ils arrivent comme les rayons du soleil — Et, comme
 » eux, animant tout de leur éclat, — Ils se montrent,
 » se chantent, se dépeignent eux-mêmes : — Jamais je
 » n'aurais pu y mettre autant de fraîcheur ni de vie. »

« Ces contes furent publiés en 1883 sous ce titre : *Du Royaume de Carmen Sylva* et traduits en langue roumaine pour être distribués en prix dans les écoles (1). Le torrent écumeux près duquel s'élève le château royal de Sinaïa a donné son nom à la première partie de l'ouvrage. Les antiques forêts des Karpathes avec leurs rochers géants, y sont merveilleusement décrits en de pittoresques images : montagnes, ruisseaux, cascades, et toutes les manifestations de la nature sont rattachés de la façon la plus poétique à la vie humaine et contés sur le vrai ton des fables. C'est là une création tout à fait originale et pleine de fantaisie. » (2)

Le Pelesch, qui a donné son nom au superbe château royal de Sinaïa (3) — construit par Sa Majesté le Roi Charles 1^{er} — jaillit de l'antique Bucegi, plus exactement du pic appelé « Virful cu dor » (Le pic du désir); court de l'ouest à l'est, et se jette dans la rivière Prahova, sur le territoire même de la commune de Sinaïa, et non loin du château de Pelesch. C'est bercée par son murmure poétique, et ayant sous les yeux le spectacle grandiose des cimes géantes qui s'élancent vers le ciel, que Carmen Sylva a écrit les *Contes du Pelesch*.

« Depuis qu'elle a passé par cette gorge, ainsi qu'une fée de la méditation, semant les fleurs du rêve sur sa route, il n'est pas de cime, pas de cours d'eau, qui n'ait son histoire gracieuse ou fantastique, et elle les a marqués pour tous jours du sceau de son génie. Tantôt c'est un vieux conte populaire que la souveraine a recueilli, avant qu'il ne s'efface de la mémoire du peuple; tantôt c'est un conte nouveau qu'elle a imaginé de toutes pièces; toujours c'est quelque ingénieuse pensée, mêlée aux choses comme un parfum, quelque invention sublime ajoutée à la nature comme une âme.

« Voilà ce qu'elle a fait dans ces contes du Pelesch, qui sont les légendes « des montagnes qui demeurent » racontées à jamais par « les eaux qui passent ». Ces cimes aux

(1) Voyez : TRADUCTIONS.

(2) *Aus Carmen Sylva's Leben, von Natalie Freiin von Stackelberg. Heidelberg, 1900 (Fünfte Auflage), 245-246.*

(3) Sur le Castel Pelesch ainsi que sur les légendes dont s'est inspirée Carmen Sylva pour écrire ses *Contes du Pelesch*, voyez l'ouvrage de M. Léo Bachelin: *Castel-Pelesch, résidence d'été du roi Charles 1^{er} de Roumanie, à Sinaïa. Avec 27 eaux fortes et 38 gravures sur bois. Paris, F. Didot et C^{ie}, 1893, in-4° de 4 ff., 93 et 3 pp.*

» profils fantastiques, éperonnant le ciel autour du château,
 » avaient d'ailleurs frappé l'imagination populaire qui,
 » depuis les temps anciens, les a sacrées de noms pittores-
 » ques : Le Pic du Désir (*Virful cu dor*) ; l'Iman noir (*Carai-*
 » *man*) ; La Fourmi (*Furnica*) ; L'Homme (*Omul*) ; La
 » Pierre brûlée (*Piatra Arsa*) ; — et sur chacune de ces
 » cimes les bergers savent d'étranges histoires, dont Carmen
 » Sylva s'est très à propos inspirée, de vraies légendes arca-
 » diennes, aussi touchantes que les fables grecques de
 » Daphnis et d'Endymion et plus merveilleuses souvent, à
 » cause du surnaturel chrétien qui s'y ajoute... » (1)

Voyez : DURCH DIE JAHRHUNDERTE, TRADUCTIONS, et
 ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA.

10. — EIN GEBET, VON CARMEN SYLVA. (*Une Prière, par Carmen Sylva*). Berlin, Alexandre Duncker, (de l'imprimerie de la Cour d'Anhalt « Gutenberg », à Dessau) 1883, in-8° de 80 pages.

2^{me} édition. *Ibid, id.*, 1883.

3^{me} » *Ibid, id.*, 1887.

4^{me} » *Ibid, id.*, 1897.

M. E. Sergy, dans son ouvrage intitulé *Carmen Sylva etc.* (page 232) dit que le sujet d'*Une prière* « repose sur un trait de mœurs de la vie ecclésiastique roumaine ». C'est là une erreur : il s'agit, dans cette nouvelle, d'un drame intime auquel se trouve mêlé un prêtre catholique ; et le meurtre d'une jeune fille, idéalement belle et divinément douce, empoisonnée par une hostie que la main criminelle d'une rivale a introduite nuitamment dans le Saint-Ciboire, n'est pas l'épisode le moins émouvant ni le moins tragique de ce récit passionnant.

11. — AUS ZWEI WELTEN, VON DITO UND IDEM. (*Deux-Mondes, par Dito et Idem*) (Carmen Sylva et Madame Mite Kremnitz). Leipzig, Wilhelm Frie-

(1) *Introduction à la Servitude de Pelesch* (par J. Brun). Paris, Lemerre, 1893, in-18, pp. 53-54.

drich, (de l'imprimerie d'Emile Hermann aîné, à Leipzig), 1884, in-8° de 360 pages *Edition princeps*. La deuxième édition de ce roman a paru à Bonn, chez *Emile Strauss* (de l'imprimerie d'Emile Hermann aîné, à Leipzig) 1886, in-8° de 354 pages.

3^{me} édition. *Ibid, id.*, 1888.

4^{me} » *Ibid, id.*, 1898.

5^{me} » *Ibid, id.*, 1899.

6^{me} et 7^{me} » *Ibid, id.*, 1901.

Les lettres d'Ulrique, princesse de Horst-Rauchenstein, sont de CARMEN SYLVA; celles du professeur Bruno, de Madame M. Kremnitz.

« *Les Deux-Mondes*, dit M. E. Sergy, est sans contredit » l'ouvrage en prose le plus vivant et le mieux composé de » Carmen Sylva et de sa collaboratrice. L'intention de l'au- » teur est de représenter deux sphères sociales opposées, » entre lesquelles il y a tout l'abîme creusé par le préjugé, » la différence des classes et de l'éducation.

» Ulla, princesse de Horst-Rauchenstein, appartient à la » haute noblesse allemande, le docteur Bruno est professeur » à l'Université de Greifswald. Les deux jeunes gens sont » étrangers l'un à l'autre. Un jour, le professeur publie un » livre sur l'histoire de l'art, le livre tombe entre les mains » de l'héritière des Horst-Rauchenstein; enthousiaste, elle » s'engoue, s'enflamme, prend la plume et adresse dans » l'élan d'une candide imprudence ses remerciements à » l'auteur inconnu.

» Le professeur répond, railleur d'abord, plus intrigué » lorsqu'il apprend que son admiratrice est jeune et char- » mante; la correspondance s'établit d'une manière régulière » avec un dénouement facile à prévoir. Au ton badin des » premières lettres succède un note plus tendre, un senti- » ment plus profond se fait jour, et deux natures ardentes se » trouvant en présence, c'est de part et d'autre un déchaîne- » ment d'effusions passionnées dans les termes exaltés d'un » romantisme qui paraît hors de saison.

» Dans une entrevue aux bains de Ragatz, les jeunes gens » se fiancent secrètement, mais il se dresse entre eux la bar-

- » rière infranchissable des conditions sociales. Le père, ce
» père qu'Ulla adore, refuse son consentement et n'admet
» aucune résistance. C'est désormais une lutte acharnée
» entre trois orgueils : celui du père qui repousse l'idée
» d'une mésalliance, celui du jeune homme qui souffre dans
» son amour et dans sa fierté de plébéien, celui de la jeune
» fille décidée à rompre avec les préjugés qui s'opposent à
» son bonheur. Elle déserte la maison paternelle, fuit à
» l'étranger et y devient l'épouse du professeur.
- » La nouvelle d'une grave maladie de son père réveille en
» elle tout son amour filial, mais à son tour son mari se rai-
» dit et lui défend de renouer les liens brisés. Cependant la
» vie du seigneur de Horst-Rauchenstein est en danger, il
» maudit la fille qui l'a abandonné. C'en est trop, la jeune
» femme, après une lutte poignante, se décide, à l'insu de
» son mari, à quitter le toit conjugal. Elle retrace dans une
» lettre d'adieu les longs jours de souffrance qu'elle a tra-
» versés et comment, accablée de remords, elle a senti qu'elle
» ne goûterait de paix à son foyer que si elle peut y appor-
» ter la bénédiction paternelle.
- » L'accueil à Horst-Rauchenstein est glacial. Ulla lit dans
» les yeux de tous que si son père se meurt, c'est par sa faute
» à elle. Et, sur son lit de douleur, le père lui-même, dans
» son délire, la flétrit des accusations les plus outrageantes.
» Des semaines, des mois s'écoulent, son dévouement finit
» par arracher le vieillard à la mort. Il oublie, en voyant sa
» fille si fidèle à son chevet, quels tragiques événements les
» avaient désunis, mais la détresse reste profonde dans le
» cœur de la jeune femme ; elle est sans nouvelles de son
» mari, qui n'a répondu à aucun de ses appels. A la veille de
» devenir mère, elle tente un dernier effort. Bruno cède à ses
» accents désespérés, il arrive au château au moment de la
» naissance de son fils et lorsque tout espoir de sauver la vie
» de la jeune femme semble perdu. Sa venue opère un mira-
» cle, Ulla se rétablit, et l'œuvre de la réconciliation se con-
» somme auprès du berceau. » (1)

(1) *Carmen Sylva, etc.*, pp. 242-246.

12. — *Handzeichnungen*, VON CARMEN SYLVA (*Esquisses, par Carmen Sylva*). Berlin, Alexandre Duncker, (de l'imprimerie de la Cour W. Büxenstein, à Berlin), 1884, in-8° de 2 ff. non chiff. (pour le frontispice et la Table) et 274 pages.

Ce volume de Nouvelles, traduites en plusieurs langues (voyez TRADUCTIONS) comprend les récits suivants :

	Pages
I. <i>Ein Brief. Radirung</i>	1
(Une lettre. — Eau-forte)	
II. <i>Ein Blatt im Winde. Kohlenzeichnung</i>	51
(Une feuille au vent. — Fusain)	
III. <i>Ganz einfach. Umriss</i>	99
(Tout simple. — Ebauche)	
IV. <i>Föhn. Holzschnitt</i>	121
(Vent du Sud. — Gravure sur bois)	
V. <i>Mondnacht. Incunabel</i>	151
(Nuit de lune. — Incunable)	
VI. <i>Deutsches Glück. Portrait</i>	161
(Bonheur allemand. — Portrait)	
VII. <i>Meerweibchen Actstudie</i>	171
(Sirène. — Etude)	
VIII. <i>Schlimme Geschichte. Vignette</i>	197
(Fâcheuse affaire. — Vignette)	
IX. <i>Die Glücklichen Stillleben</i>	209
(Les heureux. — Nature morte)	
X. <i>Die Blutbuche. Landschaft</i>	217
(Le hêtre rouge. — Paysage)	
XI. <i>Spuk. Schattenriss</i>	253
(Revenants — Silhouette)	

13. — MEIN RHEIN. DICHTUNGEN VON CARMEN SYLVA. ILLUSTRIRT VON E. DOEPLER D. J. Nebst 20 landschaftl. Radirungen, unter Leitung von Hans Meyer ausgeführt von F. Krostewitz und K. Heinrich. (MON RHIN. POÉSIES, PAR CARMEN SYLVA. ILLUSTRÉES PAR E. DOEPLER LE

JEUNE. Avec 20 gravures à l'eau-forte exécutées sous la direction de Hans Meyer par F. Krostewitz et K. Heinrich). Leipzig, Adolphe Titze (de l'imprimerie de Carl Marquart, à Leipzig), 1884 in-4° de 64 pages.

2^{me} édition *Ibid, id.*, 1885.

3^{me} édition. *Ibid, id.*, 1886.

La quatrième édition (*ibid. id.*) 1891, n'a plus les gravures à l'eau forte : elles ont été remplacées par 20 vues photographiques du Rhin (Phototypie de Römmler et Jonas, à Dresde. — Reliure de Hübel et Denck, à Leipzig) — Texte encadré.

	Pages
Gruss	5
Bingen	7
Der Mäusethurm (photogr.)	9
Rheinstein »	11
Fürstenberg »	13
Bacharach »	15
Die Pfalz »	17
Oberwesel »	19
Lorelei »	21
St. Goär »	23
Bornhofen »	25
Die Marksburg »	27
Die Lahn »	29
Die Mosel »	31
Braunsberg	33
Mein Vaterhaus	35
Monrepos (photogr)	37
Altwied »	39
Die Neuerburg	41
Andernach (photogr.)	43
Hammerstein	45
Der Laacher See (photogr.)	47
Die Ahr	49

	Pages
Remagen (photogr.)	51
Rolandseck »	53
Heisterbach	55
Bonn (photogr.)	57
Köln »	59
Düsseldorf	61
Abschied	63

On connaît l'hymne magnifique de Victor Hugo aux châteaux du Rhin :

« Les antiques châteaux des bords du Rhin, bornes colossales posées par la féodalité sur son fleuve, remplissent le paysage de rêverie. Muets témoins des temps évanouis, ils ont assisté aux actions, ils ont encadré les scènes, ils ont écouté les paroles. Ils sont là comme les coulisses éternelles du sombre drame qui, depuis dix siècles, se joue sur le Rhin. Ils ont vu, les plus vieux du moins, entrer et sortir au milieu des péripéties providentielles, tous ces acteurs si hauts, si étranges ou si redoutables : Pépin, qui donnait des villes au pape, Charlemagne, etc. etc.. Aujourd'hui, mélancoliques, la nuit, quand la lune revêt leur spectre d'un linceul blanc, plus mélancoliques encore en plein soleil, remplis de gloire, de renommée, de néant et d'ennui, rongés par le temps, sapés par les hommes, versant aux vignobles de la côte une ombre qui va s'amointrissant d'année en année, ils laissent tomber le passé pierre à pierre dans le Rhin, et date à date dans l'oubli.. » (1)

C'est en l'honneur du grand et noble fleuve, de ses châteaux, de ses donjons, de ses ruines que Carmen Sylva a écrit ce volume, qui est précédé du *Salut* suivant au Rhin :

GRUSS.

Hurrah der Rhein! mein alter Rhein!
 Gott grüss dich! lebst du noch?
 Wir dürfen ja beisammen sein —
 Nicht wahr, das freut dich doch?

(1) *Le Rhin*; lettre xxv.

Schau nur : die Thräne fließt zu Thal,
 Der Mund der lacht dazu ;
 Gelt ? in der Fluth der Sonnenstrahl,
 So weinst und lachst auch du !

Mir ist 's, als wär 'ich deine Braut,
 Das Lieb, das du vergisst,
 Als hätt 'ich eben dich erschaut,
 Wie schön, wie jung du bist !

Sie sagen : Nimm dich sehr in Acht,
 Der Rhein ward herb und wild !
 Das ist nicht wahr, mein Freund der lacht,
 Der lacht noch, wenn er schilt !

O Rhein ! o Rhein ! du Götterfluss,
 Lass mich hinab zu dir !
 O Rhein ! o Rhein ! du Märchengruss !
 Komm, rausch 'empor zu mir !

TRADUCTION.

Hourra ! Salut, ô Rhin ! ô mon vieux Rhin que j'aime !
 Me voici de retour. Veux-tu me recevoir ?
 Tu vis toujours ? C'est moi, c'est bien moi, c'est moi-même !
 O mon cher fleuve, es-tu content de me revoir ?

Si mes pleurs vont là-bas, vers ma chère vallée,
 Ma bouche cependant sourit en ce beau jour ;
 Sous l'ardeur du soleil dont ta rive est brûlée,
 Toi-même tu souris et pleures tour à tour !

Comme une fiancée, une chaste maîtresse,
 Je t'ai gardé mon cœur, oublié par le tien ;
 Pour la première fois je crois voir ta jeunesse,
 Et la fière beauté de ton noble maintien !

J'entends autour de moi répéter : Prends bien garde !
 Le Rhin, sauvage et rude, est dur aux cœurs aimants ;
 — Non, il est mon ami, non, lorsqu'il me regarde,
 Il sourit, tendre et bon, même en ses grondements !

O Rhin ! fleuve des dieux ! Rhin ! dont l'onde est si pure,
 Laisse-moi me pencher tremblante vers tes eaux !
 Fleuve de la légende ! Avec un doux murmure
 E lance-toi vers moi du sein des verts roseaux !

Voyez TRADUCTIONS et ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA, à la fin de ce volume.

14. — MEINE RUH', VON CARMEN SYLVA, MIT EINEM TITELBILD (*Monrepos, par Carmen Sylva. Avec une vignette (en phototypie). Berlin, Alexandre Duncker (de l'imprimerie de W. Drugulin, à Leipzig, 1883) 1884, gr. in-8° de 4 ff. non chiff. et 447 pages. Edition princeps (encadrée).*

Avec cette épigraphe (*Motto*) :

« Carmen heisst : Lied, und Sylva heisst : Wald,

» Von selbst gesungen das Waldlied schallt.

Etc. etc. etc. ». (1)

Le recueil comprend douze grandes divisions correspondant aux douze mois de l'année : il y a, pour chaque mois, un poème initial, plus autant de pièces distinctes que le mois a de jours ; si bien que le volume renferme, en laissant de côté les épigraphes et deux poésies intitulées l'une *Carmen*, et l'autre *Sylva*, placées au commencement et à la fin du livre, 377 morceaux.

Page v, *Motto* (Epigraphe).

Page VIII, *Carmen*.

(1) Voyez ci-dessus, n° 3.

Pages	1	Januar	32	Pièces
»	15	Februar	29	»
»	47	März	32	»
»	61	April	31	»
»	91	Mai	32	»
»	121	Juni	31	»
»	153	Juli	32	»
»	201	August	32	»
»	239	September	31	»
»	327	October	32	»
»	367	November	31	»
»	407	December	32	»
»	446	Sylva		

377 pièces

« Monrepos », qui a donné son nom à l'ouvrage, est la résidence d'été de la famille princière de Wied. « Le château, dit M. E. Sergy, est situé sur une colline qui se rattache à la crête des montagnes du Westerwald, d'où l'on embrasse un vaste et beau panorama. Le Rhin développe ses larges circuits à travers la plaine ; çà et là émergent des hameaux blottis dans leurs nids de verdure. Tout alentour, l'horizon est fermé par les chaînes ondulées des montagnes ; à leur point de jonction, on devine, dans le lointain, la vallée de la Moselle, et dans chaque pli de terrain des souvenirs historiques évoquent un passé glorieux. C'est un paysage plein de vie, de variété et d'une pittoresque beauté. Immédiatement derrière le château s'étendent de magnifiques forêts de hêtres dont les dômes de feuillage prolongent sur un immense parcours leurs mystérieuses retraites : des allées entretenues avec soin sillonnent la forêt dans tous les sens. » (1)

C'est au milieu de cette admirable nature, c'est au sein de ces merveilleux paysages, dans ce décor à la fois grandiose et poétique, que s'est écoulée l'enfance, que s'est développée la jeunesse de Carmen Sylva : les vers de MEINE RUH ne sont que l'écho vibrant du murmure des sources ainsi que des chants de la forêt de Monrepos. « Dans ces quelques

(1) *Carmen Sylva, etc. Paris, Fischbacher, 1890, in-18, pages 24-25.*

» mots : *Monrepos*, *Carmen* et *Sylva*, dit Madame de Stackelberg, tient toute une partie de la vie de la Reine : c'est un vaste champ sans cesse ouvert à l'infatigable inspiration poétique de la princesse Elisabeth de Wied ». (1)

Meine Ruh est en effet, parmi les poèmes, l'œuvre capitale de Carmen Sylva : c'est un véritable cycle de légendes gracieuses, de pensées profondes et élevées, de sentiments touchants et délicats ; l'Auteur y fait vibrer, avec un art consommé et une exquise sensibilité, toutes les cordes de sa lyre harmonieuse, si bien qu'un biographe de Carmen Sylva a pu très justement dire que « celui qui aura lu ces poèmes » fermera certainement le livre sur la dernière page avec la « satisfaction intime d'avoir pu jeter un regard dans une âme pure comme le ciel et dans un cœur inondé de bonté ». Le même écrivain — M. Maximilien Schmitz — regrette certaines modifications introduites « dans la nouvelle édition » (la deuxième, dont il sera question ci-dessous) « où il manque les plus belles strophes de l'Introduction — celles dans lesquelles l'Auguste Poète explique les motifs qui l'ont engagée à prendre le nom de *Carmen Sylva* ». (2)

Et en effet, ces deux strophes ont disparu de la deuxième édition, publiée en 1885 également à Berlin, chez *Alexandre Duncker*, réimprimée sur un nouveau plan, et divisée en quatre parties ayant chacune sa pagination et son titre particuliers :

BALLADEN UND ROMANZEN .	(VI — 132 pp.)
HÖHEN UND TIEFEN . . .	(X. — 149 pp.)
MUTTER UND KIND . . .	(VI. — 57 pp.)
WELTWEISHEIT	(VIII. — 70 pp.)

Enfin, en 1901, M. Alexandre Duncker a publié une troisième édition de *MEINE RUH*, édition augmentée d'un cinquième recueil (*BLUTSTROPFEN*), et composée de la façon suivante : (3)

(1) *Aus Carmen Sylva's Leben*. Heidelberg, 1900, gr. in-8°, pages 3-4.

(2) *Carmen Sylva und ihre Werke*. Neuwied; Berlin, L. Heuser, 1889, gr. in-8°, page 48.

(3) Ornée d'un portrait de Carmen Sylva, avec fac-simile de signature reproduit en phototypie par A. Frisch, de Berlin. — Les cinq volumes sortent des presses de Hugo Willisch, à Chemnitz.

- I. HÖHEN UND TIEFEN (*Sommets et Abîmes*)
in-8° de X et 149 pp.
- II. MUTTER UND KIND (*Mère et Enfant*)
in-8° de VI et 57 pp.
- III. WELTWEISHEIT (*Philosophie*)
in-8° de VIII et 70 pp.
- IV. BALLADEN UND ROMANZEN (*Ballades et Romances*)
in-8° de VI, 1 f. non chiff. et 128 pp.
- V. BLUTSTROPFEN (*Gouttes de sang*)
in-8° de IV, 1 f. non chiff. et 154 pp.

Les deuxième et troisième éditions de *Meine Ruh* diffèrent sensiblement de l'édition *princeps* de 1884. Non seulement la division de l'ouvrage en douze parties correspondant aux mois et jours de l'année a été abandonnée, mais un assez grand nombre de morceaux publiés en 1884 n'ont pas été reproduits dans les nouveaux recueils : les changements de texte et de titres sont fréquents, de nouvelles pièces ont été ajoutées, de telle sorte que la concordance entre le texte de 1884 et celui de 1885-1901 n'est pas toujours facile à établir. Nous donnons ci-dessous le contenu des cinq recueils de la troisième édition de MEINE RUH, en faisant suivre, pour les quatre premiers recueils, la pagination de chaque pièce de la pagination correspondante de l'édition *princeps* de 1884 : les pièces précédées d'un astérisque ont paru pour la première fois dans la deuxième édition.

I. HÖHEN UND TIEFEN, VON CARMEN SYLVA (*Sommets et Abîmes, par Carmen Sylva*) Berlin, Alexandre Duncker, 1901, in-8° de X (pour les frontispices et la Table) et 149 pages.

	Ed. 1901	Ed. <i>prin- ceps</i>
So kühn soll der Dichter	I	53
Carmen.	I	VIII
Wü'd 'st Du an Dich	2	9
Die Göttin	2	68
Gärung.	3	74
Wenn wir mit der Goldwage wögen.	4	10
Zaghaf.	5	69
Der Gast	5	70

	Ed. 1901	Ed. <i>prin-</i> <i>ceps</i>
Du glaubst, Dein Wort verwunde nicht . . .	6	53
Die Blume	7	75
Das Erwachen	7	76
Die Sprache ist ein kernig 'Holz	8	54
Unstät	8	77
Gedanken spinnst Du fein und dicht. . . .	9	54
Rätsel	9	78
Es flogen die Leuchtkäfer hin und her . .	10	55
Im Volksgarten	11	79
Der Sturm sprach einst	11	55
Leichter	12	81
Sag 'nie der trägen Stunde	13	57
Phönix	13	82
Dir geht die Arbeit leicht	14	58
Gipfelndes Glück	14	83
Du sollst im Zaume halten die Leiden- schaft.	15	59
Er	15	84
Ich genieße, weil 's mir gegeben ist. . . .	16	59
* Meerlied	17	
Gemordet	18	85
Ich wollt', ich wär' von Eisen	19	88
Willst herrschen Du, musst Deine Krone.	20	100
* Ob ich schreibend weine.	21	
Die Falschheit geht auf allen Wegen . . .	22	100
* Wie gut hat 's Sonne	22	
Wie einer einz'gen Sonne Strahlen	23	101
* Krank	24	
Das Weib ist gleich der Linde	24	102
* Das Glück	25	
Wir lesen, nach dem Flug der Jahre. . . .	26	103
* Das Wort	27	
Ich sage : ich bin alt!	27	104
* Die Sporen	28	
Der Lautenschläger	29	213
* Waldesrauschen (von Liszt)	30	
Die Macht in Dir ist Deine Qual	31	105
* Auf den Fächer einer jungen Dichterin (H. V.)	31	

	Ed. 1901	Ed. <i>prin-</i> <i>ceps</i>
Wie stark Dein Geist	32	106
* Alt Jüngferchen	33	
* Sünde	33	
Thu' nicht so stolz	34	108
* Spröde	35	
* Mein Lieb	36	
Der Sänger	37	127
An N. R. (1)	37	109
Junge Schmerzen. Duo	38	129
Wie eine Buhle ist das Werk Dir lieb	39	110
Ungezählt	40	128
Du fieberst, Du bist matt von Wunden .	41	111
Für wen?	41	130
Musik ist wie ein Flügelrauschen	42	112
Mein Meister	43	131
* Es entehrt Dich nicht.	43	
Am Abend	44	132
Die Dir von Übermüdung sprechen	44	113
Lichtung	45	134
* Frage	46	
Vorwurf	46	135
Willst Du dem Sybaritentum	47	114
Nebel	48	137
Wenn niemand jemals lesen wollte	49	115
Ein Sonnenblick	49	138
Sag' nie : Dies will zurück ich halten	50	116
Rast	51	139
Hör' doch den fröhlichen Gesang.	52	118
Am Forellenteich	52	141
Was ist Talent	53	119
Märzschnee	54	142
* Jo	54	
Im April	55	143
* Im kleinen Winkel flüsterten die Schatten.	56	
Betrogen	57	123
* Komm her, mein Schicksal	58	
Fernsicht	59	144

(1) Sans intitulé dans l'édition *princeps*.

	Ed. 1901	Ed. <i>prin- ceps</i>
* Regen (1)	60	
Das Echo	60	145
* Edelweiss	61	
Alpenglügen	62	146
Im Forsthaus.	62	146
Am Wasserfall. An Z. R.	63	147
Elfen. An S. v. U.	64	148
Wind	65	149
Waldweh	66	150
Im Traumland	67	151
* Sylvester. An M. R.	67	
Geklärt.	68	335
Wohlerzogen.	70	337
Herbstgedanken.	71	341
Auf der Fels Spitze	72	341
Sturm	73	344
Tanzen	74	349
Der Zweifel	75	350
An den Rhein	77	354
Die Kamelie	78	355
Ewige Liebe	79	357
Lächeln	80	359
Einer jungen Frau	80	364
In dem Grundstein von Castel Pelesch.	82	365
Der Hekla.	83	378
Die Sternschnuppe.	84	394
Im Atelier.	86	398
Schnee	87	404
Meerleuchten	88	337
Die Jagd	88	339
Am Pranger	90	347
Die Biographie	91	348
Herbstsaat.	92	355
Ausgewandert	92	356
Wie Frühling	94	358
Der Thron.	94	360

(1) L'édition *princeps* renferme (page 140) une pièce intitulée *Regen*, mais différente de celle qui est imprimée à la page 60 de *HÖHEN UND TIEFEN*.

	Ed. 1901	Ed. <i>prin-</i> <i>ceps</i>
Wenn Frauen scherzen	95	361
Der Dichter	96	362
Gäste	97	362
* Ihr steht vor eines Helden klaren Zügen	98	
* War Dein Wille Natur? War Natur Dein Wille?	99	
* Der Morgen tritt aus Waldesdüstern	99	
* Wir schreiten zusammen die Welt entlang	100	
* Zu Thal	101	
Der Totenkranz	101	374
Prometheus	102	375
Hroswitha	103	376
Tantalus	105	377
Sein Weib	105	379
Maria	107	382
Muss ich sterben?	108	383
Armes Mägdlein	109	384
Die Beichte der sterbenden Jungfrau	110	385
Geächtet	111	386
Der gefangene Affe.	112	387
Nikodemus	113	392
Der Falter.	115	396
Das Trauergewand	116	397
Die Waise	117	399
Die Erinnerung	118	400
Genug (1)	119	443
Asche	120	403
Der müde Held	121	404
Der Dichter ist ein Spiegel	122	414
An die Wahrheit	122	414
Es fielen die Worte nieder	123	416
Mehr Licht	124	417
Das grosse Warum	125	418
Auf!	127	420
Trost	128	423
Märzsturm (2)	129	423

(1) Sans intitulé dans l'édition *princeps*.(2) *Idem*.

	Ed. 1901	Ed. <i>princeps</i>
O hätt' ich eine starke Hand.	130	424
Der Dämon	131	425
Wer hat noch je ein Lied gedacht?	133	427
Über die weisse Fläche	134	428
Die Cena (1)	134	429
Ich stand entzückt in Gottes Dom	135	429
Der tote Waldesboden	136	430
Beim Abendmahl	136	430
Willst Du den Himmel offen seh'n	138	433
Hat scharfer Frost Dein Herz umspannt	139	433
Runen (2).	139	434
Christmorgen	140	436
Mir war 's, die Welt sei mein	143	439
Ich lernt 's vom Steuermann	143	440
Ein Abschied.	144	440
Vor Dir sind steile Berge.	146	442
Es hat ein Frost den Linden	146	444
Sylva	148	446

II. MUTTER UND KIND. (*Mère et Enfant*) *Ibid, id.*, in-8° de VI (pour les deux frontispices et la *Table*) et 57 pages.

Contient les pièces suivantes :

	Ed. 1901	Ed. <i>princeps</i>
Mutter	1	165
Aus dem Ei gekrochen	2	166
Hänschen im Keller	3	167
Vor dem Sturme	4	168
Die junge Mutter	5	169
Tot geboren	7	171
Stillen	9	172
Ein Wort	10	173
* Baby.	11	
Umsonst	12	174
Das Kind am Fenster	13	175

(1) Sans intitulé dans l'édition *princeps*

(2) *Idem.*

	Ed. 1901	Ed. <i>princeps</i>
Die Strafe	14	176
Die Bitte	15	177
Angst	16	177
Gethsemane	17	178
Zum letzten Mal	18	179
* Das Achte!	19	
Die Stiefmutter	21	180
Die Heldenmutter	23	182
Ihr Töchterchen	24	183
Die Vizemutter	25	184
Die Landesmutter	27	185
Grossmutter	28	186
Der Storch	29	187
Der Mutter Weihnachtsabend	30	188
Die Dämmerstunde	31	189
« Ehrwürd'ge Mutter »	31	190
Die Kinderfrau	33	191
Zwei Mütter	34	192
* Ich habe Dich zweimal geboren	35	
* Süsses, süsses Zauberwasser (1)	36	
* Christmariechen	36	
* Im Konzert	37	
* Auf der Erde, in hellen	38	
* Wie trüb 'ist mein Auge	39	
* Ehre sei Gott in der Höhe	40	
* Für schönes Augenlicht	40	
* Fürchtet nicht, von ihr zu sprechen.	41	
* Kein Christbaum mehr	42	
* Wie oft schau 'ich nach Deiner Thür	42	
* Schuberts (das Mägdlein und der Tod)	43	
* Was muss die arme Erde.	44	
* War Dir das Leben nicht sonnig genug.	45	
* Ich hatt' ein kleines Knöspchen	45	

(1) Avec cette épigraphe :

Dimbovitza ! apa dulce !
 Cine o bea nu se mai duce !
 Dimbovitza ! Süsses Wasser !
 Wer es trinkt, geht nimmer fort.

(La Dimbovitza arrose Bucarest).

	Ed. 1901	Ed. <i>prin-</i> <i>ceps</i>
* Kuckuck!	46	
* Die Mutterliebe ist beschwingt	47	
Nicht murren	48	193
Kein Erbe.	49	194
* Die Waise	50	
Das Findelkind	51	390
Scherben	53	195
Niobe	55	197

III. WELTWEISHEIT (*Philosophie*) *Ibid., id.*, in-8° de VIII
(pour les deux frontispices et la *Table*) et 70 pp.

Contient les pièces suivantes :

	Ed. 1901	Ed. <i>prin-</i> <i>ceps</i>
Die Frage (1)	1	17
Sumpflied	5	26
Eine ganz neue Katzengeschichte.	7	24
Der Phonograph	8	23
Vaterlandsliebe ein Mantel ist.	8	11
Vanitas vanitatum	9	25
Greise (2)	10	22
Revolution	11	25
Es giebt schwächliche Magen	12	10
Fatal.	12	28
Alte Liebe.	13	29
Das Kind der Zeit	14	29
Warum ist die Leinwand erst schön.	15	10
Ein Wunder	15	32
Erdbeben	16	33
Des Weibes Schöne	17	11
Die Schlaun stellen sich gutmütig	17	11
Das Mikrophon	17	34
An die Fliegen	18	34
Du klagst zu jeder Frist	19	10
Elektrisches Licht	20	36

(1) Sans intitulé dans l'édition *princeps*.

(2) Est intitulé, dans l'édition *princeps*. *Platonisch*.

	Ed. 1901	Ed. <i>prin- ceps</i>
Laien	20	36
Ekelst Du Dich vor Wunden	21	11
Schopenhauer (1)	22	37
Grossmut	23	38
Ihr klagt : Wenn man doch nicht scheinen wollte!	23	11
Die Frauen aller Länder	24	11
Olympisch.	24	40
An die Philister.	25	40
Wer war die Schönste auf dem Balle	26	12
Die Kinder reissen das Spielwerk entzwei	26	13
Ira Diei.	26	41
Briefe	27	42
Wie ist's, dass der von Leiden verzehrt ist	28	12
Der Sybarit	29	43
Versäumnis	30	44
Du kannst nun nicht mehr schöner sein	30	12
Halbgötter	31	45
Mich kränkt's, dass man mich kränken kann	32	54
Schaumweins Geister sprüh'n und fliegen fort	33	55
Unverantwortlich	33	80
So gross ist Deine Eitelkeit.	34	12
Des Nächsten Fehler willst gern Du ertra- gen	35	12
Liebesbrief	35	81
Erniedrigt.	36	83
Jeder will jeden betrügen	36	13
Mein Freund ! es grauset Dir	37	13
Blind	37	85
Wein, Weib und Gesang.	38	87
Nüchtern	38	90
Du musst zu keiner Stunde vergessen	39	12
Die Narrenkappen bergen schwere Herzen oft.	39	13
Ein Bacchanal	40	329
Um Menschen zu studieren	47	13

(1) Dans l'édition *princeps*, cette pièce est intitulée : *Zu viel*.

	Ed. 1901	Ed. <i>prin-</i> <i>ceps</i>
* Ravailiac an Nobiling	48	
Dein Freund und Dein Gewissen	48	13
* Im Ballsaal	49	
Du willst nicht scheinen	49	14
* Vorsicht	50	
Deine Tochter soll den Männern gefallen .	50	14
* An die Lüge	51	
Stadtleben	52	339
Die Ehe muss man als Kunst erlernen . .	52	14
Herbstzeitlosen	53	342
Die Freundinnen, die sind das Gift der Ehen	54	14
Die graziöse Frau	54	343
Solang Du mich liebtest	55	14
Das Zwerchfell	55	27
Wenn redlich Du Dich Tag und Nacht geplagt hast	56	55
Der Mensch zeigt andern wie ein Edelstein sich	56	55
Flatterhaft	56	346
Hüll 'ein, was von den andern Du gedacht hast	57	56
Der Philosoph	58	349
In uns'rer Wunderwelt da giebt	59	435
Wie kommt's, dass die Welt so schlecht ist	59	56
Weil Ihr nicht könnet helfen gleich den Armen	60	56
Was kann ich dafür, dass ich reich bin . .	60	56
Ganz ohne Strafe ist ja keiner noch geblie- ben	60	56
* Schade!	61	
Du kränkst um Leumund Dich ganz unver- nünftig	63	57
Beschwer' Dich nicht, wenn Menschen kleinlich sind	63	57
Grosse Männer müssen kleine Leute brau- chen	63	57
Der Kritiker kennt Werke aller Welten .	63	58
Geschmack ist angeboren	64	58
* Johannes der Täufer	64	

	Ed. 1901	Ed. <i>prin- ceps</i>
Was in Städten für Geschichten kreisen	66	58
Wenn Du am Zorn die Zunge Dir gewetzt hast	66	58
Der keinen Willen hat, ist immer ratlos	67	59
Damit der Mensch auch verehrt, was schön ist	67	59
Hafiz (1)	67	49

IV. BALLADEN UND ROMANZEN (*Ballades et Romances*),
Ibid., *id.*, in-8° de VI, 1 f. non chiff. et 128 pp.

Contient les pièces suivantes :

	Ed. 1901	Ed. <i>prin- ceps</i>
Εὐρηξ! (2)	1	3
Madonna (3)	8	155
In der Werkstatt (4)	18	93
Wüstenklänge	23	63
Die Post	27	203
Roxandra	30	245
Arm	36	369
Die Horen	41	409
* Ihr Sohn	45	
Calafat	51	251
Ein Sohn fürs Vaterland	53	253
Auf dem Ball	55	255
Die Nornen	57	257
Die Walküre	60	260
Louis Napoléon	62	262
Klaglos	65	265
Am See	67	267
Auf dem Posten	69	269
Der Mutter Brief	71	271
Der Verbrecher	73	273

(1) Sans intitulé dans l'édition *princeps*.

(2) Dans l'édition *princeps*, cette pièce est intitulée : *In aller Welt*.

(3) Sans intitulé dans l'édition *princeps*.

(4) *Idem*.

	Ed. 1901	Ed. <i>prin-</i> <i>ceps</i>
Das Standbild	75	275
Ein Kriegsbild	76	276
Mein König kommt zu mir !	81	281
Götterkinder	84	286
Ein Hochgericht	86	288
Marie	89	291
Der verlorene Sohn	91	293
Die Heimkehr	95	297
Der Rebell.	100	301
Kain.	101	302
Der Himmelsbote	106	308
Das Erdbeben	108	309
Der Würgengel	112	314
Der Krieg	115	316
Magdalena.	117	318
Ein Mörder	120	321
Frauenhände.	122	323
Moses	126	284

V. BLUTSTROPFEN (*Gouttes de sang*), *Ibid., id.*, 1901, in-8° de 2 ff. de titre, IV, 1 f. non chiff. pour l'*Errata* et 154 pp. — (Première édition).

Contient les pièces suivantes :

	Pages
Westminster-Abbey	1
Aus der Jugendzeit	4
An meinen Vetter.	5
Komm Mutter !	6
An meine Lieben	7
Frühling	7
Sehnsucht	8
Verstummt	8
Spreu	9
In der Gondel	10
Lohengrin	11
Leidenszeit	11
Tropfen	12
Durstig	13

	Pages
Blut	13
Meines Vaters Bild	14
Simson	15
Wem?	15
Müde	16
Weltschmerz	16
Misslungen	17
Gartenkunst	17
Martyrium	18
Sühne	19
Furcht	19
Jenseits des Leids	22
Das schlafende Königskind auf der Falkniss bei Ragaz	23
In toten Blättern (Über Tamburinis Herbst, in der Münchener Kunstaussstellung)	24
Die sterbende Sphynx (Zur Statue in der Münche- ner Kunstaussstellung)	26
Wie die Liebe kam	28
Zu dem Quintett von Schumann	31
Mont Blanc oder Ätna	32
Der Königsmantel	33
Ich (Zum C-Moll-Quartett von Brahms)	34
Im Schnee.	37
Dichterwort	38
Lobgesang an Demeter	40
Das brennende Herz	43
Die Raben.	45
Beraubt	47
Ein kroatisches Begräbnis in Tersato	49
Kommunion	50
Dramatische Augen	52
Erbe oder Findelkind	53
Prinz Waldvogel.	55
Sturm (Zum Quartett von Brahms, op. 51)	56
Die Marmorstatue	58
Die Mumie	60
Das Weib mit den leeren Armen	61
Nemesis	64
Gottes Mühlen mahlen langsam, aber trefflich fein.	66

	Pages
Carlyle an Schottlands Küste (Nach einer Erzählung des Grafen Usedom in Florenz, 1867) . . .	68
Am Posilippo	70
Der Lappländerin Heimweh	73
Orchideen	74
Die Bescherung (Zum A = Dur = Quartett von Beethoven).	75
Totentanzphantasie	76
Waldtrio (Zum Es = Dur = Trio von Schubert) . . .	77
Die Schiefertafel	79
Das grosse A	80
An das Licht (Zum Quartett op. 59 Nr. 3 von Beethoven).	81
Der Kelch	83
Im Waisenhause	85
Irrlichter (Zum Quartett von Gabriel Fauré) . . .	87
Walzer	88
Die letzte Blendung (Zum Streichquartett von Brahms)	93
Gefangen (Zum Quintett von César Franck) . . .	94
Die Flügellaute	95
Die Auktion	96
Mein letztes Quartett	98
Unter den Geistern	100
Thanatos	101
Waldmuse	102
Buchenaufschlag	105
Kindesbitte	106
Zu wenig	108
Sonnenaufgang	109
Die letzte Parade	110
Des Lebens Baum	111
Gefeit	113
An die Harfe	114
Waldbrand	114
Schatten	117
An einen Weltschmerzdichter	118
Als die Freude kam	121
Bitte	122
Die Tanne	123

	Pages
Germania	125
Auf dem Plan	127
Zum heiligen Gral	128
Die Nähnadel	130
Blumensprache	131
Bienenkönigin	132
Schenken	133
Lebensbuch	133
Wüstenweg	135
Sängers Beruf	136
Die Sonne im Herzen (Der Traum der jungen Mutter)	137
Alte Zither	138
Doch Frühling	139
Mein Messias	140
Der Stern von Bethlehem	142
An die Hoffnung	143
Gewitter	144
Weiter	145
Über die Steppe (Zum Quartett von Borodin)	147
Beethovens 12 Quartett (Es-dur)	151
Ein Königreich	152
An Bach	153

Voyez TRADUCTIONS et ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA.

15. — DURCH DIE JAHRHUNDERTE, VON CARMEN SYLVA (*A travers les siècles, par Carmen Sylva*). Bonn, Emile Strauss, (de l'imprimerie de Breitkopf et Härtel, à Leipzig) 1885 (1), in-8° de 4 ff. (paginés I-VIII pour les frontispices, la dédicace et la *Table*) et 360 pages.

Ce volume a un second frontispice, intitulé : *Aus Carmen Sylva's Königreich. Zweiter Band : Durch die Jahrhunderte*

(1) C'est le millésime qui nous a été communiqué par M. Emile Strauss pour la première édition. L'*Allgemeines Deutsches Bücher-Lexikon* (1885-1888) donne pour la première et la deuxième éditions un seul et même millésime : 1887.

(Du Royaume de Carmen Sylva. Tome deuxième : A travers les siècles).

La dédicace est ainsi conçue :

« UNSERM GELIEBTEN UND VEREHRTEN DICHTER
VASILI ALEXANDRI
DEM UNERMÜDLICHEN SAMMLER RUMÄNISCHER
VOLKSPoesIE
GEWIDMET
VON
CARMEN SYLVA »

A NOTRE AIMÉ ET VÉNÉRÉ POÈTE
VASILE ALECSANDRI
QUI A RECUEILLI AVEC UN ZÈLE INFATIGABLE
LES POÉSIES POPULAIRES ROUMAINES
DÉDIÉ
PAR
CARMEN SYLVA

Le premier volume de ce recueil est formé par les *Contes du Pelesch* (PELESCH-MÄRCHEN).

La deuxième édition, conforme à la première, et publiée en 1887, chez *Emile Strauss*, à *Bonn*, contient les pièces suivantes :

	Pages
<i>Decebals Tochter</i>	1
<i>Die Schlangeninsel</i>	25
<i>Dragomira</i>	45
<i>Bucur</i> (Legende)	57
<i>Die Mutter Stephans des Grossen</i>	81
<i>Der Hügel des Burcel</i>	91
<i>In der Vrancea</i>	99
<i>Meister Manole</i> (Legende)	105
<i>Mioritza</i> (Volksballade)	125
<i>Schalga</i> (Volksballade)	131
<i>Doncila</i> (Volksballade)	139
<i>Oprischan</i> (Volksballade)	147
<i>Pietrele Doamnei</i>	157

	Pages
<i>Petre Cerce</i>	187
<i>Mihu der Held</i> (Volksballade)	203
<i>Bogdan</i> (Volksballade)	213
<i>Constantin Brancovano</i>	221
<i>Țianu</i>	235
<i>Die Nonne</i>	245
<i>Mosch und Baba</i>	263
<i>Zigeunerliebe</i>	271
<i>Neaga</i> :	281
<i>Der Fall von Widdin</i>	331
<i>Wie Alexandri die Balladen fand</i>	349

La presque totalité des morceaux dont se compose ce recueil ont été inspirés à Carmen Sylva soit par des légendes nationales roumaines — soit par des ballades retrouvées et publiées par Alecsandri dans les *Poésies populaires des Roumains* (1), — soit enfin par des événements historiques célèbres dans les annales de la Daco-Roumanie, depuis Décébale jusqu'à Charles I^{er}, depuis Etienne le Grand jusqu'à Constantin Brancovano; ballades, légendes, histoires souvent sombres, fatales, tragiques, mais où l'on trouve, à côté des traits du plus ardent patriotisme, des fleurs d'exquise poésie : « En faisant mourir tous mes héros, » dit à ce propos Carmen Sylva, « je m'inspire de la nature; tout y aboutit à la mort. C'est une tranquillité pour l'esprit de voir les hommes affranchis de leurs luttes, et d'être assuré que notre pauvre âme est appelée à goûter un repos éternel... »

L'Auteur des *Contes du Pelesch* et de *A travers les siècles* se proposait d'ajouter à cette collection un troisième volume, contenant des légendes sur le monde des fleurs et des oiseaux (2).

Voyez PELESCH-MÄRCHEN.

(1). Publiées en 1852, en roumain, à Jassi, sous ce titre : *Ballades recueillies et recues par V. Alecsandri*; réimprimées à Bucarest, en 1862, sous le titre de : *Poesii populare ale Romanilor* (Poésies populaires des Roumains); — traduites et publiées en 1855, en français, à Paris, chez Dentu.

(2). *Aus Carmen Sylva's Leben* von N. F. von Stackelberg, page 248. — Cf. Sergy, *Carmen Sylva*, page 226.

16. — ANNA BOLEYN. HISTORISCHES TRAUERSPIEL, VON DITO UND IDEM. (*Anna Boleyn, tragédie historique par Dito et Idem : Carmen Sylva et Madame Mite Kremnitz*). Bonn, Emile Strauss, (de l'imprimerie de P. Neusser, à Bonn) 1886, in-8° de 2 ff. non chiff., (pour le frontispice et les noms des personnages) et III pages.

On lit au verso du frontispice : « Den Bühnen gegenüber als Manuscript gedruckt ». (Imprimé pour servir de manuscrit aux théâtres).

La tragédie est en 3 actes ; la scène se passe à Greenwich, au château de Grafton et à Londres, de mai 1532 à mai 1536.

Les personnages principaux sont Henri VIII, roi d'Angleterre ; — Catherine d'Aragon, sa femme ; — Lady Mary, leur fille ; — le comte Wiltshire ; — Lady Anna Boleyn, sa fille, seconde femme du Roi ; — Elisabeth, sa fille ; — Lord George Rochford, frère d'Anna ; — Lady Boleyn, tante d'Anna ; — Lord et Lady Norfolk, oncle et tante d'Anna ; — Lord Suffolk ; — Le Cardinal Wolsey ; — Cromwell, son secrétaire, plus tard son successeur ; — L'archevêque Cranmer, confesseur de la reine Anna ; — Astrologues, Moines, Chevaliers, etc. etc. etc.

Nous croyons savoir que la pièce a été composée par Madame Mite Kremnitz ; Carmen Sylva l'a revue et signée avec elle.

17. — ASTRA. ROMAN VON DITO UND IDEM, VERFASSERN VON « AUS ZWEI WELTEN » (*Astra, roman par Dito et Idem (Carmen Sylva et Madame Mite Kremnitz) auteurs de « Deux-Mondes »*). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de Breitkopf et Härtel, à Leipzig) 1886, in-8° de 1 f. non chiff. pour le faux-titre et 385 pages.

2^{me} édition. *Ibid, id.*, 1886.

3^{me} édition. *Ibid, id.*, 1888.

4^{me} édition. *Ibid, id.*, 1898.

5^{me} édition. *Ibid, id.*, 1899.

L'ouvrage est dédié à Sa Majesté la Reine Sophie de Suède et Norvège ; — les lettres signées « Astra » sont de CARMEN SYLVA (DITO).

Astra est un roman intime, un drame de famille, dont l'action se déroule dans un pays voisin de la Roumanie, et qui se termine par un double dénouement tragique. Présentés au lecteur sous la forme de correspondance et de journal, les épisodes de cette action intéressent, touchent, émeuvent, et il se dégage de tout le livre une impression de sympathie et de pitié profondes pour les deux victimes de cette sombre et fatale aventure. Les auteurs ont combiné les événements avec tant d'ingéniosité qu'ils ont sauvé ou tout au moins singulièrement atténué le côté scabreux de la situation : l'amour d'un beau-frère pour sa belle-sœur ; et d'autre part, ils ont dessiné les caractères d'une façon si saisissante, avec une connaissance si approfondie des faiblesses et des défaillances du cœur humain qu'on a demandé plus d'une fois à Carmen Sylva si « Astra » et sa sœur « Margot » n'avaient pas bel et bien existé, et si tout le roman n'était pas une réalité. A cette question le royal Ecrivain a répondu par les lignes suivantes, intéressantes non seulement parce qu'elles montrent quelle est l'idée que Carmen Sylva se fait d'un bon roman, mais encore parce qu'elles nous apprennent de quelle façon la collaboratrice de Madame Kremnitz entend et pratique la collaboration :

- « 21 juillet 1886. — A mon avis, un bon roman ne doit »
 » jamais être qu'une biographie imaginée. On doit seulement »
 » avoir soin de combiner les contrastes qui sont le propre »
 » de chaque nature. On se doute à peine des cent mille »
 » facettes différentes dont est composé l'être humain. C'est »
 » un véritable kaléïdoscope. Imprimez-lui le plus léger »
 » mouvement, et immédiatement son aspect se modifiera. »
 » Ce qui importe, c'est la force des événements et des impres- »
 » sions que l'on décrit. Les phrases viennent ensuite tout »
 » naturellement. »
 » « Astra » est le souvenir lointain d'une charmante »
 » créature que j'appelais toujours mon « feu follet », et qui, »
 » à mon grand regret, a eu la destinée de tous les feux follets, »
 » bien que leur sort ne puisse être comparé en rien à celui de »
 » la petite « Astra ». « Margot » est une création de ma collabo- »
 » ratrice, Madame Mite Kremnitz, qui voyait clairement que

» ce personnage devait être voué à la mort, quoique tout le
 » monde autour de nous se soulevât contre ce dénouement.
 » Pour ce qui est de Sander (le beau-frère), je crains fort
 » qu'il ne soit encore de ce monde, lui aussi pas tout à fait
 » tel que nous l'avons décrit. Nous n'avons pas commis l'in-
 » discrétion de tracer des portraits, mais le cerveau est une
 » plaque photographique beaucoup trop sensible pour ne
 » pas retenir l'empreinte des choses vécues, et pour ne pas
 » en reproduire une partie, alors même qu'on s'imagine sui-
 » vre, en travaillant, l'inspiration de sa seule fantaisie.

» Notre collaboration dans tous les cas est charmante.
 » Après des conversations sans fin, après des discussions
 » enflammées, nous nous séparons le soir, et pendant la
 » nuit, nous trouvons en même temps une nouvelle solu-
 » tion, qui est certainement la bonne.

» Quant à l'exécution, nous nous réservons toujours l'une
 » à l'autre de mutuelles surprises. Notre premier ouvrage
 » était intitulé : *Deux Mondes*. Depuis *Astra* nous avons
 » écrit une nouvelle intitulée : *C'était une méprise* (1), (parue
 » d'abord, en 1886, dans *Nord et Sud*)(2), collaboration au cours
 » de laquelle nous nous prenions souvent la plume des mains,
 » au milieu d'une phrase, pour permettre à l'une de nous
 » d'achever la pensée de l'autre... » (3)

18. — MEIN BUCH MIT FACSIMILIRTEN GEDICH-
 TEN VON CARMEN SYLVA, UND RANDZEICH-
 NUNGEN VON C. M. SEYPPPEL (*Mon Livre. Avec
 des poésies (en fac-similé) de Carmen Sylva et des
 illustrations marginales de C. M. Seyppel*). Düsseldorf,
Félix Bagel. (Lithographie de la Cour Franz
 Rangette et fils, à Dusseldorf). S. d. (1886) in-4°,
 de 1 f. non chiffré et 29 ff. paginés 1-29. — Frontis-
 pice gravé en couleur. Imprimé sur papier teinté

(1). Voyez plus loin le volume intitulé : *In der Irre*.

(2). *Nord und Süd, Eine Deutsche Monatschrift*. Breslau, Schottlaender, August 1886, (pages 139-165).

(3). N. F. von Stackelberg, *Aus Carmen Sylva's Leben*, édition de 1890, pages 258-259.



non rogné. Reliure en toile, à fermoir cadénassé, imitant le vieux fer.

En 1884, avait paru, chez le même éditeur, à Dusseldorf, un album intitulé : *Mein Buch. Mit Randzeichnungen von C. M. Seyppel (Mon Livre. Avec des illustrations marginales de C. M. Seyppel)* (1). — Un cartouche imprimé au verso du frontispice porte : *Verlag von Felix Bagel, Ausgrabungsgeschäft in Düsseldorf*; — on lit, au bas de ce même verso : *Mumienruck. D. R. P. N^o 23615. V. Franz Rangette und Söhne, Hof-Lith Düsseldorf*. — L'album, qui renferme 29 planches, avec des sujets humoristiques égyptiens, est précédé d'une pièce de vers de Fr. v. Bodenstedt, imprimée par *Auguste Bagel, à Dusseldorf*, et datée du 26 septembre 1884. « Cet album, nous écrit Mr. Adolphe Schneider, l'actuel propriétaire de l'ancienne librairie F. Bagel, ayant plu à Sa Majesté la Reine, Elle composa, pour les feuillets ornés des illustrations marginales de C. M. Seyppel, une série de poésies humoristiques, dans le goût des fantaisies archaïques du dessinateur, et nous demanda de publier, sous cette nouvelle forme, l'album intitulé MEIN BUCH ».

En voici exactement le contenu :

- Feuille 1. Eintretend in des Tempels Säulenreihen
- » 2. Hanswursterei ! Du hier ? Auf Stein
- » 3. Wenn ich die Affen am Palmbaum sehe
- » 4. Die Frauen sollen Früchte tragen
- » 4 (verso) *Die Sphynx*.
- » 5. *Die ägyptische Loreley*.
- » 6. *Die Göttin*.
- » 6 (verso) *Mumienlinnen*.
- » 7. Das Schicksal ist ein Crocodil
- » 8. Zwei und zwei ist vier
- » 9. Hier geht die grosse Dichterin !
- » 10. Die Dame Staat hat grosse Kraft

(1) C. M. Seyppel est l'auteur de plusieurs autres albums humoristiques sur l'Égypte. (ER. SIE. ES — DIE PLAGEN, etc.), publiés également à *Dusseldorf*, chez *F. Bagel*, en 1883 et 1884 (Voyez *Allgemeines Deutsches Bücher-Lexikon*, 1880-1884, p. 611).

- Feuillet 11. Es sitzt jahraus jahrein
- » 12. So viele gute Freund' Du hast am Kragen . . .
- » 13. *Die Flucht nach Ägypten.*
- » 14. Es ruht ein Schmuck von Künstlerhand
- » 15. Es hält hier feierlich Lever
- » 16. Der grösste Philosoph der Welt
- » 17. Es steigt der Nil und gleitet still hinaus
- » 18. *Des Lebens A B. C.*
- » 19. Einmal alle tausend Jahr (1)
- » 20. *Vermuttert.*
- » 20 (verso) *Briefe.*
- » 21 Der Adler und die Schlange
- » 22. *Die Flötenbläserin.*
- » 23. Es glänzt der Nil im Purpurlicht
- » 24. Hypatia die Philosophin
- » 24 (verso) O diese Frauen! Das Ungethüm!
- » 25. Der Uhu war ein Gastronom
- » 26. Das Leben ist ein Cameel
- » 26 (verso) Von Deiner Sünde, stolzes Haupt
- » 27. Hast Du dem Adler Dich vertraut.
- » 27 (verso) Welcher Mann auf der Erde möchte wohl
Frau sein?
- » 28. Hier baumelt in der Luft
- » 28 (verso) *Horror vacui.*
- » 29. Zu Hülfe! Das Buch ist aus.

19. — ES KLOPFT, VON CARMEN SYLVA. (*On frappe, par Carmen Sylva*). Ratisbonne, W. Wunderling (de l'imprimerie de Knorr et Hirth, à Munich) 1887, in-8° de 1 f. de titre et 117 pp. — Portrait de l'Auteur et fac-similé de signature.

2^{me} édition. *Ibid, id.*, 1887;

3^{me} édition. *Ibid, id.*, 1887;

4^{me} édition. *Ibid, id.*, 1890;

(1) Sur cette poésie, mise en musique par A. Bungert, voyez plus loin *Die Sphinx*.

Une 5^{me} édition, pour laquelle il y a eu réimpression, a été donnée par le même éditeur, en 1903 (de l'imprimerie de G. J. Manz, à Ratisbonne) in-8° de 119 pages. Avec portrait de l'Auteur et facsimilé de signature.

« Je crois », dit Carmen Sylva en parlant de cette nouvelle « que c'est ce que j'ai réussi de mieux, d'autant plus que le fond est vrai, et que je n'ai imaginé que le cadre. »
 » Quand on ne veut pas se montrer trop discret, la réalité offre à l'écrivain un champ plus vaste que la fantaisie. Je ne pense pas d'ailleurs qu'en composant un ouvrage il faille se préoccuper de savoir si la donnée en est vraie ou fausse.
 » En fait, tout est vrai; le rôle du romancier doit se borner à débrouiller la cause de chaque événement : ce qui demande un grand effort autant pour l'esprit que pour le corps ». (1)

On frappe est divisé en 6 chapitres :

	Pages
I. <i>Sturmnacht</i> . — Nuit orageuse	1
II. <i>Baldo</i> . — Baldo	29
III. <i>Wilma</i> . — Wilma	52
IV. <i>Altwehringen</i>	69
V. <i>Zur Ruhe</i> . — Repos.	92
VI. <i>Es klopft noch einmal</i> . — On frappe encore une fois	101

En voici le sujet, raconté par E. Sergy :

« Une jeune châtelaine, qui aime passionnément son mari, »
 » sent avec effroi un abîme se creuser entre elle et lui. Le »
 » bonheur d'être mère lui a été refusé, et elle constate qu'à »
 » son morne foyer l'amour de son mari n'est plus le même. »
 » Par une nuit d'orage, la comtesse Léonie veille seule, »
 » perdue dans ses tristes réflexions, quand tout à coup on

(1) N. F. v. Stackelberg, *Aus Carmen Sylva's Leben*, édition de 1890, page 256.

» frappe à la porte, et une femme agonisante se présente, un
 » enfant dans ses bras. La confession de l'infortunée révèle
 » à la comtesse l'infidélité du comte; la mourante a été
 » séduite, abandonnée, elle lègue son enfant à celui qui l'a
 » trahie, et dont elle se croyait aimée. Les dévouements
 » héroïques tentent la comtesse, elle adopte l'enfant. Son
 » secret espoir est qu'il servira de lien entre son mari et
 » elle. La maison résonnera enfin de ces cris joyeux d'enfant
 » que le comte souhaitait ardemment d'entendre, et ce
 » bonheur, il le devra au plus noble des pardons. Mais l'en-
 » fant meurt, et la demeure seigneuriale redevient silen-
 » cieuse. La comtesse, pour assurer le bonheur de celui
 » qu'elle aime, conçoit l'idée d'un sacrifice plus grand
 » encore. Elle demande le divorce et presse son mari de con-
 » tracter un second mariage qui, plus heureux peut être que
 » le premier, lui donnera l'héritier que son orgueil autant
 » que son cœur désirent. Après un étrange combat de géné-
 » rosité, la comtesse Léonie se retire dans un manoir soli-
 » taire, tandis qu'une jeune femme rayonnante de beauté
 » prend place à son foyer.

» La nouvelle union n'est pas bénie dès l'abord; le comte
 » y voit le châtiment de l'abandon de la comtesse; mais le
 » Ciel semble enfin exaucer ses vœux, sa jeune femme est
 » enceinte, et la joie est grande même dans la retraite de
 » l'épouse répudiée. Cependant le comte ne fait qu'entre-
 » voir le bonheur; il meurt avant la délivrance de sa jeune
 » femme et en prononçant le nom de Léonie. L'enfant vient
 » au monde, c'est une fille dont la naissance coûte la vie à sa
 » mère. La comtesse Léonie reste seule protectrice de l'or-
 » pheline. Elle l'élève avec amour. Les dernières pages du
 » livre montrent la fille du comte, devenue jeune femme, au
 » lit de mort de sa mère adoptive. « Qui frappe? » s'écrie tout
 » à coup la mourante, et sa figure s'illumine. « Je vois ceux
 » qui m'ont devancée, je vais les rejoindre ». Et elle ferme
 » les yeux pour toujours. » (1).

20. — FELDPPOST. ROMAN VON DITO UND IDEM.
 (*Poste militaire. Roman par Dito et Idem* (Carmen

(1) *Carmen Sylva, etc.*, pp. 236-239.

Sylva et Madame Mite Kremnitz). *Bonn, Emile Strauss* (de l'imprimerie de P. Neusser, à Bonn) 1887, in-8° de 2 ff. de titre et 432 pp.

2^{me} édition. *Ibid, id.*, 1887;

3^{me} édition. *Ibid, id.*, 1888;

4^{me} édition. *Ibid, id.*, 1903.

Les biographes de Carmen Sylva et les commentateurs de ses œuvres sont généralement très sobres de détails sur ce roman, qui a été inspiré aux deux auteurs par des épisodes de la guerre franco-allemande, et qui est empreint des mêmes idées d'apaisement, de réconciliation et de fraternité dont on trouve l'expression dans l'*Avant-propos* de la traduction de *Pêcheur d'Islande* (voyez plus loin *Islandfischer*). — Ce roman est écrit sous forme de lettres; la première lettre, signée *Rolff*, est datée de Mayence, 5 août 1870; la dernière lettre, signée *Gerta*, est datée de Cologne, 16 janvier 1871. — Les lettres signées : *Rolff* sont de Madame Mite Kremnitz.

21. — IN DER IRRE. — NOVELLEN VON DITO UND IDEM (A l'aventure. *Nouvelles par Dito et Idem.* (Carmen Sylva et Madame Mite Kremnitz). *Bonn, Emile Strauss*, (de l'imprimerie de la Cour Pierer, Stephan Geibel et C^{ie}, à Altenburg). 1888, in-8° de 2 ff. non chiff., et 371 pages.

2^{me} édition. *Ibid, id.*, 1888;

3^{me} édition. *Ibid, id.*, 1890;

4^{me} édition. *Ibid, id.*, 1901.

Ce recueil renferme les *Nouvelles* suivantes :

A) De Carmen Sylva et de Madame M. Kremnitz :

I. *Es war ein Irrthum* (C'était une méprise). (1) Pages
I

(1) Avait paru, dès 1886, dans *Nord und Süd* (*Nord et Sud*); voyez ci-dessus, n° 17.

Carmen Sylva avait eu l'idée de mettre cette nouvelle à la scène (voyez *Sergy, Carmen Sylva, etc.*, page 241). — Mais il n'a pas été donné suite à ce projet.

	Pages
II. <i>Eine Kindergeschichte</i> (Une histoire d'enfants)	267
B) De Carmen Sylva seule :	
III. <i>Ein Begräbniss in den Karpathen</i> (Un enterrement dans les Karpathes) (1)	55
IV. <i>Sei ruhig, Mütti</i> (Sois tranquille, petite mère) (2)	121
V. <i>In Fesseln</i> (Enchaîné) (3)	137
VI. <i>Die Schwiegermutter</i> (La belle-mère) (4)	313
C) De Madame Mite Kremnitz seule :	
VII. <i>Margarethe</i> (Marguerite)	79
VIII. <i>Neun Tage</i> (Neuf jours)	233

22. — ISLANDFISCHER, VON PIERRE LOTI. UEBERSETZT VON CARMEN SYLVA. (Pêcheur d'Islande par Pierre Loti. Traduit par Carmen Sylva). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour Pierer, Stephan Geibel et Cie, à Altenburg), 1888, in-8° de 2 ff. (pour le frontispice et un avertissement signé : CARMEN SYLVA) et 333 pp.

1 ^{re} et 2 ^{me} éditions :	1888
3 ^{me} édition. <i>Ibid, id.</i> ,	1890
4 ^{me} édition. <i>Ibid, id.</i> ,	1895
5 ^{me} édition. <i>Ibid, id.</i> ,	1898
6 ^{me} édition. <i>Ibid, id.</i> ,	1898
7 ^{me} édition. <i>Ibid, id.</i> ,	1902
8 ^{me} édition. <i>Ibid, id.</i> ,	1902.

- (1) Traduit sous ce titre : *Dans les Karpathes* (voyez TRADUCTIONS FRANÇAISES).
 (2) Traduit sous ce titre : *Marelli* (voyez TRADUCTIONS FRANÇAISES).
 (3) Traduit sous ce titre : *Marié* (voyez TRADUCTIONS FRANÇAISES).
 (4) Traduit sous le même titre, dans *Qui frappe?* (voyez TRADUCTIONS FRANÇAISES).

L'Avertissement est ainsi conçu :

« Wenn es mir gelungen sein sollte, Anderer Herzen
 » durch dieses kleine Epos zu erquicken, wie es in seiner
 » biblischen Grösse und erschütternden Wahrhaftigkeit das
 » meine erhoben hat, wenn in einigen Deutschen das rohe
 » Wort : Erbfeind durch das schöne Wort : Bruderland ver-
 » drängt wird, so war meine Arbeit leicht und reine
 » Freude. »

CARMEN SYLVA.

« S'il m'était donné de pouvoir reconforter par ce petit
 » poème le cœur des lecteurs, comme mon propre cœur
 » a été reconforté par la grandeur biblique et la réalité
 » saisissante de ce récit ; si le mot brutal d' « ennemi
 » héréditaire » pouvait être remplacé dans quelques
 » bouches allemandes par cette belle expression : « pays
 » de frères » — alors mon travail aura été facile et ne
 » m'aura donné que joie ».

CARMEN SYLVA.

C'est dans ce même ordre d'idées, et sous l'empire des mêmes sentiments que la Reine écrivait :

« Tout ce qui peut contribuer à rapprocher les deux peuples, je voudrais le tenter ; j'y emploie tout ce qui peut être utilisé. La pensée que la race latine et la race germanique sont faites pour se compléter l'une l'autre, est positivement devenue chez moi une idée fixe. En ce moment même je poursuis ce but, et traduis le plus beau livre qu'ait produit la littérature moderne : *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti (1) ».

... « C'est une épopée en prose, simple, grandiose et vraie. La traduction me fait éprouver toutes les satisfactions d'un travail personnel, sans aucune de ses angoisses.

» Dieu, que ce livre est beau ! J'ai l'impression que la lecture de Pierre Loti m'a fait faire un sensible progrès.
 » Un bon livre développe plus sûrement l'esprit que ne

(1) *Pêcheur d'Islande* — roman — par Pierre Loti, a paru à Paris, chez Calmann Lévy, en 1886, in-18 de 4 ff. et 319 pp. Il a été fait de cette édition originale, pour la librairie Conquet, un tirage spécial à 380 exemplaires, mis en vente en 1888, et comprenant le portrait de Pierre Loti, 1 en tête, 6 planches hors texte et 1 cul de lampe, de P. Jazet, gravés à l'eau forte par G. Manchon.

» sauraient le faire les plus sévères critiques; il permet de
 » juger par soi-même, et de discerner le beau du laid... Si
 » seulement chaque production ne vous prenait pas un
 » morceau de votre vie, comme le dit si bien Daudet dans
 » *L'homme à la cervelle d'or* et dans les *Lettres de mon
 » moulin* » (1).

23. — PELESCH IM DIENST. EIN SEHR LANGES MÄRCHEN FÜR DEN PRINZEN HEINRICH XXXII VON REUSS, VON CARMEN SYLVA. (*La servitude de Pelesch, conte très long pour le prince Henri XXXII de Reuss, par Carmen Sylva*). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour Pierer, Stephan Geibel et C^{ie}, à Altenburg) 1888, in-16 de 1 f. de titre et 103 pages

Frontispice gravé; titre rouge et bleu. — Edition encadrée, dont le texte est imprimé sur papier teinté bleu.

Sur ce conte autobiographique et allégorique, voyez l'*Introduction* de M. J. Brun en tête de la *Servitude de Pelesch* (traduction française de MM. L. Bachelin et J. Brun, publiée en 1893, à Paris, chez Lemerre).

Le prince Henri XXXII de Reuss, auquel ce conte est dédié, est le fils du prince Henri VII, ancien ambassadeur d'Allemagne à Vienne, et de la princesse Marie de Saxe-Weimar-Eisenach.

24. — RACHE UND ANDERE NOVELLEN, VON DITO UND IDEM. (*Vengeance et autres Nouvelles, par Dito et Idem*). (Carmen Sylva et Madame Mite Kremnitz). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour Pierer, Stephan Geibel et C^{ie}, à Altenburg), 1888, in-8° de 2 ff. non chiff. et 336 pages.

2^{me} édition. *Ibid, id.*, 1889

3^{me} édition. *Ibid, id.*, 1890.

(1) *Carmen Sylva*, par E. Serpy, pages 248-249. Les *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, ont paru en 1869, à Paris, chez Hetzel et C^{ie}, in-18 de 2 ff. et 302 pages.

Ce volume renferme trois nouvelles de Carmen Sylva (DITO) :

	Pages
I. <i>Rache</i> (Vengeance)	1
II. <i>Pablo Domenech</i> (Pablo Domenech).	237
III. <i>Horia</i> (Horia)	325

toutes trois traduites en français et publiées dans les volumes intitulés : *Marié* et *Qui frappe?* (Voyez TRADUCTIONS).

Les autres nouvelles contenues dans ce volume (*Zoé's Roman* et *Wera*; pp. 55 et 261) sont de Madame Mite Kremnitz (IDEM).

25. — LIEDER AUS DEM DIMBOVITZATHAL. AUS DEM VOLKSMUNDE GESAMMELT VON HELENE VACARESCO, INS DEUTSCHE ÜBERTRAGEN VON CARMEN SYLVA. (*Chants de la vallée de la Dimbovitza. Recueillis de la bouche du peuple par Hélène Vacaresco. Traduits en allemand par Carmen Sylva*). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour Pierer, Stephan Geibel et C^{ie}, à Altenburg). 1889, in-8° de 414 pages.

Le faux-titre porte : DER RHAPSODE DER DIMBOVITZA, (*Le Rhapsode de la Dimbovitza*).

Carmen Sylva a fait précéder sa traduction de l'Avertissement suivant :

« Diese wunderbaren Lieder sind ein kostbarer Fund, » ein Ereigniss in der dichtenden und denkenden Welt. Vier » Jahre lang hat die junge Dichterin diese Lieder auf den » väterlichen Gütern gesammelt, aus dem Munde der Bäuer- » rinnen, der Lautenschläger « Cobzar » genannt (von » « Cobza », Laute), in Spinnstuben, bei der Ernte, bei den » Todten, an den Wiegen, von Zigeunern und Wahrsage- » rinnen, beim Tanze und beim Trunke, mit unermüdlicher » Geduld. Sie stellen sich wohl dem Besten an die Seite, » was Indien, Arabien, der hohe Norden geliefert haben,

» und sind in ihrer kindlichen Reinheit wahrhaft erhaben,
 » ein Trostbüchlein in allem Erdenleide. Sie sind fast durch-
 » weg reimlos und wurden eintönig wie Melopöen gesungen,
 » meistens improvisirt ».

CARMEN SYLVA.

« Ces chants merveilleux sont une trouvaille précieuse,
 » un événement dans le monde des poètes et des penseurs.
 » Pendant quatre années la jeune poète a rassemblé ces
 » chants sur le domaine paternel, en les recueillant avec une
 » patience infatigable de la bouche des paysannes, des musi-
 » ciens nommés *cobzars* (de *cobza*, luth), à la veillée des fileu-
 » ses, à la moisson, aux enterrements, près des berceaux,
 » parmi les bohémiens et les diseuses de bonne aventure, à
 » la danse et aux cabarets des villages. Ils peuvent prendre
 » place à côté des meilleures productions de l'Inde, de
 » l'Arabie, du Nord, et sont vraiment admirables dans leur
 » pureté enfantine. Ils forment un recueil destiné à consoler
 » et à adoucir toutes les souffrances terrestres. Dûs à
 » l'improvisation, ils sont presque tous sans rimes et se
 » chantent, comme les mélopées, sur un rythme monotone. »

CARMEN SYLVA.

Suit une dédicace (en vers) intitulée : « *Dem Andenken
 meines einzigen Kindes gewidmet* », (« Dédié à la mémoire de
 mon unique Enfant »). Page 9.

Il n'est pas, croyons-nous, superflu de rappeler pour l'intelligence de cette admirable *Dédicace*, dont nous reproduisons ci-dessous la traduction, que Leurs Majestés le Roi et la Reine de Roumanie eurent l'immense douleur de perdre, le 9 avril 1874, leur Fille unique, la princesse Marie, née à Bucarest le 8 septembre 1870. Sa mort plongea dans une désolation indicible non seulement la Famille Royale, mais la Roumanie tout entière, qui adorait la jeune Princesse. L'Enfant était d'une rare intelligence, et Elle aimait ardemment le pays où Elle avait vu le jour. « Elle est devenue » ravissante, écrivait la Reine dans une lettre citée par » M. E. Sergy. Tu ne peux te faire aucune idée de ce gra- » cieux et tendre petit être... C'est une petite créature » exceptionnellement raisonnable et patiente. Ses yeux

» bleus ont un regard profond et observateur. Quelles
» pensées peuvent bien s'agiter derrière ce front expres-
» sif?... »

Conduite à Monrepos, elle y souffrit « d'une nostalgie
» constante avec une intensité extraordinaire pour son âge ;
» elle ne cessait, malgré toute l'affection qui lui était prodi-
» guée, de désirer le retour en Roumanie. Quand elle aper-
» çut à Vienne les étudiants roumains venus à la gare pour
» rendre hommage à leur souveraine, elle leur cria avec
» transport : « Je vais à la maison, à Bucarest, avec huit che-
» vaux » ... Le 5 avril, jour des Rameaux, la petite princesse
» tomba malade de la scarlatine... L'enfant bien que très
» souffrante, ne voulait pas consentir à s'aliter : « Non, non
» gémissait-elle, si je me couche, je m'endormirai et ne me
» réveillerai plus ». Dans la nuit du jeudi saint, tourmentée
» d'une soif ardente, elle dit à plusieurs reprises : « Je veux
» aller à Sinaïa et boire de l'eau du Peleşch ». On essaya de
» lui faire prendre une potion calmante, mais elle secoua la
» tête, et murmura : « *All is finished!* »... Le 9 avril, à 5 heu-
» res du matin, survinrent des accès d'étouffement, puis
» l'enfant poussa un long soupir... et il se fit un profond
» silence dans la chambre.

» Jusqu'au dernier moment la princesse Elisabeth avait
» repoussé l'idée du danger. Quand elle vit que tout était
» fini, elle ferma doucement les beaux yeux de l'enfant, la
» prit dans ses bras et remercia les médecins de leurs soins.
» Elle ne proféra aucune plainte et resta maîtresse d'Elle-
» même jusqu'à ce que la petite Marie eût été couchée dans
» son berceau : « Dieu aime mon enfant plus encore que je
» ne l'ai aimée moi-même, c'est pourquoi Il l'a prise à lui. Je
» le remercie de me l'avoir donnée! »... Ceux qui ont appro-
» ché le Prince et la Princesse de Roumanie pendant ces
» jours d'épreuve ont rendu témoignage à la grandeur d'âme
» avec laquelle ils ont supporté le coup cruel qui les frap-
» pait... « Dieu l'a prise à lui par un effet de sa bonté, écrit
» la Princesse à sa mère quelques jours après la mort de l'en-
» fant, je le bénirai éternellement de la pure joie qu'il m'a
» été donné de connaître. Je préférerais être comme Niobé,
» changée en un rocher ruisselant de larmes, plutôt que de
» n'avoir jamais été mère. Oui, c'était trop de bonheur pour
» un seul cœur d'homme. Mon enfant est heureuse, je sais

» me réjouir de sa félicité, mon amour est plus fort que la
 » tombe... Elle a passé devant mes yeux comme une appari-
 » tion lumineuse, afin que ma vie connaisse la plus grande
 » des joies et la plus épouvantable des souffrances... » (1)

Ce sont ces joies et ces douleurs maternelles ; c'est toute
 cette aurore radieuse, bientôt suivie d'épaisses ténèbres ;
 c'est toute cette tristesse, toute cette résignation succédant
 à tout ce bonheur que Carmen Sylva a retracées et fait
 revivre dans cette *Dédicace* à la mémoire de son enfant
 adorée : « J'ai transcrit dans l'introduction du *Rhapsode de*
 » *la Dimbovitza*, écrivait-elle encore tout récemment, toutes
 » les douces choses qui affluaient à ses lèvres, comme de
 » la pure poésie, si bien que je me disais souvent alors :
 » Mon enfant est mon seul bon poème ! » (2)

Voici maintenant cette *Dédicace*, telle qu'on la trouve tra-
 duite en tête de la version française du *Rhapsode de la Dim-*
bovitza dont il sera question plus bas :

DÉDICACE

Tu l'as trop aimée, cette terre,
 Et elle t'a prise dans son sein,
 Pour qu'une terre étrangère ne t'arrache point à elle,
 Et que nulle couronne étrangère ne pèse à l'or de tes
 [cheveux,
 Elle t'a arrachée à moi, cette terre,
 Elle t'a prise, chère enfant du soleil.
 Et depuis des années je demeure auprès de ta tombe,
 Mais la tombe ne répond pas.
 Elle se tait devant moi,
 Et je me tais alors, car ma souffrance est muette.
 Ils m'ont demandé : « Songes-tu parfois à elle ? »
 Et j'ai répondu : « Non, je ne le saurais,
 » Et je chasse son souvenir,

(1) *Carmen Sylva, etc.*, pages 138-148; *passim*.

(2) *Mon plus triste jour de l'année*, par Carmen Sylva; dans le *Wiener Journal* du 4 janvier 1903.

» Parce qu'il n'a pas meurtri mon corps
 » Aussi bien que mon âme. »
 Mais l'on m'a dit : « C'était son droit pourtant,
 » Tu dois t'en souvenir ! »
 Et maintenant je songe à toi.
 Et il me semble que j'ai arraché
 Le glaive enfoncé dans mon cœur,
 Il me semble que le sang coule,
 Et tu n'es plus là,
 Avec tes grands yeux célestes qui plongeaient dans les
 [miens.
 Et tu me demandais : « Es-tu heureuse, mère ? »
 Alors que j'avais la nostalgie dans l'âme
 Et le tourment de n'avoir point de fils.
 Et, comme un appel du ciel, ta prière enfantine disait :
 « Envoie un frère, ô cher bon Dieu,
 » Envoie même deux petits enfants,
 » L'un sera pour ma mère
 » L'autre sera pour moi. »
 Et quand le soleil entrait dans notre chambre,
 Elle criait : « Cher soleil,
 » Je baiserais avec tant d'amour le petit rayon de soleil ! »
 Et tu t'agenouillais sur le plancher,
 Tu baisais le rayon de soleil
 Parce qu'il baisait tes cheveux d'or.
 Au lever de la lune tu courais vers moi et tu disais :
 « O mère, mère,
 » Le soleil s'ensoleille, il ensoleille le ciel ! »
 Et le soir nous restions auprès de la fenêtre,
 Et nous voyions les voitures par centaines passer avec
 [leurs lumières.
 Et tu disais : « Regarde, mère, vois comme les étoiles sont
 [nombreuses,
 » Et dans le ciel et sur la terre,
 » Et les chevaux courent parmi les étoiles.
 » Oh ! laisse-moi chevaucher une étoile,
 » Petite mère. »
 Et tu vis le vautour dévorer un cheval,

- Tu avais des larmes dans les yeux,
 Et tu crias : « Si le grand aigle
 » Voulait dévorer ma petite mère,
 » Je dirais au grand aigle :
 » Dévore-moi aussi ! »
- Et je disais : « Enfant que tes joues sont rouges ! »
 Et tu disais : « Le soleil les baisa. »
- Quand je te conduisais aux bords du Rhin,
 Tu t'écriais toujours :
- « Est-ce bien là le Rhin, est-ce là le Rhin de ma mère ? »
 Pourtant tu demandais à retourner vers ta maison,
 Car ma patrie n'était pas ta patrie.
 « O mère ! viens à la maison chez nous :
- » Viens : qu'on attelle huit chevaux, et que le postillon
 » Nous reconduise chez nous à la maison ! »
- Dans la montagne tu savais chaque sentier,
 Et tu courais joyeuse comme l'oiseau vole,
 Et tu franchissais le ruisseau, et tu jouais
 Avec les flots, avec les fleurs ;
 Et tu riais de voir la rosée si étincelante ;
 Tu saluais la forêt en automne :
- « Adieu, montagnes, arbres, torrents,
 » Adieu à tous ! »
- Et tu les embrassais tous, et vers tous tu tendais les bras :
- « Je veux que tout, tout soit heureux,
 » Oui, je vous ferai heureux tous ! »
- Mais lorsque vint l'hiver, lorsque les autres enfants
[mouraient
- Dans tout le pays,
 Ton cher visage s'affina,
 Tes yeux devinrent grands et tristes,
 Et tu disais : « Est-ce que la gelée
 » Descendra des étoiles où le bon Dieu demeure
 » Pour me glacer ?
 » Oh ! non, ne me mettez pas dans le petit lit.
 » Car alors je m'y endormirais et je ne me réveillerais plus !
 » Donnez-moi de l'eau du Pelesch,
 » De l'eau fraîche, de l'eau bonne, de l'eau claire. »

	Pages
I. <i>Lautenschlägers Lieder</i> (Chansons du Cobzar)	19 — 312
II. <i>Spinnerlieder</i> (Chansons du fuseau)	313 — 384

Cette seconde partie est précédée de l'Introduction (*Einleitung*) suivante :

« Bei diesen Liedern stehen die Mädchen spinnend im
 » Kreise, die beste Spinnerin und Sängerin in der Mitte. Die
 » fängt ein Lied zu improvisiren an, und wann es ihr passt,
 » wirft sie an langem Faden ihre Spindel irgend Einer zu ;
 » die muss weiter spinnen, während die Erste zupft, was
 » eine grosse Gewandtheit erfordert, und zugleich muss
 » sie weiter improvisiren am begonnenen Liede ».

— « En chantant ces chansons, les fileuses forment un
 » cercle. La meilleure fileuse et chanteuse se tient au
 » milieu ; elle commence à improviser une chanson, puis,
 » suivant sa fantaisie, elle lance à l'une des jeunes filles son
 » fuseau retenu par un long fil. Celle-ci doit continuer à
 » filer, tandis que la première continue à démêler la laine ;
 » ce qui exige une grande agilité ; elle doit en même temps
 » poursuivre l'improvisation commencée par sa compagne. »

La traduction de Carmen Sylva a été faite d'après un manuscrit : et c'est ce qui explique et une certaine interversion dans l'ordre des pièces, et des différences assez notables dans leur intitulé, et la présence, dans le texte allemand, de chansons que l'auteur n'a pas reproduites dans sa version française, et enfin l'absence, dans ce même texte allemand, de plusieurs morceaux qui se trouvent dans le texte français. C'est en effet en français et plusieurs années après la publication de la traduction allemande, qu'a paru, à Paris, chez Lemerre, sans millésime, sans nom d'imprimeur (1) et sans table, le *Rhapsode de la Dimbovitza. Chansons, ballades roumaines, recueillies par Hélène Vacaresco*, in-18 de 2 ff. VIII et 380 pp. (Couronné par l'Académie française en 1901).

Les pièces suivantes de la traduction allemande ne figurent pas dans le texte français :

1) Ce qui indique que l'ouvrage a été imprimé à l'étranger.

	Pages
1. <i>Das Blut der Maid</i> (Le sang de la jeune fille) . . .	30
2. <i>Des Greisen Blut</i> (Le sang du vieillard) . . .	35
3. <i>Das Lied vom Todtenhemd</i> (La chanson du suaire)	40
4. <i>Todtenklage der Mutter für den Sohn</i> (Com- plainte funèbre de la mère pour son fils) . . .	44
5. <i>Soldatenlied</i> (Chanson militaire).	48
6. <i>Des Feuers Lied</i> (Chanson du feu)	52
7. <i>An den Wanderer</i> (Au voyageur).	55
8. <i>Zigeunerlied</i> (Chanson bohémienne).	59
9. <i>Idem</i> (Idem)	60
10. <i>Des Soldaten Zelt (II)</i> (La tente du soldat) . . .	122
11. <i>Seelenkind</i> (L'enfant d'adoption)	267
12. <i>Androgyn</i> (L'androgyne)	302
13. <i>Was? hast du sie nicht bei der Arbeit gesehen?...</i> (Quoi? ne l'as-tu pas vue au travail?) . . .	326

Les trois pièces suivantes du texte français ne figurent pas dans la traduction allemande :

	Pages
1. <i>Tu as passé en soulevant de la poussière</i>	360
2. <i>Cherche longtemps parmi les herbes</i>	366
3. <i>La route tourne, tourne...</i>	379

Le volume allemand se termine par une œuvre dramatique intitulée : *Herbst — Ein Drama von unbekanntem Alter* (L'Automne. Drame d'une époque inconnue), (pp. 385-405). (1)

Il contient les pièces suivantes :

	Pages
<i>Einleitung</i>	5
<i>Widmung</i>	6
<i>Widmung von Helene Vacaresco an ihre Grossmutter</i>	15
LAUTENSCHLAGERS LIEDER	
<i>Todtenklage :</i>	
<i>Auf den Tod des Jünglings</i>	21
» <i>der Jungfrau</i>	24
» <i>des Kindes</i>	26

(1) Traduite également par Carmen Sylva.

Das Lied vom Blute :

	Pages
* I. <i>Das Blut der Maid</i> (1)	30
II. <i>Des Soldaten Blut</i>	31
* III. <i>Des Greisen Blut</i>	35
<i>Mägdleins Liebesklage</i>	37
* <i>Das Lied vom Todtenhemd</i> (Während des Spinnens desselben)	40
* <i>Todtenklage der Mutter für den Sohn</i>	44
* <i>Soldatenlied</i>	48
* <i>Des Feuers Lied</i>	52
* <i>An den Wanderer</i>	55
* <i>Zigeunerlied</i> (Dir hab 'ich)	59
* <i>Zigeunerlied</i> (Dort auf dem Weg)	60
<i>Das schwarze Herz</i> (<i>Zigeunerlied</i>)	62
<i>An den Grabstein</i>	64
<i>Die Wittve</i>	67
<i>Der Weg zum Glück</i>	70
<i>Zigeunerlied</i> (Und pochst du des Morgens)	73
<i>Der Gattenmörder</i> (<i>Ballade zur Ruine von Vacaresti</i>)	75
<i>Die Beschwörung</i>	78
<i>Messerlied</i> (<i>Zigeunerlied</i>)	81
<i>Lied</i>	83
<i>Wiegenlied</i>	84
<i>Der Soldat</i>	87
<i>Das Heu</i>	90
<i>Herbstlied</i>	93
<i>Der Cobzar</i> (<i>Lautenschläger</i>)	96
<i>Cobzars</i> (<i>Lautenschlägers</i>) <i>Herbstgesang</i>	99
<i>Des Soldaten Weib</i>	102
<i>Der Mond</i> (<i>Lied des Cobzar</i>)	106
<i>Die beiden Messer</i> (<i>Zigeunerlied</i>)	109
<i>An die Maid</i>	112
<i>Die Thränenkette</i>	114
<i>Der junge Haiduck</i>	116
<i>Die Mutter, die ging fort</i> (<i>Zigeunerlied</i>)	119
<i>Des Soldaten Zelt</i>	
I. <i>Es hat den Berg der Nebel</i>	121
* II. <i>In bräutlich duftiges Schleierweh'n</i>	122

(1) Les pièces précédées d'un astérisque ne figurent pas dans le texte français.

	Pages
<i>Am Grabe</i>	124
<i>Das Lied vom jungen Mägdlein</i>	126
<i>Das traurige Herz</i>	128
<i>Soldatenabschied</i>	130
<i>Soldatenlied (An sein Weib)</i>	132
<i>Zigeunerlied (Zwei Klängen)</i>	135
<i>Todtenklage</i>	137
<i>Sehnsuchtslied</i>	140
<i>Die Quelle</i>	143
<i>Die Unfruchtbare</i>	145
<i>Der Herzensdieb</i>	148
<i>Gebetwasser</i>	150
<i>Das Lied vom alten Brunnen</i>	151
<i>Haiduckengesang</i>	153
<i>Kinderlos</i>	155
<i>Nicht trauern</i>	157
<i>Ich bin zufrieden</i>	159
<i>Die Verlassene</i>	162
<i>Gefallen</i>	165
<i>Kein Sohn</i>	168
<i>Mein Schatz</i>	171
<i>Die Ungetreue</i>	173
<i>Feldhüters Lied</i>	176
<i>Der Weg zum Gefängniß</i>	178
<i>Die drei Schwestern</i>	181
<i>Die Tolle</i>	183
<i>Des Liedes Fluch</i>	186
<i>Fehlgeburt</i>	188
<i>Der Thränenstrom</i>	191
<i>Der Mörder</i>	193
<i>Allein</i>	196
<i>Liebestod</i>	199
<i>Der Schlaf</i>	201
<i>Lachen</i>	204
<i>Die Tröster (Zigeunerlied)</i>	206
<i>Nicht schöpfen</i> »	208
<i>Hoffnungslos</i> »	210
<i>Am Hause</i>	212
<i>Die Hora (Während des Tanzes zu singen)</i>	214
<i>Und er nahm Nichts</i>	218

	Pages
<i>Der Waise Klage</i>	220
<i>Verflucht</i>	224
<i>Die Waise</i>	226
<i>Der todte Soldat</i>	229
<i>Der nicht verräth</i>	231
<i>Vom Wege</i>	233
<i>Bei der Hora (Tanzend)</i>	235
<i>Thränentrank</i>	239
<i>In der Acht</i>	241
<i>Es regt sich</i>	244
<i>Der letzte Tag</i>	247
<i>Die Vergessene</i>	249
<i>Ihr Krug</i>	252
<i>Wo die Lieder wohnen</i>	254
<i>Lautenschlägers Haus</i>	256
<i>Wenn sie noch lebte</i>	259
<i>Der Dieb</i>	262
<i>Die drei Küsse</i>	264
* <i>Seelenkind (Adoptivkind)</i>	267
<i>Blumenkind (Findling)</i>	269
<i>Das Lied der Kreuzschwester</i>	273
<i>Der Fremdling</i>	277
<i>Es ist nicht Schlafenszeit</i>	278
<i>Es schläft nicht</i>	280
<i>Der sich erinnert</i>	283
<i>In der Mondnacht</i>	285
<i>Des Haiducken Blumen</i>	287
<i>Das Andere</i>	289
<i>Des Burschen Traum</i>	290
<i>Zwei Seelen</i>	292
<i>Fragen</i>	294
<i>Des todten Kindes Gruss</i>	296
<i>Mutterthränen</i>	298
<i>Asche</i>	300
* <i>Androgyn</i>	302
<i>Zur Laute</i>	305
<i>Der Rosenstock</i>	307
<i>Cobzars letztes Lied</i>	309

SPINNERLIEDER

	Pages
(Einleitung)	315
Was thatest du wohl, Mutter	317
Willst die Geschichte du hören	319
Du hast mir nicht gesagt	320
Schwesterlein! mein Schwesterlein!	323
* Was? hast du sie nicht bei der Arbeit gesehen?	326
Schnell! schnell! tritt in die Hora ein	329
Steck' dein Röckchen in den Gürtel auf.	332
Was hat er dir gethan	334
Blick' auf die Ebene.	336
Was suchst bei Nacht du in dem Walde?	339
Ich schliesse meine Augen	341
Ein Blatt ist g'rad' in deinen Schooss gefallen	343
Wo geh'n die Burschen	345
Gieb deine Kunkel her	347
Das Kind war müde	349
Schau' mich nicht mehr an	351
Was trägst du in der Schürze	353
Wir überschritten jenen Steg	355
Hörst du lieber meine Stimme	357
Schweig 'still! denn es schlummert.	359
Ich will bis an des Dorfes Ende gehen	361
Du nahmst die Hand mir	363
Wer hat meine Kunkel angerührt?	365
Du wirst vor meiner Thüre einem Greis begegnen	367
Sag' mir, wer sie ist	368
Wenn du dich auf die Erde legst	369
Bleibe bei mir, denn ich bin allein	371
Das Feuer ist entschlummert	373
Ich habe meinen Gürtel an den Baum gehängt.	374
Er wandte das Haupt	377
Zwei Blumen hatt 'ich	379
Geh'! schöpf' am Brunnen Wasser mir	381
Pflückt keine Blumen mehr vor ihr	383
<i>Ein Drama von unbekanntem Alter. — Herbst</i>	<i>385</i>

26. — DEFICIT. ROMAN VON CARMEN SYLVA,
(*Déficit, roman par Carmen Sylva*). Bonn, *Emile*

Strauss, (de l'imprimerie de la Cour Pierer, Stephan Geibel et C^{ie} à Altenburg) 1890, in-8° de 2 ff. et 541 pages.

Deuxième édition. *Ibid, id.*, 1891.

Ce roman est divisé en XXVII chapitres :

	Pages
I. Der verlorene Sohn	3
II. Das alte Lied	19
III. Reich und glücklich	39
IV. Temorah	58
V. Wie der Barde kam	73
VI. Für Tom	93
VII. Der Held des Tages	116
VIII. Llewellyn's Gedanken	135
IX. In der Esse	152
X. In der Schlinge	174
XI. Der Kirchgang	195
XII. In Sängers Haft	214
XIII. Die Hexe	232
XIV. Una	247
XV. Gefallene Engel	266
XVI. Zauber	285
XVII. Feuer	305
XVIII. Aus den Tiefen	329
XIX. Mit dem Untergrundspflug	349
XX. Es war einmal	368
XXI. Nemesis	394
XXII. An der Himmelspforte	419
XXIII. Im Rosenhäuschen	437
XXIV. Unter den Gräbern	455
XXV. Wie es kam	473
XXVI. Aus Winnie's Tagebuch	492
XXVII. Die Glocken läuten	527

27. — DIE SPHYNX, GEDICHTET, GESCHRIEBEN, GEMALT VON CARMEN SYLVA. MUSIK VON AUGUST BUNGERT (*Le Sphinx. Poème composé, écrit (autographié) et illustré par Carmen Sylva. Mu-*

sique d'Auguste Bungert). Berlin, Fr. Luckhardt. S. d. (1890), in-4° de 2 ff. coloriés (pour la couverture et le frontispice) et 7 ff. (paginés 3-15) pour la poésie : *Le Sphinx* — sa traduction (en vers français, par Hélène Vacaresco) et la musique. Le tout en fac similés d'autographes, avec dessins coloriés aux pages 4 et 7. Les dessins, enluminures, etc. etc. sont de Carmen Sylva (1) — Edition de luxe (Prachtausgabe). (2)

Cette poésie est extraite du volume intitulé : MEIN BUCH. (Voyez ci-dessus, page 56). Ce n'est pas celle qui porte, dans ce volume, feuillet 4, (verso) le titre : *Die Sphinx* ; mais celle qui débute par ce vers :

Einmal alle tausend Jahr, etc. (3).

Auguste Bungert a mis en musique un grand nombre de poèmes et de poésies de Carmen Sylva : nous citerons, parmi beaucoup d'autres compositions, les recueils suivants :

Op. 31. *Lieder einer Königin*, in-8°

(Buch I. — Buch II. — Buch III. — Buch IV).

Op. 35. *Dramen in Liedern*, in-8°.

(Heft 1-2).

Op. 36. *Calafat*, in-8°.

Op. 37. *Mein Rhein*.

(Buch I. — Buch II. — Buch III).

Op. 42, n° 3. *Deutschlands Gebet*.

(Für einstimmigen Chor).

Carmen Sylva-Album. 18 Lieder, Gesänge und Rhapsodien für eine Singstimme mit Begleitung des Piano-forte.

A. Bungert a composé encore la musique de plusieurs poésies extraites du *Rhapsode de la Dimbovitza* ; du recueil

(1) L'original de la poésie et de sa traduction française se trouvent au Musée Plantin, à Anvers.

(2) Il a été publié une autre édition de luxe avec textes allemand, français et anglais.

(3) Feuillet 19.

intitulé *Handwerkerlieder* (voyez plus loin ;) du recueil intitulé *Unter der Blume* (1) (voyez plus loin).

Tous ces morceaux ont été édités à *Berlin*, par *Fr. Luckhardt*.

D'autres poésies de Carmen Sylva ont été mises en musique par le prince héritier d'Anhalt, (2) par Hallström, Reinecke, Lubicz, Gounod, madame Auguste Holmès, Georges Enesco, etc., etc. On pourrait, croyons-nous, grossir sensiblement cette liste ; les catalogues spéciaux de *Fr. Luckhardt* et d'autres éditeurs de musique, allemands, français, etc., fourniraient à cet égard des renseignements plus détaillés que ceux que nous donnons sous ce numéro, à titre de simple indication, et sans nous flatter d'avoir épuisé une matière qui ne se rattache qu'indirectement à notre sujet.

28. — FRAUENMUTH, VON CARMEN SYLVA. (*Vaillance de femmes, par Carmen Sylva*), Bonn, *Emile Strauss* (de l'imprimerie de la Cour Pierer, Stephan Geibel et Cie, à Altenburg) 1890, in-8° de 2 ff. non chiff. (pour le frontispice et la *Table*) et 292 pp. — Chaque pièce a en outre sa pagination séparée.

On lit sur le frontispice : « Den Bühnen gegenüber Manuscript » (Pour servir de manuscrit aux théâtres).

Il existe des exemplaires revêtus d'une couverture vert myrte, sur laquelle on lit : ULLRANDA UND ANDERE DRAMATISCHE DICHTUNGEN, VON CARMEN SYLVA (*Ullranda et autres poèmes dramatiques, par Carmen Sylva*).

Ce recueil contient les six pièces suivantes :

1° *Ullranda*. — 2° *Marioara*. — 3° *Am Verfalltag* (Le jour de l'échéance). — *Dämmerung* (Le crépuscule). — *Loïse*. — *Herrn Daniels Wittwen* (Les veuves de M. Daniel) (3).

(1) Ou plutôt du recueil tout entier, qu'il a mis en musique avant même son apparition.

(2) *Mürzschnee, Gedicht von C. Sylva, etc. Comp. von Friedrich Erbprinz von Anhalt. Leipzig, Gebrüder Hug et Co, 1892.*

(3) La plupart de ces pièces sont au répertoire des théâtres allemands ; nous signalons plus loin celles d'entre elles qui ont été représentées sur le théâtre national de Bucarest.

1^o ULLRANDA (Pages 1-52).

La scène se passe à l'époque préhistorique, sur les rivages de la Mer du Nord. Les personnages sont :

Ullranda — Ormagund — Woithra — Herborga — Lomajh (jeunes filles).

Wodmor — Arbogast — Wakmir — Fenthor — Sugdmir (guerriers).

Un vieillard — Femmes, jeunes filles, vieillards, guerriers, prisonniers.

Cette pièce en un acte a été représentée en 1894 sur le théâtre national de Bucarest par la compagnie allemande de M^{lle} Agathe Barsesco, du théâtre impérial de la Burg. (Vienne)

2^o MARIOARA (Drame en 3 actes d'après une légende roumaine). Pages 53-143 (pagination séparée 1-91).

Les personnages sont :

Marioara — Kiva, sa mère — Marin, Tudor, ses frères — Une Charbonnière — Horia, Dan, Tudora et Marina, enfants de Marioara.

Traduit en roumain par M. H. Lecca et représenté sur le théâtre national de Bucarest le 14/26 octobre 1897.

3^o LE JOUR DE L'ÉCHÉANCE. (Drame en un acte).

Pages 145-202 (pagination séparée 1-57).

Les personnages sont :

Hartmann — la Comtesse, sa mère — Rodolphe, son ami ; Daniela, sa parente.

Traduit en roumain par M. H. Lecca, et représenté sur le théâtre national de Bucarest, le 17/29 décembre 1896.

4^o LE CRÉPUSCULE (Dialogue). Pages 203-220 (pagination séparée 1-18).

Les personnages sont :

Oda — Medjé, esclave arabe.

Traduite en vers français par M^{lle} Hélène Vacaresco, cette pièce a été jouée à Paris, au Trocadéro, en 1889, lors de la représentation de retraite de M. Bodinier, secrétaire général de la Comédie-Française. Les deux rôles étaient tenus par Mesdames Adeline Dudley et Hadamard, de la Comédie-

Française. — La version française (1) avait été représentée, la même année, (18 février) à Bucarest, sur un théâtre particulier. (Voyez plus loin : *Prologue pour la représentation donnée sur le théâtre de la Villa Saint-Georges, etc.*)

5° LOÏSE (Poème dramatique en un acte) Pages 221-250 (pagination séparée 1-30).

La scène se passe en Normandie, à la fin du moyen-âge ; les personnages sont :

Jarl Mederich — Loïse — Orso.

6° LES VEUVES DE M. DANIEL (2) (Farce en un acte).

Pages 251-292 (pagination séparée 1-42).

La scène se passe « partout ».

Les personnages sont :

Roxandre, première femme de M. Daniel — Irène, sa deuxième femme — Aspasia, gouvernante de M. Daniel — Pierre, domestique de M. Daniel — Clémence, femme de chambre d'Irène — Zoroastre, juge — Microbe, médecin — Zéphyr, commissaire de police.

Ces six pièces ne constituent pas toute l'œuvre dramatique de Carmen Sylva : il faut y ajouter :

1° MEISTER MANOLE, dont il sera question plus loin.

2° NEAGA, opéra en quatre actes, mis en musique par Hallström. (Voyez plus loin, TRADUCTIONS SUÉDOISES).

3° VIRFUL CU DOR (*Le Pic aux regrets*) pièce allégorique, tirée du conte du même nom (3), écrite en collaboration avec le grand poète roumain Eminesco, et mise en musique par Lubicz. — Représentée à Bucarest, en 1880, au profit d'une œuvre de bienfaisance, et non imprimée. (4)

(1) Cette version n'a pas été imprimée.

(2) Cette pièce se joue fréquemment sur les théâtres d'Allemagne.

(3) Imprimé dans le volume intitulé : *Pelesch-Märchen (Contes du Pelesch : voyez ci-dessus page 22.)*

(4) « J'ai composé un libretto en vers, écrit la reine à sa mère, d'après la vieille » légende *Virful cu dor*. C'est une petite ballade qui, avec ses chœurs, ses solis et ses » duos, fait un très bel effet, et qui paraît sur la scène sous la forme de tableaux » vivants. » (E. Sergy, *Carmen Sylva, etc.*, p. 218). — C'est à tort que E. Sergy intitule cette pièce : *Vorrful cu Dè*.

4° REVENANTS ET REVENUS. S. l. n. d. (Bucarest, Sococ) in-8° de 31 pages.

Pièce de société, écrite en français, par Carmen Sylva, alors qu'Elle n'était encore que Princesse Royale de Roumanie.

Les personnages sont :

La comtesse de La Clairière — Zénaïde, sa fille — Arthur de La Clairière, son neveu — M. de Lacroix — M^{me} de Lacroix — la marquise de Comméranges — Alice de Nécourt, jeune veuve ; Cécile de Vaux (amies de Zénaïde) — M. Brac, etc., etc., etc.

5° UM EIN PAAR STIEFELCHEN (Pour une paire de bottines). Cette pièce, imprimée à Neuwied, à un très petit nombre d'exemplaires — als Manuscript gedruckt — (1) a été traduite en français, et représentée sous ce titre : LES PETITES BOTTINES, au profit d'une œuvre de bienfaisance, le 29 février/12 mars 1900, à la salle Liedertafel, à Bucarest (Voyez plus loin, TRADUCTIONS FRANÇAISES).

6° Rappelons enfin qu'une pièce intitulée HERBST (L'Automne) se trouve imprimée à la fin du volume : *Lieder aus dem Dimbovitza Thal* (voyez ci-dessus le n° 25). Cette pièce, qui n'est qu'une traduction, n'a pas été représentée.

29. — VOM AMBOSS, VON CARMEN SYLVA (Sorti d. a
del'Enclume, par Carmen Sylva). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour, à Altenburg) 1890, in-12 de 2 ff de titre et 122 pp. — Texte encadré. (Première et seconde éditions).

C'est la traduction, en langue allemande, des *Pensées d'une Reine* (voyez le n° 8), traduction faite par Carmen Sylva Elle-même, d'après la deuxième édition française des *Pensées*.

Il n'y a, dans le texte allemand, ni divisions par chapitres, ni numérotage des *Pensées*.

(1) C'est-à-dire non mise dans le commerce.

Le recueil « *Vom Amboss* » renferme 468 pensées, c'est-à-dire 124 pensées de plus que la deuxième édition française.

Ces 468 pensées se suivent, d'une façon générale, dans l'ordre où elles avaient été publiées, en 1888, dans cette deuxième édition de Paris : la table de concordance qui suit relève les différences qui existent entre les textes allemand et français :

La Vie, 56 pensées dans le texte allemand.
55 » » » » français.
(1 pensée ajoutée page 2 du texte allemand).

L'Humanité, 58 pensées dans le texte allemand.
44 » » » » français.

La pensée 5 du texte français : « L'homme est un violon. » Ce n'est que lorsque la dernière corde se brise qu'il devient un morceau de bois » — manque dans la traduction allemande, où l'on trouve 15 nouvelles pensées.

L'Amour, 41 pensées dans le texte allemand.
36 » » » » français.

Les deux pensées suivantes du texte français :

15 « L'amour crée le monde et le perd ; pourvu que ce soit aussi l'amour qui le juge ! » — et 33 « On ne peut jamais être assez reconnaissant à celui qui vous permet de lui venir en aide », n'ont pas été reproduites dans la traduction allemande ; les pensées 21 et 22 du texte français ont été réunies, dans le texte allemand, en une seule pensée. — En outre 8 nouvelles pensées ont été ajoutées dans le texte allemand.

Le Bonheur, 13 pensées dans le texte allemand.
14 » » » » français.

La pensée 5 du texte français : « Dès que notre bonheur paraît illusoire, on s'acharne à le détruire » n'a pas été reproduite dans la traduction allemande.

La Douleur, 63 pensées dans les deux textes.

L'Esprit, 22 pensées dans le texte allemand.
23 » » » » français.

La pensée 8 du texte français : « A force d'écrire sur les » écrits des autres, on finit par se croire plus d'esprit qu'eux ; » etc., etc. », manque dans la traduction allemande.

L'Art, 28 pensées dans le texte allemand.

29 » » » » français.

La pensée 7 du texte français : « Pourquoi décrire *le laid*, » quand *le beau* n'est pas encore épuisé » — ne se trouve pas dans la traduction allemande.

Le Devoir, 23 pensées dans les deux textes.

Toutefois, il faut noter que la pensée 21 du texte français : « L'instruction est la nourrice du cerveau, l'éducation est » celle du cœur », n'a pas été reproduite dans la traduction allemande, et qu'une pensée allemande a été ajoutée page 67 du recueil « *Vom Amboss* ».

L'Orgueil, 11 pensées dans le texte allemand.

12 » » » » français.

La pensée 4 du texte français : « Pour que vous soyez grand, » il faut que votre personne disparaisse sous vos œuvres » — ne se trouve pas dans la traduction allemande.

La Politique, 25 pensées dans les deux textes.

Pensées diverses, 128 pensées dans le texte allemand.

20 » » » » français.

Les pensées 5 : « Un secret est comme un trou à votre » habit : plus vous voulez le cacher, plus vous le montrez » — et 8 : « Les comètes et les grands hommes laissent une trai- » née de lumière, dans laquelle s'agite une foule d'atomes » — du texte français — ne se trouvent pas dans la traduction allemande.

Les 110 pensées allemandes ajoutées sont extraites en grande partie du « Journal personnel » de Carmen Sylva.

30. — PRÉFACE (de Carmen Sylva) placée en tête du volume intitulé : *DANS MA NUIT*, par Bertha Galeron de Calonne. Paris, A. Lemerre, in-18 jésus. — Deuxième édition augmentée. *Ibid, id.*, 1897, in-18 jésus.

Sur ces poésies d'une aveugle, et sur la pitié maternelle de S. M. la Reine Elisabeth pour la jeune femme de talent qui a écrit : *DANS MA NUIT*, voyez l'ouvrage de Madame Monod : *Portraits de femmes. II. Carmen Sylva, jeune fille, épouse, souveraine et poète, Paris, Fischbacher 1892, in-16 pages 87-99.*

DANS MA NUIT a été couronné par l'Académie française en 1890 : « Ce volume » disait dans son *Rapport annuel* le regretté Camille Doucet « se recommande tout d'abord par » le talent de son auteur, avec un titre de plus à votre intérêt : le malheur aussi le protège !

» Dans un de ses plus beaux livres sur *la Charité privée à Paris*, notre excellent confrère M. Maxime du Camp nous attendrissait naguère en nous racontant la douloureuse histoire d'une jeune fille, née parmi nous, dans le monde heureux des Lettres, à qui souriait l'avenir, quand subitement, à peine âgée de onze ans, à la suite d'une fièvre typhoïde, elle devint aveugle, tout à fait aveugle, et presque tout à fait sourde ! Ce qui ne l'empêcha pas d'être poète : Moi, l'aveugle, dit-elle :

- » Moi, l'aveugle, je vais à tâtons dans la vie,
- » La tristesse et l'ennui m'escortent en chemin ;
- » Et je marche au hasard, en étendant la main,
- » Heurtant à chaque pas un bonheur que j'envie.

» Voilà ce qu'est aujourd'hui la jeune fille ! que dis-je ! la jeune femme !

« Malgré son infirmité, elle a su se faire aimer d'un tel amour qu'un jeune architecte l'a épousée, l'arrachant ainsi au désespoir où la plongeait la nuit environnante, et lui donnant un bonheur que jamais elle n'eût osé rêver. »

» Qui parle ainsi, dans la préface placée en tête du volume ? et dans quel pays a pu se passer cette touchante idylle ?

» Bien loin de nous, à Bucarest, en Roumanie !

» Là, Messieurs, mademoiselle Bertha de Calonne a eu l'heureuse fortune d'être consolée dans sa détresse, éclairée dans sa nuit, par une grande dame, par une très grande dame que l'Académie connaît et qu'elle honore. La touchante préface, consacrée à mettre en lumière le rare talent poétique de notre jeune et intéressante compatriote, est signée : CARMEN SYLVA.

» M. de Montyon n'aurait pas fait une préface pour ce

» charmant petit volume ; mais des deux mains il en eût couronné l'auteur, pour ses vers et pour ses vertus. » (1)

Et puisque nous sommes sur ce chapitre des *Préfaces*, citons encore celle que Carmen Sylva a placée (en fac-similé) sur le frontispice du volume intitulé : HISTOIRE DE LA COIFFURE FÉMININE, PAR LA COMTESSE MARIE DE VILLERMONT. Paris, H. Laurens, 1892, gr. in-8°.

31. — GEDENKBÜCHLEIN. — GEDANKEN AUS CARMEN SYLVA'S WERKEN GESAMMELT VON ANTONIE LEWIN (*Petit Recueil de Pensées. — Pensées extraites des Œuvres de Carmen Sylva par A. Lewin*). Barmen et Leipzig, Hyll et Klein, s. d. (1891), (2) in-16 de 272 pp. Portrait de Carmen Sylva. — Edition encadrée.

On lit à la page 2 : « Mit huldvoller Erlaubniss Ihrer » Majestät der Königin Elisabeth von Rumänien ». (Avec la bienveillante permission de Sa Majesté la Reine Elisabeth de Roumanie).

On trouve aux pages 259-272 une courte, mais substantielle, notice biographique sur CARMEN SYLVA.

Les ouvrages auxquels M. Lewin a emprunté les pensées dont se compose son recueil sont les suivants : *Anna Boleyn — Astra — Aus Zwei Welten — Ein Gebet — Es klopft — Feldpost — Handzeichnungen — Jehovah — Leidens Erdengang — Mein Rhein — Meine Ruh — Pelesch-Märchen — Pensées d'une Reine*.

Les mêmes éditeurs ont publié en 1890 un calendrier avec feuillets intitulé :

ABREISSKALENDER, ERSCHIEN ZULETZT FÜR 1890.
(Calendrier en feuilles publié en dernier lieu pour

(1) A l'Institut. *Rapports annuels etc.* Paris C. Lévy, 1896, pp. 170-172.

(2) C'est à tort que l'*Allgemeines Deutsches Bücher-Lexikon* (1889-1892) donne à ce recueil la date de 1888 ; MM. Hyll et Klein, éditeurs du volume, ont bien voulu nous faire savoir qu'il avait paru le 1^{er} juillet 1891.

l'année 1890). Portrait de Carmen Sylva et figg. Tiré en plusieurs couleurs. Chaque feuille portait, sous la date, une pensée de Carmen Sylva (Épuisé).

32. — HANDWERKERLIEDER, VON CARMEN SYLVA (*Chansons d'artisans, par Carmen Sylva*). Bonn, Emile Strauss (sans nom d'imprimeur) 1891, in-8° (pour les titre, dédicace, Table et une seconde dédicace en vers) et 144 pages.

Une première dédicace (p. III) porte : *Den deutschen Innungen und Gesangvereinen gewidmet (Dédié aux Corporations et aux Sociétés de chant allemandes)*.

Voici le texte de la seconde dédicace (p. VII) :

WIDMUNG.

Ihr habt mir zum freundlichen Grusse
So schöne Ständchen gebracht,
So warm und so weich und fröhlich
Mein traurig Herze gemacht.

Im Wald, im Wald hat's geklungen
Von heimischer Lieder Lust,
Das Herz, das Herz ist zersprungen,
Doch blieb mir das Lied in der Brust.

Nun stimmt 'ich für Euch meine Leier,
Die Seele setzten wir ein,
Der Wind trägt säuselnd von dannen
Mein Lied in Euern Verein.

Das singt so leise, mit Klagen,
Und lacht verstohlen, und fleht :
Ihr lieben Sänger vom Rheine!
Vergesst nicht

ELISABETH!

Traduction.

Vous m'avez, pour fêter chez vous ma bienvenue,
 Offert, ô mes amis, des concerts si charmants,
 Que mon âme attristée en fut ravie, émue,
 Et que j'en oubliai mes maux et mes tourments.

De nos chansons du Rhin l'écho magique et tendre
 A si bien résonné jusqu'au fond des grands bois
 Que j'ai senti mon cœur éclater et se fendre,
 Mon cœur où se gravait la douceur de vos voix!

Et maintenant j'accorde en votre honneur ma lyre ;
 J'y mets toute mon âme, et veux que gais, touchants,
 Sur les ailes du vent qui frémit et soupire,
 Arrivent parmi vous les refrains de mes chants.

Comme une plainte, comme une ardente prière,
 Comme un furtif sourire, ils vous diront tout bas :
 « O Chansonniers du Rhin! amis dont je suis fière,
 » Aimez ELISABETH, et ne l'oubliez pas! »

Ce volume comprend les poésies suivantes : (1)

	Pages
* Maurerlied	1
* Königshusarenlied	2
* Töpferlied	4
* Auf der Bleiche	5
Dachdeckerlied.	6
* Bäckerlied	7
* Fischerlied	8
* In der Schmiede	10
* Müllerlied	11
Schifferlied	12
* Metzgerlied	13
* Die Nähterin	14

(1) Une note placée en tête de la *Table* dit que les poésies marquées d'un astérisque ont été mises en musique par Auguste Bungert et ont paru dans le recueil : « *Volks- und Handwerkerlieder, von Carmen Sylva, componirt von August Bungert. Berlin, 1890, verlag von F. Luchhardt* ». (Voyez *Die Sphynx*).

	Pages
* Beim Melken	15
Der Tapezierer (Brummchor)	16
Der Vergolder	17
Der Papiermacher.	18
Der Zimmermaler.	19
Der Bläser	20
Steinschneider	21
Waldwärters Lied.	22
Scheerenschleiferlied	23
Zimmermannslied.	24
* Seilerlied.	25
Die Spitzenklöpplerin	26
Drechslerlied	26
Sattlerlied	27
Besenbinderlied	29
Gerberlied	30
Der Posamentier	31
* Der Sandträger.	32
Radmacherlied.	34
Heizerlied	35
Der Buchbinder	36
Der Orgelbauer	37
Bürstenbinderlied	38
Der Korbmacher	39
Der Graveur.	41
Der Instrumentenmacher	42
Schreinerlied	42
Gärtnerlied	44
* Anstreicherlied	45
Küferlied (Nach Adam Billaut, 16. Jahrhundert).	46
Winzerlied	47
Uhrmacherlied.	48
* Weberlied	49
Schnitterlied	50
* Todtengräberlied	51
Hüttenarbeiter.	52
Der Spielmann.	53
* Die Wäscherin	54
Der Landbriefträger.	55
Unter den Fischern	56

	Pages
Die Blumenverkäuferin	59
* Mosaik	61
* Schuhmacherlied	62
* Der Barbier	63
Der Strassenkehrer	64
Schlosserlied	65
* Der Schornsteinfeger	66
Stellmacherlied	68
Diamantenschleifer	69
Setzer	70
Die Blumenmacherin	70
Kunstschreiner	71
Der Decorateur	72
Am Stickrahmen	73
Ziegelbrenner	74
Kesselflicker	74
Ofensetzer	76
Ketten	77
Hutmachers Lied	78
Der Handschuhmacher	79
Die Putzmacherin	80
Der Optiker	81
Robert der Schmied	81
Der Schlosser Wirth	82
Der Farbenreiber	84
Am Webstuhl	85
* Beim Spinnen	86
Die Stickerinnen	87
Am Pfluge	88
Der Hausirer	89
Der Glaser	89
* Holzhackerlied	90
* Nachtwächterlied	91
Der Steinmetz	92
Die Corsettmacherin	94
Der Klempner	94
Die Lumpensammlerin	95
Der Kürschner	97
Der Nagelschmied	98
Die Scheuerfrau	99

	Pages
◊ Im Klee	100
Die Fochmühle	101
Beim Düngen	102
Beim Füttern	103
Auf der Alp	104
Der Erndtewagen	105
Der Kohlenbrenner	106
Beim Dreschen	107
◊ Die Schnitter	108
Der Laternenanzünder	109
Der Schutzmann	110
Der Henker	111
Der Büchsenmacher	117
Der Hauderer	118
Beim Schirmmacher	119
Schneiderlied	122
Der Photograph	123
Der Stiefelputzer von St. Augustin	124
Musikanten	125
Beim Kalkofen	126
Der Seifensieder	127
Die Köchin	128
Der Zuckerbäcker	129
Der Coullissenmaler	130
Steinklopfer	131
Der Dorfschullehrer	132
Der Hirte	133
Bergmannslied	134
Der Lootse	135
Die Schreibhand	136
Der Goldschmied	137
Die Kanone	138
Die Madonna von Nürnberg	139
Glasmaler	140
Der Sämann	141
◊ Der Geigenmacher	142
Deutschlands Gebet	143
Des Kaisers letztes Wort	144

Voyez TRADUCTIONS et ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA (à la fin de ce volume).

33. — HEIMATH! GEDICHTE VON CARMEN SYLVA
(Patrie! Poésies par Carmen Sylva). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour Pierer, St. Geibel et Cie, à Altenburg) S. d. (1891), in-8° de 3 ff. paginés I-VI (pour le frontispice, une pensée initiale et la Table) et 83 pp.

Voici cette pensée initiale : « Wir Frauen werden nur zu »
 » Dichtern wie der Herbst : er stirbt in jedem Lufthauch, in »
 » jedem Strahl, in dem letzten Verbluten der sinkenden »
 » Sonne ». (Nous autres, femmes, nous ne devenons poètes qu'à la manière de l'automne : il expire dans chaque souffle de l'air, dans chaque rayon, dans les derniers embrasements du soleil couchant.)

Le volume comprend les poésies suivantes :

	Pages
<i>Heimweh</i>	1
Ein Marmorstein am Rheine	3
Am heil'gen Allerseelentage	5
Es bettet sich in reinen	7
Mit meiner grossen Müdigkeit	8
In sonderbaren Gedanken.	10
<i>Sonntagsgebet</i>	11
Zeit giebt es nicht.	13
<i>Ankunft</i>	14
<i>Monrepos</i>	18
<i>Der Neuwieder Garten</i>	20
<i>Auf dem Jagdwagen</i>	22
<i>Ndooch!</i>	24
<i>Der Mann von Neuwied</i>	26
<i>Auswandrer's Seufzer</i>	28
<i>Neuwieder Herzen</i>	31
<i>Die Lindengräber</i>	33
<i>Vor der Thüre</i>	35
<i>Marie's Grab</i>	37
<i>Mein Wald</i>	39
Und es jagte der Tag.	41
<i>Laubach</i>	43

	Pages
<i>An Emilie von Bunsen</i>	45
Es hallte der Wald von des Sturms Getos'...	47
Bin ich ein Brunnen? Ein Grab? Ein Stein	49
<i>An mein Herz</i>	50
<i>Tischgespräche</i>	52
<i>Unser Streit</i>	54
<i>An die Freude</i>	56
Es hat das Herz zu mancher Stund'.	58
Mit ungestümen Schlägen	59
<i>Müde</i>	61
<i>Die Fanfare</i>	63
<i>Mein Hochzeitstag in der Fremde</i>	65
<i>An die Natur</i>	67
Dass ich so kantig scheine	69
Von unserm grossen Kreise	70
Die Lieder sind der heil'ge Fluss	71
<i>Das Ende vom Lied</i>	72
<i>Heimkehr</i>	74
Wenn ich Welten tragen kann	76
Es wanderten leise die Finger	77
Ihr Andern weint der Jugend nach.	79
<i>Auswandrer's Fluch</i>	81
<i>Gestorben</i>	82

Voyez : ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA à la fin de ce volume.

34. — MEERLIEDER, VON CARMEN SYLVA (*Chansons de la Mer, par Carmen Sylva*). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour Pierer, St. Geibel et C^{ie}, à Altenburg) 1891, pet. 8^o de 3 ff. (paginés I-V pour le frontispice et la *Table*) et 121 pp.

	Pages
<i>An die Weite</i>	1
<i>An den Atlantischen Ocean</i>	4
<i>Håvre</i>	6
<i>Neapel</i>	8
<i>Peterhof</i>	10

	Pages
<i>Der Sund</i>	12.
<i>Am Strande von Hastings</i>	14
<i>Miramar</i>	17
<i>Scheveningen</i>	19
<i>Genua</i>	21
<i>Die Ertrunkenen</i>	23
<i>Westerland</i>	25
<i>Syll.</i>	26
<i>Die Nordsee</i>	27
<i>Domburg</i>	28
Sie will tanzen	30
Von unbekanntem Schmerzen	32
Mit ihren hehren Gedanken	33
<i>Meeresklage</i>	35
<i>Groll</i>	38
<i>Die kalte See</i>	40
In deiner Tiefe stille Nacht	42
<i>Frage</i>	43
Es lacht die See in grosser	46
Die Sonne sprach von Liebe	48
<i>An die See</i>	50
<i>Meergesang</i>	52
<i>Die todte See</i>	54
<i>An die Nacht</i>	56
<i>Meerbrummen</i>	58
<i>An die Schiffe</i>	60
Sowie zum Meer hinab der Felsen steigt.	61
<i>Die Musik der Farben</i>	62
<i>Der Barde von Caernarvon</i>	63
<i>Llandudno</i>	65
Es klagte die See dem Sonnenschein	66
<i>Die Venus von Milo</i>	69
Auf des Lebens wogendem Meer.	71
Das Gestern ist mir wie ein Ruder	72
<i>Das Häuschen</i>	73
<i>Was die See sagt</i>	75
<i>Der Traum der See</i>	77
<i>Trankopfer</i>	79
<i>Das Herz der See</i>	81
<i>Reglosigkeit</i>	83

	Pages
Am Abend da fährt ein Schiff zur See	85
<i>Das Verbrechen</i>	87
<i>Der Stürme Seele</i>	89
Mondstrahlen zittern in den Wellen	91
<i>Der Fluss</i>	93
<i>Sie lacht</i>	94
<i>Die Braut</i>	96
<i>Von Liebe</i>	97
Ich hab' das Meer, das ganze düstre Meer.	99
<i>Mea</i>	100
<i>Selbstmord</i>	102
<i>An Mgylis</i>	104
<i>Strahlen</i>	106
<i>Meerleuchten</i>	108
<i>Die Algenspinnerin</i>	110
<i>Das Schwarze Meer</i>	112
<i>Die Perlen</i>	114
<i>Die Musik der See</i>	116
<i>Die zitternde See</i>	118
<i>In der Fluth</i>	120

Voyez : ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA à la fin de ce volume.

35. — WEIHNACHTSKERZCHEN VON PALLANZA.
CARMEN SYLVA. (*Cierges de Noël. Souvenir de Pallanza*). S. l. (de l'imprimerie des héritiers Verzellini, à Pallanza) 1891, in-16 de 35 ff. non chiff. (dont 2 ff. blancs).

Recueil composé de 65 poésies, sentences, pensées, etc., dont 48 en allemand, 2 en roumain, 11 en anglais, et 4 en français.

Composé, imprimé et distribué à quelques rares privilégiés, pendant un séjour de la Reine à Pallanza, au moment des fêtes de Noël. — Non mis dans le commerce.

	Feuillets
1. Um die Tannenzweige flüstert	3
2. Es duftet wie Heimweh.	3 (verso)
3. Wenn doch die Erde gar so klein Dich dünkt	4
4. Glaub's nur, es kommt ein Engel	4 (verso)
5. Sind Manche von uns so müde	5
6. Zum Abendmahl und zum Christbaum	5 (verso)
7. Liebhaben blieb erbarmungsvoll.	6
8. Wie kleine Kinder schauen	6 (verso)
9. Wir meinen, das Christkind kommt nicht mehr	7
10. Es zieht durchs fremde Haus	7 (verso)
11. Aus deinen dunkeln Aesten	8
12. Willst mit der Nacht Du streiten	8 (verso)
13. Die Engel tanzten heute Nacht	9
14. Auswanderer gehen wir über die Welt.	9 (verso)
15. Dem Wald entrissen	10
16. So vornehm und erhaben	10 (verso)
17. O redet nicht! Ihr störtet	11
18. Von allen Ländern sind heute	11 (verso)
19. Christkindlein kam herein	12
20. Ganz leise tritt die Jugend.	12 (verso)
21. Nicht Schnee, nicht Schlittengeläute	13
22. Die Freude klopft hier an	13 (verso)
23. Hier will das Lächeln wandern	14
24. Der Sturm kam über den Ocean	14 (verso)
25. Will auch was schenken!	15
26. Stich nicht so schlimm und dräu nicht so	15 (verso)
27. Freude machen! O Himmelswort!	16
28. Komm herab Du Friedensgruss	16 (verso)
29. Wir wollen ganz klein sein.	17
30. Ob wohl von Engelthränen	17 (verso)
31. In weihevollen Nächten.	18
32. The Christmasbells are chiming	18 (verso)
33. Es tönen Sprachen um ihn her	19
34. Aus Mitleid bist du kommen	19 (verso)
35. Ein grüner Zweig und ein Lichtlein dran.	20
36. Es kräuselt sich der See	20 (verso)

	Feuillets
37. Wie weisse Flocken fallen	21
38. In Lichtgedanken hüllt sich	21 (verso)
39. Was fürchtet Ihr den Tod so sehr?	22
40. Wir möchten feurig glühen	22 (verso)
41. Die Geister fließen und schweben	23
42. In unsrer Sprachenverwirrung	23 (verso)
43. Wir sind Geschwister, wir gleichen	24
44. Für Dich! so spricht die Liebe	24 (verso)
45. Like a ripple over the waters	25
46. O be not heavy hearted!	25 (verso)
47. Could we but be merry	26
48. To rest as we were tired	26 (verso)
49. Peace! the bells are tolling!	27
50. Round the Christmasfire	27 (verso)
51. Nous avons un si grand besoin de lumière	28
52. Comme l'arbre toujours vert	28
53. Frunza verde de Crâciuni	28 (verso)
54. Nous sommes si fatigués	29
55. Frunza verde braduletz	29 (verso)
56. Es träumte jüngst dem Tannenbaum	30
57. Licht ist unser Wähnen	30 (verso)
58. In müden Herzen ist Glockenklang	31
59. Be lonely not, to cheer thee	31 (verso)
60. We' ve gathered round the firtree	32
61. We' ve seen earth and its wonders	32 (verso)
62. In the breeze of the oceans westwind	33
63. Die Engel haben es aufgemacht	35 (verso)
64. Comme l'horizon des matins calmes	36
65. Du, aller Jungfrau'n Ruhm und Glanz	36 (verso)

36. — BUCAREST, par Carmen Sylva.

Publié dans :

LES CAPITALES DU MONDE. *Paris, Hachette* (de l'imprimerie de Chamerot et Renouard, à Paris)
1892 gr. in-8° de 2 ff. et 592 pages.

Illustrations de Boudier, Barin, Ruffe, Gotorbe, Thiriat, Berteault.

Pages 295 et suivantes : *Bucarest.*

Voyez : (ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA, à la fin de ce volume.

37. — MEISTER MANOLE. TRAUERSPIEL IN VIER AUFZÜGEN, VON CARMEN SYLVA (*Maître Manole. Tragédie en quatre actes, par Carmen Sylva*). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour Pierer, St. Geibel et C^{ie}, à Altenburg) 1892, in-8° de 4 ff. non chiff. (pour les faux-titre et titre, l'Avant-propos et la liste des Personnages) et 110 pp.

VORWORT.

« Als der Fürst Neagoie Bassarab in der Wallachei zur
 » Regierung kam, war er eifrig bemüht, durch Kirchen-
 » bauten von seinem Geschlecht den Fluch abzuwenden,
 » den seine Vorgänger durch zahllose Greuelthaten
 » darauf gehäuft. Unter den Kirchen, die er baute, war
 » die hervorragendste die von Curtea de Arges. Er wählte
 » hierzu einen bereits geheiligten Ort, die Ruinen einer
 » auf Pfählen errichteten, weit grösseren Kirche, wo sich
 » beim Umbau, auf einem Untergrund von Quellen,
 » Spuren von drei Gotteshäusern fanden.

» In einer alten Ballade (1) wird die Geschichte des
 » Baumeisters Manole erzählt, der eines der grössten
 » Genies im Orient gewesen sein muss. Sein Werk zeigt
 » ausser der Erfindungskraft erstaunliches Können, in der
 » nie dagewesenen Mischung von byzantinischem, per-
 » sischem, armenischem und georgischem Stile.

» Seit 1530 ist die Kirche dreimal durch Feuer zerstört
 » worden, und als König Carl einen der besten Schüler

(1) Erzählt in dem Bande : Durch die Jahrhunderte « Aus Carmen Sylva's König-
 » reich ». 2. Band. 2. Aufl. Bonn, 1887.

» von Viollet le Duc, Lecomte du Nouy, berief, um sie
 » wieder herzustellen, musste dieser sie fast ganz abtra-
 » gen. In zwölfjähriger unermüdlicher Arbeit und mit
 » seltener Pietät aus der Erde grabend, was ihn leiten
 » konnte, errichtete er den Wunderbau von Neuem, in
 » einer Vollendung, wie sie Manole gewollt, aber weder
 » unter Neagoie, noch seinem Nachfolger Radu erreichen
 » konnte. Sie ist von seltener, überraschender Schönheit,
 » doppelt anziehend durch die ergreifende Sage, die sich
 » daran knüpft, und die wohl geeignet ist, tiefes Nach-
 » denken über die Grenzen menschlicher Kraft zu erwe-
 » ken. Man kann Alles opfern, wenn man sich selbst als
 » Opfer hingiebt. Sogar vor der Schuld wendet sich der
 » schaffende Geist in seinem gewaltigen Triebe nicht ab;
 » ja, von dem Dämon in ihm getrieben, scheut er das
 » Ungeheuerliche nicht. Aber von den Erynnien ereilt
 » und gefoltert, geht er an seiner eigenen Grösse zu
 » Grunde ».

AVANT-PROPOS.

« Lorsque le prince Neagoie Bassaraba monta sur le
 » trône de Valachie, il s'employa avec un grand zèle à
 » construire des églises afin de conjurer la malédiction que
 » son prédécesseur s'était attirée par ses nombreux
 » méfaits. Parmi les églises qu'il fit bâtir, celle de Curtea
 » de Argesch est la plus remarquable. Il choisit à cet effet
 » un endroit déjà sanctifié et sur lequel s'élevaient les rui-
 » nes d'une église beaucoup plus vaste, construite sur
 » pilotis; on y retrouva, lors de la reconstruction, parmi
 » les soubassements d'anciennes fontaines, la trace de trois
 » autres églises.

» Une ancienne ballade (1) retrace l'histoire de l'archi-
 » tecte Manole, qui a dû être l'un des plus grands génies de

(1) Racontée dans le volume : *A travers les siècles; Du royaume de Carmen Sylva*; (tome II^e, 2^e édition, Bonn, 1887). — Voyez page 51.

» l'Orient. En dehors d'une vaste puissance créatrice,
 » son œuvre témoigne d'un savoir-faire admirable en ce
 » qui concerne la façon, ignorée jusqu'alors, de combiner
 » les styles byzantin, persan, arménien et géorgien.

» Trois fois, depuis 1530, l'église de Curtea de Argesch
 » a été détruite par le feu, et lorsque le roi Charles fit
 » appel à M. Lecomte du Nouy, l'un des meilleurs élèves
 » de Viollet le Duc, pour lui confier la restauration de ce
 » monument, l'habile architecte dut le relever de fond
 » en comble.

» Grâce à un travail infatigable, et après un labeur opi-
 » niâtre de douze années ainsi qu'après une étude minu-
 » tieuse de tous les vestiges qui pouvaient le guider,
 » M. Lecomte du Nouy réussit à réédifier jusqu'au faite ce
 » bijou, tel que Manole aurait pu le rêver, mais non tel
 » qu'il aurait pu l'exécuter, ni sous le règne de Neagoe, ni
 » sous celui de son prédécesseur Radu. L'église est d'une
 » beauté rare et surprenante, et elle attire doublement
 » par la saisissante légende qui s'y rattache et qui est bien
 » faite pour donner à réfléchir sur les limites de la puis-
 » sance créatrice de l'homme. On peut tout sacrifier,
 » lorsqu'on s'offre soi-même en holocauste. Même devant
 » le crime, l'esprit créateur ne se laisse pas arrêter dans sa
 » marche puissante : au contraire, poussé par le démon qui
 » est en lui, il ne recule pas devant le plus épouvantable for-
 » fait ! Mais il est rejoint et torturé par les Erinnyes et sa
 » grandeur même provoque sa ruine. » (1)

Les personnages de la tragédie sont : Neagoe Bassarab,
 prince de Valachie ; — Despina, sa femme ; — Romesco,
 Lupulesco, Vulpeano, Conseillers du prince ; — Kir Dimi-
 tri, Grec ; — Maître Manole ; — Maria Giannetta, sa femme ;

(1) Sur la cathédrale de Curtea de Argesch, on peut consulter l'ouvrage de Louis Reissenberger traduit de l'allemand. (Vienne, Gerold, 1867, in-4°) et la publication roumaine de Mr. Gr. Tocilescu, membre de l'Académie roumaine : *Biserica episcopala a monastirei Curtea de Arges* (Bucarest, Socec et Teclu, s. d., in-folio, figg.). — La cathédrale restaurée par M. Lecomte du Nouy a été consacrée le 12/24 octobre 1885, en présence de LL. MM. le Roi et la Reine de Roumanie.

— Steria, Albu, Dionisi, Miron, Vasili, Tanase, Oprea, Sava, contre-maitres ; — Ochi-Albi, lautar ; — Ilie, chantre ; — Ancutza, servante ; — Busuioc, berger.

Conseillers, dames de la Cour, paysans, maçons, femmes, bohémiens.

La scène se passe à Curtea de Argesch, près de Pitesti, en Roumanie, entre 1512 et 1520.

Représenté pour la première fois à l'Opéra de Vienne, par les artistes du théâtre impérial de la Burg, le 21 avril/3 mai 1891, *Meister Manole* a été également joué à Bucarest, en 1894, par la compagnie allemande de M^{lle} Agathe Barsesco.

38. — MONSIEUR HAMPELMANN. VON CARMEN SYLVA UND LECOMTE DU NOUY (*Monsieur Hampelmann, par Carmen Sylva et Lecomte du Nouy*). Bucarest, Carol Göbl, s. d. (1898) pet. in-4° de 68 pages dont 34 pages pour le texte allemand (en fac-simile) et les illustrations (en chromo-lithographie) et 34 pages pour les textes allemand, roumain, français et anglais — l'ouvrage ayant été publié en quatre langues. — Couverture et frontispice illustrés et coloriés. Le texte allemand, en fac-simile, est imprimé en rouge et noir.

Ce charmant petit volume, que la maison Carol Göbl a édité avec infiniment de goût, et dont elle a fait une véritable publication artistique, s'adresse non seulement aux enfants, mais encore à tous ceux qui aiment les récits simples, naïfs, émouvants et dont la forme légère et sans prétention cache un fond d'aimable sagesse et de douce philosophie. Carmen Sylva s'est sans doute souvenue, en composant ce gracieux récit, que Charles Nodier, et plus près de nous, le grand poète roumain Vasile Alecsandri, faisaient leurs délices de Polichinelle.

39. — PAUL DE SAINT-VICTOR. DIE BEIDEN MASKEN. TRAGÖDIE-KOMÖDIE. — INS DEUTSCHE

ÜBERTRAGEN VON CARMEN SYLVA (*Paul de Saint-Victor. Les deux Masques. Tragédie-Comédie. — Traduit en allemand par Carmen Sylva*). Berlin, Alexandre Duncker (de l'imprimerie de Hugo Willich, à Chemnitz) 1899-1900. 3 volumes gr. in-8° de XII, 510; — 544; — VI et 600 pp.

ERSTER TEIL (Première Partie) *Band I* (Tome I^{er}; — 1899).

DIE ALTEN.

Entstehung des Theaters. Æschylos.

Die ersten Ursprünge des griechischen Schauspiels. Bacchus' Grösse und Verfall. Geburt des Theaters. —

Æschylos. Persien und Griechenland. Erster persischer Krieg. Zweiter persischer Krieg. Die « Perser » des Æschylos. Die Prometheusmythen. Der « gefesselte Prometheus ». Die « Schutzflehenden ». Die « Sieben vor Theben ». Die Atriden. Die « Oresteia » — « Agamemnon » Die « Oresteia » — die « Choëphoren ». Die Erinnyen. Die « Oresteia » — die « Eumeniden ».

Band II (Tome II; — 1900).

Sophokles. Euripides Aristophanes. Kalidasa.

Sophokles und Athen. Das Theater des Sophokles. Nemesis. « Ajax ». « Elektra ». Die « Trachinierinnen ». « Philoktetes ». Philoktetes und Robinson Crusoe. Der Sonnen-Oedipus. « König Oedipus ». « Oedipus in Kolonos ». Prolog zur Antigone. « Antigone ». —

Euripides. Des Euripides Frauengestalten — « Iphigenie in Aulis ». Des Euripides Frauengestalten. (Forts.) « Andromache » « Alceste ». « Hippolytos ». « Die Bacchantinnen ». —

Die Uranfänge der Komödie. Aristophanes. « Die Acharner »; « Der Frieden ». « Lysistrate ». « Die Ritter ». Sokrates und die Sophisten. « Die Wolken ». « Die Frauenversammlung »; « Plutos ». « Die Feste der Demeter und der Persephone ». « Die Vögel » —

Die indische Schaubühne: Charakter der indischen Schaubühne. Das Weib. « Sakuntala », die Bühnendichtung des Kalidasa

ZWEITER TEIL (Deuxième Partie)

DIE NEUEREN.

Band III (Tome III; — 1900).

Shakespeare. Das französische Theater von Anbeginn bis Beaumarchais.

Shakespeare. « Othello ». « Der Kaufmann von Venedig ». « Richard III ». « Timon von Athen ». « Macbeth ». « Hamlet ». « König Lear ». « Romeo und Julia ». « Wie es euch gefällt ». Falstaff. « Ende gut — Alles gut »; « Verlorene Liebesmüh ». « Der Sturm ». —

Das französische Theater. Tabarin. Corneille. Racine. Molière. Dancourt; Regnard; Lesage Crébillon. Marivaux; Piron. D'Allainval; Favart; Diderot; Sedaine. Beaumarchais.

Paul de Saint-Victor a été avec Gautier, avec Janin, avec Sarcey, le roi du feuilleton dramatique au dernier siècle. Esprit d'une rare élévation, âme sensible et délicate, styliste incomparable, il a appartenu à cette école de critiques dont un des maîtres les plus regrettés de l'Université de France, Adolphe Hatzfeld, a dit « qu'ils s'abandonnent au sentiment du beau plutôt qu'ils ne le raisonnent » (1).

Sa langue colorée et imagée; sa phrase plastique et harmonieuse; l'atticisme et la pureté de son goût; la magnificence et le brillant de ses peintures; la perfection quelque peu travaillée de sa manière ont fait de lui un grand artiste en même temps qu'un grand prosateur. J.-J. Weiss le met au rang des cinq ou six écrivains « qui tiennent la tête dans » la génération éclosée après 1852. ...Le sens littéraire chez » lui était aussi étendu qu'original; la divination historique, merveilleuse. Comme il savait faire frissonner Mari-

(1) *Les Critiques littéraires du dix-neuvième siècle*, par Ad. Hatzfeld, Paris, Delagrave et Delalain, 1894, in-18, p. 10.

» vaux tout entier dans un feuilleton de quelques lignes!
 » Comme il a parlé de *Phèdre...* » (1)

On comprend que *Les deux Masques* (2), ces remarquables études dans lesquelles Paul de Saint-Victor a tenté d'embrasser l'ensemble de l'art dramatique, depuis Eschyle jusqu'à Beaumarchais, depuis Prométhée jusqu'à Figaro, aient séduit l'esprit élevé et poétique de Carmen Sylva, et l'aient engagée à faire connaître à l'Allemagne l'un des maîtres incontestés de la prose française au dix-neuvième siècle.

40. — SEELEN-GESPRÄCHE, VON CARMEN SYLVA
 (*Exercices de piété pour l'âme, par Carmen Sylva*). Bonn,
 Emile Strauss, (de l'imprimerie de la Cour Pierer;
 Stephan Geibel et Cie, à Altenburg) 1900, in-8° de
 X (pour les faux-titre et titre, l'Avertissement et la
 Table) et 136 pages.

L'Avertissement est ainsi conçu :

« Diese kleinen Andachten schrieb ich für den Hausgot-
 tesdienst meiner Mutter, wenn sie nicht kräftig genug,
 » eine wirkliche Predigt zu lesen. C. S. »

« J'ai écrit ces petits exercices de dévotion à l'usage
 » du service religieux de ma mère, alors qu'elle n'était pas
 » assez bien portante pour lire un véritable sermon. C. S. »

Le recueil comprend 21 exercices sur des textes emprun-
 tés aux Ecritures : chaque exercice se termine par une
 prière. (3)

Les exercices 4, 7, 9, 10, 12, 14, 16, 20 et 21 ont été réim-
 primés en 1898, chez Carol Göbl, à Bucarest, accompagnés du
 texte roumain, dans la *Petite Bibliothèque Carmen Sylva*
 (in-32; quelques exemplaires à grandes marges sont du for-
 mat in-16. — Voyez plus loin, TRADUCTIONS ROUMAINES).

(1) *Notes et Impressions. Préface par le Prince Georges Stirbey*, Paris,
 C. Lévy, (1902) p. 194.

(2) Paris, C. Lévy, 3 volumes in-8°

(3) Dès 1888, douze ans par conséquent avant la publication des *Seelen-Gesprä-
 che*, l'ouvrage avait été traduit en roumain et édité à Bucarest. (Voyez plus loin,
 TRADUCTIONS ROUMAINES).

Sa Majesté La Reine de Roumanie a eu la douleur de perdre Son Auguste Mère, Son Altesse Sérénissime la Princesse Douairière Marie de Wied, le 24 mars 1902.

41. — THAU, VON CARMEN SYLVA. (*Rosée, par Carmen Sylva*). Bonn, Emile Strauss, 1900, pet. 4° de 2 ff (pour le frontispice et la dédicace) et 190 pp. plus 1 f. non chiff. pour la Table.

Le volume s'ouvre par cette Dédicace :

AN DIE MÜDEN.

Ich sang noch nie für Glanz und Ruhm,
 Brauch' keine Lorbeerblätter,
 Ich that mein Herzensheiligthum
 Weit auf, in Sturm und Wetter.

Ich bot's dem Wüstenpilger dar,
 Als stilles Tempelgrüssen,
 Wie Thau dem heissen Augenpaar,
 Den wandermüden Füßen.

Mein Lied, das soll in dunkler Nacht
 Auf marterheissem Pfühle
 Die Augen schliessen weich und sacht
 Wie Frühlingmorgenkühle.

A CEUX QUI SONT LAS.

Mon luth ne brigue pas une gloire éphémère,
 Et mon front n'attend pas le laurier décevant ;
 Non, de mon cœur troublé j'ouvre le sanctuaire
 Aux coups de la tempête, aux caprices du vent !

Comme un salut discret d'une sainte demeure,
 Je l'ouvre aux pèlerins que le monde a lassés,
 Rosée humide et douce à l'œil brûlant qui pleure,
 Asile sûr pour les voyageurs harassés !

A travers les chemins de ronces et de pierres
 Où nous marchons meurtris, anxieux, haletants,
 Que doucement mon vers caresse vos paupières,
 Comme le frais matin d'un beau jour de printemps.

Le recueil contient les pièces suivantes :

	Pages.
<i>Ueber das Geborenwerden.</i>	1
<i>Von der Leiblichkeit</i>	3
<i>Die Sprache.</i>	5
<i>Wortlos</i>	6
<i>Treue</i>	7
<i>Die Liebe.</i>	8
<i>Aus der Höhe</i>	9
<i>Teufel !</i>	10
<i>Woher ?</i>	11
<i>Undeutliche Ahnung</i>	12
<i>Frei.</i>	13
<i>Einsam</i>	14
<i>Venedig</i>	15
<i>Das Glück stand auf der Schwelle,</i>	16
<i>Wohin ?</i>	17
<i>Heldentod.</i>	18
<i>Warum ?</i>	19
<i>Der Stoiker</i>	21
<i>Menschenunkenntniss.</i>	22
<i>Enttäuschung</i>	23
<i>In der Ruine Braunsberg</i>	24
<i>Das Gong.</i>	25
<i>Der abgetriebene Wald</i>	27
<i>Sonnenuntergang</i>	28
<i>Herzklopfen</i>	29
<i>Michel Angelo</i>	30
<i>Dichters Abschied</i>	31
<i>Herbstlaub</i>	32
<i>Schöpfungsdrang</i> (nov. 1892).	33
<i>Tragik.</i>	34
<i>Nachtgedanken</i>	35
<i>Tantaliden</i>	36
<i>Ebbe</i>	37

	Pages
<i>Walhalla</i>	38
<i>Was ist Sterben?</i>	39
<i>Was ist Genius?</i>	40
<i>Das Wunderkind</i>	43
<i>Die alte Wirthin in Rengsdorf</i>	44
<i>Der Gottesdiener</i>	45
<i>Des Pastors Erzählung</i>	46
<i>Das Wiedbachthal</i>	47
<i>Schnsucht</i>	48
<i>Nach Hause</i>	49
<i>Verzeihen</i>	
<i>Des Schicksals Schmied</i>	52
<i>Morgenrauen</i>	54
<i>Frieden</i>	55
<i>Die Leier</i>	56
<i>Trauerspiel im Walde</i>	57
<i>Treue</i>	58
<i>Bleichen</i>	59
<i>Liebesgeschichte</i>	60
<i>Beim Schreiner</i>	61
<i>Hoffnung</i>	62
<i>Unvollendete Arbeit</i>	63
<i>An die Seele</i>	64
<i>Ganz nahe</i>	66
<i>Müde</i>	67
<i>An den Pelesch</i>	68
<i>Gute Nacht!</i>	69
<i>Greif ins Feuer hinein!..</i>	70
<i>Nicht soll der Frost die Blumen knicken.</i>	71
<i>In Schönem bade die Seele.</i>	72
<i>Die Seele ist doch jung geblieben,</i>	73
<i>Noch ein Meerlied</i>	74
<i>Hunderttausend Welten zeigen...</i>	76
<i>An die Töne</i>	77
<i>An Bach</i>	78
<i>Ganz vergebens</i>	79
<i>An die Musik</i>	81
<i>An Bach</i>	82
<i>Erdbeben (nach Aeschylus)</i>	83
<i>Märzlied</i>	84

	Pages
<i>Falscher Begriff</i>	85
<i>Einem jungen Genie</i> (An Georg Enesco — Komp. von Ivar Hallström)	86
Wenn du viel Schmerz erlitten hast.	87
<i>Engelmusik</i>	88
<i>Carmen Sylva Doctor!</i>	89
<i>Mein Pirschgang</i>	90
<i>Singt man in Deutschland?</i>	92
<i>An das Cello</i>	93
<i>Das Grab</i>	94
<i>Rhythmus</i>	95
<i>Wie man spielen soll</i>	96
<i>Junge Thränen</i>	98
<i>Der Schmetterlingskuss</i> (Komp. von Georg Enesco)	100
<i>Reue</i> (Komp. von Georg Enesco)	101
<i>Schlaflos</i>	102
<i>Die Siegerin</i>	103
<i>Mittagläuten</i> (Komp. von Georg Enesco)	105
<i>Die Legende von der Glocke</i>	106
Und zu dem Meister ist in der Stadt.	107
<i>Drohende Wolken</i>	108
<i>Germanisch</i>	110
Was lässt vom Kleinen du dich unterdrücken?	111
<i>Nacht</i>	112
<i>Geschlagen</i>	113
<i>Ins All</i>	114
<i>Eisgang</i>	115
<i>Verurtheilt</i>	116
<i>Letztes Gebet</i>	117
<i>Die Wolke</i>	118
<i>Und Gott sprach</i>	119
<i>Die Tröster</i>	120
<i>Randverzierung</i>	121
<i>Dem Fieber</i>	122
<i>Erlöst</i>	123
<i>Schicht machen</i>	124
<i>Flügel</i>	125
<i>Licht!</i>	126
<i>Wenn ihr Glauben hättet wie ein Senfkorn!</i>	127
<i>Schweigen</i>	129

	Pages
<i>Nacht</i>	130
<i>Der Führer</i>	131
<i>Das Leiden</i>	132
<i>Es wird Tag</i>	134
<i>Meine Andacht</i>	135
<i>Frauenberuf</i>	136
<i>Canaan</i>	138
Die Thränen, so ich nicht weinen kann,...	139
Tönt mir nur männliche Musik,	140
<i>Das Sonnenherz</i>	141
<i>Im Musiksaal in Sinaia</i>	142
<i>Jugendweh</i>	143
<i>An ein Geraniumblatt</i>	144
<i>Eis</i>	145
<i>Der Philosoph</i>	146
<i>In der Nacht</i>	147
<i>Auf dem Todtenbette</i>	148
<i>Erdenmüde</i>	149
<i>Gruss dem Alter</i>	151
<i>Gepanzert</i>	153
<i>Ein Traum</i>	154
<i>Was soll ich beten?</i>	156
<i>Abendgebet</i>	158
<i>Kreuz und Krone</i>	159
<i>Nietzsche</i>	161
<i>Spitz im Löwenkäfig</i>	162
<i>Danka</i>	165
<i>Nardara</i>	181

Voyez ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA, à la fin de ce volume.

42. — MÄRCHEN EINER KÖNIGIN, VON CARMEN SYLVA, MIT BILDSCHMUCK VON ELIAS - FIDUS - KADO. (*Contes d'une Reine, par Carmen Sylva, avec des illustrations de Elias - Fidus - Kado*). Bonn, Emile Strauss (de l'imprimerie de la Cour

Pierer, à Altenburg). *S. d.* (1901) in-8° de 2 ff. non chiff. pour le frontispice et la *Table* et 344 pp. (I).

Imprimé en caractères gothiques. — Portrait de Carmen Sylva (phototypie de la maison Römmler et Jonas, de Dresde), avec fac-simile d'autographe et de signature (« Aus dem Herzen heraus ins Herze hinein » — Ce qui vient du cœur touche le cœur). (C. Sylva)

Ce recueil contient les contes suivants :

	Pages
1. <i>Das Märchen von der hilfreichen Königin</i> (2) (La Légende de la bonne Reine)	1
2. <i>Das Harfenmädchen</i> (3) (La Harpiste)	9
3. <i>Die kleinen Leute</i> (4) (Les petites gens)	30
4. <i>Der kleine Retter</i> (5) (Le petit sauveur)	60
5. <i>Mein Kaleidoskop</i> (6) (Mon Kaléidoscope)	75
6. <i>Wie die Blinden sehen</i> (7) (Comment voient les aveugles)	103
7. <i>Eine Revolution</i> (8) (Une Révolution)	140
8. <i>Halt! Wer da?</i> (9) (Halte! Qui va là?)	158
9. <i>Riul Doamnei</i> (10) (Le ruisseau de la Princesse)	170
10. <i>Maruca</i> (11) (Marouca)	186
11. <i>Nach dem Concerte</i> (12) (Après le concert)	204
12. <i>Des Dichters Traum</i> (13) (Le rêve du poète)	219
13. <i>Prinz Waldvogel</i> (14) (Le Prince Oiseau des bois)	233
14. <i>Carmen Sylva</i> (15)	321

Cette série de « Contes » doit être continuée, et former 5 volumes, dont le manuscrit est entre les mains de l'éditeur Davis, de Chicago.

Le véritable titre devait être : EINER WIRKLICHEN KÖNIGIN MÄRCHENWELT (*Contes fantastiques d'une vraie Reine*).

Voyez TRADUCTIONS et ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA, à la fin de ce volume.

(1) On trouve aux pages 343-344 le Catalogue des Œuvres de Carmen Sylva, publiées par Emile Strauss, de Bonn.

(2) 4 figg. de Kado. — (3) 4 figg. de Fidus. — (4) 5 figg. d'Elias. — (5) 4 figg. d'Elias. — (6) 5 figg. de Kado. — (7) 5 figg. d'Elias. — (8) 2 figg. de Kado. — (9) 3 figg. de Kado. — (10) 4 figg. de Kado. — (11) 4 figg. de Kado. — (12) 4 figg. de Fidus. — (13) 4 figg. de Fidus. — (14) 7 figg. de Kado. — (15) 5 figg. d'Elias.

43. — ES IST VOLLBRACHT. DAS LEBEN MEINES BRUDERS OTTO NICOLAS PRINZ ZU WIED, VON CARMEN SYLVA. (*Consummatum est! Vie de mon frère Othon Nicolas Prince de Wied, par Carmen Sylva*). Berlin, Alexandre Duncker (de l'imprimerie de Hugo Wilisch à Chemnitz) 1902, in-4° de 2 ff. non chiff. (pour le frontispice et la dédicace) et 72 pages.

Edition imprimée en caractères gothiques. Texte encadré. Frontispice gravé par A. Frisch, et reproduisant des vues de Alt-Wied, de Monrepos, de Segenhaus, des « Tilleuls » et de Neu-Wied.

6 Planches représentant :

1. Carmen Sylva écrivant l'ouvrage (par Lætitia de Witzleben); —
2. Le Prince Otto en 1853 (par la même); —
3. Le Prince en 1860, le jour de l'opération (par la même; — dans l'angle gauche sont reproduites ces paroles du Prince : « Ich weiss sehr wohl, weshalb » man mich heute photographirt » — Je sais très » bien pourquoi l'on me photographie aujourd'hui »); —
4. Le Prince en 1861 (par Lydie Meibom); —
5. La chambre du Prince (par Lucie Ghika); —
6. Le Prince sur son lit de mort (planche coloriée).

La dédicace (fac-simile d'autographe) est ainsi conçue :
 « Meinem vielgeliebten einzigen Bruder Wilhelm, Fürsten » zu Wied, von seiner treuen Schwester Elisabeth, Fürstin » von Rumänien, Prinzessin von Hohenzollern, gebo- » renen Prinzessin zu Wied. Bucarest, am 20^{ten} April » 1880 » — A mon bien-aimé et unique frère Guillaume, Prince de Wied, Sa Sœur fidèle, Elisabeth, Princesse Régnante de Roumanie, Princesse de Hohenzollern, née Princesse de Wied. Bucarest, le 20 avril 1880 ».

On trouve aux pages 67-72 de l'ouvrage des « Lettres » du

Prince Hermann de Wied, après la mort de son fils (*Briefe meines Vaters nach Ottos Tod*).

Une autre édition, non mise dans le commerce, (*als Manuscript gedruckt*) est intitulée : DAS LEBEN MEINES BRUDERS OTTO NICOLAS PRINZ ZU WIED. S. l. n. d. (de l'imprimerie de W. Büxenstein, à Berlin), in-4° de 15 ff. non chiff. (dont 1 f. blanc) plus le frontispice et la couverture. — Cette édition, qui n'a pas la *Dédicace*, est anonyme. Sur un exemplaire manuscrit de cet ouvrage, voyez notre INTRODUCTION.

— La vie du Prince Othon Nicolas de Wied, né le 22 novembre 1850, mort, à l'âge de onze ans, le 16 février 1862, ne fut qu'un long martyre. L'enfant était venu au monde, débile et chétif, et ni la tendre affection des siens, ni les soins dévoués dont il fut l'objet de la part de la Princesse Mère et de Sa Sœur Elisabeth ne parvinrent à triompher de l'extrême faiblesse de sa constitution. Comme tous ceux que la fatalité a marqués, dès leur naissance, du sceau indélébile d'une fin prochaine, le jeune Prince Othon était d'une rare intelligence : « L'expression de ses grands yeux, » écrivait Sa Sœur, semble triompher de la détresse de son » pauvre corps, et a un charme infini... L'affection » qu'Othon nous témoigne a une profondeur et une intensité que l'on ne rencontre pas chez les gens bien portants... » Et dans une autre lettre, également adressée au Prince Guillaume de Wied, la jeune princesse, qui partageait son affection et son dévouement entre Son Père, gravement malade et Son Frère, que tous savaient condamné, ajoutait : « Nous ignorons si papa et Othon » nous seront bientôt enlevés : nous voulons nous préparer à la séparation pour être capables de soutenir » maman de nos jeunes forces. Il faut que, les terribles jours » une fois traversés, nous lui aplanissions la route et lui » procurions le repos dont elle a tant besoin... Je voudrais » aider notre mère à porter sa croix et me consacrer à elle » tout entière, avec tout ce que je suis et tout ce que je possède .. (31 décembre 1861.) » (1)

Le 16 février 1862, dit Madame William Monod (2), « le

(1) E. Sergy. *Carmen Sylva etc.*, pp. 41-45, *passim*.

(2) *Portraits de femmes II. Carmen Sylva jeune fille, épouse, souveraine et poète*. Paris, Fischbacher, in-16, pp. 32-33.

» pauvre enfant fut délivré de son long martyr : il garda
 » jusqu'au bout sa patience angélique et la pleine lucidité
 » de son esprit. « Dieu soit béni ! » s'écria la mère, quand la
 » lutte fut enfin terminée. Il n'avait que onze ans. A quatre
 » ou cinq ans, son grand front, ses yeux bleus extraordinairement
 » limpides et expressifs, sa bouche très fine, frappaient
 » vivement ceux qui le voyaient de près. Il avait
 » une intelligence précoce, un esprit observateur, à la fois
 » enthousiaste et réfléchi. Sa vie morale avait pris aussi une
 » intensité peu ordinaire chez un enfant de son âge... Quand
 » la tombe enfantine eut été creusée près du château, Elisabeth
 » allait tous les matins orner le petit espace qui lui
 » rappelait de si chers souvenirs... »

La *Vie* du Prince Othon est écrite avec ce charme pénétrant, cette émotion communicative, cette élévation de sentiments et de pensées qui se dégagent de toutes les œuvres intimes de Carmen Sylva. — Les soins tout particuliers qui ont été apportés à l'exécution matérielle de l'édition de 1902 font de cet ouvrage un volume intéressant et recherché entre tous.

44. — UNTER DER BLUME. CARMEN SYLVA. (1) ZU DEUTSCH WALDGESANG. (*Le bouquet du vin, par Carmen Sylva (en allemand : Chant de la forêt)*. Ratisbonne, W. Wunderling (de l'imprimerie de W. Drugulin, à Leipzig) 1903, in-16 de 4 ff. (pour les titres, la table et la dédicace) et 79 pages.

Le faux-titre porte : *Unter der Blume, von Carmen Sylva. Componiert von August Bungert* (2). (*Le bouquet du vin, par Carmen Sylva. Mis en musique par Auguste Bungert*)

On lit sur le 4^{me} feuillet initial : Gewidmet dem Cölnner Männergesangverein (Dédié aux Maîtres-Chanteurs de Cologne).

Voici la dédicace de la page 1 :

(1) Dans un catalogue de la librairie W. Wunderling, ce recueil est désigné sous le titre de : *Rheinweinlieder (Chansons des vins du Rhin)*.

(2) Voyez *Die Sphynx* et *Handwerkerlieder*.

WIDMUNG AN DEN CÖLNER MÄNNERGESANGVEREIN.

Ihr habt einmal im Walde
Gesungen, in meinem Wald!
Das ist mir durch die Adern,
Durch Haupt und Herz gewallt!

Das hat mich so berauschet,
Wie starker, junger Wein,
Da wurden alle Blätter
Wie Sonnenwiederschein.

Da wurden alle Vöglein
Ganz still, und lauschten lang!
Und alle Rehe äugten,
Es hörte Gott den Sang.

Und seine Buchenhallen
Die wurden wie der Dom
Zu Cöln, die Stämme bebten
Beim Liederfeuerstrom.

Das war die grosse Weihe,
Das hehre Kirchweihfest,
Davon blieb das Geflüster
Im schimmernden Geäst.

In meinem Kinderherzen
Hab ich den Klang bewahrt,
Euch tausendmal gesegnet,
Ob Eurer Sängerfahrt.

Nun kommt der Zeiten Echo
Aus dunkelm Fels hervor,
Und bringt Euch alle Lieder
In feierlichem Chor.

Du stolzer Sang der Männer,
Du edelster Verein!
Gegrüsst sei mir Dein Singen
An meinem alten Rhein!

A la Société des Maîtres-Chanteurs de Cologne.

Dans ma forêt verte, auprès des grands chênes,
Vous chantiez jadis votre chant vainqueur ;
Il se répandait au fond de mes veines,
Faisant frissonner ma tête et mon cœur !

Il grisait mes sens d'une ivresse sainte,
Comme un jeune vin, puissant et vermeil,
Et des feuilles d'or la magique teinte
Semblait un rayon du divin soleil !

Dans le bois riant, pour mieux vous entendre,
Les oiseaux restaient muets à l'envi ;
Le chevreuil vers vous tournait son œil tendre,
Et Dieu, Dieu lui-même écoutait ravi !

Les hêtres géants — tel l'antique dôme
De Cologne — étaient saisis de frisson ;
Les branches, les fleurs, au subtil arôme,
S'embrasaient au feu de votre chanson !

C'était une pompe, une sainte fête,
Un temple rempli de myrrhe et d'encens ;
L'arbre, radieux des pieds jusqu'au faite,
En conserve encor les divins accents !

Mon âme d'enfant garda la mémoire
De vos beaux concerts, de vos airs touchants,
Et vous a bénis — vous pouvez m'en croire —
Pour tout le bonheur donné par vos chants !

Comme un long écho des rochers s'élançe,
Un vieux souvenir jaillit de mon cœur,
Et vous porte à tous, mes amis d'enfance,
Ces vers dont pour vous j'ai fait un beau chœur !

O maîtres chanteurs ! O fière phalange
A la voix d'argent, et d'or et d'airain,
Salut à vous tous ! Salut et louange
A vos chants, l'honneur de mon noble Rhin !

Le recueil comprend les pièces suivantes :

	Pages
Im Becher	3
Der Sonnensohn	5
Geist	7
Der Nibelungenhort	8
Never mind !	10
Schenken.	11
Weinprobe	12
Die rheinische Mauer	14
Auswanderer	15
Die Kirschen	16
Steine	17
Assmannshäuser	21
Rebenblüte	23
Baumblüte	25
Im Steinbruch	26
La Carezza	28
Moselblümchen	29
Liebfrauenmilch	30
In der Brüdergemeinde	31
Heimweh.	33
Ode an den Rheinwein	35
Johannisberger	36
Rüdesheimer	37
Steinberger Eilfer	38
Runkler	40
Maitrank	41
Der Zaubergarten.	44
Lindenblüte.	45
Markobrunner	46
Niersteiner	48
Scharzhofberger	49
Eberbach's Keller.	51
An Bacchus	52
Frau Musika	54
Sängerfahrt	56
Friedenscongress	57
Märchen	59
In memoriam	61

	Pages
Auf den Tod der Herzallerliebsten	62
Das Lindenhimmelreich	63
Das Glühwürmchen.	65
Christopherus	66
Freundschaft (An August Bungert)	68
Akademisch	70
Et Dröpche	72
Mein Deutschland	74
Das Echo.	75
Ich weiss nicht, was soll es bedeuten	76
Nassau	78
Das bemooste Haupt.	79

Voyez : ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA à la fin de ce volume.

45. — GEFLÜSTERTE WORTE, VON CARMEN SYLVA.
 (Paroles murmurées, par Carmen Sylva). Ratisbonne,
 W. Wunderling (de l'imprimerie de W. Drugulin,
 à Leipzig) 1903, in-16 de 2 ff. de titre et 213 pp.,
 plus la Table. (1)

1^{re} et 2^{me} éditions.

La dédicace porte : *Den Schlaflosen gewidmet* (Dédié à ceux qui souffrent d'insomnies).

	Pages
1. <i>Müdigkeit</i>	1
2. <i>Angst</i>	10
3. <i>Ueber die Seele</i>	19
4. <i>Die Frauenfrage</i>	32
5. <i>Schmerz</i>	51
6. <i>Mut</i>	65
7. <i>Schönheit</i>	79
8. <i>Ruhe</i>	94
9. <i>Reinheit</i>	107
10. <i>Geduld</i>	125

(1) Nous avons vu des exemplaires avec cet intitulé : *Geflügelte Worte etc...*

	Pages
11. <i>Dunkel</i>	144
12. <i>Eifersucht</i>	158
13. <i>Merkwürdige Fügung</i>	164
14. <i>Das Gewissen</i>	170
15. <i>Ehrgeiz</i>	176
16. <i>Entsagung</i>	181
17. <i>Duldsamkeit</i>	186
18. <i>Freude</i>	199
19. <i>Aufregung</i>	210

Voyez ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA à la fin de ce volume.

Nous terminons ici la liste des ouvrages écrits en allemand et en français par Carmen Sylva jusqu'au milieu de l'année 1903. On verra plus loin (TRADUCTIONS ANGLAISES) que l'Auguste Ecrivain, dont l'activité littéraire ne se lasse pas un seul instant — la preuve en est dans les nombreux articles que Carmen Sylva fait paraître périodiquement dans les revues et dans les journaux allemands, français, roumains, etc., — est à la veille de publier, à Londres, un recueil de poésies anglaises, intitulé *Sweet Hours* (chez R. A. Everett and Co).

Nous savons également que l'Auteur de *Meine Ruh* travaille actuellement à deux ouvrages écrits en allemand et qui s'appelleront l'un : *Mes Pénates*, ou plutôt : *Un coin de mes Pénates*, consacré au souvenir des personnes que Carmen Sylva a aimées, appréciées, vénérées ; ce volume, dont chaque chapitre portera le nom d'une de ces personnes, paraîtra à Berlin, chez *Alexandre Duncker* ; — l'autre : *Dans la Lunka* (*Lunka*, en roumain, signifie : prairie) ; ce second volume, orné de deux ravissantes compositions d'après le peintre roumain Grigoresco, sera édité par *W. Wunderling*, de Ratisbonne.

D'autres ouvrages sont en préparation : nous nous réservons de les décrire dans un *Supplément* que nous ajouterons plus tard à notre travail.



II

ŒUVRES TRADUITES

I. TRADUCTIONS AMÉRICAINES ET ANGLAISES. (*)

1. — PILGRIM SORROW. A CYCLE OF TALES BY (CARMEN SYLVA) QUEEN ELISABETH OF ROUMANIA. TRANSLATED BY HELEN ZIMMERN. London, T. Fisher Unwin, 1884, in-8° de 262 pages. (*Le Pèlerinage de la Douleur ici-bas; Leidens Er-dengang* : voyez la 1^{re} partie, n° 7).

Cette même traduction a paru en 1884, à *New-York*, chez *Henry Holt et C^{ie}*, in-16 (Portrait).

Miss Helen Zimmern a traduit aussi *Une Prière (Ein Gebet; voyez la 1^{re} partie, n° 10)*. Nous ne croyons pas que cette dernière traduction ait paru en volume séparé; car nous l'avons vainement fait rechercher au British Museum et en Amérique. Mais elle a été publiée, en 1882, dans la revue intitulée : *Temple Bar* (n° de novembre) sous le titre suivant : *A Love Tragedy by the Queen of Roumania (Une Tragédie d'amour, par la Reine de Roumanie)*.

(*) Nous n'avons pu voir par nous-même les nombreuses traductions que l'étranger a faites des ŒUVRES de Carmen Sylva. Nous nous bornerons donc à reproduire les titres des ouvrages traduits, tels qu'ils nous ont été communiqués par d'obligeants amis et correspondants, et nous ne décrirons avec quelques détails que les traductions qui ont passé sous nos yeux.

2. — SONGS OF TOIL. TRANSLATED BY JOHN E. BOWEN; WITH AN INTRODUCTORY SKETCH. *New-York, Frederick A. Stokes and C^o, 1888, in-16. Copyrighted 1887, 1888.*

Nous n'avons pu voir cette traduction, pas plus que la suivante : mais nous savons que SONGS OF TOIL est la traduction de *Handwerkerlieder* (voyez la 1^{re} partie, n^o 32). — Nous ignorons, par suite de l'altération du titre, quel est l'ouvrage dont il s'agit sous le n^o 3 :

3. — HEART REGAINED. (*Cœur reconquis.*) TRANSLATED BY M. A. MITCHELL. *Boston, Cupples and Hurd 1888, in-8^o.*

4. — THE BARD OF THE DIMBOVITZA. ROUMANIAN FOLK-SONGS COLLECTED FROM THE PEASANTS BY HELENE VACARESCO. TRANSLATED BY CARMEN SYLVA AND ALMA STRETTELL. *London, J. R. Osgood and C^o, etc., 1892 (1891) in-8^o de VIII et 130 pp.*

*Introduction by Carmen Sylva.
(In fine, Autumn, A Drama).*

Traduction anglaise du *Rhapsode de la Dimbovitza* (voyez la 1^{re} partie, n^o 25).

5. — EDLEEN VAUGHAN (NOVEL). *London, F. V. White and C^o 1892, 3 vol. in-8^o.* — Autre édition : *New-York and London, Cassell and C^o, 1894, in-12 (Sunshine Series, n^o 149).*

Traduction de *Deficit* (voyez la 1^{re} partie, n^o 26.)

6. — SHADOWS ON LOVE'S DIAL, BY THE QUEEN OF ROUMANIA (CARMEN SYLVA). TRANSLATED

BY HELEN WOLFF. *London, Downey and C^o, 1895,*
in-8° de 259 pp.

Contents :

	Pages.
<i>A Stray Leaf</i>	1
<i>Shaded Canvasses</i>	68
<i>The Road that spoils the Child</i>	106
<i>A Pen and Ink Confession</i>	121
<i>Red Leaves</i>	187
<i>A Broken Statue</i>	230
Traduction partielle de <i>Handzeichnungen</i> (voyez la 1 ^{re} partie, n ^o 12.)	
A Stray Leaf (Ein Blatt im Winde).	
Shaded Canvasses (Föhn).	
The Road that spoils the Child (Schlimme Geschichte)	
A Pen and Ink Confession (Ein Brief).	
Red Leaves (Die Blutbuche).	
A Broken Statue (Meerweibchen).	

7. — CARMEN SYLVA AND ALMA STRETTTEL.
LEGENDS FROM RIVER AND MOUNTAIN. *New-York, Dodd, Mead and C^o, 1896,* in-8°. Illustrated.

Sur ce recueil, voyez *The Critic*, (New-York 5 décembre 1896 — volume 26. p. 362).

8. — AUS MEINEM KÖNIGREICH. Selections edited for early reading. *Boston, Heath and C^o, 1900,* in-16. (*Modern Language Series.*)

Nous n'avons pu voir ce volume, et nous ignorons si, comme le fait supposer le titre, il reproduit le texte allemand — ou s'il est accompagné d'une traduction.

- 9 — A REAL QUEEN'S FAIRY TALES, BY CARMEN SYLVA (ELISABETH, QUEEN OF ROUMANIA). TRANSLATED BY MISS EDITH HOPKIRK. ILLUS-

TRATED BY HAROLD NELSON AND A. GARTH JONES. *Chicago, Davis and Co* (et *Londres, Geo. Newnes*) 1901, in-°8.

Voici la description de l'édition américaine, la seule qu'il nous ait été donné de voir : 1 f. de titre, XIV (pour les Tables et l'*Introduction*, signée : George T. B. Davis) et 229 pages. On lit au verso du frontispice : *Copyright 1901, by George T. B. Davis. — Entered at Stationer's Hall, London, England. — The Lakeside Press. R. R. Donnelley and Sons Co, Chicago.*

Contents :

	Pages.
I. Introduction	V
II. <i>The Little Champion</i> (Der kleine Retter)	1
III. <i>Carma, the Harp Girl</i> (Das Harfenmädchen).	16
IV. <i>The Little People</i> (Die kleinen Leute)	40
V. <i>The Story of a Helpful Queen</i> (Das Märchen von der hilfreichen Königin)	70
VI. <i>Hans' Adventure with the Shadows</i>	78
VII. <i>The Swan Lake</i>	97
VIII. « <i>Stand! Who goes there?</i> » (Halt! Wer da?)	123
IX. <i>After the Concert</i> (Nach dem Concerte)	138
X. <i>A festival in Heaven</i>	153
XI. <i>The Reign of Silence</i>	172
XII. <i>A Revolution in the Dictionary</i> (Eine Revolution).	188
XIII. CARMEN SYLVA	211

Traduction (partielle) des *Contes d'une Reine* (voyez la 1^{re} partie, n° 42). Nous avons dit sous ce n° que ces *Contes* doivent former plusieurs volumes. La traductrice, Miss Edith Hopkirk, a emprunté au recueil publié à Bonn, par Emile Strauss, les n°s II, III, IV, V, (1) VIII, IX, XII et XIII du recueil de Chicago. Les n°s VI, VII, X et XI sont tirés du manuscrit qui n'a pas encore été imprimé.

Les illustrations de MM. Garth Jones et Harold Nelson

(1) Une note de l'édition de *Chicago* porte, au sujet de ce n° V (*The Story etc.*): *Reprinted from the North American Review.* (page 70).

sont au frontispice et aux pages IV (Portrait de Carmen Sylva), XI (Castel-Pelesh), 6, 17, 37, 47, 54, 60, 64, 74, 78, 94, 98, 126, 133, 141, 149, 156, 168, 185, 189, 203, 215, 221.

Sur ce volume, voyez : *The Athenæum*, London, 30 novembre 1901 : vol. II, p. 734 et *The Nation*, New-York, 28 novembre 1901, vol. 73, page 419.

10 — A ROUMANIAN VENDETTA AND OTHER STORIES, BY CARMEN SYLVA. TRANSLATED BY E. H. (*Une Vendetta roumaine et autres Nouvelles, par Carmen Sylva. Traduites par E. H. (Edith Hopkirk)*). Londres, R. A. Everett and Co, 1903. (Sous presse.)

Contient les nouvelles suivantes :

- a) *A Roumanian Vendetta* (*Rache* : voyez la 1^{re} partie, n^o 24).
- b) *His first Fight* (*Horia* : voyez la 1^{re} partie, n^o 24).
- c) *Neaga* (voyez la 1^{re} partie, n^o 15).
- d) *The Gipsy's Love-Story* (*Zigeunerliebe* : voyez la 1^{re} partie, n^o 15).
- e) *Philemon and Baucis* (*Mosch und Baba* : voyez la 1^{re} partie, n^o 15).
- f) *The Taking of Vidin* (*Der Fall von Widdin* : voyez la 1^{re} partie, n^o 15).
- g) *A Funeral in the Carpathians* (*Ein Begräbniss in den Karpathen* : voyez la 1^{re} partie, n^o 21).

Ce même volume comprend, outre une poésie anglaise écrite par Carmen Sylva, sous forme d'*Introduction* (*Introductory Poem*), deux nouvelles inédites, intitulées : *Der Krüppel*, et *Auf dem Taygetus* ; traduites l'une et l'autre par Miss E. H. sur un manuscrit. (1)

Il n'entre pas dans le cadre de notre travail de donner l'énumération des poésies et des nouvelles de CARMEN SYLVA, traduites en diverses langues, et publiées dans les

(1) Rappelons ici que le volume de CARMEN SYLVA, intitulé *Monsieur Hampelmann*, et que nous avons décrit dans notre 1^{re} partie (n^o 38) contient aussi une traduction en anglais.

revues, magazines, journaux, etc. des différents pays. Non seulement une pareille nomenclature grossirait démesurément notre volume, mais encore et surtout nous risquerions à coup sûr d'être incomplet. Nous citerons néanmoins ci-dessous, pour ceux que de pareilles recherches intéressent, les pièces suivantes qui ont paru dans des journaux américains et anglais — en ajoutant que nous n'avons aucunement la prétention de dresser ici la liste complète de ces pièces, dont le nombre, chaque jour croissant, est destiné certainement à augmenter dans de notables proportions :

- ON THE SIEGE OF WIDIN. 1877-1878. In *Lady's Realm* ; vol. IV, p. 259, (juillet 1898). — Figg.
- COAT OF MAIL. Poem translated by S. Whitman. In *North American Review*. Vol. 170, p. 447 (mars 1900).
- MID-DAY PEAL. Poem translated by S. Whitman. In *North American Review*. Vol. 170, p. 447 (mars 1900).
- TO BACH. Poem translated by S. Whitman. In *North American Review*. Vol. 170, p. 448 (mars 1900).
- WOMAN'S VOCATION. Poem translated by S. Whitman. In *North American Review*. Vol. 170, p. 446 (mars 1900).
- WESTMINSTER ABBEY. Poem translated by A. Waugh. In *the Nineteenth Century*. Vol. 47, pp. 612-616 (avril 1900).
- GERMAN SONG. Story. In *the Living Age*. Vol. 228, pp. 447-452. (16 février 1901).
- CHILD OF THE FOREST. In *the Independent*. Vol. 53, pp. 610-616 (14 mars 1901).
- STAND! WHO GOES THERE? Story. In *the Independent*. Vol 53, pp. 321-326 (7 février 1901). Portrait.
- POETRY. Poem. In *the Independent*. Vol. 54, p. 1700. (17 juillet 1902).

Etc., etc., etc.

— Nous avons eu déjà l'occasion de dire (voyez ci-dessus, page 119) que CARMEN SYLVA, qui manie la langue anglaise avec une rare perfection — la très belle pièce qu'Elle a écrite à l'occasion de la mort de la Reine Victoria, au commencement de l'année 1901, et qui a paru, à cette époque,

dans divers journaux anglais, en fait foi (1) — va publier, à Londres, chez *R. A. Everett*, un recueil de ses poésies anglaises, intitulé : *SWEET HOURS, BY CARMEN SYLVA, BARD* (c'est le titre donné à sa Majesté la Reine de Roumanie par la Société des poètes du pays de Galles). Nous espérons que ce volume paraîtra assez à temps pour que nous puissions en donner, dans un *Appendice*, une description détaillée.

II. TRADUCTIONS ARMÉNIENNES.

1. — CARMEN SYLVA. HADENDIR KERTVATZK TARKMANYATZ HAIR ARSÈNE GHATCHIGUIAN I. MIKHITARIANTZ. — *I. Venedik. I. Vanes Serpouyp Ghazdrou*, 1897. (CARMEN SYLVA, *Morceaux choisis, traduits par le Père Arsène Ghatchiguian, de l'ordre des Mékhitaristes*) Venise, Couvent de Saint-Lazare, 1897, in-8° de XVI et 318 pages.

Il a été fait un tirage sur grand papier.

La dédicace (en allemand) est ainsi conçue :

« Ihrer Majestaet, der Koenigin Elisabeth von Rumae-nien, vorstehende Auswahl aus Ihren Gedichten mit hochde-ren Genehmigung in tiefster Verehrung gewidmet von Ihrer Majestaet allerunterthaenigsten Dienern, dem Abt und den Patres Mechitaristen von St-Lazarus in Venedig. »

« A Sa Majesté la Reine Elisabeth de Roumanie, recueil choisi de Ses poésies, dédié à Sa Majesté avec Son autorisa-tion et avec le plus profond respect par Son très humble ser-viteur le Père abbé des Mékhitaristes de Saint-Lazare, à Venise. »

On sait que les Mékhitaristes (religieux catholiques du rite arménien) ont établi, au couvent de Saint-Lazare, près

(1) Voyez la *New Liberal Review*, livraison d'avril 1901, page 281.

de Venise, une très importante imprimerie. Ils publient mensuellement le « *Polyhistor* » écrit en arménien et en grec, et où nous croyons qu'ont paru plusieurs des pièces qui font partie du recueil de 1897, décrit ci-dessus.

(Voyez les *Annales de l'Académie roumaine*, t. XVI, I, 188).

III. TRADUCTIONS DANOISES.

1. — EN BON. OVERSAT. *Copenhague, Gad*, 1882, in-12. Portrait et figg.

Traduction de : EIN GEBET (*Une Prière*). — (Voyez la 1^{re} partie, n^o 10.)

- 2 — HANDTEGNINGER. OVERSAT. *Copenhague, Gad*, 1884, in-12.

Traduction de HANDZEICHNUNGEN (Esquisses). — (Voyez la 1^{re} partie, n^o 12.)

IV. TRADUCTIONS ESPAGNOLES.

1. — FLORES Y PERLAS. COLECCION ESCOGIDA DE NOVELAS, CUENTOS Y LEGENDAS DE CARMEN SILVA. VERSION CASTELLANA DE DONA FAUSTINA SAEZ DE MELGAR. *Madrid, El Cosmos Editorial; tipografía de El Correo a cargo de Fernandez*, 1889, in-18 de 341 pages et la *Table*.

Contient :

Una hoja al viento — Una plegaria — Una carta — Manuel — La piedra quemada — Los dos gemelos — La hormiga — Deshielo — Sirena.

Traductions extraites de HANDZEICHNUNGEN, EIN GEBET, PELESCH-MÄRCHEN. (Voyez la 1^{re} partie, nos 9, 10 et 12).

Réimprimé sous le même titre, avec la date de juin 1889, (Junio 1889) à Montevideo (*Biblioteca de la Correspondencia*), in-16 de 313 pages.

V. TRADUCTIONS FRANÇAISES.

- I. — CONTES DU PELECH, PAR CARMEN SYLVA. TRADUCTION AUTORISÉE, PAR L. ET F. SALLES. Paris, Ernest Leroux (de l'imprimerie Protat frères, à Macon) 1884, in-18 de 233 pages, plus la Table et l'*Achevé d'imprimer*. — Le faux-titre porte : *Du Royaume de Carmen Sylva*.

Traduction des PELESCH-MÄRCHEN (voyez la 1^{re} partie, n^o 9).

Le volume s'ouvre par cette dédicace des traducteurs :

A CARMEN SYLVA.

« Le Pelech était un torrent, tour à tour violent ou calme,
 » mais inconnu et caché au fond des Carpathes ; il est cèle-
 » bre aujourd'hui ; le barde inspiré de Sinaïa, poète et reine,
 » l'a chanté. Puisse cette traduction en notre langue porter
 » plus loin encore aux oreilles des délicats ces doux et har-
 » monieux récits des âges passés ou des temps encore près
 » de nous ; puisse-t-elle être en même temps un fidèle écho
 » de ces chants pleins de charme, qui nous révèlent l'âme
 » tout entière de Celle que la postérité nommera, comme les
 » contemporains : l'Ange de la Roumanie !
 » Vienne 1884.

Les traducteurs :
 L. et F. Salles. »

Vient ensuite la dédicace de CARMEN SYLVA AUX ENFANTS (voyez page 24).

Contenu du recueil :

	Pages.
<i>Le Pelech</i>	9
<i>Virful cu Dor</i>	15
<i>Furnica</i>	35
<i>Piatra Arsa</i>	53
<i>Les ŷipi</i>	65
<i>Le Caraïman</i>	87
<i>La grotte de la Ialomitza</i>	99
<i>Omul</i>	111
<i>Valea Cerbului</i>	147
<i>Cetatea Babei</i>	169
<i>Le Ceahleu</i>	191
<i>Valea Rea</i>	205
<i>Balta (Le Lac)</i>	211
<i>Puiu (Le dernier né) (1)</i>	225

Les dernières éditions allemandes des PELESCH-MÄRCHEN renferment trois contes qui ne se trouvent pas dans la traduction française de 1884 : DER HUNDEGIPFEL (*La Pointe du Chien*) — RIUL DOAMNEI et DIE DIMBOVITZA (*La Dimbovitza*).

Il a été tiré de cette traduction française des exemplaires sur papier de Hollande.

2. — LE PIC AUX REGRETS. CONTE ROUMAIN PAR CARMEN SYLVA. S. l. (Montpellier, de l'imprimerie Hamelin frères) 1884, in-4° de 21 pages et 1 f. blanc. Texte encadré d'un filet tiré en bistre. — Papier vergé. Fig. (2)

Traduction, par MM. Alexandre Odobesco et Georges

(1) PUIU avait paru, en roumain, en 1882. (Voyez TRADUCTIONS ROUMAINES, année 1882).

(2) La figure représente le sujet principal du conte, gravé par Gillot, d'après le tableau du peintre roumain G.-A. Mirea.

Bengesco, du conte intitulé : VIRFUL CU DOR (voyez ci-dessus : *Contes du Pelech*).

3. — CARMEN SYLVA. NOUVELLES TRADUITES DE L'ALLEMAND AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR ET PRÉCÉDÉES D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX PAR FÉLIX SALLES. *Paris, Hachette et Cie* (des imprimeries réunies Bourloton), 1886, in-16 de 314 pages, plus les titres et la *Table*.

Bibliothèque variée, deuxième série, et Nouvelle collection de romans à 3 francs le volume.

Ce volume renferme les nouvelles suivantes :

	Pages.
UNE PRIÈRE, traduction de <i>Ein Gebet</i> (voyez la 1 ^{re} partie, n ^o 10).	1
UNE LETTRE (<i>Ein Brief</i>)	67
UNE FEUILLE AU VENT (<i>Ein Blatt im Winde</i>)	157
TOUT SIMPLE (<i>Ganz einfach</i>)	196
DÉGEL (<i>Föhn</i>)	213
NUIT DE LUNE (<i>Mondnacht</i>)	236
SIRÈNE (<i>Meerweibchen</i>)	243
LES HEUREUX (<i>Die Glücklichen</i>)	263
LE HÊTRE SANGUIN (<i>Die Blutbuche</i>) (1).	269
REVENANTS (<i>Spuk</i>)	297

Les nouvelles des pages 67 à 297 sont traduites de l'ouvrage intitulé : *Handzeichnungen* (voyez la 1^{re} partie, n^o 12); deux des nouvelles que renferme le volume allemand (*Deutsches Glück, Bonheur allemand* et *Schlimme Geschichte, Fâcheuse affaire*) n'ont pas été comprises dans la traduction française.

(1) Voyez plus loin une autre traduction en français du *Hêtre sanguin* (*Le Hêtre rouge*).

4. — CARMEN SYLVA. JEHOVAH. POÈME TRADUIT PAR HÉLÈNE VACARESCO. *Paris, Alphonse Lemerre* (de l'imprimerie A. Lemerre) 1887, pet. in-12 de 2 ff. de titre, 54 pp. et 1 f. n. ch. (*Achevé d'imprimer*).

Il a été tiré 5 exemplaires sur Chine.

(Voyez la 1^{re} partie, n^o 6.)

La traduction est précédée de la pièce suivante :

AU LECTEUR.

Ce poème est un chant austère
 Eclos sous le ciel assombri,
 Un défi farouche au mystère,
 Un doute, une révolte, un cri.

Ce poème est un chant de flamme
 Eclos sous le ciel tiède et bleu,
 Où l'homme entend gémir son âme
 A la recherche de son Dieu.

Si la perle est mal enchâssée
 Et si je n'ai pu parvenir
 A suivre au vol chaque pensée,
 A la serrer, à la tenir,

A lui jeter comme une armure
 La forme chère à nos efforts,
 Pardonne-le moi sans murmure,
 O lecteur cruel sans remords!

Je ne veux pas te prendre en traître :
 Sois indulgent, car tu me dois
 Un rêve, une larme peut-être,
 Et l'écho d'une grande voix!

5. — CARMEN SYLVA QUI FRAPPE ? TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR ROBERT SCHEFFER AVEC UNE PRÉFACE DE PIERRE LOTI. *Paris, Calmann Lévy, Librairie Nouvelle, 1889, in-18 de 2 ff de titre, XXXI et 268 pp.*

Nombreuses éditions.

La préface de Pierre Loti a été reproduite, en 1893, en tête de *L'Exilée* du même auteur. (Voyez plus loin).

QUI FRAPPE ? est la traduction du volume intitulé *ES KLOFFT*, publié en 1887 à *Ratisbonne*, chez *W. Wunderling* (voyez la 1^{re} partie, n^o 19).

On trouve à la suite de QUI FRAPPE ? les nouvelles suivantes :

Page 111 : PABLO DOMENECH, RÉCIT DE MŒURS MILITAIRES : traduction de la nouvelle du même nom, parue en 1888, dans *RACHE* (voyez 1^{re} partie, n^o 24).

Page 139 : UNE BELLE-MÈRE : traduction de la nouvelle *DIE SCHWIEGERMUTTER*, parue en 1888 dans *IN DER IRRE*, (voyez 1^{re} partie, n^o 21).

Page 213 : DRAGOMIRA ; — page 225, MOSCH ET BABA (1) ; — page 233, MIHU LE VAILLANT ; — page 245, MIORITZA ; — page 251, OPRISAN ; — page 261, SALGA : traductions de deux nouvelles et de quatre ballades (roumaines) publiées en 1885 dans *DURCH DIE JAHRHUNDERTER* (*A travers les siècles* : voyez la 1^{re} partie, n^o 15).

Nous détachons de la belle *Préface* de Pierre Loti les pages suivantes, que nos lecteurs nous sauront certainement gré de reproduire :

« La première fois que j'eus l'honneur de causer avec Sa Majesté, mon étonnement ne fut pas de l'entendre parler supérieurement de choses supérieures, je savais d'avance qu'elle était ainsi. Mais, en tant que reine et obligée au

(1) Traduction de Pierre Loti.

« perpétuel sourire des idoles », il me semblait qu'elle avait dû rester ignorante de certains replis, de certaines souffrances de l'âme humaine, — et mon admiration fut grande de voir, au contraire, qu'elle connaissait à fond toutes les détresses, toutes les misères du cœur des plus petits et des plus humbles aussi bien que celles du cœur des grands, des princes. Pour former ainsi cette souveraine, il a fallu son enfance austère et assombrie de tous les deuils, dans un château du Nord ; son enfance tenue à dessein loin des cours et mise en contact avec les souffrances des pauvres gens qui vivaient sur le domaine paternel. Pour la rendre si bonne et si accessible à ceux qui pleurent, il a fallu une première éducation simple et familiale, comme celle, sans doute, qu'avaient reçue la princesse de Wied, sa mère, et la reine de Suède, sa tante. Ensuite est venu cette sorte de pèlerinage à travers l'Europe, à Londres, à Paris, à la cour de Berlin et à la cour de Saint-Petersbourg, en compagnie de sa tante, la grande-duchesse Hélène de Russie. Et, dans les pays où elle s'arrêtait, les maîtres les plus choisis, lui inculquant comme le résumé transcendant de toutes les connaissances humaines, comme la quintessence de toutes les littératures. Et enfin il y a eu ces années, déjà longues, passées sur le trône de Roumanie. . Arrivée, encore très jeune, dans ce pays troublé qui se formait, elle a dû être obligée de regarder de près bien des drames, au grand étonnement de ses yeux purs. Alors, tout de suite, les veuves, les abandonnées, les mères sans enfant, les petites filles n'ayant plus de mère, sont devenues ses amies. Elle a jugé que son devoir de reine était de ne jamais repousser les confidences, même les plus sombres, qui lui venaient avec larmes, — et son rôle a été de relever, de réconcilier, de pardonner, d'effacer...

» Une immense pitié qui semble détachée de tout, qui n'attend rien en retour, qui excuse tout, qui plane au-dessus de tout — c'est là, je crois, le don rare et un peu surhumain que le temps, la souffrance, les déceptions, les ingratitude ont fait à cette reine. Mais, avec sa nature ardente, avec son enthousiasme passionné pour tout ce qui est beau et noble, elle a dû passer par bien des surprises, des indignations, des révoltes, avant d'en venir à ce sourire ultra-terrestre qui semble à présent faire partie intégrante d'elle-même : « CHA-

CUN DE NOUS PRESQUE A EU SON GETHSÉMANI ET SON CALVAIRE », a-t-elle écrit quelque part : « CEUX QUI RESUSCITENT APRÈS N'APPARTIENNENT PLUS A LA TERRE... »



» Entre tant de souvenirs que j'ai gardés de ce château de Sinaïa, parmi les plus charmants, je retrouve les courses du matin dans les sentiers de la forêt. Ces moments-là étaient encore de ceux où il m'était permis de causer un peu longuement avec Sa Majesté. A Sinaïa, qui est une résidence en pays sauvage, très haut dans les Karpathes, la vie de la cour était plus simple qu'au grand palais pompeux de Bucarest ; elle prenait même, pendant ces promenades, des allures presque familiales, tant les souverains y mettaient de bonne grâce.

» C'était vers neuf heures, généralement, au gai soleil des matinées déjà fraîches de fin septembre. Un huissier venait frapper à ma porte et me disait, avec son accent roumain : « Sa Majesté va sortir et vous demande en bas, monsieur le capitaine. » Alors je descendais vite, courant dans les escaliers, sur l'épaisseur des tapis d'Orient, entre les rangées de panoplies superbes. En bas, dehors, au perron, je trouvais la reine souriante, sa belle taille, aux lignes grecques, libre et droite dans une toilette européenne de drap blanc (le costume roumain et le long voile n'étant d'étiquette qu'à l'intérieur du château). A côté d'elle, en robe noire, s'appuyant à son bras, la princesse de Hohenzollern (mère du roi Charles I^{er} et mère de la feuë reine de Portugal)

» L'air vif des montagnes semblait délicieux à respirer. Le soleil brillait clair, clair ; c'était déjà la grande lumière magnifique des pays du Levant, malgré ce froid, qui déroulait sous ce ciel si bleu. Sur l'herbe et sur la mousse, miroitaient des gouttelettes glacées, des petits cristaux de gelée blanche. Et nous partions, par des sentiers sablés qui tout de suite s'enfonçaient dans la forêt, sous des sapins géants.

» La reine semblait heureuse, tranquille. Son visage gardait comme toujours sa fraîcheur reposée, — et cependant elle avait déjà travaillé quatre ou cinq heures, levée avant le jour, la première du château. Enfermée, à la lueur d'une lampe, dans un petit retiro luxueux, au milieu d'une tou-

relle, déjà elle avait fait sa tâche quotidienne, rédigé des lettres, des ordres, couvert plusieurs pages de sa belle écriture franche. Cela, pour être libre ensuite de s'occuper de ses hôtes, de se livrer tout entière aux réceptions de la journée, à la musique, à la causerie et aux jeux.

» Quelquefois le roi Charles était aussi de ces promenades du matin. — Il arrivait, boutonné comme toujours dans sa tunique militaire, ce roi qui a été un soldat admirable.

» Puisque j'ai prononcé son nom, qu'il me soit permis de dire aussi un mot de son aspect à la fois bienveillant et grave. Des traits d'une régularité et d'une finesse extrêmes encadrés dans une barbe très noire. Au front, un pli de réflexion profonde, de préoccupation peut-être, assombrissant habituellement le visage ; mais le sourire éclairant tout, — un sourire bon et attirant comme celui de la reine. Et tant de simplicité distinguée, tant de naturel dans la majesté royale ! Et pour ses hôtes, une si parfaite courtoisie !

» D'ordinaire, le roi s'isolait bientôt de quelques pas avec la princesse de Hohenzollern, et la reine elle-même, à cette époque-là, ne rompait plus les tête-à-tête de cette mère et de ce fils, unis par une si visible tendresse et qui allaient se quitter bientôt — (car je me rappelle aussi cette journée d'adieux où la princesse repartit pour l'Allemagne et où nous allâmes tous la reconduire jusqu'à la frontière d'Autriche). C'est avec un sentiment de vénération tout spécial que je la retrouve dans mon souvenir, cette princesse-mère, encore si jolie, malgré les années, dans ses longues dentelles et ses robes noires de vieille dame ; elle me paraissait être l'idéal de la princesse, — et aussi l'idéal de la mère, ayant une ressemblance avec la mienne lorsqu'elle regardait son fils...

» Comme je ne suis pas Roumain, comme je ne reviendrai sans doute jamais dans ce lointain château où j'ai été honoré d'une si inoubliable hospitalité, je me sens absolument libre de dire combien cette famille royale est de tout point exquise ; je voudrais seulement savoir exprimer cela dans des termes à part, ne ressemblant pas à des éloges de courtisan... »

Nous voudrions, nous aussi, avoir une mince parcelle du talent de Pierre Loti pour dire, sans être plus que lui taxé de courtisanerie, quelle profonde vénération avait su inspirer à

tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, l'Auguste Mère du roi Charles de Roumanie, S. A. R. la Princesse Douairière Joséphine de Hohenzollern.

Au cours d'une longue mission à la Cour Royale de Belgique, il nous a été donné d'être admis, en plusieurs circonstances, auprès de cette admirable Princesse, et d'être le témoin privilégié de la tendresse infinie qu'Elle portait à Ses Enfants, dont Elle était adorée.

Fille de Stéphanie de Beauharnais, (la fille adoptive de l'empereur Napoléon I^{er}) et mariée en 1834 à S. A. R. le Prince Antoine de Hohenzollern, S. A. R. la Princesse Joséphine de Hohenzollern a été enlevée à l'affection des Siens le 19 juin 1900.

6. — CARMEN SYLVA. ASTRA. *Paris, Librairie académique Didier, Perrin et C^{ie}, libraires-éditeurs* (de l'imprimerie A. Nézan, à Mayenne — ou de l'imprimerie Émile Colin, à Lagny), 1890, in-18 de 2 ff de titre, 305 pages et 1 f. blanc.

A eu plusieurs éditions.

Traduit (par A. Chevalier) du roman du même nom (voyez la 1^{re} partie, n^o 17).

7. — CONTES, POÉSIES, PENSÉES, PAR CARMEN SYLVA (REINE DE ROUMANIE). — Traduction inédite autorisée par Sa Majesté La Reine de Roumanie, avec étude sur la vie et l'œuvre de Carmen Sylva, par Charles Simond. *Paris, Gautier* (de l'imprimerie Burdin et C^{ie}, à Angers) 1890, in-8^o de 32 pp. (paginées 97 à 128).

Nouvelle Bibliothèque populaire à 10 centimes. N^o 196.

Il existe des exemplaires avec une couverture sur laquelle on lit : *Nouvelle Bibliothèque populaire 10 centimes. CARMEN SYLVA. CONTES-POÉSIES-PENSÉES. Henri Gautier, éditeur, Paris. N^o 196.*

Cette plaquette renferme les morceaux suivants :

- Page 97. *Notice bibliographique* (par Charles Simond) ;
 Page 98. LA PETITE FÉE DES CONTES ET LÉGENDES, conte roumain (1) ;
 Page 105 LA FILLE DE DÉCÉBALE (Extrait de *Die Jahrhunderterte — A travers les siècles* ; voyez la 1^{re} partie, n^o 15).
 Page 115. L'ÎLE AUX SERPENTS (Idem) ;
 Page 122. LA MÈRE D'ÉTIENNE-LE-GRAND (Idem) ;
 Page 125. SCHALGA, LÉGENDE (Idem) ;
 Page 127. POÉSIES : « *Distinctement, elle a dit : Mère...* (Extrait de *Meine Ruh — Monrepos* ; voyez la 1^{re} partie, n^o 14) ;
 — LA POSTE (Idem) ;
 Page 128. PENSÉES (Extrait des *Pensées d'une Reine* ; voyez la 1^{re} partie, n^o 8).

8. — LES CONTES D'ORIENT ET D'OCCIDENT, PAR CH. SIMOND. Contes égyptiens, indiens, persans, arabes, russes, hongrois, serbes, roumains, scandinaves, néerlandais, anglais, allemands, italiens, espagnols. *Paris, Lecène et Oudin* (de l'imprimerie Oudin, à Poitiers) 1890, in-4^o de 320 pages. — Avec des illustrations de Bouisset et de Gil Baer.

Nouvelle Bibliothèque illustrée de vulgarisation.

Contient (page 109) un conte roumain (de Carmen Sylva) intitulé : *La petite Fée des Contes et Légendes*. — Portrait de Carmen Sylva.

9. — LE ROMAN D'UNE PRINCESSE, PAR CARMEN SYLVA. *Paris, Librairie académique Didier, Perrin et C^{ie}* (de l'imprimerie Nézan, à Mayenne — ou de l'imprimerie Emile Colin, à Lagny) 1891, in-18 jésus de 2 ff. de titre et 300 pages.

(1) Voyez *Les Contes d'Orient et d'Occident*, ci-dessous.

A eu plusieurs éditions.

C'est la traduction (par A. Chevalier) de AUS ZWEI WELTEN (*Deux Mondes* : voyez la 1^{re} partie, n^o 11).

10. — CARMEN SYLVA. TROIS NOUVELLES TRADUITES DE L'ALLEMAND PAR LÉO BACHELIN ET JULES BRUN. *Evreux, Charles Hérissey, imprimeur*, 1892, in-18 jésus de 2 ff. de titre, 278 pages et la *Table*.

Tiré à 63 exemplaires numérotés, dont 3 sur papier de Hollande. — N'a pas été mis dans le commerce.

En réalité, ce volume a été édité par Calmann Lévy, et il existe même des exemplaires avec son nom. Mais comme une des nouvelles qu'il renferme, VENGEANCE, avait paru dans la *Revue des Deux-Mondes* en vertu d'une autorisation antérieure accordée à un autre traducteur (A. Chevalier), MM. Léo Bachelin et Jules Brun arrêterent le tirage, et Calmann Lévy substitua à son nom celui de l'imprimeur.

Les trois *Nouvelles* contenues dans ce volume sont :

1^o VENGEANCE (pp. 1-80) (*Rache* : voyez la 1^{re} partie, n^o 24).

2^o ENCHAINÉ (pp. 81-242) (*In Fesseln* — qui a reparu, la même année, sous ce titre : MARIÉ, dans le *Temps* (1), et en volume séparé, à la *Librairie académique Didier* : voyez la 1^{re} partie, n^o 21)

3^o UN ENTERREMENT AUX CARPATHES (pp. 243-278) (*Ein Begräbniss in den Karpathen* : voyez la 1^{re} partie, n^o 21).

11. — CARMEN SYLVA. MARIÉ. *Paris. Librairie académique Didier, Perrin et C^{ie}, libraires éditeurs* (de l'imprimerie de l'Ouest, A. Nezan, à Mayenne — ou de l'imprimerie Colin, à Lagny) 1892, in-18 de 2 ff. de titre et 271 pages.

A eu plusieurs éditions.

(1) Voyez ci-dessous.

MARIÉ, la nouvelle par laquelle s'ouvre ce volume, est la traduction (par A. Chevalier) de : IN FESSELN (*Enchainé*), qui avait paru en 1888 dans le volume intitulé : *In der Irre* (voyez la 1^{re} partie, n° 21). MARIÉ a été publié également dans le *Temps* (voyez plus loin), par un traducteur qui nous est inconnu, et dont la traduction diffère et de celle de MM. Léo Bachelin et Jules Brun (voyez le n° précédent) et de celle de M. A. Chevalier.

On trouve à la suite de MARIÉ :

Page 139 : VENGEANCE (voyez RACHE, 1^{re} partie, n° 24).

Page 213 : MAREILLI; c'est la traduction de la nouvelle : SEI RUHIG, MÜTTI, publiée dans IN DER IRRE (voyez la 1^{re} partie, n° 21).

Page 229 : DANS LES CARPATHES : c'est la traduction de la nouvelle : EIN BEGRÄBNISS IN DEN KARPATHEN, publiée dans IN DER IRRE (voyez la 1^{re} partie, n° 21).

Page 259 : HORIA, traduction de la nouvelle du même nom, publiée dans RACHE (voyez la 1^{re} partie, n° 24).

— Ces différentes nouvelles ont été traduites par A. Chevalier.

12. — CARMEN SYLVA (ÉLISABETH, REINE DE ROUMANIE). LA SERVITUDE DE PELESCH. CONTE AUTOBIOGRAPHIQUE TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR L. BACHELIN ET J. BRUN, AVEC UNE INTRODUCTION ET UN COMMENTAIRE. Paris, Alphonse Lemerre (de l'imprimerie A. Lemerre, à Paris) 1893, in-18 jésus de 2 ff de titre et 168 pp. plus l'*Achévé d'imprimer*. — Réimprimé en 1894.

Bibliothèque contemporaine.

L'*Introduction* de M. Jules Brun est aux pages 1-59.

PP. 61 et suivantes : LA SERVITUDE DE PELESCH (voyez la 1^{re} partie, n° 23).

MM. Bachelin et Brun donnent sur la région vraiment

féerique où nous transporte ce conte les intéressants détails qui suivent :

« C'est en 1871 que le prince Charles et la princesse Elisabeth vinrent pour la première fois passer l'été à Sinaïa, loin de l'étouffante chaleur de la plaine, dans la saine atmosphère des alpestres altitudes.

» Sinaïa est assis au cœur des Carpathes roumaines, exactement à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la partie la plus accidentée de la vallée de la Prahova ; et la gorge latérale formée là par le Pelesch, où fut édifié le château royal, est sans contredit un des sites les plus sauvagement poétiques que l'on puisse voir, avec les hautes cimes qui le dominant, les bois profonds qui l'envahissent et le torrent écumeux qui y bruit.

» Au-dessous de la région à jamais inviolable des mornes gris, arides et dénudés, où nichent les aigles, où vaguent les chamois, où se cavent les ours, il n'y avait jadis, pour animer un peu cette solitude, que le vieux monastère à la silhouette humble et recueillie, dont la nouvelle ville a pris le nom ; et le voyageur qui y a passé il y a vingt ans se croirait le jouet d'un songe, s'il refaisait aujourd'hui le voyage, en trouvant dans cette vallée déserte, d'abord l'un des plus merveilleux châteaux modernes, puis l'une des plus coquettes stations mondaines de l'Europe, avec ses grands hôtels entourés de vastes promenades, son luxe d'équipages et de livrées, ses centaines d'habitations de plaisance, villas à l'italienne, chalets suisses, fantaisistes bastides ou maisonnettes rustiques, — tout cela donnant une impression de vie élégante et facile.

» A défaut d'autre demeure, c'est au monastère, où l'on avait aménagé des cellules de moines pour les recevoir, que les hôtes princiers descendirent pour la première fois, il y a vingt-deux ans, et c'est là encore, n'ayant pas le choix, qu'ils élurent domicile plusieurs étés de suite.

» Bien souvent leurs promenades avaient conduit les souverains le long du Pelesch qui coule dans le ravin, sous les murs du couvent. La combe qu'il forme semblait d'ailleurs comme préparée à souhait pour un palais enchanté, — assez isolée pour être à perpétuité une retraite en pleine nature, assez large vers le bas pour offrir l'emplacement d'un château royal, avec ses dépendances, son jardin et son parc. Aussi

bien est-ce dans ce val romantique, fermé du côté de la Prahova par un éperon naturel de la montagne et grandiosement entouré vers le fond par les cimes rocheuses des Buceci, que le roi résolut de bâtir son castel auquel il a donné le nom même du torrent, le créateur originel et premier du site où devait s'élever la résidence.

» Le décor et l'édifice sont si intimement unis l'un à l'autre qu'ils forment un tout inséparable. On croirait que sous le coup d'une baguette magique, la roche primitive s'est changée en murailles pour former les fondations, les sapins séculaires en charpente pour s'agencer en tourelles, les berceaux des arbres en consoles pour se disposer en galeries, l'éternel torrent en aqueducs pour jaillir en jets d'eau, — tellement ce castel semble, pour employer l'expression des peintres, comme la fabrique idéale de ce romantique paysage dont on le dirait issu.

» Assurément il ne s'agit pas du rêve maladif d'un Louis de Bavière, d'un palais à la Louis XIV, trop vastement imaginé pour être jamais achevé. Non, le roi Charles, en monarque sage, capable d'exécuter avec patience ce qu'il a conçu avec audace, a élevé là un monument de ferme volonté, d'intelligence pondérée et de parfait bon goût, à la fois château par son architecture, villa par sa situation et musée par les trésors artistiques qu'il renferme.

» Un palais florentin, un manoir français des bords de la Loire, toutes les solennelles ordonnances de la Renaissance classique, avec leurs grandes lignes horizontales, eussent détonné dans cette ambiance accidentée et fruste; un château à la silhouette hardiment découpée, aux lignes résolument verticales, pouvait seul s'harmoniser à celles du paysage; il fallait donc trouver un style qui ne fût point en désaccord avec le redoutable voisinage de toutes ces crêtes ébréchées qui semblent les ruines foudroyées d'une forteresse de titans.

» L'architecte triompha de cette difficulté en s'inspirant des motifs de la Renaissance allemande du xv^e siècle, où de nombreux ressouvenirs des formes gothiques ont persisté dans les profils élancés et les combles à pignons. Partout, sous ces toits sommés de clochetons, éperonnés aux angles de gargouilles chimériques et hérissés d'épis et de fleurs en fer forgé, ce ne sont que fenêtres en encorbellement, coins

de chambre à galerie, tourelles d'angle qui ménagent dans les pièces régulières des retraites où l'on peut s'isoler et qui s'accusent sur le champ des façades par des ressauts, des saillies et des accidents multiples.

» Un massif donjon carré s'élève à l'angle occidental du château ; décoratif avant tout, il sert de bonne grâce d'horloge et de beffroi. Les grandes baies dont il est percé, les charmantes galeries qui courent autour des quatre faces, les gracieux grillages en fer forgé qui décorent les fenêtres, lui ôtent l'aspect maussade des grosses tours du moyen-âge. Mais tout inoffensif et humanisé qu'il soit, ce donjon, qui commande par sa haute taille à toute la toiture du bâtiment au manteau d'ardoise chevronné de noir et de rouge, suffit à donner au castel un cachet seigneurial des plus saisissants.

» Ce qui d'autre part frappe surtout, dans l'ensemble de l'édifice et dès l'extérieur, c'est l'heureux emploi du bois : les vérandas reliant de colonne en colonne les principaux corps de bâtiment, les sveltes balcons suspendus comme des passerelles aux étages des tours, les boiseries ajourées qui les enrichissent, les poutraisons apparentes dans les murs briquetés, les pannes et les chevrons enchevêtrés qui étayent les pignons, — l'ensemble de cette architecture ligneuse qui revêt la maçonnerie comme d'une dentelle amenueisée, imprime par sa légèreté à ce castel aux substructions en appareil polygonal un air rustique et simple qui plaît d'autant plus qu'il est mieux approprié à l'idyllisme montagnoux du site. S'il est vrai que l'architecture de la vallée c'est le chalet, et celle du rocher le château-fort, on peut dire que Castel-Pelesch, qui commence en forteresse pour finir en chalet, marie ces deux éléments de très habile façon.

» Tel il paraît le jour, sous les soleils de l'été, formant le centre d'un cirque de montagnes, avec la forêt l'environnant de toutes parts. Et quelle forêt ! aussi sombre, aussi mystérieuse que celle qui enserrait le château de la Belle au bois dormant, où jamais n'a retenti le bruit de la cognée, où depuis des siècles les sapins géants tombant de vieillesse, écroulés les uns sur les autres, se couchent pour mourir, bientôt ensevelis sous un linceul de mousses et de fougères, parmi l'éternelle verdure de la jeune futaie qui s'élève.

» Mais il est un autre spectacle que je voudrais évoquer, celui du château par une nuit de fête, illuminé du dedans et

du dehors, solitairement radieux de lumière et bruyant de musique, au milieu de son imposant décor de montagnes rêveusement endormies sous le clair de lune : ici les irradiances colorées projetées par les vitraux, là les ombres noires des tourelles en saillie, ailleurs la claire réverbération des lampes à incandescence luisant sur l'exèdre de la terrasse ou semant une pluie d'étoiles sur les fontaines et la vasque du jet d'eau ; et comme repoussoir à ce premier plan lumineux, d'abord la forêt primitive, mystérieusement ténébreuse, puis les grandes Carpathes dressant vers les astres leurs hautes cimes chenues, — un spectacle féerique, tel que l'art le plus raffiné et la nature la plus romantique peuvent seuls le créer dans le songe d'une nuit d'été.

» Aussi que d'efforts il a fallu pour réaliser ce rêve ! Que de bras ont peiné ! que de têtes ont pensé ! Et quelle fortune dépensée dans ce coin, jadis ignoré de l'Europe, puisque, tout compte fait, le total des sommes payées pour la construction, l'aménagement et l'ameublement atteint près de sept millions !

» N'est-ce pas avec un légitime orgueil que le roi de Roumanie a pu encastrier dans la muraille, à l'entrée de l'escalier d'honneur, ce lapidaire quatrain, composé par le poète Alecsandri à l'occasion de l'inauguration du château :

*Moi Charles et mon peuple
Avons bâti, dans un commun amour et désir,
En temps de guerre au peuple son royaume,
En temps de paix à moi mon palais. »*

13. — CARMEN SYLVA. LA LÉGENDE DE LA BONNE REINE, TRADUITE D'APRÈS UN MANUSCRIT ALLEMAND INÉDIT PAR GEORGES A. MANDY. Bucarest, Edition de l'Institut des Arts graphiques « Minerva », 1899, in-16 de 1 f. (pour le faux-titre) et 16 pp. Édition encadrée.

A été également traduit en roumain (voyez plus loin, TRADUCTIONS ROUMAINES).

Le conte allemand, dont cette plaquette est la traduction,

a paru en 1900 dans le volume intitulé : MÄRCHEN EINER KÖNIGIN, sous ce titre : *Das Märchen von der hilfreichen Königin* (voyez la première partie, n° 42).

Réimprimé, en 1900, dans la *Revue des Revues*. (1)

14. — CARMEN SYLVA. LE HÊTRE ROUGE. TRADUCTION DE GEORGES A. MANDY. ILLUSTRÉ PAR LA PHOTOGRAPHIE D'APRÈS NATURE. AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR. *Paris, Librairie Nilsson, Per Lamm successeur*, (de l'imprimerie Ed. Crété, à Corbeil) S. d. (1899), in-16 de 146 pp. et 4 ff. n. ch. Figures

Page 21 : LE HÊTRE ROUGE.

Page 101 : C'ÉTAIT SI SIMPLE.

Ces deux nouvelles, extraites du volume intitulé HANDZEICHNUNGEN, avaient déjà été traduites par M. Félix Salles, en 1884.

15. — CARMEN SYLVA. PAR LA LOI, TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR GEORGES A. MANDY. *Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques. Librairie Paul Ollendorff* (de l'imprimerie Ch. Hérissey, à Evreux) 1899, in-18 de 2 ff. de titre, 181 pages et la Table.

Illustrations de Minartz. N° 19 de la Collection Ollendorff illustrée.

Page 1 : UNE LETTRE.

Page 89 : UNE FEUILLE AU VENT.

Ces deux nouvelles, extraites du volume intitulé HANDZEICHNUNGEN, avaient déjà été traduites par M. Félix Salles, en 1884.

(1) Rappelons que le volume de Carmen Sylva intitulé : MONSIEUR HAMPELMANN, et publié à Bucarest, en 1898, renferme aussi une traduction en français.

16. — CARMEN SYLVA. LES PETITES BOTTINES. SAYNÈTE EN DEUX ACTES. *Bucarest, Socec, 1900*, pet. in-4° de 49 pages.
Couverture illustrée.

C'est la traduction, faite par M. J. de Linche-Slatineano, de la pièce intitulée : *Um ein Paar Stiefelchen*, imprimée à Neuwied, et dont nous avons parlé dans notre première partie, sous le n° 28.

Cette version française en 2 actes et 3 tableaux a été représentée le 29 février (12 mars) 1900 par des artistes-amateurs, à Bucarest, au profit d'une œuvre de bienfaisance.

17. — CARMEN SYLVA. NÉRÉIDE. TRADUCTION DE GEORGES A. MANDY. *Bucarest, Edition d'œuvres littéraires et artistiques, 1901, in-16 de 55 pages. Collection Eglantine.*

Il a été tiré 50 exemplaires de luxe, numérotés à la presse 1-50.

C'est la traduction de la nouvelle intitulée : *Meerweibchen*, parue dans *Handzeichnungen* (voyez la 1^{re} partie, n° 12).

Telles sont les principales œuvres de Carmen Sylva qui ont été traduites en français et publiées séparément. — Ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire plus haut, à propos des traductions anglaises, nous avons exclu volontairement de notre travail l'énumération des nouvelles, contes, poésies, articles, etc., de l'Auguste Ecrivain publiés dans les périodiques des divers pays. En pareille matière, il faut ou tout signaler, ou risquer d'être incomplet et de paraître mal documenté. Mentionnons toutefois, comme nous l'avons fait pour les traductions anglaises, et à titre de simples indications, de renseignements destinés à ouvrir la voie aux bibliographes futurs, les œuvres suivantes publiées dans des journaux ou des périodiques français :

- Une Erreur (Es war ein Irrthum)* — traduit par A. Chevalier (*Le Correspondant*, 1891).
- Une Histoire d'enfant (Eine Kindergeschichte)* — du même traducteur (*Le Journal des Demoiselles*, 1891). (1)
- Marié (In Fesseln)* (*Le Temps*, 17 juillet — 2 août 1891). (2)
- Vengeance (Rache)* — du même traducteur (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1892). (3)
- Fidélité (Pietrele Doamnei)* — du même traducteur (*Le Magazine littéraire*, 1896). (4)
- La Légende de la bonne Reine* (*Revue des Revues*, t. XXXIII, 1900) — Voyez ci-dessus le n° 13; cf: TRADUCTIONS ROUMAINES.
- La Mère d'Etienne le Grand.* — *Le Caraiman*: traduction de Jane Finelle (*Revue des Revues*, 1897; t. IV). — Ces deux nouvelles sont extraites : la première de : *Durch die Jahrhunderte* (voyez ci-dessus le n° 15); la seconde de : *Pelesch-Märchen* (voyez ci-dessus le n° 9).
- Chacklin (Le Ceahleu)*. (*La Revue*, t. XLII, 1902). (5)
- Puiu, la dernière née* (*La Revue*, t. XLII, 1902). (6)

Toutes ces diverses publications sont des traductions.

Les *Poésies* de Carmen Sylva sont moins connues en France que ses nouvelles en prose : nous savons que Leconte de Lisle, qui professait une grande admiration pour le talent poétique de l'Auguste Ecrivain, avait traduit DÀMON (imprimé dans MEINE RUH); mais nous ne croyons pas que cette traduction ait vu le jour. — On peut lire dans le *Mois littéraire et pittoresque* (t. IV, de 1900), la traduction en vers français d'une charmante pièce de vers intitulée : *Chanson de la Marraine*, et qui avait servi d'envoi à une couverture en dentelle, que Sa Majesté la Reine avait brodée pour Son

(1) Ces deux nouvelles sont extraites du volume intitulé : *In der Irre* par Dito et Idem (voyez ci-dessus le n° 21).

(2) Extrait du volume intitulé : *In der Irre* (voyez ci-dessus le n° 21).

(3) Une autre traduction de *Vengeance* a paru, nous assure-t-on, dans un journal suisse : *Le Semeur*.

(4) Extrait du volume intitulé : *Durch die Jahrhunderte* (voyez ci-dessus le n° 15). — A reparu sous ce titre : *Les Roches de la Dame*, dans la *Revue*, t. XLII, 1902.

(5) Extrait de *Pelesch-Märchen* (voyez ci-dessus le n° 9).

(6) Extrait du même recueil. — Cf. TRADUCTIONS ROUMAINES.

Auguste Filleul, le petit Prince Charles de Roumanie (1). D'autres poésies de Carmen Sylva ont été traduites en prose par E. Sergy, dans le volume intitulé : *Carmen Sylva etc.* (voyez plus loin : *Biographies*). On trouvera, au cours et à la fin du présent volume, la traduction en vers français d'un assez grand nombre de poésies de Carmen Sylva.

Pour terminer avec les œuvres françaises de notre Auteur, nous rappellerons ici quelques publications originales — c'est-à-dire écrites en français par Carmen Sylva — que nous n'avons pas mentionnées dans la première partie de notre travail :

Un article consacré au grand poète roumain Vasile Alexandri, et publié dans la *Bibliothèque Internationale de l'Alliance scientifique* ; tome II, fascicule 1 de 1895 ; —

La Femme dans les sports modernes (*La Revue et Revue des Revues*, t. XXXIV, 1900).

La haute noblesse de la Femme (*La Revue*, t. XLI, 1902).

La Femme roumaine (*La Beauté féminine dans l'univers ; dans les Annales Politiques et Littéraires*, n° 1017^{bis}, du 21 décembre 1902).

VI. TRADUCTIONS HONGROISES.

1. — CARMEN SYLVA. EGY IMA. ELBESZÉLÉS FORDITOTTA B. BÜTTNER LINA. *Budapest L. Aigner*, 1882, in-16 : 176 pages.

CARMEN SYLVA. *Une Prière. Conte traduit par Lina B. Büttner. Budapest, L. Aigner, 1882.*

Voyez la 1^{re} partie, n° 10.

2. — CARMEN SYLVA. JEHOVA. FORDITOTTA GOLDIS JANOS. *Arad, Lampel fiaj*, 1884, in-8° : 35 pp. Texte encadré.

(1) Cette couverture, exposée en 1900 à l'Exposition Universelle de Paris, a valu une médaille d'or à Sa Majesté la Reine de Roumanie.

CARMEN SYLVA. *Jehovah, traduit par Jean Goldis. Arad, Lampel fils, 1884.*

Voyez la 1^{re} partie, n^o 6.

3. — CARMEN SYLVA. RAJZOK. FORDITOTTA HARMATH LUJZA. *Budapest, L. Aigner, 1885, in-8^o : 136 pp.*

CARMEN SYLVA. *Esquisses (Handzeichnungen) traduites par Louise Harmath. Budapest, L. Aigner, 1885.*

Voyez la 1^{re} partie, n^o 12

4. — CARMEN SYLVA PELES MESÉI. FORDITOTTA GIDOFALVI GÉZA. *Nagy Szeben. Révai testvérek, s. d., in-8^o : 198 pp.*

CARMEN SYLVA *Contes du Pelesch, traduits par Géza Gidofalvi. Nagy Szeben, Révai frères ; s. d.*

Voyez la 1^{re} partie, n^o 9.

5. — CARMEN SYLVA. A SZENVEDÉS FÖLDI VADORLASA. FORDITOTTA KACSAKNÉ LUKACS ROZA. *Kolozsvár, Hiracsek, 1890, in-8^o : 192 pp.*

CARMEN SYLVA. *Le Pèlerinage de la Douleur, etc. (Leidens Erdengang). Traduit par Madame Kacsak, née Rosa Lukacs. Kolozsvár, Hiracsek, 1890.*

Voyez la 1^{re} partie, n^o 7.

6. — CARMEN SYLVA. KET VILAGBOL FORDITOTTA HARMATH LUJZA. *Budapest, Révai testvérek, 1890, in-8^o : 256 pp.*

CARMEN SYLVA. *Deux Mondes (Aus zwei Welten). Traduit par Louise Harmath. Budapest, frères Révai, 1890.*

Voyez la 1^{re} partie, n^o 11.

7. — CARMEN SYLVA. KI KOPOG? ELBESZÉLÉS, BEVEZETÉSÜL EGY RAJZ IRTA PIERRE LOTI FRANCZIABOL FORDITOTTA WOHL JANKA. *Budapest, Athenæum*, 1891, in-8° : 254 pp.

CARMEN SYLVA. *Qui frappe? Conte avec préface de Pierre Loti. Traduit du français par Jeanne Wohl. Budapest, Athenæum*, 1891, in-8°.

Voyez la 1^{re} partie, n° 19

8. — CARMEN SYLVA. HAZASSAG SZERELEM NÉLKÜL. REGÉNY FORDITOTTA DUGOVICH IMRE. PATAKY LASZLO EREDETI RAJZAIVAL. *Budapest, Könyves Kalman r. t.*, 1893, in-8° : 158 pp.

CARMEN SYLVA. *Mariage sans amour. (Marié). Traduit par Emerich Dugovich avec gravures de Ladislas Pataky. Budapest, Société anonyme « Könyves Kalman, »* 1893.

Voyez la 1^{re} partie, n° 21.

9. — CARMEN SYLVA ÉS MITE KREMNITZ. ASTRA. FORDITOTTA HARMATH LUJZA. *Grosz, Luszt és Testy, s. d.*, in-16 : 224 pp.

CARMEN SYLVA et MITE KREMNITZ. *Astra. Traduit par Louise Harmath. Grosz, Luszt et frères, s. d.*, in-16.

Voyez la 1^{re} partie, n° 17.

10. — CARMEN SYLVA. TABORI POSTA. FORDITOTTA FAY J. BÉLA. 2 köt. *Egy. regénytar.*

CARMEN SYLVA. *Poste militaire, traduit par J. Béla Fay. 2 volumes de la « Bibliothèque de romans universelle ».*

Voyez la 1^{re} partie, n° 20.

VII. TRADUCTIONS ITALIENNES.

1. — JEHOVAH DI CARMEN SYLVA. VERSIONE METRICA DI ANGELO CALVINO (*Jehovah, par*

Carmen Sylva, Traduction en vers par Angelo Calvino).

Publicazione autorizzata dall' Augusta Autrice. Roma, Eredi Botta, 1883, in-12 de 64 pages.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 6.

2. — CHI BUSSA? RACCONTO DI CARMEN SYLVA. *Milano, Sonzogno, s. d., in 18 de 89 pp. et la Table. Figg.*

Biblioteca Universale.

Traduction de QUI FRAPPE? (Voyez la 1^{re} partie, n^o 19.)
CHI BUSSA est précédé de la *Préface* (en traduction italienne) de Pierre Loti. (Voyez : TRADUCTIONS FRANÇAISES).

Une autre traduction de la même nouvelle a paru à *Milan*, chez *Alfredo Brigola et Cie*, en 1888, sous ce titre : *Si picchia*. (Traducteur : A. Miliani Vallemani).

3. — ASTRA. TRADOTTO DA EMMA PERODI. (*Astra, traduit par Emma Perodi*). *Milan, 1888.*

Voyez la 1^{re} partie, n^o 17.

4. — NOVELLE DI CARMEN SYLVA (ELISABETTA DI ROMANIA).

Una Preghiera — Una Lettera — Una Foglia al vento.

Milano, E. Sonzogno, 1888 et 1893, in-18 de 109 pp. Biblioteca Universale.

Notice sur CARMEN SYLVA, pp. 3-8.

5. — DA DUE SFERE. ROMANZO (*Deux Mondes*).
Traducteur : L. Ceracchini *Firenze, Civelli, 1891.*

Voyez la 1^{re} partie, n^o 11.

6. — I RACCONTI DEL PELESCH DI CARMEN SYLVA. TRADUZIONE AUTORIZZATA DALL'

AUTORE DI LUIGI PARPAGLIOLO. *Milano, Sonzogno*, 1892 et 1897, in-18 de 96 pp. et la *Table*.

	Pages
CARMEN SYLVA (Notice)	3
<i>Il Pelesch</i>	9
<i>Il picco del Desiderio</i> (Virful cu Dor)	11
<i>Furnica</i>	21
<i>I ŷipi</i>	29
<i>Pietra Arsa</i>	40
<i>Il lago</i>	45
<i>Il Caraiman</i>	52
<i>La grotta della Falomitzza</i>	57
<i>Omul</i>	63
<i>Il castello della strega</i> (Cetatea Babei)	81
<i>Puiu</i> (L'ultima nata)	92

Voyez la 1^{re} partie, n^o 9.

Un jeune littérateur italien, ami de la Roumanie et grand admirateur du talent de Carmen Sylva, M. Emilio Bosi, a traduit et fait paraître, dans une publication qui n'a eu qu'un seul numéro (*numero unico*), et qui est intitulée : *Il Natale*, la poésie de Carmen Sylva : KREUZ UND KRONE (1) (*Croce e Corona*). M. Bosi a également traduit une autre poésie de Carmen Sylva, dédiée à S. A. R. la Princesse Yolande, fille de LL. MM. le Roi et la Reine d'Italie — poésie inédite, croyons-nous, — et qui a paru également dans l'unique numéro d'une publication italienne, intitulée *Mater Suavisima*.

Enfin, le même écrivain a traduit en italien, sous le titre de *Pulicinella* le volume de Carmen Sylva : MONSIEUR HAMPELMANN (voyez la 1^{re} partie, n^o 38); nous ignorons si cette traduction a été imprimée.

7 — POESIE DI UNA REGINA. Versione di G. R. di S. *Milano*, 1894.

La traduction de ces *Poésies* est due à la Comtesse Marazzi (née Gina Roero di Settime). —

(1) Voyez *Thau* (Rosée) page 159 — et notre traduction (en vers français) à la fin du présent volume.

Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer ce volume, pour pouvoir le décrire avec quelque détail.

8. — CARMEN SYLVA (ELISABETTA, REGINA DI ROMANIA) LA SCHIAVITU DI PELESCH. RACCONTO AUTOBIOGRAFICO. TRADUZIONE DI PILADE BELTRAME. *Milano, Carlo Aliprandi (Tipografia G. Abbiati, Milano) S. d., in-16 de 132 pages. Portrait.*

La traduction de la SERVITUDE DE PELESCH est précédée d'une notice sur CARMEN SYLVA par Pilade Beltrame pp. 7-16).

Voyez la 1^{re} partie, n^o 23.

Une autre traduction italienne de la SERVITUDE DE PELESCH est intitulée : LA SERVITU DEL PELESCH. *Traduzione del Tedesco con note de Roberto Fava Bucarest, typographie N. Voicou, 1897, in-18 de 106 pages.*

VIII. TRADUCTIONS NÉERLANDAISES. (I)

1. — ASTRA. ROMAN. VERT. D. F. SMIT KLEINE. (*Astra. Roman traduit par F. Smit Kleine*) *Amsterdam, P. N. v. Kampen et fils, 1890.*

La 1^{re} édition avait paru chez les mêmes éditeurs en 1886 (2 volumes).

Voyez la 1^{re} partie, n^o 17.

Il existe de F. Smit Kleine un volume intitulé : RUMEENSCHER HARPTONEN. ZANGEN, ETC. (*Sons de harpe roumaine. Poèmes etc.*) *Amsterdam, 1891, in-4^o (non mis dans le commerce et tiré à 100 exemplaires).*

(1) Les traductions néerlandaises sont rangées par ordre alphabétique.

2. — * (1) CASTEL PELESCH. NAAR HET DUITSCH BEW. D. CORNÉLIE HUYGENS (*Castel Pelesch*. Traduit de l'allemand par Cornélie Huygens). *Amsterdam, L. J. Veen, 1898*. Troisième édition.

Les 1^{re} et 2^e éditions ont paru chez le même éditeur en 1889 et 1893.

Nous supposons que c'est une traduction de la *Servitude de Pelesch* (voyez la 1^{re} partie, n^o 23.)

3. — * DEFICIT. ROMAN (*Déficit*. Roman). *Amsterdam, L. J. Veen, 1898*; 2 volumes. Deuxième édition.

La première édition — également en 2 volumes — avait paru chez le même éditeur en 1893.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 26.

4. — * DOOR ALLE EEUWEN. VERT D. CORNÉLIE HUYGENS (*A travers les siècles*. Traduit par Cornélie Huygens). *Amsterdam, L. J. Veen, 1898*. Troisième édition.

La 1^{re} édition (*Ibid. id.*), est de 1888; — la 2^e édit. (*Ibid. id.*), de 1893.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 15.

5. — * EEN GEBED. NOVELLE. UIT HET HOOGD. D. F. SMIT KLEINE (*Une Prière*. Nouvelle traduite de l'allemand par F. Smit Kleine). *Amsterdam, L. J. Veen, 1899*. Troisième édition.

La première édition avait paru à *Utrecht*, chez *L. J. Beyers*, en 1883; la seconde édition a été donnée par *L. J. Veen*, d'*Amsterdam*, en 1891.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 10.

(1) Les traductions précédées d'un astérisque font partie des éditions collectives néerlandaises mentionnées plus bas.

6. — ER WORDT GEKLOPT. NOVELLE UIT HET HOOGD. D. C. HUYGENS (*On frappe*. Nouvelle traduite de l'allemand par C. Huygens). Amsterdam, P. N. van Kampen et fils, 1887.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 19.

7. — GEDACHTEN EENER KONINGIN. (*Les Pensées d'une Reine*). Amsterdam, L. J. Veen, 1898, pet. in-8^o. — Cinquième édition.

La première édition de cette traduction avait paru, dès 1882, à Sneek, chez H. Pyttersen. Le même éditeur en a donné, en 1884, une seconde édition (in-32), et une troisième, avec des augmentations, en 1889 (in-8^o; très probablement d'après la deuxième édition française).

Voyez la 1^{re} partie, n^o 8.

8. — GEDACHTEN. NAAR « VOMM AMBOSS » BEW. D. C. HUYGENS. (Pensées extraites du recueil intitulé : « Sorti de l'enclume » et traduites par C. Huygens). Amsterdam, L. J. Veen, 1890, pet. in-8^o.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 29.

9. — GEDENKBOEKJE GEDACHTEN UIT CARMEN SYLVA'S WERKEN, VERZ. D. N. B. ROOZEN. (*Petit recueil de pensées extraites des Œuvres de Carmen Sylva et traduites p. N. B. Roozen*). Amsterdam, L. J. Veen, 1895. Troisième édition.

La première édition, parue chez A. Rössing, à Amsterdam, est de 1889; la seconde, publiée par L. J. Veen, d'Amsterdam, est de 1892.

Ce doit être le même recueil que celui dont nous avons donné la description sous le n^o 31 de notre première partie, et qui a été édité à Barmen, par A. Lewin.

10. — JEHOVA. VERT. D. F. SMIT KLEINE (*Jehovah*, traduit par F. Smit Kleine). *Utrecht, L. J. Beyers*, 1882.

Voyez la 1^{re} partie, n° 6.

11. — * MITE KREMnitz. UIT HET LAND DER DUMBOVITZA (*Mite Kremnitz. Du pays de la Dimbovitza*). *Amsterdam, L. J. Veen*, 1899, 3 volumes.

S'agit-il, sous ce n°, d'un ouvrage de Madame Mite Kremnitz, comme semble l'indiquer le titre ? ou bien d'un recueil d'œuvres dues à la collaboration de Carmen Sylva et de Madame Mite Kremnitz ? C'est ce qu'il ne nous a pas été donné de constater. Si nous citons cette traduction, c'est qu'elle a été comprise par les éditeurs dans l'édition *collective* des *Œuvres* de Carmen Sylva (voyez plus bas). (1)

12. — MOZAÏEK. KEUR VAN DE SCHOONSTE GEDACHTEN UIT DE WERKEN VAN CARMEN SYLVA. (*Mosaïque. Recueil des plus belles pensées extraites des Œuvres de Carmen Sylva*). *Arnheim, Ybe Ybes et Cie*, 1889, pet. in-8°.

13. — MYN RYN. BEW. D. N. B. ROOZEN. (*Mon Rhin!* traduit par N. B. Roozen). *Harlem, Küppers et Laurey*, 1889, pet. in-8°.

Voyez la 1^{re} partie, n° 13.

14. — * MYN RUST. VERT. D. FIORE DELLA NEVE. (*Monrepos*, traduit par Fiore della Neve). *Sneek, H. Pyttersen*, 1886, pet. in 8°.

(1) Il existe un volume allemand, intitulé : MENSCHENLEID UND MENSCHENFREUD. *Erzählungen aus Carmen Sylvas Königreich, von M. Olivar*. (Dresde, Leipzig et Vienne, 1895, in 8°). — Ce volume contient des récits dont la scène se passe en Roumanie.

Deuxième édition, *Amsterdam, L. J. Veen*, 1899.
Voyez la 1^{re} partie, n^o 9.

15. — * OP DWAALWEGEN. NOVELLEN. (*Dans l'erre-
reur. Nouvelles*). *Amsterdam, L. J. Veen*, 1888
(1^{re} édition); — *Ibid. id.*, 1892 (2^e édition); — *Ibid.
id.*, 1898 (3^e édition).

La première édition était en deux volumes.
Voyez la 1^{re} partie, n^o 21.

16. — * OP LYDENSPADEN. VERT. D. MARIE VAN
BUNSEN. (*Le Pèlerinage de la douleur etc. Traduit
par Marie de Bunsen*). *Amsterdam, L. J. Veen*,
1890; — seconde édition, en 1898.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 7.

17. — TEEKENINGEN EN SCHETSEN. UIT HET
DUITSCH VERT. D. TINA V. D. TUUK. (*Dessins et
Croquis. Traduit de l'allemand par Tina de Tuuk*).
Deventer, A. D. Treffers, 1885 (1^{re} édition; — *Ibid.
id.*, 1888 (2^e édition).

Voyez la 1^{re} partie, n^o 12.

18. — TROUW. NAAR HET DUIJSCH. *Amsterdam,
Eisendrath Bzn.* 1898.

Nous ignorons de quel ouvrage de Carmen Sylva est tra-
duit le volume ci-dessus mentionné; de *Marië*, nous a-t-on
affirmé. (Voyez la 1^{re} partie, n^o 21).

19. — * UIT TWEE WERELDEN. ROMAN. (*Deux-Mon-
des, Roman*). *Amsterdam, L. J. Veen*, 1898. Troi-
sième édition.

La 1^{re} édition (en deux volumes, *Ibid. id.*) avait paru en 1887; la 2^e édition (*Ibid. id.*) est de 1892.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 11.

- 20 — * VELDPOST. ROMAN (*Poste militaire Roman*)
Amsterdam, L. J. Veen, 1899 — Quatrième édition.

1^{re} édition (*Ibid., id.*, en 2 volumes) 1887.

2^e édition (*Ibid., id.*). 1893.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 20.

21. — * WRAAK. BEW. D. C HUYGENS (*Vengeance*.
Traduit par C. Huygens). Amsterdam, L. J. Veen,
1890 (1^{re} édition); — *Ibid., Id.* 1892 (2^e édit.); —
Ibid. id., 1893 (3^e édit.).

Voyez la 1^{re} partie, n^o 24.

EDITIONS NÉERLANDAISES COLLECTIVES.

22. — ROMANS EN NOVELLEN NIEUWE EN
GOEDK. UITG. (*Romans et Nouvelles. Nouvelle édi-
tion populaire*). Amsterdam, L. J. Veen, 1892-1893.
6 volumes.

Contient :

OP DWAALWEGEN (*Dans l'erreur* ; — 2^e édition).

UIT TWEE WERELDEN (*Deux Mondes* ; — 2^e édition).

DOOR ALLE EEUWEN (*A travers les siècles* ; — 2^e édition).

WRAAK (*Vengeance*).

CASTEL PELESCH.

VELDPOST (*Poste de campagne*).

23. — WERKEN. NIEUWE GOEDKOOPE UITGAVE
(*Œuvres. Nouvelle édition populaire*). Amsterdam,
L. J. Veen, 1898-1899. 13 volumes.

Contient :

1. WRAAK (*Vengeance*) — 2. DOOR ALLE EEUWEN (*A travers les siècles*) — 3. UIT TWEE WERELDEN (*Deux Mondes*) —
4. CASTEL PELESCH — 5 et 6. DEFICIT — 7. OP DWAALWEGEN (*Dans l'erreur*) — 8. NOVELLEN (OP LYDENSPADEN, EEN GEBED, ETC. (*Pèlerinage de la Douleur, Une Prière, etc.*) — 9. VELDPOST (*Poste militaire*) — 10-12. MITE KREMnitz. UIT HET LAND DER DUMBOVITZA (*Mite Kremnitz : Du pays de la Dimbovitza*) — 13. MYN RUST (*Monrepos*).

IX. TRADUCTIONS ROUMAINES.

1. — PUIU. LEGENDA DE CARMEN SYLVA. (*Puiu, Légende, par Carmen Sylva*) Bucarest, typographie de l'Académie roumaine, 1882, in 4° de 1 f. et 5 pp.

Titre encadré.

Extrait des *Annales de l'Académie roumaine, série II, t. V, section II*.

A paru dans *Pelesch-Märchen*. Traduit en français par MM. L. et F. Salles, dans leurs *Contes du Pelech* et réimprimé en 1902 dans la *Revue* (t. XLII).

Voyez ci-dessus la 1^{re} partie, n° 9 et TRADUCTIONS FRANÇAISES

- 2 — MANTUTORUL VIETZEI. O ISTORIE ADEVERATA POVESTITA DUPA SPUSA CAPITANULUI DEARBURN, DE CARMEN SYLVA. (*Le Sauveur, histoire véridique contée d'après le récit du capitaine Dearburn, par Carmen Sylva*). Bucarest, typographie Carol Göbl, 1882, in-12 de 24 pages.

En vers.

Nous ignorons de quel ouvrage de Carmen Sylva est traduit ce récit.

- + 3. — POVESTILE PELESULUI DE CARMEN SYLVA.
(*Contes du Pelesch, par Carmen Sylva*). S. d. et s. l.
(Bucarest, Socec), in-8° de 236 pages.

Couverture illustrée ; portrait.

Edition du *Ministère des Cultes et de l'Instruction publique*.

4. — LES MÊMES. *Iassi, frères Saraga, s. d.*, in-8° de
143 pages et la *Table*. *Collection Saraga*.

Deuxième mille.

Contient :

*Le Pelesch — Virful cu dor — Furnica — Piatra-Arsa —
Țipi — Le Caraïman — La grotte de la Ialomitza — Omul —
Valea Cerbului — Cetatea Babei — Le Ceahleu — Valea rea —
Sola* (voyez plus loin).

5. — LES MÊMES. *Bucarest, Institut d'arts graphiques
de Carol Göbl, 1898*, in-32 de 2 ff. de titre, 263 pp.
et la *Table*. Portrait *Petite Bibliothèque Carmen
Sylva*. Le texte allemand est en regard du texte
roumain.

Contient :

*Puiu — Virful cu dor — Furnica — Piatra-Arsa — Țipi —
Omul — Ceahleul*.

Il a été fait un tirage en grand papier.

6. — CARMEN SYLVA. BATE LA USA. TRADUCERE
ROMANA DE L. M. *Bucarest, Socec et Cie, 1887*,
in-18 de 2 ff. de titre et 118 pp.

CARMEN SYLVA. — *On frappe*. Traduction rou-
maine de L. M. etc. etc.

Voyez la 1^{re} partie, n° 19.

* 7. — DITO SI IDEM. ASTRA. TRADUCTIUNE DE GION.
Bucarest, Socec et Cie, 1887, in-18 de 376 pages.

+ Dito et Idem (CARMEN SYLVA et Madame M. Kremnitz). Astra. Traduction de Gion. (G. Ionesco-Gion).

Voyez la 1^{re} partie, n^o 17.

8. — O RUGACIUNE. NOVELA DE CARMEN SYLVA. TRADUCERE AUTORIZATA DE FLOR CARP. Cernautzi. Editura propria. (Tipografia archiepiscopala), 1887, in-16 de 56 pp.

Une prière. Nouvelle de CARMEN SYLVA. Traduction (autorisée) de Flor Carp. Czernowitz. Editée par l'auteur. (Typographie archiépiscopale).

Se vend au profit de la Société « L'Ecole roumaine » de Suceava.

Voyez la 1^{re} partie, n^o 10.

9. — CARMEN SYLVA. (M. S. REGINA ELISAVETA A ROMANIEI). DE PRIN VEACURI. TRADUCTIE DIN LIMBA GERMANA DE L. T.

CARMEN SYLVA. (Sa Majesté la Reine de Roumanie). A travers les siècles. Traduit de l'allemand par L. T.). Bucarest, C. Muller; ou Bucarest, Léon Alcalay, s. d., 2 volumes in-24 de 108 pp.; plus la Table (t. I^{er}); — de 95 pp. plus la Table (t. II). Portrait et fac-simile de signature.

Biblioteca pentru totzi (Bibliothèque pour tous).

La troisième édition, publiée chez Léon Alcalay, est de 1902. — Les exemplaires de cette 3^e édition ont le portrait, sans fac-simile de signature; le tome 1^{er} a 110 pages, plus la Table.

Traduction de *Durch die Jahrhunderte* (voyez la 1^{re} partie, n^o 15).

Des 24 récits contenus dans le texte allemand, 15 seulement ont été reproduits dans la traduction roumaine :

Tome 1^{er} : *Pietrele Doamnei — Mama lui Stefan cel Mare — In Vrancea — Bucur — Neaga — Insula Serpilor.*

Tome II : *Fiica lui Decebal — Dragomira — Constantin Brancoveanu — Petru Cercel — Caderea Vidinului — Mosul si Baba — Calugaritza — Jianu — Robii.*

Le tome 1^{er} est précédé d'une *Préface* (des éditeurs).

10. — CARMEN SYLVA. NUVELE. TRADUCTIUNE DE GION. Bucarest. Socec et C^{ie}, 1888, in-18 de 361 pages.

Traduction, due à la plume de M. G. Ionesco-Gion, du recueil de nouvelles : *Handzeichnungen* (voyez la 1^{re} partie, n^o 12).

Cette traduction contient les onze nouvelles qui se lisent dans le texte allemand.

Seelengespräche.

11. — CUVINTE SUFLETESCI DE CARMEN SYLVA. (*Entretiens avec l'âme, par Carmen Sylva*). Bucarest, Typographie des livres d'église, 1888, in-8^o de 131 pp. Titre et texte encadrés. — Portrait.

C'est la traduction des *Seelen Gespräche*, (traduction parue douze ans avant l'impression du texte allemand, publié en 1900 chez *Emile Strauss*, à *Bonn*; voyez la 1^{re} partie, n^o 40).

Une autre édition de cet ouvrage, en langue roumaine, a été donnée en 1898 par *Carol Göbl* (*Institut d'arts graphiques Carol Göbl, Bucarest*), in-32 de 2 ff. de titre, 173 pages et les *Tables*. Portrait. — *Petite Bibliothèque Carmen Sylva*.

Le texte allemand est en regard du texte roumain.

Cette dernière édition ne contient que les chapitres IV, VII, IX, X, XII, XIV, XVI, XX et XXI.

Il a été fait un tirage sur grand papier.

12. — PABLO DOMENICH. ISTORIE MILITARA DUPA POVESTIREA UNUI MARTOR OCULAR, DE CARMEN SYLVA. (*Pablo Domenech; histoire de mœurs militaires, d'après le récit d'un témoin oculaire, par Carmen Sylva*). Bucarest, Ig. Haimann, 1889, in-18 de 32 pp.

Traduction (par Th. M. Stoenesco) de la nouvelle du même nom, imprimée dans *Rache* (voyez la 1^{re} partie, n° 24).

13. — VISUL POETULUI DE CARMEN SYLVA. (*Le rêve du poète, par Carmen Sylva*). Bucarest, typographie de Carol Göbl, 1890, in-4° de 12 pages.

Lu en séance publique de l'Académie roumaine, par Sa Majesté la Reine de Roumanie, Membre Honoraire de l'Académie roumaine (voyez *Annales de l'Académie roumaine*, XII, I, 115).

14. — SOLA DE CARMEN SYLVA. (*Sola, par Carmen Sylva*). Bucarest, typographie de Carol Göbl, 1891, in-4° de 14 pages.

Lu en séance publique de l'Académie roumaine (Séance jubilaire du 1^{er} avril 1891) par Sa Majesté la Reine de Roumanie (voyez *Annales de l'Académie roumaine*, XIII, I, 107, 111-113 et *Annexes*, 247-254).

15. — BUCUREȘTI DE CARMEN SYLVA. (*Bucarest, par Carmen Sylva*). Bucarest, typographie Universul, 1892, in-4° de 25 pages. — Portrait et figures.

Traduction par D. Stancesco de l'article sur *Bucarest*, publié dans les *Capitales du Monde* (voyez la 1^{re} partie, n° 36).

16. — CARMEN SYLVA. VERSURI TRADUSE DE A. TOMA. *Bucarest, Socec et Cie*, 1897, in-18, oblong, de 106 pp. — Portrait de Carmen Sylva sur la couverture. Vignettes en forme de fleurons.

Les poésies de CARMEN SYLVA, traduites en vers roumains par M. A. Toma, sont extraites des volumes suivants : *MEINE RUH' (Monrepos)* *HEIMATH (Patrie)* et *MEERLIEDER (Chansons de la mer)*.

17. — CARMEN SYLVA. VRAJITOAREA. PENTRU STATUIA LUI CARL CAUER. TRADUCERE DE A. STEUERMAN. *Craiova, Ralian et Ignat Samitca*, 1897, in-18 de 1 f. n. chiff. et 82 pages.

Traduction en vers roumains de *DIE HEXE (La Sorcière)*. — Voyez le n° 5).

Avec une reproduction de la statue de Carl Cauet et un portrait de CARMEN SYLVA, à Qui est dédiée la traduction (« A celle qui du faite des grandeurs a scruté la profondeur » des souffrances humaines ; à la Reine Carmen, le traducteur dédie son travail »).

Précédé d'une courte notice biographique sur CARMEN SYLVA.

18. — CARMEN SYLVA. ROBIA PELESULUI. *Bucarest, Léon Alcalay, s. d.* (1897), in-24 de 92 pages et 1 p. n. chiff. Portrait. *Biblioteca pentra totzi. (Bibliothèque pour tous)* n° 119.

Traduction de la *Servitude de Pelesch* (voyez le n° 23) par E. R. R.

19. — POESIILE UNEI REGINE. PRIMA TRADUC-TIUNE IN ROMANESTE A POESIILOR M. S. REGINEI ELISAVETA, DE ILIE I. DELEANU. (*Les Poésies*

d'une Reine; première traduction en roumain des Poésies de Sa Majesté la Reine Elisabeth, par Elie I. Deleanu). Bucarest, s. d., (1897) in-16 de 128 pages.

Les pièces traduites sont extraites des volumes suivants :
Heimath — Meerlieder — Handwerkerlieder — Meine Ruh'.

20. — POESII ROMANE TRADUSE DE CARMEN SYLVA. (Poésies roumaines traduites par Carmen Sylva). Bucarest, Institut d'arts graphiques Carol Göbl, 1898, in-32 de 2 ff., 143 pages et les Tables. Portrait. *Petite Bibliothèque Carmen Sylva*.

Traduction partielle des *Rumänische Dichtungen* (voyez la 1^{re} partie, n° 4).

Le texte allemand est en regard du texte roumain.

Contient quatre poèmes d'Alecsandri et deux de Bolintineanu.

Il a été fait un tirage sur grand papier. (1)

21. — CARMEN SYLVA. POVESTEA REGINEI BINE-FACATOARE. TRADUSA DUPE MANUSCRIPȚUL GERMAN INEDIT DE GEORGE A. MANDY. (*Carmen Sylva. — La légende de la bonne Reine, traduite d'après le manuscrit allemand inédit, par Georges A. Mandy*). Bucarest, Typographie Minerva, 1899, in-18 de 16 pages.

Texte encadré.

Voyez la 1^{re} partie, n° 42 et TRADUCTIONS FRANÇAISES, n° 13.

Cette même légende a été traduite en vers roumains par M. Haralamb G. Lecca, sous ce titre :

(1) Rappelons ici que le volume de CARMEN SYLVA intitulé : *Monsieur Hampelmann* (voyez notre 1^{re} partie, n° 38) contient aussi une traduction en roumain.

POVESTEA UNEI REGINE (*La légende d'une Reine*).
Ibid., *id.*, 1899, in-18 de 23 pages.

Portrait et fac-similé.

22. — INSURAT. ROMAN DE CARMEN SYLVA
 (*Marié*; roman de *Carmen Sylva*). Bucarest, 1903,
 in-8° de 100 pages.

Traduction de M. A. Alexandresco-Dorna.

Voyez la 1^{re} partie, n° 21.

X. TRADUCTIONS RUSSES.

Il existe plusieurs traductions russes des *Contes du Pelesch* (voyez la 1^{re} partie, n° 9).

1. — La plus complète est celle qui a été donnée, en 1883, par P. Boborykine, M. Watson, V. Harschine, V. Khrestovsky (pseudonyme), I. Nikitendo et Madame O. Hmeleva. Cette traduction est intitulée : LE ROYAUME DES CONTES. *Saint-Pétersbourg*, A. Suvorine, in-8° de V et 240 pages.

Portrait, fac-similé et figures en photo-lithographie, exécutées par Indutny.

Contient tous les contes publiés dans *Pelesch-Märchen*.

2. — OMUL et CETATEA BABEI ont été traduits en 1896 par Madame B. D. Porozovsky. *Saint-Pétersbourg*, *Typographie du Bien public*, in-8° de 48 pages.
 Portrait et figures.

Forme le tome 71 de la *Bibliothèque illustrée des Contes* publiée par F. Pavlenkow.

3. — Dans la même collection, ont paru : a) LUNCA CERBULUI, GEMENII (JIPII), et CEAHLEUL, traduits également par Madame B. D. Porozovsky. *Ibid.*, *id.*, 1896, in-8° de 48 pages : 11 figures.

Forme le tome 72 de la *Bibliothèque illustrée des Contes* publiée par F. Pavlenkow.

4. — b) PIATRA ARSA. — CARAIMANUL — VIRFUL CU DOR et FURNICA, du même traducteur. *Ibid.*, *id.*, 1896, in-8° de 48 pages : 11 figures.

Forme le tome 73 de la *Bibliothèque illustrée des Contes* publiée par F. Pavlenkow.

5. — LA LÉGENDE DE LA BONNE REINE. *Moscou*, *Typographie du Synode*, 1900, in-8° de 11 pages.

Voyez la 1^{re} partie, n° 42 et TRADUCTIONS FRANÇAISES.

Nous croyons savoir que cette traduction est due à Son Excellence Mr. C. P. Pobedonostzeff, Conseiller intime actuel, Secrétaire d'Etat, et Procureur général du Saint Synode russe.

6. — Cette même LÉGENDE a été traduite en russe par la Princesse S. N. Golitzyne, d'après le texte français imprimé dans la *Revue des Revues*, n° 9 de 1900 (voyez ci-dessus, page 145). *Moscou*, 1900, in-8° de 6 pages.

Extrait de la Revue : *La Foi du Chrétien*, de Moscou, tome IX de 1900.

XI. TRADUCTIONS SERBES.

Les revues et journaux serbes ont publié, à diverses reprises, un assez grand nombre de nouvelles et de

contes de Carmen Sylva, traduits en langue serbe. On nous a signalé les suivants :

- 1) *Piatra-Arsa*, traduction de Georges Popovici; — dans la revue : *Domaci Priatel (l'Ami de la Maison)*; 1893.
 - 2) *L'enfant du soleil* (?); traduction de M^{lle} Catherine Holetova; — dans la revue : *Domacita (La Ménagère)*; 1897, n° 3.
 - 3) *La Souffrance* (?); même traducteur, même recueil; 1897, n° 7.
 - 4) *L'Ermite* (?); même traducteur, même recueil; 1897, n° 10.
 - 5) *Le Sillon* (?); traduction de Milovan Glisici — même recueil.
 - 6) *Le cadeau de Noël* (?); dans le *Mali žurnal (Le Petit Journal)* du 25 décembre 1902. — Peut-être est-ce une traduction de : *Mon plus triste jour de l'année*, (voyez page 68).
- Le professeur Iovan Ilici aurait traduit et publié, en un volume séparé, des *Contes* de Carmen Sylva — mais il nous a été impossible de nous procurer le moindre renseignement sur le volume en question.
- Maître Manole* (voyez la 1^{re} partie, n° 37), a été traduit en serbe par MM. Zmai Iovan Iovanovici et Milovan Glisici; la pièce, dont plusieurs parties ont été imprimées dans la *Matita Serpsca* de Novi-Sad (Neusatz) a été représentée sur le théâtre national de Belgrade.

XII. TRADUCTIONS SUÉDOISES.

I. — CARMEN SYLVA. LIDANDETS JORDEVAN-DRING. EN SAGOSAMLING ÖFVERSATT AF MAURITZ BOHEMAN. *Lund, Ph. Lindsedt*, 1884, in-8° de 127 pages.

CARMEN SYLVA. *Le Pèlerinage de la Douleur*. Série de contes traduits par Maurice Boheman, etc., etc.

Voyez la 1^{re} partie, n° 7.

2. — CARMEN SYLVA. LIDANDETS PILGRIMSFÄRD. EN SAGOKRANS. MED 25 ILL. AF EMMA MARIE ELIAS. *Stockholm, Ad. Bonnier, 1892, in-4° de 104 pages.*

CARMEN SYLVA. *Le Pélerinage de la Douleur. Guirlande de contes, avec 25 illustrations d'Emma Marie Elias, etc., etc.*

Autre traduction du même ouvrage.

3. — CARMEN SYLVA. NEAGA. OPERA : 4 AKTER. MUSIK AF IVAR HALLSTRÖM. ÖFVERSATT AF FRANS HEDBERG. *Stockholm, Albert Bonnier, 1885, in-12.*

Opéra-Répertoire n° 68.

CARMEN SYLVA. *Neaga; Opéra en quatre actes. Musique d'Ivar Hallström. Traduit par Frans Hedberg, etc., etc.*

Représenté en Suède.

4. — CARMEN SYLVA. DET KNACKAR. ÖFVERSÄTTNING. *Stockholm, Ad. Bonnier, 1891, in-8° de 139 pages.*

CARMEN SYLVA. *Il frappe (Qui frappe?) Traduction, etc., etc.*

Voyez la 1^{re} partie, n° 19.



III

BIOGRAPHIES

ÉCRITS DIVERS SUR LES ŒUVRES DE CARMEN SYLVA.

1. — CARMEN SYLVA. EIN LEBENSBIOD DER DICHTERIN VON MITE KREMnitz. *Breslau, S. Schottlaender, s. d. (1882) gr. in-8° de 22 pages.*

Portrait et fac-simile de Carmen Sylva. N° XV de la *Deutsche Bucherei*.

2. — FORTUNE, INFORTUNE. ÉTUDE SUR LES PENSÉES D'UNE REINE, par J. Condamin. *Paris, Leroux, 1883, in-8° de 25 pp.*

Tirage à part d'une étude insérée dans les *Croquis artistiques et littéraires*, du même auteur (*Paris, Leroux, in-8° de VII et 347 pages*). — Cf. la *Nouvelle Revue* du 1^{er} février 1882.

3. — BRINDE POURTAT A LA REINO ELISABETH DE ROUMANIO LOU XIV de mai 1883. *Montpellier, 1884, in-8°.*

Par Camille Laforgue.

- 4 — DEUX FOIS REINE. L'ŒUVRE POÉTIQUE ET PHILOSOPHIQUE DE CARMEN SYLVA, par M. Bohl. Paris, 1884, in-8° de 36 pp.

Sur cet écrit, voyez notre BIBLIOGRAPHIE FRANCO-ROUMAINE (*Bruxelles, P. Lacomblez, 1895, gr. in-8°, n° 310*).

5. — AUS CARMEN SYLVA' S LEBEN. VON NATALIE FREIIN VON STACKELBERG. Heidelberg, Carl Winter, 1885, gr. in-8° de III et 221 pages.

Première et deuxième éditions. (2 gravures et fac-simile). — *Ibid., id.*, 1886, gr. in-8° de 234 pages (4 gravures et fac-simile). Troisième et quatrième éditions. — *Ibid., id.*, 1889 et 1895, gr. in-8° de 3 ff. et 296 pages (5 gravures et fac-simile). Cinquième édition.

Les 5 gravures de cette cinquième édition sont des portraits de S. M. la Reine de Roumanie et une vue de Castel-Pelesh.

L'ouvrage est divisé en deux parties :

DIE ALTE HEIMATH (*L'ancienne Patrie*).

DIE NEUE HEIMATH (*La nouvelle Patrie*).

Traduit en anglais par la baronne Deichmann, cet ouvrage a été publié à Londres, en 1890.

6. — SMIT KLEINE (F.). CARMEN SYLVA. (H. M. KÖNINGIN VAN RUMENIË). Haarlem, 1886, in-8°.

7. — CARMEN SILVA E JACINTO VERDAGUER. *Discours tengut davans la Cour d'amour del Mas de Cotte, lou 5 de julhet 1886, pèr Frédéric Donnadiu, président de la Mantenensu felibrencu del Lenguodoc. Montpellier, (imprimerie Hamelin frères), 1887, in-8° de 25 pp.*

Titre rouge et noir.

Avec la traduction française en regard.

Dès 1883, Carmen Sylva était entrée en rapport avec les

Félibres; et nous trouvons dans le volume de M. E. Sergy, décrit plus loin, les vers suivants, datés de Sestri Ponente, le 11 avril 1883, et par lesquels la Reine s'excuse de ne pouvoir se rendre à l'appel qui Lui avait été fait d'aller visiter le pays d'Aubanel, de Roumanille et de Mistral : (1)

De gracieux noms suis appelée ;
Venir ne puis ;
Par temps et devoir enchaînée,
Oiseau ne suis !

Si, comme la pensée moult radieuse
Ailes j'avais,
A votre source mystérieuse
Je renaîtrais !

Je baignerais dans l'harmonie
De la chanson,
Cherchant des froideurs de la vie
La guérison.

Au grand soleil qui vous inonde
De son amour,
Oyez — je volerais une onde
Beau troubadour !

Je cueillerais de vos pensées
La fraîche fleur,
Vos harpes au cœur accordées
Me diraient : Sœur !

Le mistral même s'est fait caresse !
Venir ne puis ;
A votre source enchanteresse ;
Oiseau ne suis !

Sestri Ponente, 11 avril 1883.

ELISABETH.

(1) *Carmen Sylva, etc.*, pp. 232-233.

8. — CARMEN SYLVA. LECTURE FAITE EN SÉANCE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE FRANCO-HISPANO-PORTUGAISE DE TOULOUSE. *Paris, imprimerie Quantin, 1887, in-8° de 21 pages* — Papier vergé.

Par Léonce Cazaubon, docteur en droit, ancien magistrat.

9. — CARMEN SYLVA. (KÖNIGIN ELISABETH VON RUMÄNIEN) UND IHRE WERKE VON OBERLEHRER DR. MAXIMILIAN SCMITZ, ETC., ETC. *Neuwied et Berlin, Louis Heuser, (de l'imprimerie de L. Heuser, à Neuwied), 1889, gr. in-8° de VIII et 65 pages.*

Portrait de Carmen Sylva, gravé par W. Otto, de Düsseldorf.

10. — PROLOGUE POUR LA REPRÉSENTATION DONNÉE SUR LE THÉÂTRE DE LA VILLA SAINT-GEORGES A BUCAREST, LE 18 FÉVRIER 1889. *Paris, Librairie des Bibliophiles (des presses de D. Jouanst), 1889, in-8° de 12 pages, plus 1 f. non chiff.*

Par Georges Bengesco. — Tiré à 25 exemplaires, plus cinq exemplaires sur papier du Japon.

Ce *Prologue* a été écrit à l'occasion de la représentation, donnée sur un théâtre particulier, de la pièce de Carmen Sylva : AU CRÉPUSCULE (voyez ci-dessus la 1^{re} partie, n° 28).

Voici quelques extraits de ce PROLOGUE :

De ce drame, Messieurs, vous connaissez l'Auteur.
 Son Nom, nous dominant de toute la hauteur
 De ce trône royal où ses vertus L'ont mise,
 M'impose le silence, et ma muse soumise
 N'ose pas en risquer un éloge interdit ;

Mais le nom de CARMEN SYLVA peut être dit.
 Ce nom, qui ne le sait ? — En Allemagne, en France,
 Partout où l'on écrit et partout où l'on pense,
 Où l'esprit, le savoir, n'ont pas perdu leurs droits,
 Chez les républicains, comme à la cour des rois,
 Qui n'entendit vanter son talent, son mérite ?
 Eprise d'idéal, par les Muses instruite,
 A leur culte divin consacrant ses loisirs,
 Honorant les beaux-arts, même au sein des plaisirs,
 Tantôt rimant une ode aux strophes cadencées,
 Et tantôt burinant d'immortelles PENSÉES,
 Ecrivant noblement, règnant comme Elle écrit,
 Reine par la naissance, et Reine par l'esprit,
 Telle est, Messieurs, l'illustre Auteur dont le beau drame
 Fait ce soir l'ornement et l'honneur du programme... ».

Etc. etc. etc.

11. — CARMEN SYLVA. ELISABETH DE ROUMANIE
 PAR E. SERGY. *Paris, Fischbacher*, (de la typogra-
 phie de G. Fischbach, à Strasbourg) 1890, in-18 de
 2 ff. de titre et 283 pages, plus la *Table*. — Portrait
 de Carmen Sylva, à l'héliogravure, gravé par
 Lemercier et C^{ie}.

12. — CARMEN SYLVA. *Sonnet*. Ce sonnet est imprimé dans L'ACADÉMIE DES BEAUX-LIVRES. — Annales littéraires, publication collective des *Bibliophiles contemporains*, pour 1890. A Paris, imprimé pour les sociétaires de l'Académie des Beaux-Livres (*Presses de l'ancienne maison Quantin*), 1890, gr. in-8° de 2 ff., XVI, 251 pp. et 2 ff. non chiff.

Couverture illustrée.

Tiré à 250 exemplaires.

Portrait en couleurs de S. M. Elisabeth de Roumanie (Carmen Sylva), présidente d'honneur de la Société; ce por-

trait est protégé par un papier rose portant imprimé, en bleu, le sonnet suivant signé : Georges Bengesco :

CARMEN SYLVA

*Elle est l'Idole, Elle est la Fée, Elle est la Reine ;
On vante Ses écrits, on célèbre Ses vers,
Et sur Son front, empreint de grandeur souveraine,
Le noir saphir se mêle aux lauriers toujours verts.*

*Quand Elle passe, Auguste, Imposante et Sereine,
Tous les bras sont tendus, tous les cœurs sont ouverts ;
De toute âme qui pense Elle est la Suzeraine,
Et compte des sujets parmi tout l'univers.*

*Comme une étoile d'or, Son gracieux génie
Brille d'un vif éclat au ciel de Roumanie,
L'illuminant d'azur, de soleil, de clarté ;*

*Elle exerce deux fois un tout-puissant empire :
Reine par la naissance et par la Majesté,
Poète au noble cœur, qui chante et qui soupire.*

13. — CARMEN SYLVA. MESTERUL MANOLE. TRAGÉDIE IN 4 ACTE. RECENSIUNE CRITICA DE ST. VELESCO. (*Carmen Sylva, Maître Manole*, tragédie en quatre actes. Examen critique par St. Velesco). Bucarest, Göbl, 1891, in-8° de 30 pages.

Voyez la 1^{re} partie, n° 37.

14. — ELIZABETH OF ROUMANIA BY BLANCHE ROOSEVELT. London, 1891.

15. — CARMEN SYLVA. NEAGOE BASARAB SI MESTERUL MANOLE. CARMEN SYLVA SI ROMÂNII. STUDII PUBLICATE IN VOINTZA NATIONALA.

Februarie 1891 si aprilie-mai 1892 (*Carmen Sylva, Neagoe Basarab et Maître Manole. Carmen Sylva et les Roumains. Etudes publiées dans la Vointza nationala* (la Volonté nationale). Février 1891 et avril-mai 1892. Bucarest, typographie de la « *Vointza nationala* »; 1892, in-18 de 1 f. XIII 125 pages.

16. — PORTRAITS DE FEMMES.

II. CARMEN SYLVA JEUNE FILLE, EPOUSE, SOUVERAINE ET POÈTE PAR M^{me} WILLIAM MONOD. Paris, *Fischbacher* (typographie de G. Fischbach, à Strasbourg) 1892, in-18 de 2 ff. de titre et 99 pages.

17. — L'EXILÉE PAR PIERRE LOTI, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. Paris, *Calmann Lévy* (de l'imprimerie Chaix, à Paris) 1893, in-18 de 2 ff. de titre, 269 pp. et 1 f. non ch. (Table).

Il a été tiré 75 exemplaires sur papier de Hollande et 20 exemplaires sur papier du Japon. — Nombreuses réimpressions.

Bibliothèque contemporaine.

A paru aussi dans la *Nouvelle Revue* des 15 décembre 1893 et 1^{er} janvier 1894.

La *Préface* est la même que celle qui avait été mise par Pierre Loti au devant de *QUI FRAPPE*.

L'EXILÉE est aux pages 33-111.

Réimprimé sous ce titre : *UNE EXILÉE, Lyon, Société des Amis des livres*, 1893, in-12 de 2 ff. de titre, 139 pp. et 1 f. non chiff. pour l'*Achévé d'imprimer*. — Tiré à 41 exemplaires sur papier de Hollande.

Cette œuvre, dans laquelle l'imagination joue un grand rôle, a soulevé diverses protestations.

L'EXILÉE a été traduite en allemand par Armin Schwartz sous ce titre : *PIERRE LOTI. CARMEN SYLVA. DIE VERBANNTEN ETC., ETC.* (Budapest, G. Grimm, 1893, in-8°).

18. — CARMEN SYLVA. PAR LÉON DE ROSNY. Paris. Aux bureaux de l'Alliance scientifique, 1893, in-8° de 16 pages (paginées 117-132).

Extrait des *Annales de l'Alliance scientifique* (Extrait n° 2).

19. — KÖNIGIN ELISABETH VON RUMÄNIEN (CARMEN SYLVA). EIN LEBENSBIOD VON D^r BENNO DIEDERICH. Leipzig, R. Voigtländer, 1898, in-16.

Biographische Volksbücher, n^{os} 28-31. — Avec 18 figures.

20. — N. PETRASCO. CARMEN SYLVA. SCHITZA CRITICA. (N. Petrasco. Carmen Sylva. Essai critique). Bucarest, Imprimerie de l'Etat, 1899, in-4° de 11 pages.

Portrait (d'après N. Grigoresco).

21. — CARMEN SYLVA, MITE KREMnitz, HÉLÈNE VACARESCO. KRITISCHE STREIFLICHTER VON OSWALD NEUSCHOTZ (de Jassy). Berlin, « der Splitter » (D^r Bernard Lebel) s. d., in-8° de 40 pages. — Deuxième édition. — La 1^{re} édition est de 1890.

Il serait assurément intéressant — et ce travail sera certainement fait un jour — de relever dans les diverses revues étrangères les principaux articles qui ont été publiés sur CARMEN SYLVA et ses écrits.

Une pareille étude ne pouvait entrer dans le cadre, forcément restreint, de cet Essai bibliographique, et nous préférons consacrer toute la place dont nous disposons encore à offrir au public quelques extraits des ŒUVRES CHOISIES de l'Auguste Ecrivain. Néanmoins, comme c'est surtout en Angleterre et aux Etats-Unis que l'œuvre littéraire de Carmen Sylva a donné lieu à de nombreux articles de ce genre, nous avons essayé de dresser une liste — qui n'a pas la prétention d'être complète — des plus importants d'entre eux :

- *Carmen Sylva*, by H. Zimmern, in the *Century*, *New-York*, vol. 28, p. 524.
- *Carmen Sylva*, by H. G. Mc-Kerlie, in the *National Review*, *London*, vol. 2, p. 486. — Cf. *Littell's Living Age*, *Boston*, vol. 178, p. 220.
- *Carmen Sylva*, by J. P. Jackson, in the *Cosmopolitan*, *New-York*, vol. 6, p. 167.
- *Carmen Sylva*, by J. E. Bowen, in the *Cosmopolitan*, *New-York*, vol. 7, p. 524.
- *Carmen Sylva*, by L. T. Meade, in the *Sunday Magazine*, *London*, vol. 19, p. 838.
- *Elizabeth, Queen of Roumanie*, in *Tinsley's Magazine*, *London*, vol. 45, p. 458.
- *Stackelberg's Life of Elizabeth, Queen of Roumania*, in the *Athenaeum*, *London*, 1890, vol. 1, p. 526. Cf. G. E. Woodberry, in the *Nation*, *New-York*, vol. 51, p. 198.
- *Sketch of Carmen Sylva*, in *Current Literature*, *New-York*, vol. 20, p. 298. (Octobre 1896).
- *Portrait of Carmen Sylva*, in *Current Literature*, *New-York*, vol. 21, p. 505. (Juin 1897).
- *Sketch of Carmen Sylva*, in *Leslie's Illustrated Weekly*, *New-York*, vol. 84, p. 325. (20 mai, 1897).
- *Portraits of Carmen Sylva*, in the *Strand*, *London*, vol. 13, p. 389 (Avril 1897).
- *The Doll Show at Neuwied. Carmen Sylva's Kingdom* (illustr.) in *Girl's Realm*, *London*, *Hutchinson*, 1898, I. Nov. p. 57.
- *Carmen Sylva's Doll-Show*, by A. B. Henn, in *Strand-Magazine*, *London*, *Newnes*, 198, xvi. Dec. I. p. 682.
- *Days with Carmen Sylva*, by Alma Strettell, in *Sylvia's Journal*, *London*, 1899, II. Avril, p. 269.
- *Portrait of Carmen Sylva*, in *Harper's Bazar*, *New-York*, vol. 33, p. 352. (21 avril, 1900).
- *Sketch of Carmen Sylva*, in the *Chautauquan*, *New-York*, vol. 32, p. 309, with a portrait. (Décembre, 1900).
- *Portrait of Carmen Sylva*, in the *Critic*, *New-York*, vol. 38 p. 102, (Février, 1901).
- *Summer life of Carmen Sylva*, by Z. de Balatchano, in the *Century Magazine*, *New-York*, with a portrait and illustrations, Vol. 64, pp. 107-113. (Mai, 1902).
- *Sketch of Carmen Sylva*, by M. Sherrington, in the

Canadian Magazine, vol. 19, pp. 431-434. (Septembre, 1902)
With a portrait on p. 429.

D'autre part, un chapitre spécial est consacré à CARMEN SYLVA dans les ouvrages suivants :

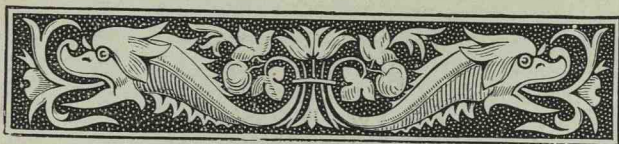
- *Royal Girls and Royal Courts*, by Mrs M. E. W. Sherwood, p. 88, with portrait. — 1887, copyrighted, 12^{mo}.
- *Brentano's, New-York*.
- *Monarchs I have met*, by W. B. Kingston. Vol. I. p. 253. — 1887, 2 vols., 8°. — *Chapman, London*.
- *Louisa of Prussia* by Kelly (John). — *London* 1888, in-8°.
- *Essays on German Literature*, by H. H. Boyesen, p. 264. — 1892, copyrighted, 12^{mo}. *New-York*.
- *Elizabeth, Queen of Roumania, with a portrait*. In vol. 24, p. 14329, of *The World's Best Literature*, edited by Charles Dudley Warner. 1898, 30 volumes, *New-York*.

Tout récemment encore, on lisait dans *l'Indépendance roumaine*, du 1/14 juillet 1903 :

- « Le grand journal américain *New-York and America Journal* a publié ces jours derniers le portrait et la biographie de notre gracieuse Souveraine « Carmen Sylva ».
- « Le journal américain reproduit la photographie d'une audition musicale au Palais Royal, ainsi qu'un article intitulé « Si les hommes n'existaient pas et si les femmes gouvernaient ».
- « Ce numéro sensationnel avait été annoncé une semaine à l'avance par de grandes affiches dans les rues de New-York et littéralement enlevé d'assaut ».

Nous croyons que l'article intitulé : *Si les hommes n'existaient pas etc.*, et dont il est question dans l'extrait ci-dessus du journal français de Bucarest est la traduction d'un article de CARMEN SYLVA publié, en mai 1903, dans le supplément littéraire du *Berliner Tagblatt*, intitulé : *Comment peut se résoudre « la question féminine »*. Citons encore un autre article de CARMEN SYLVA, publié dans le *Pester Lloyd* du 11 avril dernier, et traduit en français, sous ce titre : *Propos de table*, dans *l'Indépendance roumaine* du 9/22 avril 1903.

Ajoutons enfin que la revue roumaine : *Revista idealista* dans son numéro d'avril 1902 a fait paraître, sous la signature de CARMEN SYLVA, un article intitulé : *Surorile de caritate (Les Sœurs de charité)*. Nous croyons savoir que cet article, inspiré par Sa Majesté La Reine de Roumanie, est dû à la plume de M^{lle} Cordelia Dimitresco, de Bucarest.



IV

ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA

I. OMUL (*)

Une montagne qui s'appelle *Omul*, « l'homme ! »

La montagne est-elle si petite ou l'homme était-il si grand, pour que l'on ait donné ce nom à la montagne ? Qu'était-il donc, cet homme ? Était-ce un grand héros qui avait gagné des batailles ? Était-ce un ermite qui avait vécu dans la solitude ? Était-ce un brigand dont on avait peur de prononcer le nom ? Était-ce un mendiant dont personne ne savait l'origine ? Était-ce un empereur devant qui les royaumes avaient tremblé ?

Voici son histoire :

Il y avait une fois un adolescent qui brûlait du désir d'accomplir des exploits. Rien pour lui de trop grand, rien de trop audacieux, rien de trop bon pour qu'il ne tentât d'y atteindre. Il aimait son pays comme une fiancée ; il donnait aux pauvres autant qu'il pouvait ; il servait les dames, quelle que fût leur position de fortune ; il protégeait

(*) Extrait des *Contes du Pelech*, par Carmen Sylva. Traduction autorisée par L. et F. Solles. Paris, Leroux, 1884, in-18. — Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur, M. Ernest Leroux.

les faibles ; mais toute cette activité, tout ce dévouement n'arrivaient pas à calmer l'ardeur de son âme.

En effet, tant qu'il voyait la misère, le désespoir, la haine et le mensonge, il pensait que son existence était inutile sur cette terre, s'il ne parvenait à donner aux hommes le bonheur.

Sa mère était une impératrice bonne et vénérée à l'égal d'une sainte ; elle avait le don de guérir les malades en leur imposant les mains, et, de près comme de loin, les malades accouraient en foule pour être guéris par elle. On l'avait, pour cette raison, beaucoup persécutée et tourmentée, et on l'avait rendue suspecte à l'empereur, de sorte qu'il lui défendit d'opérer de nouvelles guérisons et la bannit de la cour.

Elle se retira dans les montagnes, et, comme tout le peuple l'y suivait, elle put guérir, même dans l'exil, des milliers de malades. Son grand chagrin, plus encore que ce dur labeur, ne tarda pas à l'épuiser complètement, et un jour on la trouva morte dans son lit. Mais les malades vinrent encore à son cercueil pour se guérir en le touchant.

Elle n'avait pas osé emmener dans son exil son fils unique, mais il s'était enfui en secret et l'avait rejointe. Il restait des heures entières auprès d'elle, suspendu à ses lèvres d'où les mots coulaient comme du miel, regardant ses belles mains, lorsqu'elles distribuaient la force et la guérison.

— Fais-tu aussi les hommes bons, quand tu les fais bien portants, mère ? lui demandait-il maintes fois.

— Lorsqu'on est bien portant, il est plus facile d'être bon ! répondait-elle en caressant la belle tête de son enfant.

— Mais moi, je suis bien portant et cependant je ne suis pas bon, disait-il un jour tristement.

— On n'est pas bon tout d'un coup, on apprend à l'être, enfant !

Ainsi avait parlé cette bouche suave, qui s'était mainte-

nant fermée pour toujours, et l'enfant se jeta désespéré sur le sol, à côté du corps de la morte.

— Ah ! vivre sans ma petite mère, c'est impossible, je ne le puis pas, disait-il en se lamentant. Mère ! ma petite mère ! réveille-toi, guéris mon cœur, il souffre tant, ô mère !

Les gens entouraient en silence la pauvre morte et le fils qui se désolait ; pas un ne pouvait le consoler.

Que lui faisaient, du reste, les pleurs des autres ? Que lui importait-il de voir tout un peuple suivre le cercueil qui emportait dans le sein de la terre le corps de sa bienfaitrice ? Il ne sentait qu'une douleur qui lui déchirait le corps et l'âme, qui rendait pour lui le ciel sombre et le soleil gris ; car il restait tout seul dans ce grand univers, d'où sa mère avait été enlevée.

Il avait fui la tombe de sa mère, personne ne s'en était aperçu ; les assistants l'avaient entendu sangloter tout haut et l'avaient vu refuser la pelle qu'on lui présentait pour jeter de la terre dans la fosse ouverte, puis il avait disparu. L'empereur envoya des messagers aux confins les plus reculés de l'empire, mais son fils et héritier avait disparu, comme si la terre l'eût englouti.

Tout le monde ignorait l'existence d'un ermite qui s'était fait passer pour mort et se tenait caché dans les crevasses du *Bucegi*. Une femme seule l'avait connu, avait été son amie, et lui avait fait promettre de recueillir son fils, lorsqu'elle ne serait plus ; cette femme, c'était l'impératrice.

L'orphelin était venu trouver l'ermite et, avec ces mots : « Apprends-moi à être bon ! » il s'était fait reconnaître, puis il s'était blotti dans le recoin le plus sombre de sa grotte et avait pleuré pendant bien des heures, comme s'il devait pleurer ses yeux et son cœur. Le vieillard ne disait rien, mais passait sa main osseuse sur sa figure ridée et sur sa barbe, et clignait de ses paupières alourdies pour chasser les larmes qui montaient à ses yeux.

— Emmanuel, mon enfant, dit-il enfin, suis les traces de ta mère, alors tu seras bon !

— Mais elle n'avait pas un cœur aussi ardent, aussi sauvage, aussi impétueux que le mien.

— En es-tu sûr ? Qui te l'a dit ? Pourquoi, avant que tu aies pu la connaître, n'aurait-elle pas été comme toi ?

— Comme moi ! cela est impossible.

— Il découlait d'elle une grande force, et, dans la jeunesse, la force est impétueuse ; tu ne sais pas combien elle a souffert.

— Oh ! jamais comme moi.

— Enfant ! enfant ! tu subis la première épreuve de la douleur et tu crois que rien n'égale tes peines. A cette heure, tu ne penses qu'à toi, c'est ce qu'elle n'a jamais fait.

— A qui dois-je penser ? Je n'ai plus personne.

— A qui ?

L'ermite montra la vallée et soudain passèrent les images de tous les maux et de toutes les douleurs que la terre renferme, les paralytiques, aveugles, estropiés, pauvres prisonniers, misérables, malades, femmes et enfants en pleurs ; jour et nuit dura le cortège, trois fois le soleil se leva et se coucha, et trois fois la lune, et les pâles figures passaient toujours. Emmanuel regardait en bas et se taisait. Alors l'ermite posa la main sur les yeux fatigués de l'adolescent et ils se fermèrent.

Il le prit ensuite dans ses bras et le porta dans l'intérieur de la caverne, lui donna du lait à boire et le laissa dormir, jusqu'à ce qu'il s'éveillât au bout de deux jours, frais et dispos.

— Sais-tu pour qui tu dois vivre ? lui demanda l'ermite.

— Oui, dit l'adolescent comme dans un songe, j'ai rêvé d'une façon si extraordinaire qu'il me semble avoir parcouru la terre.

— Maintenant, va, et sois le serviteur des autres ; personne ne te reconnaîtra, et, si tu as besoin de moi, il te suffira de te coucher en pensant à ta mère, immédiatement

tu seras près de moi. Mais garde-toi de rien faire de mal ; car l'image de ta mère disparaîtrait immédiatement et tu ne pourrais retrouver le chemin qui conduit jusqu'à moi.

Avec mille promesses, Emmanuel prit congé de l'er-mite et s'en alla vers la vallée chercher du service.

Il n'était pas encore allé bien loin, qu'il rencontra une vieille femme qui s'exténuait à traîner de lourds fagots et d'autres pesants fardeaux ; elle s'arrêtait souvent pour reprendre haleine.

Elle regarda d'un mauvais œil le bel adolescent qui s'approchait d'elle avec un aimable salut, et lui deman-dait poliment si elle lui permettrait de la débarrasser de sa charge qu'il porterait aussi loin qu'elle voudrait.

— Mais c'est bien lourd et le chemin est long.

— Raison de plus, dans ce cas, pour que je doive vous aider, dit Emmanuel en se chargeant de tout ; et il se mit à avancer si vite que la vieille avait peine à le suivre.

Ils marchèrent jusqu'au soir, et arrivèrent enfin à une petite cabane. Emmanuel y déposa son fardeau, salua la vieille femme et voulut s'éloigner. Alors elle le considéra avec attention et lui dit :

— Tu veux donc t'en aller sans salaire ? Où passeras-tu la nuit ?

Emmanuel montra la terre :

— En ce monde, dit-il en souriant, ce ne sont pas les lits qui manquent.

— Non, mon enfant, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu reposeras dans ma cabane, tu y trouveras à manger et à boire, j'ai assez pour deux.

Elle l'accueillit avec bonté et lui demanda d'où il venait et où il voulait aller.

— Je viens de la solitude, dit Emmanuel, et je veux servir.

— Et quel salaire demandes-tu ?

— Moi ? Aucun.

Elle lui prépara son lit et il dormit paisiblement toute la nuit. Quand l'aube parut, il voulut s'éloigner sans bruit

pour ne pas éveiller la vieille. Mais elle était déjà debout, et avait préparé pour lui un peu de lait et de pain. Il en fut tout confus, mais elle lui dit :

— Ne renonce pas à ce qui est bon ; ne fût-ce qu'un petit quart d'heure de sommeil, prends-le si l'occasion s'en présente. Je ne veux pas non plus te laisser partir sans salaire, car tu ne trouveras que trop d'ingratitude sur ton chemin. Voici mon cadeau : chaque fois que tu feras quelque bien aux autres, c'est à toi-même que tu le feras, peu importe qu'ils t'en remercient ou non ; par contre, le mal que tu auras causé aux autres retombera sur toi, qu'ils s'en plaignent ou non. Ne l'oublie pas, mon enfant.

Ce don parut très original à Emmanuel ; il ne savait s'il devait ou non s'en réjouir ; il remercia la vieille et s'éloigna. Sur son chemin, il rencontra un homme gisant à demi mort, il avait été presque broyé en tombant d'un rocher et n'avait plus de force que pour gémir : « Mon enfant ! ma pauvre enfant ! »

Emmanuel le souleva avec soin et le porta chez lui ; avec ce lourd fardeau, le long chemin lui parut interminable. Sur le seuil de la maison, se tenait la plus délicieuse jeune fille qu'il eût jamais vue : ce n'était plus tout à fait une enfant, mais pas encore une jeune fille ; ses grands yeux étaient sombres et rêveurs, ses cheveux noirs comme l'aile du corbeau ondulaient autour de sa fine tête.

Elle leva ses petites mains délicates en s'écriant :

— Mon père ! et sa peau d'ivoire devint aussi blanche que les parois de la maisonnette blanchies à la chaux.

— Ce n'est rien, dit Emmanuel pour la tranquilliser, l'accident n'est pas grave ; la guérison ne se fera pas attendre.

— *Rada*, mon enfant, gémit le blessé, ne pleure pas, ma mort ne t'empêchera pas d'être heureuse.

A ces mots, il perdit connaissance et resta de longs jours dans cet état. Emmanuel ne quitta pas son lit et le soigna avec la piété d'un fils.

La petite *Rada* lui obéissait en tout, comme à un frère ;

elle espérait sauver son père, car sans lui, disait-elle en pleurant, elle serait tout à fait abandonnée sur terre. Jour et nuit, tous deux demeurèrent auprès du mourant ; bien des fois Rada laissait tomber sa tête sur l'oreiller du père et s'endormait d'épuisement.

Une fois, tandis qu'elle sommeillait ainsi, le malade revint à lui, serra la main d'Emmanuel et murmura : « Rada ! » Le jeune homme fit un signe d'assentiment et serra la main amaigrie du mourant, qui ne tarda pas à fermer les yeux pour ne plus les ouvrir. Emmanuel s'aperçut bien qu'il était mort, mais demeura tranquillement assis, afin de ne pas troubler ce doux sommeil d'enfant qui préparait à la jeune fille un si douloureux réveil.

Il songeait à ce qu'il devait faire de l'orpheline. « Si ma mère vivait encore ! » pensait-il. Et, ainsi préoccupé et fatigué, il s'étendit sur la terre. Au même moment il se trouva dans la caverne de l'ermite qui l'accueillit par ces mots :

— Sois sans inquiétude, amène-la moi, je veux l'élever pour toi.

— Mais tu sais donc tout ? demanda Emmanuel étonné.

— Je sais tout ce qui te concerne, car ta mère, qui t'accompagne partout, me le dit. Laisse-moi l'enfant et continue à servir.

Emmanuel crut n'avoir fait qu'un simple rêve, car un mouvement de Rada le réveilla.

— Mon père ! s'écria-t-elle avec terreur, en regardant la figure glacée du défunt.

Son jeune protecteur lui prit la main et dit :

— C'est à moi qu'il t'a léguée, tu es maintenant ma sœur et ma fille. Je sais aussi un lieu où tu seras bien. Veux-tu me suivre ?

— Où tu voudras, dit l'enfant en larmes, car je n'ai plus personne et suis sans aucune fortune.

Ils enterrèrent le père et s'en allèrent la main dans la main jusqu'à la caverne où ils arrivèrent à la tombée de la

nuit. Emmanuel sentit la petite main trembler et devenir froide dans la sienne.

— N'aie pas peur, dit-il; je t'amène chez un brave homme qui t'aimera bien.

Le solitaire considéra Rada avec des regards si doux, que toutes ses craintes s'évanouirent, et qu'elle causa bientôt avec lui dans la plus entière confiance.

Le matin, après un sommeil réparateur, le solitaire éveilla doucement Emmanuel et lui dit :

— Epargne à l'enfant de nouveaux adieux. Je la saluerai de ta part. Le travail t'attend.

Emmanuel jeta un tendre regard sur la jeune fille endormie, dont les longs cils noirs ombrageaient les joues amaigries, et qui respirait si doucement que sa poitrine se soulevait à peine.

— Je voudrais bien rester ici! On y est si bien! murmura l'adolescent. Mais le solitaire le reconduisit jusqu'à la porte.

— Ce que tu as fait n'est rien encore, mon enfant, tu ne mérites pas encore le repos.

Emmanuel redescendit dans la vallée; il rencontra un serviteur de l'empereur, son père, mais ne fut pas reconnu de lui. Il était occupé à construire une cabane avec des branches et de l'argile, tandis que sa femme prenait soin de deux petits enfants.

— Que fais-tu ici? dit Emmanuel qui l'avait reconnu au premier abord, quoique sa figure fût ridée par le chagrin et qu'il parût plus vieux de dix années; il faillit même se trahir en l'appelant « Ilie! » par son nom.

— Je n'ai pas toujours été aussi pauvre; j'ai longtemps servi l'empereur et j'ai porté son fils dans mes bras; mais, à présent, une mauvaise étoile me poursuit, je suis congédié, jeté dans la rue avec femme et enfants.

— Pourquoi donc?

— Parce que le jeune prince s'est enfui, Dieu sait où, et que tous ceux qui n'ont pas pu le retrouver ont été renvoyés du service. L'empereur ne s'était pourtant jamais

inquiété de son fils, tant qu'il l'avait près de lui. Maintenant, il faudra que le ciel tombe s'il ne le retrouve pas. Mais il l'oubliera bientôt, car il va se remarier, et si la nouvelle impératrice lui donne un fils, il ne pensera pas à l'autre ; quant à nous, nous resterons pauvres et malheureux.

— Peut-être puis-je te venir en aide ?

— Toi !

Ilie le regarda avec mépris.

— En quoi veux-tu m'aider ? Comment t'appelles-tu ?

Qui es-tu ?

— Je m'appelle *Manoïl* et je veux te servir ; je connais le jardinage.

— Manoïl ! Mon jeune prince se nommait Emmanuel ! que Dieu le punisse pour m'avoir rendu si malheureux ! Et tu n'es, toi non plus, qu'un vagabond qui me causera de la peine et de l'embarras.

— Tu verras, tu peux me chasser à toute heure, si tu as à te plaindre de mon service.

— Tu mangeras le pain de mes enfants et ne me rapporteras rien.

— Essaie !

Ilie haussa les épaules :

— Au nom de Dieu, vagabond, je veux bien essayer, mais si tu te rends coupable de la moindre faute, je serai sans pitié pour toi comme on l'a été pour moi.

Le jour n'était pas encore écoulé qu'Emmanuel avait déjà ramassé des plantes, cuit de la *mamaliga*, bêché un bout de terrain ; son activité était incroyable. Il courut à la ville, et engagea son manteau pour des grains de maïs et pour une chèvre qu'il ramena tout joyeux.

Comme les enfants furent contents, comme ils firent des caresses à Manoïl pour ce bienfait ! Mais Ilie ne faisait que grommeler ; il était toujours mécontent, ne disait jamais une bonne parole au jeune homme, et lui donnait rarement à manger à sa faim.

Le seul moyen de le rendre plus aimable était de lui

rappeler son ancienne position ; alors il parlait, dans les plus petits détails, de la table somptueuse et de tous les bons morceaux qui en tombaient pour ses enfants, des gens qui lui faisaient de gracieux saluts pour se faire annoncer plus vite, de l'empereur qui regardait toujours avec mauvaise humeur, d'un air refrigné, et qui grondait terriblement ses gens à la moindre maladresse.

Emmanuel avait envie de sourire quand il songeait comment Ilie le traitait, l'appelant vagabond et mendiant, en toute circonstance.

— Et le prince, continuait Ilie, n'était pas non plus meilleur qu'il ne fallait ; il faisait toutes sortes de malices et de mauvais tours, et quand on voulait le dénoncer, il avait disparu et se blottissait près de sa mère, qui le gâtait comme font toutes les mères ; — ici, il lançait un méchant regard à sa femme ; — aussi a-t-elle été répudiée par l'empereur pour sa mauvaise vie et pour ses relations avec des gens de rien.

A ces mots, Emmanuel bondit comme s'il eût été mordu par un serpent et s'écria :

— Tu mens ! C'était une sainte !

Ilie regarda avec surprise l'adolescent et lui dit :

— Que sais-tu donc d'elle, Manoïl ?

— Moi ! moi ! Je l'ai vue guérir les malades. J'ai...

— Eh bien ! qu'est-ce que tu as ?

— Oui, je l'ai vue adorée par tous les pauvres gens.

— Elle ne m'a jamais voulu grand bien et son fils m'a frappé une fois, je le sens encore aujourd'hui, car je n'ai pu le lui rendre et je ne voulais pas le dénoncer, parce qu'il aurait été durement puni ; mais je le regrette bien, car c'est pour lui que je suis dans le malheur.

Où Emmanuel était le plus aimé, c'était au marché où il portait les légumes qu'il avait cultivés pour en donner le prix à Ilie. Bientôt un âne porta les paniers et un jour il amena une vache à la maison.

Les femmes et les filles lui donnaient des fleurs et les enfants criaient de loin :

— Manoïl ! Manoïl ! Viens, mon cheval est fourbu ; notre chèvre est malade ; notre mère a du lin et veut te prier de le vendre, tu en tireras meilleur parti qu'elle ! Ma petite sœur est tombée et appelle Manoïl à grands cris, parce que tu as guéri *Sandu*.

Tous avaient ainsi besoin de lui, et pour tous il avait du temps, ce qui irritait Ilie qui en était jaloux et voulait l'avoir pour lui seul. Il craignait aussi toujours que son serviteur ne fit des générosités à son détriment, bien que Manoïl cultivât pour lui-même un petit terrain à part. Il avait découvert quelques pauvres, dont il était la Providence.

Là, gisait dans une chambre, si petite qu'un lit étroit y trouvait à peine place, une jeune fille aveugle et atteinte en outre du haut mal. Elle était déjà plusieurs fois si malheureusement tombée, qu'elle s'était cassé les bras en plusieurs endroits ; ils étaient mal ressoudés, de sorte qu'ils n'avaient plus forme humaine. Enfin elle s'était brisée la jambe et gardait tout à fait le lit, passant son temps à tricoter. Sa sœur allait toute la journée travailler dehors. Quand elle rentrait le soir et trouvait que l'aveugle n'avait pas assez travaillé, elle la battait. Les cris de la malheureuse avaient attiré Emmanuel. Il donna une verte leçon à la mauvaise sœur et leur offrit quelque nourriture, mais il ne sortit pas avant d'avoir vu l'aveugle manger.

Puis il y avait une malheureuse femme restée seule avec plusieurs enfants ; son mari était en prison. Emmanuel en avait entendu parler et avait entendu dire aussi qu'elle ne laissait arriver personne jusqu'à elle. Il dut longtemps frapper en vain ; alors seulement qu'il eut promis de porter de ses nouvelles à son mari, elle consentit à ouvrir. Elle était si malade qu'elle avait dû se traîner sur les genoux pour arriver jusqu'à la porte. Un petit garçon gisait dans la paille, crachant dans une cuiller de zinc et buvant à même. Une petite fille pleurait dans un coin, tandis qu'un tout petit enfant aux yeux fixes et aux joues fiévreuses toussait sans cesse.

La misère qu'il voyait là lui fit mal au cœur ; mais jamais il ne passait un seuil en vain.

Il distribuait comme un ange bienfaisant la paix et la joie, et bientôt incurie et misère se changeaient en une pauvreté laborieuse d'abord, puis en une certaine aisance.

Ici il apporta chaque jour des plantes médicinales et du travail, car la pauvre femme avait honte de se montrer.

Emmanuel procura aussi du travail à un homme qui, après un emprisonnement d'une année, avait été relaxé, et, ne pouvant trouver nulle part à s'occuper, était presque réduit à mourir de faim ; il sut, par sa parole convaincante, dissiper la méfiance des gens.

Ses bienfaits étaient innombrables, les enfants d'Ilie l'aimaient par dessus tout et sa femme demandait toujours Manoïl, voulait toujours avoir l'aide de Manoïl, ce qui rendit à la fin Ilie terriblement jaloux.

Il traitait l'adolescent plus mal de jour en jour et le chargeait d'un travail inouï, mais jamais Emmanuel ne se plaignait. Il ne lui vint jamais à l'esprit qu'Ilie pût être jaloux, et supposait que le bien-être engendrait la dureté de cœur.

Un jour, Emmanuel était de nouveau au marché. Il avait vendu toutes les marchandises d'Ilie, et les siennes aussi ; il avait déjà distribué son propre gain, quand un homme qui avait perdu les deux bras s'approcha de lui et lui demanda l'aumône. Jamais Emmanuel n'avait encore touché au bien d'Ilie ; mais, cette fois, il crut pouvoir prendre sur lui de le faire et mit un peu d'argent dans la poche du malheureux. En ce moment, il se sentit saisir au collet.

— Ah ! voleur, mendiant, lui cria Ilie, en écumant de rage, je t'ai enfin attrapé, misérable, je veux te montrer, hypocrite, ce que je pense de toi qui me voles mon bien et détournes de moi ma femme.

Et il frappa Emmanuel avec son poing de fer et son lourd gourdin. Le sang monta au visage du jeune homme, il voulut se mettre en défense, mais il réfléchit et laissa

tomber ses bras sous la grêle des coups. Cela ne dura pas longtemps, car les passants se rassemblèrent et la sœur de la fille aveugle arrêta courageusement les bras d'Ilie, en criant :

— Tu ne maltraiteras pas ton bienfaiteur et le mien. Honte à toi !

Alors Emmanuel tourna vers Ilie son visage pâle comme la mort et dit avec des yeux chargés de flammes :

— Ilie, mon serviteur, nous sommes quittes, maintenant. Puis il disparut.

Ilie porta les mains à sa tête en chancelant.

— Notre prince et héritier ! c'était lui... bégayait-il.

Tout le marché était en révolution, beaucoup s'élançèrent pour retrouver le prince, le bien-aimé Manoïl. D'autres injurièrent et frappèrent Ilie qui avait détruit par sa brutalité le bonheur de tous. Ilie était aussi inconsolable que Manoïl introuvable. Ce dernier avait disparu aussi vite que ses pieds agiles le lui avaient permis et était allé s'étendre par terre, au milieu d'un champ houleux de maïs, caché par les larges feuilles et pleurant comme il n'avait pas pleuré depuis la mort de sa mère. « Maintenant, gémissait-il, je comprends les peines que cause l'ingratitude. » Il pressait son poing contre ses dents, de sorte que le sang jaillissait de ses lèvres.

— O mère ! mère ! disait-il, je puis tout supporter, excepté la honte.

A peine avait-il prononcé cet appel, que le solitaire parut devant lui, et, lui posant amicalement la main sur l'épaule, lui dit :

— Regarde, reconnais-tu encore la petite Rada ?

Emmanuel ébloui regarda la merveilleuse fille qui le considérait de ses yeux noirs, puis rabaisait ses cils soyeux comme un voile sur ses joues rougissantes. Il ne put parler ; de surprise et d'admiration, il oublia même de lui donner la main ; il la regardait toujours.

— N'est-ce pas, dit le solitaire, que j'ai été meilleur gardien de ton trésor que tu ne l'as été de celui de ton serviteur ? Je ne l'ai donné à personne, moi !

Emmanuel regarda avec frayeur le solitaire et laissa pencher la tête, comme un enfant qu'on réprimande.

— On ne peut pas faire du bien pour d'autres gens sans leur assentiment, continua le solitaire, c'était une erreur, mon fils.

— Que j'ai durement expiée ! dit le jeune homme, les joues brûlantes et des larmes dans les yeux.

— Mais aussi, voici ta récompense, récompense que tu n'as encore méritée qu'à demi ! dit le solitaire. Et il montra de nouveau Rada dont les regards allaient de l'un à l'autre avec surprise. Et maintenant, prenons quelques heures de joie avant que tu retournes au travail.

Rada prépara un repas réconfortant, dans la grotte extérieure. Toute la caverne avait été transformée par ses doigts de fée. Alentour pendaient les tapis qu'elle avait tissés, et le solitaire portait une chemise qu'elle avait filée et brodée. Elle-même était vêtue d'une façon très convenable et montrait fièrement les livres qu'elle avait lus avec son cher maître.

Alors Emmanuel devint de nouveau triste.

— Je deviens chaque jour plus ignorant, dit-il, je n'ai pas le temps d'apprendre ; bientôt, je serai indigne de toi, Rada !

— Cherche une occupation fructueuse, dit le solitaire, et emploie ton gain à t'instruire.

— Et les pauvres ? demanda Emmanuel.

— Il y a plusieurs manières de faire le bien ; les aumônes spirituelles valent bien les autres.

Emmanuel passa quelques heures heureuses dans la grotte. Mais le soleil descendait à l'horizon et colorait de violet et de pourpre les montagnes, tandis que la vallée s'enveloppait déjà d'ombres bleuâtres.

— Il faut t'en aller, dit le solitaire, avant qu'il fasse tout à fait nuit.

Emmanuel regarda tristement dans le lointain. Cette fois, il avait le cœur bien gros. Rada l'attirait comme un aimant et ses dernières expériences avaient été si amères !

Le solitaire remarqua son hésitation, mais il n'en fit rien paraître et précipita vivement et sévèrement le départ. Emmanuel s'indignait intérieurement de cette dureté et trouvait que tout l'univers était bien changé.

Il descendit lentement, plus lentement que jadis. Plus de dix fois, il regarda derrière lui ; Rada se tenait debout dans la lumière du soleil et lui faisait des signes d'adieu ; il comprima de sa main les battements de son cœur et ressentit une douleur qu'il n'avait encore jamais connue.

Pourquoi le solitaire l'avait-il chassé dans la nuit ? Pourquoi n'avait-il pas osé insister pour attendre jusqu'au lendemain ? Pourquoi devait-il apprendre avec tant de peine cette science de l'abnégation, qu'il avait pratiquée au début, aussi bien que la charmante vierge ? La cruauté du solitaire était, pour lui, incompréhensible. Ainsi pensait Emmanuel ; puis il se coucha sous un rocher et s'endormit.

Sous ce ciel étoilé, il vit en rêve sa mère, guérissant des malades innombrables par l'imposition des mains, et il se réveilla en sursaut :

— Je veux être médecin, s'écria-t-il, je pourrai ainsi porter secours à ceux qui souffrent.

Il descendit dans la vallée et entra chez un pharmacien.

— Puis-je devenir élève chez vous ?

— Que sais-tu donc ?

— Je sais chercher les simples, les planter et les cultiver, rien de plus.

Un sourire vint aux lèvres du pharmacien, mais il fut de courte durée, car le jeune homme qui, cette fois, se présentait sous le nom de *Manca*, faisait preuve d'une remarquable intelligence et d'un zèle extraordinaire.

Outre ses travaux, il étudiait chaque nuit et même il donnait encore, gratuitement, des leçons aux enfants pauvres.

C'étaient là ses aumônes, car il employait à sa propre instruction l'argent qu'il gagnait.

Il n'y avait pas encore longtemps qu'il était là, quand une grande fête fut célébrée dans le pays.

L'impératrice avait donné à son époux un fils, que l'on avait nommé *Trandafir* et qui devait remplacer le fils aîné disparu. Emmanuel sourit mélancoliquement.

— Personne, pensa-t-il, ne s'inquiète plus de moi ! — et il travailla de plus belle toute la nuit.

— Un bon médecin a bien aussi son mérite, se dit-il; que mon frère soit donc empereur !

Ses efforts surhumains ne tardèrent pas à être récompensés; le talent naturel qu'il tenait de sa mère lui vint aussi en aide. Il n'avait pas encore fini ses études, que déjà on l'appelait, de près et de loin, dans tous les villages où il y avait un malade. Il pensait souvent à Rada et avait le plus vif désir de la revoir; il était intimement convaincu qu'il la retrouverait, aussitôt qu'il serait digne d'elle. En ce moment, son amour pour la science était plus fort que tout autre sentiment; pour la première fois, il ne songeait pas seulement à servir son prochain, mais il voulait être lui-même quelque chose par ses propres forces. Ses traits étaient fins et émaciés par la tension continue de son esprit; les nombreuses veilles avaient rendu ses yeux luisants et enfoncés.

Il était aussi aimé que Manoïl l'avait été auparavant, et il suffisait de prononcer le nom du docteur Manea pour voir tous les regards s'éclaircir et les cœurs chagrins renaître à l'espoir.

A cette époque, le jeune héritier du trône, *Trandafir*, devint si malade que tout le monde désespéra de sa guérison. Mais l'impératrice avait entendu parler du jeune médecin que les enfants aimaient et l'envoya chercher. Il entra, le cœur palpitant, dans le château paternel, où chaque pas lui rappelait son enfance, et d'où il s'était banni lui-même dans un instant de colère et d'insubordination enfantine. Son père ne le reconnut pas et le suivit d'un regard tout inquiet, quand il s'approcha du lit de son frère malade à la mort. Il l'ausculta avec soin et dit ensuite gravement : « Je crois qu'on peut le guérir. » Le visage ordinairement dur et fier de l'impératrice, visage devant lequel tremblait même son époux, s'inonda de larmes.

Emmanuel était jour et nuit au chevet du petit Trandafir, et l'enfant tomba un soir dans un sommeil calme et profond. Emmanuel pria les parents de se reposer, car le danger était passé, et promit de veiller lui-même.

Au milieu de la nuit, le petit malade s'éveilla, étendit les deux bras vers son frère, les lui posa autour du cou et l'embrassa :

— Dis : Emmanuel ! murmura le docteur.

— Emmanuel ! dit l'enfant d'une voix claire, aussi doucement, aussi tendrement que ce mot n'avait depuis des années été prononcé à son oreille. Puis l'enfant se rendormit.

Le matin, il était hors de danger, et les parents témoignèrent leur reconnaissance envers le sauveur de leur enfant en refusant de le laisser partir. Le jeune médecin ne se laissa gagner ni par les prières, ni par les promesses ; il tint à s'éloigner, et l'impératrice, qui l'eût auparavant volontiers serré dans ses bras, s'irrita de son départ.

Emmanuel songeait alors à aller chercher sa Rada et à la demander en mariage. Il croyait l'avoir enfin méritée, lorsque le solitaire entra chez lui.

— Mon garçon, lui dit-il, (et sa barbe tremblait autour de ses lèvres), je crains que la récompense méritée ne t'ait échappé. J'avais envoyé Rada dans la vallée, pour qu'elle s'y perfectionnât encore dans toutes les vertus de la femme, et maintenant j'apprends qu'elle veut en épouser un autre.

Le sang monta au visage du jeune homme, un nuage rouge passa devant ses yeux.

— Est-ce donc là ta sollicitude paternelle ? s'écria-t-il ; aujourd'hui que je voulais la recevoir de ta main, tu me soumets à une épreuve plus cruelle que toutes les autres ; tout cela n'était donc que mensonge ! Oh ! je sens que je deviendrai fou.

Il secoua le vieillard et le repoussa loin de lui. Celui-ci chancela et alla frapper de la tête contre un angle aigu ; le sang jaillit en abondance. Emmanuel, effrayé de ce qu'il

avait fait, se jeta à genoux auprès du vieillard et mit tout en œuvre pour le rappeler à lui. Enfin celui-ci ouvrit les yeux, et, remuant les lèvres avec effort, il dit « *Enfant ingrat!* » puis il ferma les yeux, soupira une dernière fois et mourut entre les bras du jeune homme désespéré. Emmanuel l'appela des noms les plus tendres, il le pria de lui pardonner. Mais il était trop tard ! Il avait tout perdu, tout, père, ami, fiancée, et son cœur joyeux et innocent était mort.

Il disparut de la contrée et s'enfonça dans la solitude du Bucegi. Mais il y fut bientôt reconnu, car il n'avait pu s'empêcher de guérir les moutons malades des bergers. Bientôt on vint à lui de très loin et on le considéra comme un prophète. On ne l'appelait que *l'homme*, et dès qu'il y avait quelqu'un de malade ou de malheureux, on courait chercher cet homme. Il était aussi grave qu'un vieillard de cent années. Il avait même oublié qu'il était jeune, tant l'irréparable action qu'il avait commise causait de tristesse à son cœur.

Il avait, dès cette heure-là, perdu le souvenir de l'image de sa mère, et il vivait ainsi avec son grand chagrin, faisant autant de bien qu'il pouvait ; homme étrange, vers lequel les regards s'élevaient avec crainte et respect, mais qui repoussait toute parole de gratitude, car toujours il entendait dans son cœur ces mots : « *Enfant ingrat!* » sortis des lèvres de son unique ami.

Le petit Trandafir tomba de nouveau malade ; mais le bon docteur Manea avait disparu et comme le petit appelait sans cesse : « *Emmanuel!* » tous disaient qu'il allait mourir, parce qu'il appelait son frère mort qu'il n'avait jamais vu.

L'enfant mourut en effet au bout de peu de jours. Son père mourut aussi de chagrin et tout le peuple était dans la désolation de ne pas avoir d'empereur.

Alors se répandit une étonnante nouvelle.

— Emmanuel est vivant, se répétait-on de village en village, et de ville en ville. On ignorait qui en avait parlé

le premier ; mais on vit une merveilleuse jeune fille parcourir le pays avec un vieillard.

Partout ils parlaient d'Emmanuel et cherchaient sa trace. Ils arrivèrent au Bucegi et les pâtres leur montrèrent le chemin qui mène à l'*homme*.

Il était assis, la tête appuyée sur sa main, et regardant avec une sombre mélancolie devant lui. Ils restèrent là longtemps à le contempler. Alors il leva les yeux et s'écria :

— Rada!... et Ilie!... vous ici!... Que voulez-vous de moi?

— Notre empereur! cria Ilie en se jetant à ses genoux ; ah! Seigneur, puissiez-vous jamais me pardonner mon ingratitude!

Emmanuel tressaillit d'abord, puis il dit :

— Moi, pardonner? Dieu soit loué qu'il me soit donné de le faire! Mais toi, Rada, où est ton mari?

Un pli amer contracta ses lèvres.

— Je n'ai pas d'époux, je te suis toujours demeurée fidèle et je t'ai cherché dans tout le pays sur lequel tu vas régner ; car ton père et ton frère sont morts.

Emmanuel s'était levé. Il dut s'appuyer au rocher.

— Rada, dit-il, je ne suis pas digne de toi, je suis le meurtrier de notre père!

— Je sais, dit Rada, je sais cela depuis longtemps : il me l'a dit en rêve et m'a dit aussi que je te retrouverais.

— Et tu viens à moi!

Emmanuel voulait cacher son visage dans ses mains, mais elle l'en empêcha et se jeta dans ses bras. Alors retentirent de toutes parts les cris enthousiastes de : « Vive notre empereur ! notre empereur ! notre bon empereur ! Le père des pauvres, le protecteur des faibles, le sauveur dans toutes les misères ! Vive notre empereur ! » Et tout à coup, tous ceux auxquels il avait fait du bien l'entourèrent, lui baisant les mains, les vêtements et les pieds, l'appelant Manoïl, Manea, docteur et empereur, tout à la

fois. Il était comme étourdi de tout ce bruit et regardait Rada qui le saluait aussi. Il la prit par la main et dit :

— Voici votre impératrice, la plus fidèle des jeunes filles ! Sans elle, vous ne m'auriez jamais retrouvé.

La foule qui grossissait sans cesse sur son chemin l'emmena jusqu'à son palais, racontant ses bienfaits, bienfaits que, pour la plupart, il avait depuis longtemps oubliés.

Ilie redevint sur le champ son serviteur et dut se mettre à la recherche de tous ceux qui avaient été chassés à cause de lui. Rada vécut heureuse à ses côtés, et, de ses baisers, elle effaçait les rides de son front, lorsqu'il songeait à la plus mauvaise heure de sa vie.

Ils eurent beaucoup de beaux enfants ; cette génération a été remplacée par une autre qui a disparu à son tour, mais la montagne a conservé le nom d'*Omul*.

II. DANS LA VRANCEA (*).

Le voïvode Etienne-le-Grand avait perdu la bataille; il l'avait perdue irréparablement ; son armée était détruite et dispersée; lui-même errait dans les monts de la Vrancea, solitaire et inconnu. Il allait, marchant toujours, marchant jusqu'à la nuit, absorbé dans ses tristes pensées. Soudain, il se vit devant une maisonnette d'apparence propre, et, sur le seuil, il fut accueilli par une femme déjà âgée, mais d'une physionomie encore belle. A son aspect, ses traits quelque peu rudes s'éclairèrent d'un sourire bienveillant, et elle lui dit : « Qui que tu sois, » étranger, entre ; tu trouveras chez moi du lait et un abri » pour la nuit ! »

Le Prince s'assit devant l'âtre, puis se restaura avec du lait et du fromage de brebis offerts par la vieille qui, fort discrètement, s'abstint de lui poser la moindre question. Elle lui prépara une couchette avec des tapis tissés de sa main, avec des coussins brodés par elle, éblouissants de blancheur et tout imprégnés du parfum des trèfles sauvages, et le héros, succombant à la fatigue, s'assoupit, comme tant d'êtres humains sur qui pèsent de lourds soucis : bientôt il s'endormit d'un profond sommeil.

Il dormit ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aube, lorsque, soudain, il se sentit secoué : « Etienne ! lui criait » la vieille ; prince Etienne ! debout ! »

(*) Plaine située dans le sud-ouest du district de Putna (Roumanie). — Extrait du volume intitulé : *A travers les siècles (Durch die Jahrhunderte)*. Traduction inédite.

Surpris de se voir reconnu, le prince se redressa : « Pour-
» quoi cette tristesse ? continua son hôtesse. Ton armée
» est détruite ? Eh bien ! Dieu peut t'en faire sortir une
» autre de ces sapins et de ces rochers ! Regarde !... »

Et en levant les yeux vers la montagne, Etienne vit en effet toutes les forêts d'alentour s'agiter et se mettre en marche vers la vallée.

Les sapins se mouvaient, s'inclinaient, et c'était, sous les premiers feux de l'aurore, comme un cliquetis d'armes étincelantes.

« Regarde, disait la femme : nous avons formé ta réserve.
» Toute la Vrancea s'est levée comme un seul homme ;
» regarde-les tous descendre du haut de la montagne ; les
» sept jeunes gens qui marchent à leur tête sont mes pro-
» pres fils : prends-les, ils sont à toi ! Et maintenant, vole
» à la victoire ! » s'écria la vieille, et ses yeux brillaient.
Pendant la nuit, elle avait expédié ses fils dans toutes les directions, et ces vaillants, rentrés dès l'aube, ramenaient des bandes armées.

Avant que l'ennemi eût eu le temps de se reconnaître, Etienne fondit sur lui du haut des montagnes, et le tailla en pièces.

Et en signe de gratitude, il donna à chacun des sept fils de la vieille une montagne qui porte depuis le nom de chacun des sept héros, et la Vrancea est aujourd'hui encore une région célèbre en Roumanie, jouissant, comme une véritable République, de grandes franchises et de lois spéciales. Les paysans y sont remarquablement beaux et robustes, libres comme leurs montagnes, avisés et courageux. Et comment n'en serait-il pas ainsi dans un pays qui a su produire de telles femmes ?

III. MOSCH ET BABA (*).

(TRADUIT PAR PIERRE LOTI)

Mosch et Baba (le Vieux et la Vieille), ainsi les appelaient, tout simplement. Ils étaient si vieux que personne ne savait plus leurs noms. Ils étaient *le Mosch et la Baba*, les deux plus âgés du domaine de notre grand poète Alecsandri, Mircesci.

Lui avait autrefois été un postillon, même un célèbre postillon. Dans sa longue vie, il s'était amassé une fortune : deux cents francs, et, après avoir marié son seul fils dans un village lointain, il avait, de son côté, épousé en secondes noces une femme qui n'avait qu'une fille unique, mariée dans un autre village.

Ils vivaient déjà depuis très longtemps ensemble et étaient si vieux qu'ils devenaient toujours plus petits et plus petits comme s'ils se ratatinaient.

Souvent on les voyait dans la plaine de Mircesci traverser la forêt, puis s'asseoir tout près l'un de l'autre sous un arbre, et pendant bien des heures, jouer ensemble de la belle journée, moitié causant, moitié sommeillant. Ils s'étaient bâti la plus petite et la plus basse des maisonnettes et avaient une paire de petits bœufs pas plus grands qu'un raisonnable âne, et aussi un petit cheval pas plus

(*) Extrait du volume intitulé : *A travers les siècles (Durch die Jahrhunderte)*. — La traduction de Pierre Loti a été publiée dans le recueil de nouvelles intitulé : *Qui frappe*, (Paris, Calmann Lévy, in-18). — Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur.

haut qu'un chien. Et ils étaient heureux et satisfaits tant que duraient les jours.

Une fois, il serait presque arrivé un malheur au vieux : on lui avait donné des oies à garder, et il avait fait un faux pas et était tombé dans le petit ruisseau de la prairie. Beaucoup trop faible pour se relever, il se serait noyé misérablement si quelqu'un ne l'avait vu et sauvé.

Quand il racontait ses courses comme postillon, alors seulement il redevenait encore une fois jeune ; alors ses vieux yeux brillaient et autour de lui tout semblait s'animer de tintements de grelots et de piaffements de chevaux ; il se sentait de nouveau en selle, allant jour et nuit, allant comme le vent.

Il avait aussi beaucoup, beaucoup de souvenirs de l'histoire du pays :

— *Coconu* (1) Vassili! (Seigneur Vassili) disait-il souvent à Alecsandri — j'ai voituré dehors bien des princes et bien des ministres!

C'était sa façon à lui de comprendre et d'exprimer la fragilité de toute chose.

Il était très jaloux de sa femme : elle ne devait regarder personne, ne parler à personne. Et, à sa grande contrariété, un jeune homme rôdait continuellement autour de sa maisonnette.

— Qu'a-t-il à faire ici celui-là? Est-ce qu'il ne rougit pas? disait le vieux, très irrité, — jusqu'à ce qu'enfin il découvrit que c'était pour la belle jeune fille d'un voisin que ce galant venait.

*
* * *

Au milieu de cette paix de leur vie, le vieux vint un jour chez le propriétaire du domaine.

— *Coconu* Vassili! (Seigneur Vassili!) nous voulons divorcer!

(1) Prononcez *Cocone*.

Celui-ci, très étonné, s'écria :

— Mais quelle idée as-tu ? Tu t'es donc querellé avec ta vieille ? Quelle idée t'est venue, — car, enfin, de toute façon, vous n'avez plus beaucoup de temps à rester ensemble !

— C'est justement cela, *Coconu* Vassili. Nous avons réfléchi que nous n'avons plus beaucoup de jours devant nous, et que chacun de nous deux a un enfant, et qu'après notre mort ils se querelleront pour l'héritage. C'est pour que cela n'arrive pas que nous voulons nous séparer avant...

Rien ne put ébranler les deux vieux dans leur décision et, sans délai, ils se mirent à l'exécuter. Les deux cents francs, en pièces d'or, furent mis en petits tas, et le vieux, poussant alternativement une pièce d'or à lui-même et une à sa vieille, disait : « Une pour toi ! une pour moi ! une pour toi ! une pour moi ! » jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus. Un coussin pour elle, un coussin pour lui ; un tapis pour elle, un tapis pour lui. Puis il lui donna les deux petits bœufs et garda son petit cheval avec la petite carriole. Et après ils allèrent à l'auberge pour dire adieu aux gens. Là ils furent entourés et l'on but à leur santé. Et on voulait être gai, mais on pleurait pourtant. Ils demandèrent pardon à tous afin que personne ne pût garder de rancune contre eux. Enfin ils se mirent en marche et descendirent jusqu'en bas, jusqu'au pont du Sereth. Là ils s'arrêtèrent encore un petit instant, s'embrassèrent, pleurèrent et puis chacun alla son chemin, l'un à droite, l'autre à gauche...

Il est souvent plus facile d'exécuter une grande résolution que d'en supporter les conséquences. Le vieux s'affaissa tellement qu'il ne fut bientôt plus que l'ombre de lui-même. Lorsqu'on lui demandait comment il allait, il disait :

— Je ne peux plus du tout dormir, parce que je ne sens plus son haleine à mon cou !

Il errait comme un esprit sans repos et cherchait toujours quelque chose qu'il ne pouvait trouver.

Après huit jours, on lui apporta la nouvelle que sa Baba était très malade. Sans délai il attela son petit cheval à sa petite carriole et s'en alla aussi vite qu'il pouvait aller. Mais quand il arriva au village où elle s'était retirée, on emportait justement son cercueil.

Sans dire un mot il suivit la morte et assista sans plainte à l'enterrement. Ensuite il retourna directement chez lui et se coucha. Et le lendemain il était mort.

Maintenant la petite maison tombe tellement en ruine qu'on n'en voit plus rien — que le chaume et les roseaux qui couvraient son toit.

Mais Alecsandri ne permet pas qu'on y touche.

IV. BUCAREST (*).

Depuis trois jours, sur un bateau pavoisé, je descendais le Danube aux larges flots bruns, qui de plus en plus grandissait, comme le finale d'une symphonie.

C'étaient des réceptions dans toutes les villes et dans tous les villages, et mon œil ne se rassasiait pas de la richesse des couleurs, sous ce ciel d'Orient qui était dans le jour, d'un bleu turquoise, et qui se fondait le soir en un jaune étincelant plein de poussière d'or, au coucher d'un soleil deux fois plus grand qu'ailleurs. Dans la lumière pure de fin novembre, sur ces beaux champs ondoyants, sur cette terre noire qui sans fatigue avait donné des richesses en attendant qu'on lui en demandât davantage, sur l'épaisse poussière blanche des larges chemins tracés par l'insouciance des chariots, partout se détachaient en nuances vives les costumes des paysans attroupés pour me recevoir : des chemises d'une blancheur éblouissante, richement brodées de rouge, de noir et d'or ; des voiles flottants, en toile blanche, en toile-ivoire ou en jaune-soufre ; des jupes rouge-pivoine ou lie de vin. On voyait des hommes accourir au galop de leurs petits chevaux maigres et rapides, leurs manteaux en poil de chèvre flottant comme une autre crinière sur le dos de leurs bêtes. Un sayon brodé leur couvrait la poitrine, pareil à un tatouage multicolore au-dessus de la ceinture, large de trois mains, qui contenait tout un arsenal de pistolets et

(*) Extrait, avec l'autorisation des éditeurs, de l'ouvrage intitulé : *Les Capitales du monde*, Paris, Hachette et C^e, 1892, gr. in-8° (pages 295-320).

de couteaux. La chemise, brodée elle aussi, retombait sur des pantalons de feutre blanc. Et leurs têtes étaient coiffées de grands bonnets, comme de fourrures blanches, d'où s'échappaient jusque sur les épaules des boucles de cheveux en ailes de corbeau.

En m'approchant de ces groupes pittoresques, je vis des statures superbes, avec des têtes d'une étrange beauté, dont la gravité ne cédait que rarement à un fin sourire découvrant des rangées de perles. Et tous ces visages si nouveaux, tous ces nez aquilins aux narines fines et vibrantes, ces yeux étonnamment grands, noirs ou d'un gris verdâtre, étincelant d'un feu sombre, enfoncés sous les orbites, surplombés de sourcils épais et droits, ces teints dorés, ce langage sonore, quelquefois âpre et presque guttural — parlé si facilement, avec une éloquence extraordinaire, par ces hommes graves, par ces matrones roumaines, par ces enfants dont le regard était limpide comme une lueur d'étoile, — me produisaient l'impression de quelque chose d'intense et de passionné inconnu à nos climats du Nord occidental. — Et puis j'admirais comme la belle tête méridionale de mon jeune époux était en parfaite harmonie avec ces hommes et ce pays dont il avait fait la conquête à lui tout seul.

C'était donc ma patrie nouvelle, cette Roumanie qui ne me montrait que l'immensité de ses plaines mélancoliques et les bords de son large fleuve; marais presque inhabitables, où les grenouilles chantaient dans les roseaux et dans le chanvre sauvage.

De temps en temps un piquet de Dorobantzi présentait les armes ou sonnait une fanfare qui traversait l'eau, pour aller se perdre en face — dans les montagnes de la Serbie et de la Bulgarie, moins fertiles mais plus riannes et plus habitées que la rive roumaine. Pour la fille du Rhin — de ce Rhin qui bondit comme un éclair de joie entre les gais villages blottis dans leurs nids de verdure — l'impression de ce grand fleuve puissant et silencieux s'étalant dans des solitudes ininterrompues était morne, et augmentait

le serrément de cœur avec lequel j'abordais l'inconnu de ma destinée nouvelle.

S'il est un sort difficile en ce monde, c'est celui d'une jeune princesse étrangère faisant son entrée dans sa capitale. Les figures qui vous entourent ne vous témoignent qu'une froide curiosité, alors que, quelques jours auparavant, tous les yeux vous regardaient pleins de larmes et toutes les lèvres tremblaient — malgré les « Hourrahs ! » et les « Que Dieu vous bénisse, notre chère enfant, notre » petite Princesse ! »

Vous n'êtes plus l'enfant de personne, étonnée d'être mariée, craintive de déplaire, sûre de votre insuffisance devant la grandeur de la mission qui va peser sur vos épaules comme un trop lourd manteau.

J'emportais avec moi une consolation que je cachais comme une sorte de pudeur : c'était ma plume. Mais j'aurais été aussi étonnée d'être appelée poète qu'un oiseau d'être appelé chanteur. L'âme de votre âme peut-elle avoir un nom ?

Ces jours-là, je me rendais péniblement compte qu'il ne suffit pas d'avoir une âme, fût-elle grande, pleine d'amour, riche de bonnes intentions, débordant d'affection : il faut surtout paraître, il faut plaire. Ah ! mon Dieu ! pour la première fois de ma vie je pensai à mon apparence. Je n'avais jamais eu le temps d'y songer auparavant ; car ma jeunesse s'était passée auprès de lits de mourants ou dans des milieux hautement intellectuels, et mes yeux avaient trop pleuré pour voir de la vie autre chose que ses tristesses. Avec une mélancolie profonde, je regardais ces attroupements, toujours plus nombreux, qui annonçaient les abords de la capitale, et je me demandais combien de fois je serais impuissante à secourir les misères qui devaient se cacher dans ces foules.

Le cœur palpitant dans ma poitrine comme un papillon prisonnier contre une glace, les lèvres sèches, les mains froides, les genoux tremblants, dans les oreilles un bourdonnement plus fort que les coups de canon, que les clo-

ches sonnant à toute volée, que les musiques militaires entonnant l'hymne national, j'essayais de sourire à mon mari qui m'expliquait ce que je voyais et qui se réjouissait d'amener sa jeune femme par le premier tronçon de ce chemin de fer créé par lui pour relier sa capitale au Danube. Il fallait combattre l'angoisse qui me serrait la gorge, le malaise inexplicable qui me tourmentait depuis plusieurs jours, et, en descendant du train, parler à tout ce monde groupé sur les quais. Mais, lorsque je sortis de la gare pour monter en voiture, je poussai un cri d'admiration : par dessus l'ondolement des panaches, le scintillement des uniformes, par dessus les chevaux et les drapeaux, au-delà de cette mer humaine, j'avais aperçu la ville, couchée entre les collines, se déployant dans les vallées verdoyantes. Avec ses toits luisants, ses centaines de petites églises, ses maisons vertes, jaunes ou bleues, tout cela inondé d'un soleil éblouissant, qui donnait même au bois le scintillement du zinc, — elle me rappelait vaguement Moscou.

Une fois en voiture, il fallut saluer sans cesse, ce qui est trop étourdissant pour permettre de regarder à son aise, surtout quand le moindre sourire devient un effort, et que chaque mouvement des yeux cause une douleur jusqu'au fond de la tête. Cependant, sur le long parcours de la gare à la métropole, et ensuite de la métropole au palais, je vis des maisons qui paraissaient trop petites pour leurs habitants, des gens qui semblaient toucher du front le toit de leur demeure, des femmes en jupes vertes et bleues qui portaient toutes des camisoles blanches comme neige et qui avaient pour coiffures des mouchoirs également blancs, bordés de dentelles, leur serrant la tête, avec un œillet fiché derrière l'oreille (tout ce blanc, à la campagne comme à la ville, frappe et surprend lorsqu'on arrive, jusqu'à ce qu'on en vienne à le porter soi-même de préférence, puisque c'est la seule couleur qui résiste à ce soleil et à cette poussière).

Ce qui étonne l'oreille, c'est que chaque église n'a que

deux cloches, et que le carillon d'ensemble n'est produit que par la foule des églises : ce jour-là surtout, elles me paraissaient innombrables, ces églises de Bucarest!...

La cour de la métropole, où je dus m'arrêter, était entièrement couverte d'un dais rouge, ce qui jetait une lumière fantastique sur tous les personnages assemblés là pour me recevoir, sur les toges rouges de la Cour de Cassation, sur les habits sacerdotaux du métropolitain et des évêques, tous à grandes barbes blanches ou grises. Quarante couples furent mariés à cette occasion, séance tenante. Toutes les fiancées portaient le fil d'or en guise de voile...

« Voici le palais, me dit le Roi.

— Où ? répondis-je.

— Mais nous y entrons ! » fit-il en souriant.

Alors je compris que c'est le souverain qui fait le palais, comme une pierre dans un champ peut devenir un autel.

Celui de Bucarest était une vieille maison de boyard arrangée à la hâte (1). Le jeune souverain n'avait pas eu le temps de songer à la rendre confortable ; car il passait ses nuits à préparer le travail accablant de ses journées — et je trouvais sur son bureau, ce jour d'arrivée, le premier plan du pont sur le Danube qu'on va construire maintenant après vingt ans de patience. (2)

Le Bucarest d'alors et le Bucarest d'aujourd'hui ne se ressemblent guère. On bâtit en moyenne, depuis cette époque, environ mille maisons par an ; on a posé du pavé cubique dans les rues, au lieu des anciennes dalles et des anciennes ornières.

Le palais aussi a subi de complètes transformations. Il est vrai, on a utilisé le palais d'autrefois, ce qui extérieurement produit peut-être un effet de rapiéçage, mais ce

(1) Cette maison avait appartenu tour à tour aux Colfesco, aux Sachelari, enfin à Dinico Golesco, bisaïeul maternel de l'auteur de cette *Bibliographie*. (G. B.)

(2) Construit par la Compagnie Fives-Lille, sous la direction de l'inspecteur général roumain Saligny, le pont sur le Danube a été inauguré le 26 septembre 1895, et a reçu le nom de *Pont du roi Charles* (G. B.)

qui donne à l'intérieur un cachet d'intimité et quelque chose de très personnel.

Un sculpteur, vrai maître cinquecentiste, appelé Stöhr, qui depuis vingt-quatre ans travaille pour nous, a présidé à cette transformation; il a orné nos salles de meubles et de revêtements de boiseries d'une rare beauté. La salle du trône d'alors est devenue une bibliothèque style Renaissance allemande; le cabinet du Roi est un petit musée; mes appartements contiennent quelques vieux tableaux de premier ordre, sur lesquels la lumière tombe d'en haut comme dans une galerie de peinture.

Quel ne fut pas mon étonnement, en recevant toutes les dames le lendemain, de ne trouver aucune ressemblance entre les femmes de la société et les paysannes! Plus de matrones aux traits et aux voiles austères, mais de mignonnes et gracieuses créatures, me rappelant à la fois la société de Pétersbourg et celle de Naples. Quant aux hommes, ils avaient l'air français: c'est ainsi, du moins, qu'ils m'apparurent lorsque je les vis le lendemain à la Chambre, où je fus conduite en grand gala. Ce jour-là, je m'amusai beaucoup de notre attelage contrastant par son élégance avec les rues que nous traversions, bordées de petites maisons mal alignées, pavées d'énormes blocs de pierre irréguliers et espacés qui nous faisaient faire, à moi et à mon diadème, bien des saluts involontaires. Le soir de ce même jour, il y avait aussi illumination générale... De ma vie je n'avais vu chose pareille: dans ces mêmes rues, où aujourd'hui un grand hôtel touche l'autre, où le gaz et l'électricité se disputent la place, on ne connaissait alors que les lampes à pétrole ou les bougies, — et, comme toutes les maisons n'étaient qu'à un étage, entre cour et jardin il y avait souvent solution de continuité, beaucoup plus d'ombre que de lumière... J'avais grande envie de sourire, mais bientôt je trouvai cet éclairage, ce vrai *lucus a non lucendo* fort caractéristique, et puis le côté touchant de la chose m'apparut aussi: chacun, dans sa maisonnette, avait fait de son mieux, suivant ses humbles

moyens. J'appris du reste, ensuite, que le Roumain tient à habiter sa propre maison, fût-elle de boue, sans plancher, les quatre murs disjoints et le toit couvert de chaume.

Demandez à la plus pauvre pétitionnaire où elle demeure, elle vous répondra : « In casele mele (Dans ma maison!) ».

Mes premières sorties furent une série de surprises. Il y avait, dans cette ville, des rues pittoresques où toutes les portes étaient encombrées d'étoffes multicolores, de ferrailles, de poteries vertes et brunes. D'autres quartiers étaient un assemblage bariolé de maisons de poupée, singulièrement petites, cachées sous les arbres, sous ces pauvres saules qu'on dépouille tous les ans de leurs branches, ou sous les acacias qui embaument la ville entière au printemps. Il y avait, ouverts sur la rue, des établis de boulangers, de bottiers, de forgerons ; des cabarets innombrables où l'on vendait de l'eau-de-vie de prunes appelée *tzuica*, bouges obscurs, sur le fond très sombre desquels se détachaient des figures de brigands, à l'œil doux, au sourire triste. Plus on s'approchait de la rivière appelée Dimbovitza, plus les maisonnettes s'aggloméraient : avec leurs balcons en saillie, leurs colonnettes ajourées, surmontées de découpures en trèfles, elles avaient l'aspect un peu mauresque. Et puis la Dimbovitza, qui est à présent asservie, canalisée, enjambée par une série de ponts, bordée de quais, de halles, d'abattoirs, d'écoles, d'hôpitaux, de casernes, de belles églises (un peu trop belles, peut-être un peu trop neuves), offrait alors au regard des scènes d'une animation à transporter peintres et poètes. On se baignait pêle-mêle dans la belle boue, les enfants y pataugeaient avec des cris de joie, les petits bohémiens nus s'y vautraient, les porteurs d'eau y faisaient descendre leurs bêtes, eux-mêmes entrant dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux pour remplir leurs tonneaux. Et dans le plus profond du limon on voyait remuer des formes confuses, des corps grisâtres chauves à demi comme autant de dos d'hippo-

potames, de nombreuses têtes à cornes épaisses et recourbées vers la nuque, des mufles noirs luisants au soleil : c'étaient des buffles.

Je fis dans la suite plus ample connaissance avec cette bête antédiluvienne, lente et lourde, si répandue en Roumanie. Elle donne une abondance de lait gras, dont on retire un beurre très blanc, mais fade, et une crème excellente. Pour la faire vivre, il faut lui offrir des feuilles sèches de maïs et un lit de limon. Elle mourrait en été sans marais, et en hiver si on la privait d'un abri souterrain et d'une couverture en laine. Dans les rues ou dans la campagne, on les voit attelées en file à d'innombrables chariots pesamment chargés, les sabots enfoncés dans la poussière par les temps secs, ou dans la vase profonde quand il pleut.... A propos de boue, quel ne fut pas mon amusement, la première fois que j'en fus éclaboussée, de voir que celle des grands chemins faisait sur les vêtements des taches de graisse. Et quand je vis labourer ! Une charue attelée de quatre à six bœufs, éraflant à peine la terre avec une branche d'arbre en guise de soc.... Et cela s'appelait labourer ! et, qui plus est, la terre était si grasse que cela suffisait !

Les chariots roumains sont aussi traînés souvent par des chevaux.... par huit, douze, seize petits chevaux attelés au moyen d'espèce de ficelles, et tout à fait au hasard. Un jeune garçon, assis sur l'un deux, les conduit tous d'une main, et brandit de l'autre son long fouet à manche court. Ils traversent ainsi la vaste plaine, se détachant plus grands que nature sur l'horizon infini. Le conducteur, en cheminant, chante une mélodie mélancolique, ou bien s'arrête auprès de quelque puits pour abreuver ses bêtes. Ces puits, qui s'élèvent solitaires au milieu des champs, ont presque l'air de potences. L'homme qui en a creusé un est béni, et beaucoup de péchés lui sont pardonnés. Quiconque y boit, après avoir soufflé sur l'eau pour chasser les mauvais esprits, est tenu de dire : « Que Dieu lui pardonne ! » Parfois aussi le charretier, laissant errer

ses bêtes, s'endort dans le maïs, les membres mollement abandonnés à un repos sans souci.

Dans le lointain, si tout à coup l'on entend des clochettes, des claquements de fouet et des cris prolongés comme des sifflements de chemin de fer, ce sont les huit chevaux et les deux postillons d'un richard allant à sa campagne au train de 25 kilomètres à l'heure. Les postillons ont des costumes en cuir tout brodés, comme des Indiens, des espèces de mocassins, des chapeaux à longs rubans flotants, de larges manches de chemise qui se gonflent comme des voiles au vent de la course. Pareils à des démons, ils arrivent ventre à terre, ils crient, ils claquent du fouet, parlent à leurs chevaux ou vous lancent un bon mot au passage — puis disparaissent dans un nuage de poussière.

Dans les rues de Bucarest il y a un continuel va et vient de voitures : des fiacres innombrables, mais tous découverts, la capote relevée contre le froid, la pluie ou le soleil. Les cochers sont de très étranges personnages, des Russes imberbes, de la secte des Lipovanes, en longue robe de velours noir attachée à la taille par une ceinture de couleur ; ils conduisent avec une rapidité extrême, à bras tendu, comme à Pétersbourg. Ils sont propres, discrets et honnêtes. Au premier de l'an, ils nous apportent, au palais, le pain et le sel, avec du miel de leurs ruches. La plupart des rues sont si étroites qu'il faut un véritable art pour conduire, surtout avec cette vitesse infernale : aussi le bruit des voitures est-il plus grand ici que dans toutes les autres villes de l'Europe. J'ai eu quelquefois la curiosité de les compter : par tous les temps, dans l'espace d'un quart d'heure, cent vingt à cent cinquante voitures en moyenne passent devant les fenêtres du palais. Entre deux heures et quatre heures du matin seulement, il y a une tranquillité relative.

En plus du bruit des voitures, les marchands ambulants et les porteurs font retentir les rues de leurs longs cris mélancoliques. Ce sont, pour la plupart, des Bulgares,

en manteau de laine blanche, avec une large ceinture en laine rouge, et, sur la tête, un fez rouge ou blanc. Ils vendent du lait, des oranges, des bonbons, une horrible boisson de millet fermenté, des agneaux dépouillés de leur peau accrochés tout saignants le long d'une perche. Dans nos rues, copiées sur celles de Paris, ils apportent une bizarre note orientale.

On s'amuse beaucoup à Bucarest : on y est très sociable et très hospitalier. On ne se mettrait jamais à table sans deux ou trois couverts de plus, en cas d'hôtes inattendus. L'homme du peuple vous invite à son repas, ne fût-il composé que de deux oignons, de quelques haricots à l'eau et d'une demi-pastèque. Et cependant la gaieté, ou plutôt la joie, n'existe pas. Jamais je ne vis, dans le fond, peuple plus triste. Les enfants ont un air grave qui n'est pas de leur âge. Leurs petites figures sont minables et pâles ; leurs énormes yeux, frangés de longs cils recourbés, brillent d'intelligence, mais sont d'une mélancolie qui fend l'âme.

Jamais le Roumain ne s'étonne de rien. *Le nil admirari* est dans son sang : il est né blasé. L'enthousiasme est chose inconnue pour lui. Les paysans moldaves mordus par des loups enragés qu'on avait envoyés à Pasteur n'ont pas été plus étonnés de Paris que si c'eût été leur propre village. La mort ne les effraye pas : le paysan roumain meurt son cierge à la main, avec une indifférence parfaite et une dignité tout orientale. Au bal du nouvel an donné au palais, je demandai une fois à un paysan député : « Cela te plaît-il ? — Assez, me répondit-il ; du reste je l'ai déjà vu. Mais voici ma femme qui voit cela pour la première fois ». Je me tournai vers elle : « Tu trouves cela beau ? — Pas mal ! » fit-elle sans se déridier. Ni les flots de lumière électrique, ni les bijoux, ni la grandeur de la salle ne lui imposaient : c'était elle qui avait l'air d'une reine, froide et superbe, enveloppée jusqu'au menton des plis austères de son voile, et regardant avec dédain toutes ces toilettes parisiennes et ces épaules nues.

A mon arrivée dans le pays, aucune dame n'avait mis encore les pieds par terre dans la rue : c'était inconvenant et, de plus, impossible, le milieu de la voie formant égoût. Aujourd'hui elles marchent toutes — sur des trottoirs bordés de magasins et de cafés où des gens prennent des fraises au champagne et des glaces, assis devant de petites tables, en s'efforçant d'imiter les façons parisiennes. On ne parle plus en ville que le français, à la place du grec, qu'on parlait encore exclusivement il y a quarante ans. On sait ce qui se joue demain à la Porte Saint-Martin ; on critique les nouveaux livres et les dernières modes ; on découpe les revues comme si on habitait un faubourg de Paris, — et cependant on en est séparé par toute l'Europe. Les mères de famille disparaissent du monde et se privent de tout pour pouvoir envoyer leurs enfants dans ce Paris ; les plus riches mêmes les y accompagnent, depuis qu'on a vu les résultats déplorables du manque de surveillance.

Les grandes fortunes ont disparu de Roumanie ; les grandes maisons où, tous les jours, mangeaient cent personnes et autant de pauvres se sont fermées, et les anciens grands noms cherchent des gagne-pain. Les vieilles dames seules se rappellent et vous racontent le temps où le boyard recevait à son lever, assis sur son divan : tandis qu'on savonnait sa tête rasée et son immense barbe (opération qui durait une heure au moins) ses fils et toute sa cour se tenaient debout, immobiles devant lui, attendant de savoir à qui il daignerait adresser la parole ; et jamais un fils ne se serait permis de s'asseoir ou de fumer en présence de son père. Aujourd'hui on est plus démocrate que dans la plus libre des républiques, et, pour faire fi des bonnes manières, on se cote très haut.

Mais l'éducation à l'étranger, c'est la mort de la vie de famille, et les jeunes gens ignorent que le confessionnal maternel à la fin de chaque journée est chose meilleure que l'Ecole centrale de Paris et que le lycée Louis-le-Grand. Cependant tout le monde veut apprendre ; toute

jeune fille, riche ou pauvre, veut passer son baccalauréat. Il n'y a pas de mère plus pleine de sollicitude que la mère roumaine; elle est l'esclave de ses enfants. Pendant la guerre, le dévouement des femmes de notre pays étonnait surtout les médecins étrangers. Certaines d'entre elles ne quittaient jamais l'hôpital, pas même la nuit; elles soignaient ces pauvres garçons comme leurs propres enfants, en se disant que demain peut-être leurs fils seraient dans les affres de la mort en des mains étrangères.

Malheureusement les brusques changements de climat, les marais méphitiques qui entourent Bucarest, sont une cause d'inquiétude permanente pour les mères. — Rien ne saurait décrire l'époque de la grande épidémie d'angine, où l'on enterrait jusqu'à trois enfants dans le même cercueil, où des rues entières étaient dépeuplées, mortes; des familles de cinq, sept enfants, s'éteignaient en une semaine, et de pauvres mères finissaient par la folie. C'était comme la dernière plaie d'Égypte, et le peuple appelait ce fléau *la peste blanche*. Aucune maison ne fut épargnée...

C'est depuis ce temps-là qu'on ne permet plus de promener les cadavres dans des cercueils ouverts. Autrefois les enterrements étaient une espèce de réjouissance publique : sur un char funèbre couvert d'anges dorés, de guirlandes et de rubans, la morte s'en allait parée de sa dernière robe de bal, coiffée par le coiffeur, avec des fleurs dans les cheveux, et souvent fardée pour avoir meilleure mine. La musique militaire suivait, en jouant la *Marche funèbre* de Chopin. C'était un peu macabre de voir cette tête, peinte et fleurie, secouée sur le pavé d'alors, roulant de côté et d'autre sur son coussin de satin, tandis que des femmes hurlaient en se frappant la poitrine et en s'arrachant les cheveux. Aujourd'hui on se dédommage en se pressant en foule dans les églises où un mort est exposé; on se bouscule pour le contempler, pour lui baiser la main. Dans les villages, les morts sont ensevelis d'après les rites anciens : on leur met encore l'obole de Caron en bouche,

du blé dans leur cercueil, et on arrose leur corps de vin avant de le descendre en terre. Le jour des prières pour les défunts, on dépose sur les tombes la *coliva*, espèce de gâteau composé de blé et de sucre. « Je mangerai de ta coliva ! » est un juron fréquent, une imprécation courante.

Le grand cimetière de Bucarest est digne d'être visité. Il a vue sur la ville dans toute son étendue, vue qui est splendide surtout le soir, quand les couchers de soleil colorent maisons et églises, nuages et poussière, de teintes pourpres, violacées, mêlées de points incandescents, de miroitements de vitres et de toitures. Le culte des morts est très développé dans notre pays. Aussi les tombes sont-elles bien touchantes, leurs inscriptions d'une grande naïveté ; des photographies, des boucles de cheveux y sont partout incrustées dans le marbre des croix ; on y apporte même de la nourriture comme au temps des Romains... Elles n'ont jamais été abandonnées ; on sent qu'on y vient souvent. A la nuit tombante, les petites lampes qui brûlent de tous côtés donnent la sensation d'âmes flottantes, inquiètes, qui errent, et que l'on veille.

J'y passai une fois la moitié de la nuit avec une orpheline sur la tombe de son père que l'on venait d'enterrer, dans cette odeur étrange qu'exhale le cimetière après la chaleur de la journée, dans le silence éloquent de tout ce peuple innombrable couché sous terre. De loin, la ville brillait comme illuminée, et son bruit nous arrivait confus, semblable à celui des vagues derrière les dunes. Les larmes s'arrêtent parfois dans la solennité de cette paix immuable. D'autres fois, au contraire, elles s'exaspèrent dans ce silence : je me souviens d'avoir vu un homme considéré et haut placé, plutôt froid et paraissant insensible, couché sur la tombe de ses enfants, en déchirant la terre de ses mains et les appelant à grands cris.

Les dimanches et les jours de fêtes offrent en Roumanie un genre de repos tout à fait particulier : on danse du matin jusqu'au soir, d'un air parfaitement grave, en se tenant

par la main et en agitant son mouchoir ; on tourne en rond, assez lentement pour pouvoir continuer ainsi pendant douze heures. Les Bohémiens, noirs comme s'ils étaient à demi nègres, se tiennent au milieu du cercle, raclant leur violon mélancolique, leur mandoline, tapant sur leur tympanon et soufflant dans leur flûte de Pan à s'époumoner. La ronde tourne, tourne, au son monotone de leur musique exquise et triste, le pas ne changeant qu'au changement de rythme de cette mélopée, dont le caractère est arabe. A la fin de la journée on est étourdi et grisé, à force de monotonie ; on se sent la tête perdue dans des espèces de rêves vagues et tourbillonnants.

On aime beaucoup les fleurs à Bucarest : il n'y a pas une fenêtre en ville sans quelques pots de géraniums, d'œillets ou de réséda. Par contre, les arbres n'ont pas ici la vie heureuse : l'été les brûle et l'hiver les détruit ; les hommes les dépouillent ou les coupent, de façon qu'on ne voit nulle part un seul beau parc, à peine un jardin ombreux. La différence de température entre l'hiver et l'été est de soixante-dix degrés centigrades : les plantes du Nord périssent sous le soleil torride du mois d'août, et les plantes du midi succombent aux chasse-neige du mois de janvier. Mais l'abondance de neige même préserve le sol des atteintes du froid, et fait de la Roumanie un pays de vignobles par excellence. Il n'y a que trois saisons en Roumanie — dont une seule est belle, l'automne ; de printemps, point. Les deux mois de *trainage* sont un repos pour les oreilles ; à la première neige tombée, on ne voit plus en ville que des traîneaux ; les chariots mêmes sont montés sur des patins, et les maisons ne sont plus secouées par le passage incessant des voitures.

Il arrive quelquefois que les chasse-neige enterrent les habitations basses des faubourgs : jusqu'à onze personnes ont péri ainsi dans une seule nuit aux portes de Bucarest. Et il n'est pas rare que des loups pénètrent dans la ville.

La neige, dans ces moments-là, n'a plus l'air de tomber : elle exécute une danse tumultueuse de bas en haut en

tournoyant, de façon qu'hommes et bêtes sont aveuglés et se mettent à tourner sur place, tout en croyant avancer.

Un des moments poétiques de Bucarest, c'est la semaine de Pâques, où près de deux cents églises sont illuminées tous les soirs. Les cloches sonnant à toute volée, la foule se presse pour apporter des fleurs fraîches aux saintes images. Le Vendredi Saint, il y a des processions, flambeaux en main, autour de toutes les églises, et de là on porte les cierges au cimetière pour en décorer les tombes; même les tombes délaissées reçoivent une petite lumière, placée là par des mains charitables.

Dans la nuit de Pâques, le Roi signe l'Évangile, écrit à la main, tandis qu'on en fait la lecture. Ensuite il prend la croix et le cierge, et tout le monde vient baiser la croix et allumer son cierge à celui du Roi. A minuit sonnant, on sort de l'église, pour célébrer la résurrection en plein air.

Quelques-unes de ces églises sont à peine plus grandes qu'une chambre, surmontées d'un champignon en guise de clocher, et peintes à l'intérieur de la façon la plus bizarre. Il y a des *Jugements derniers* avec une espèce de serpent rouge dans lequel s'ébattent les diables et les âmes damnées, tandis que les bienheureux les regardent l'œil serein et impassible. On y voit des *fondateurs* tenant une église sur la pointe de leurs doigts, et leur nombreuse progéniture est autour d'eux, les fils d'un côté, les filles de l'autre, tous avec des visages identiquement pareils, différant seulement par la taille. Chaque église a sa légende et ses propriétés particulières pour l'exaucement de certains vœux. Dans telle église on obtient le mariage de sa fille; dans telle autre, la mort de son ennemi; dans celle-ci, la brouille en un ménage voisin; dans celle-là, une guérison; dans une autre, la découverte des voleurs. Il y a des gens qu'on tue lentement en offrant à certaine chapelle des cierges *de leur taille* qu'on allume tous les jours: tandis que ces

cierges brûlent, les personnes désignées se sentent faiblir, et quand ils s'éteignent, elles meurent. Un de nos vieux serviteurs se croyait voué à la mort de cette manière ; je me dis : « Aux enfants, consolation d'enfant » et j'envoyai un autre cierge de sa taille à une autre église, en lui persuadant que la prière du juste est plus efficace que la prière du méchant. Quel ne fut pas mon effroi lorsque la personne qui avait voulu sa mort mourut elle-même trois jours après!... Quant à lui, il est très bien portant depuis lors, et tout rond aujourd'hui.

Certaine église fut bâtie par trois jeunes filles qui aimaient le même homme. Elles s'étaient promis que celle d'entre elles qui l'aimerait encore après la construction terminée l'épouserait. Mais, hélas! l'épreuve finie, les trois sœurs aimaient encore autant qu'au premier jour. Alors elles entrèrent toutes ensemble au couvent.

Une autre chapelle fut bâtie par une femme qui avait levé la main sur son mari. (On trouve très naturel que le mari batte sa femme : une jeune femme a même voulu divorcer parce que son mari ne la battait pas, ce qui prouvait qu'il ne l'aimait guère. Mais une femme battre son mari est une telle énormité, que la coupable est maudite, et condamnée pour la vie à filer sa quenouille nuit et jour, sans repos ni trêve). Celle-ci donc marchait depuis longtemps par les chemins et dans les champs, et son fuseau ne s'arrêtait jamais. Elle se promit enfin que là où son fuseau tomberait de fatigue, elle bâtirait une église. Le fuseau tomba une première fois, mais un prunier poussa subitement à cet endroit : elle ne crut pas devoir l'arracher pour bâtir, et elle continua sa route. Une seconde fois le fuseau tomba, mais un pommier poussa sur place, et elle reprit sa marche, avec son éternel travail. Lorsque le fuseau tomba pour la troisième fois, une source jaillit de la terre : « C'est ici qu'il faut bâtir, se dit-elle, ici, à côté de l'eau vive! » Et dès ce jour elle eut du repos.

Une femme avait eu tous les malheurs : elle avait perdu son mari et tous ses enfants, mais ses cheveux ne blan-

chissaient pas. Or le peuple a peur d'une femme qui ne blanchit point ; il la considère comme une personne maudite et effrayante. Celle-ci priait jour et nuit, mais ses cheveux restaient noirs. Alors elle eut l'idée de bâtir une église. Mais rien n'y fit : toujours noire restait sa chevelure. Enfin elle rêva une nuit qu'une voix lui disait de monter sur le toit de son église à la première neige, et de ramasser les flocons tombés pour s'en couvrir la tête. Elle monta donc sur ce toit, et enveloppa de neige immaculée ses cheveux, qui, un à un, se mirent à blanchir. Lorsqu'elle descendit, elle était toute blanche, mais fatiguée, si fatiguée, qu'elle se coucha pour mourir.

Une femme stérile avait prié dans toutes les chapelles pour avoir un enfant. Elle rêva que, si elle dérobaît elle-même une pierre aux églises déjà existantes pour en bâtir une nouvelle, elle deviendrait mère. Donc, une à une, elle apporta les pierres, en faisant des pèlerinages partout dans le pays. Quand le tas fut assez considérable, elle se mit à bâtir. Et, le jour où la nouvelle église fut terminée, elle trouva sur le seuil un enfant abandonné — qu'elle adopta !

La grande église de Sarindar (nom qui vient du mot néo-grec « quarantième ») a été construite par le prince Mathieu Bassarab pour expier l'assassinat de son beau-frère. Il avait été à Constantinople demander l'absolution du patriarche, qui lui avait ordonné de bâtir quarante églises. Celle-ci, la plus belle, fut la quarantième. Le même prince introduisit la langue roumaine dans les prières et dans les écoles, à la place du slavon, qu'on ne comprenait pas.

L'exercice de la bienfaisance présente en Roumanie de grandes difficultés : il faut trouver de l'ouvrage à domicile pour les pauvres, car personne ne veut servir ; les cuisiniers sont tziganes, les servantes transylvaines ou hongroises. Non, chacun veut un *emploi dans l'Etat*...

Les Tziganes, si l'on pouvait bien pénétrer parmi eux, seraient la population la plus curieuse à étudier. Ils sont encore des parias, et ils le seront toujours : mendiants et

voleurs, musiciens et poètes, poltrons et lamentables, nomades et païens; mais si pittoresques! Leur camp, dressé n'importe où dans la vaste plaine, est toujours d'un charmant désordre et d'une merveilleuse couleur, — le soir surtout, quand l'énorme soleil rouge de nos pays se couche à l'horizon violet, sous un grand ciel vert. Leurs femmes ont des vêtements de nuances inimaginables, vert-tendre, rouge-brique ou jaune-orange. Leurs enfants, bruns comme des noix, sont demi-nus, avec de petites vestes qui leur couvrent tout juste les épaules et un peu du dos. — On les voit avec leurs cheveux en broussailles et leurs yeux de velours, groupés autour d'un feu, les pieds nus contre le cuivre du chaudron qu'ils étament, ou bien autour des chantiers de construction où ils font le travail de manœuvres; ils courent le long des échafaudages avec une souplesse tout indienne, toujours charmants d'attitude et de poses. Leur langue est sonore comme de l'airain; leurs chansons sont fort belles, mais ils ne les communiquent que difficilement.

Une des choses intéressantes de Bucarest, c'est la grande foire, à laquelle on vient acheter, entre autres choses, tout ce qu'il faut pour célébrer la fête des morts. Cette semaine-là fait le bonheur des enfants. Malgré l'ardeur du soleil, malgré la poussière qui vous étouffe, des milliers de voitures suivent la longue rue (Calea Mochilor) qui conduit à cette foire, dans un lieu appelé Mochi — en souvenir d'une grande bataille livrée à cet endroit entre Mathieu Bassarab et Radou, qui voulait prendre Bucarest avec une armée de Moldaves et de Tartares. « Et les femmes et les enfants, dit le chroniqueur, se hissaient sur les haies fleuries pour voir la guerre guerroyer... » Les tramways et les voitures regorgent de monde; toutes les fenêtres sont remplies de têtes parées, souvent bien jolies, et l'on circule dans un dédale de petites échoppes où se vendent les pots en terre cuite, les cruches en bois, les colliers de verre. On voit partir des chariots pleins de belles paysannes et de jolis enfants, tous chargés d'achats. Et, au

milieu du bruit, de la confusion, des cris, des couleurs, des ours et des géants, dans la poussière la plus épaisse soulevée en nuages, on voit soudain se développer la danse des *calouchars*. C'est une ancienne danse roumaine dérivée de la danse antique de Saturne, « auquel les pères cherchaient à cacher qu'ils lui avaient volé Jupiter, pour l'empêcher de le dévorer comme ses autres enfants ». Les danseurs, habillés de blanc, avec des sonnettes aux jambes, se démènent d'une façon tout à fait sauvage. Ils s'entraînent à l'avance pendant des semaines, pour pouvoir supporter la fatigue de danser ainsi depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Ils ont un violon qui les mène, et l'un d'eux, tenant un doigt sur la bouche, commande aux autres le silence, les menace de son bâton s'ils parlent; il ne faut pas que Saturne apprenne par eux où retrouver son fils.

Le peuple roumain exprime tout par la danse : les hommes dansent entre eux, les femmes entre elles. Les soldats, dans les casernes, trouvent toujours un violon, une flûte ou une cornemuse pour leur jouer une danse quelconque. En campagne, en guerre, après les marches les plus fatigantes, sous les balles et les obus, ils dansaient encore, en se moquant des projectiles, jusqu'à ce que l'un des danseurs tombât foudroyé. Leur bonne humeur ne se démentait jamais, même dans les hôpitaux. Les blessés s'amusaient à inventer des comédies pour faire rire ceux qui étaient encore dans leurs lits, et les jouaient avec une verve, un entrain et un ton d'imitation extraordinaires.

Une des plus belles institutions de Bucarest est celle des hôpitaux. Ils ont été si largement dotés par les anciens princes, qu'ils ont aujourd'hui des revenus de trois et de quatre millions, et que tout le monde est sûr d'y être reçu et soigné gratis, pourvu qu'il y reste encore un lit. Ils sont en partie reconstruits à neuf, et le nouvel hôpital militaire est bâti selon tous les principes de la plus moderne science.

La ceinture des hôpitaux de guerre et des casernes entoure aujourd'hui la série de ces coteaux qui dominent

la résidence royale de printemps, le vieux couvent de Cotroceni et la coupole du grand orphelinat, abritant 400 orphelins. Plus loin s'étend une autre ceinture plus large, celle des fortifications; car Bucarest, depuis des époques immémoriales, a toujours été un rempart, un point stratégique de haute importance.

Elle est accomplie maintenant, la transformation de Bucarest en une belle ville selon le goût moderne, en une ville canalisée, arrosée, ornée de constructions grandioses — telles que l'Athénée, les nouveaux ministères, la Banque, l'Imprimerie de l'Etat, le Palais de Justice, le Parlement, etc. La fondation de l'Institut bactériologique nous élève au niveau des autres centres scientifiques de l'Europe. Mais le Bucarest oriental et pittoresque, le Bucarest aux petites maisons enfouies dans la verdure, ayant l'étendue de Vienne avec seulement 220,000 habitants; le Bucarest où l'on disait: « La maison de monsieur un tel ou de madame une telle » (en nommant ces gens par leur nom de guerre), disparaît, pour faire place à une ville comme toutes les autres. Il ne paraît oriental qu'à ceux qui viennent de l'Occident. Ceux qui viennent de l'Asie traversent le Danube avec un soupir de satisfaction: « Ah! disent-ils, nous voici en Europe! »

Nous sommes de très extraordinaires souverains, puisque nous avons voulu accomplir en vingt-cinq ans ce que les autres ont mis plusieurs siècles à faire. Nous avons créé une armée. A l'arrivée du Roi, il y avait *une* batterie d'artillerie: aujourd'hui nous avons 700 canons (1). Notre premier croiseur est le commencement d'une flotte. Le budget de l'Etat, qui, à l'arrivée du Roi, était de 38 millions, s'élève aujourd'hui à 150 millions (2). La vie politique est devenue relativement calme et sérieuse: il y a de longues périodes où Ministères et Chambres ne changent pas. Les chemins de fer sillonnent le royaume en tous

(1) L'effectif actuel de l'artillerie roumaine est de 12 régiments d'artillerie à 5 et 6 batteries et de 2 régiments d'artillerie de forteresse à 10 compagnies (G. B.).

(2) 218,500,000 en 1903 (G. B.).

sens, pour amener les récoltes à la mer, le bétail en Italie, les forêts au Panama (1). — Il y a des écoles partout, et nous sommes en train de souffrir pour avoir trop hâté notre développement: le déséquilibre se fait sentir jusque dans la vie de famille.

Nous tâchons même d'avoir des socialistes pour être à la hauteur de la civilisation moderne. Seulement le socialisme prend difficilement dans un pays purement agricole, sans industrie, où les fermiers viennent, naïvement, demander conseil à leur propriétaire pour savoir s'ils feraient bien de se révolter, si ce serait un moyen d'obtenir plus de terrain, comme les agitateurs le leur ont fait accroire.

La Roumanie est en train de devenir ce que le roi Charles a rêvé qu'elle devînt: une artère vivifiante en Europe. Lorsqu'on offrit au jeune prince de Hohenzollern la couronne de ce pays, dont il ignorait presque jusqu'à l'existence, il ouvrit l'atlas, prit un crayon, et, ayant vu que la ligne tracée entre Londres et Bombay passait par la principauté qui l'appelait à sa tête, il accepta la couronne, en disant: « Cela, c'est un pays d'avenir ! ».

(1) 3294 kilomètres en 1902 (G. B.).

V. HALTE ! QUI VIVE ? (*)

C'était pendant la nuit froide, pluvieuse et sombre qui suivit la bataille sanglante de Grivitza (1). Le roi Charles (2) et sa petite armée avaient accompli des prodiges de valeur ; par trois fois un feu meurtrier avait repoussé chasseurs et dorobanz (3) des redoutes de Plevna. Le roi, avec son visage grave qui paraissait sculpté dans la pierre et avec ses yeux d'aigle, était au milieu de la mêlée, sous une pluie de balles ; et lorsqu'il vit pour la troisième fois ses braves reculer, parce qu'ils avaient laissé la moitié des leurs par terre — plus de deux mille hommes tués — des larmes coulèrent silencieusement le long de ses joues ; néanmoins c'est d'une voix de tonnerre qu'il cria aux survivants : « Où allez-vous ? — Ah ! Sire ! ils nous ont » abîmés. Nul de nous n'en réchappera ! — Comment, » nul de vous ? leur cria le roi. Toi, là-bas, n'es-tu pas » sain et sauf ? Et toi, à côté, cela fait deux. Et puis en voici » un troisième, un quatrième..., j'en compte jusqu'à dix. » Retournez au feu. Vous devez prendre la redoute. Vous » le devez, vous dis-je ! En avant, marche ! En avant, » mes braves ! » C'est ainsi qu'il rassembla lui-même ses troupes qui s'étaient débandées, et qu'il les conduisit de nouveau au plus fort de la mêlée, sous une pluie de balles ; et non seulement la redoute fut prise, mais pour comble

(*) Extrait du volume intitulé : *Contes d'une Reine*, Bonn, E. Strauss, (1901). — Traduction inédite.

(1) Livrée le 30 août / 11 septembre 1877.

(2) Commandant en chef des troupes russo-roumaines qui assiégeaient Plevna.

(3) Nom par lequel on désignait, à cette époque, les troupes d'infanterie roumaine.

de bonheur, les Roumains purent s'y maintenir, malgré une nouvelle attaque des Turcs qui essayèrent de les en déloger pendant la nuit. Le roi, assis sous sa tente, prêtait l'oreille à la fusillade qui lui annonçait la reprise du combat, en se demandant si son armée, jeune et sans expérience, pourrait garder encore toute sa force et tout son courage, après la dure journée qui lui avait causé tant de pertes. Il savait en outre qu'au delà de la redoute de Grivitza il y avait encore Plevna, et que toute une plaine séparait la redoute enlevée d'assaut de la grande forteresse. Le roi pensait à tout cela, le cœur gros de soucis. Il ne pouvait s'endormir, et il n'avait rien mangé, car il partageait toutes les privations de ses soldats. Pendant plus d'une nuit, la neige était tombée sur son lit de camp, et il faisait, cette nuit-là, une telle tempête qu'il s'était vu forcé de maintenir, avec des pliants en fer, le manteau qui lui servait de couverture.

Debout, à l'entrée de la tente, un jeune soldat montait la garde, le cœur saignant de n'avoir pu aller au feu. Lui aussi, aurait bien voulu gagner la croix de Saint Georges et la « Vertu militaire », et il venait de perdre une magnifique occasion de montrer son courage. Il ne lui entrait même pas dans l'esprit que lui aussi pourrait, à cette heure, partager le sort de ceux qui jonchaient le champ de bataille, de ceux dont les gémissements étaient plus terribles encore que le silence, et qui, avec leurs visages livides, prenaient le ciel à témoin qu'ils s'étaient battus comme des lions et qu'ils avaient lutté, ainsi qu'ils le disaient eux-mêmes, contre des murailles, tandis que les Turs, abrités derrière leurs redoutes, tiraient à coup sûr dans de la chair à canon. Non, notre brave songeait simplement à la joie de sa fiancée, s'il avait pu lui revenir la croix sur la poitrine ; et ignorant que la prise de Grivitza n'était pas la prise de Plevna, ne sachant pas qu'il aurait encore, pendant plus d'une nuit longue et glaciale, l'occasion de monter ainsi la garde et de geler dans les tranchées, il tendait la même oreille anxieuse vers la fusillade bien

nourrie dont le bruit retentissait autour de la redoute, sans se rapprocher ni s'éloigner. Il comprenait, aussi bien que le Prince lui-même, que si les Turcs réussissaient à sortir, la tente royale, beaucoup trop exposée, serait en danger et qu'il deviendrait presque impossible de défendre le roi. Mais le souverain n'entendait pas rentrer vaincu ; il avait sans cesse à l'esprit la vieille devise : « Sur le bouclier ou avec le bouclier » — ne se dissimulant pas que sa défaite serait la mort même de la Roumanie.

Soudain Stan (ainsi s'appelait le jeune brave) entendit des pas lourds, et bientôt une apparition étrange se dressa devant lui. Qui donc portait cet uniforme qu'il n'avait vu que dans de très anciennes estampes ? Ce n'était assurément ni un Russe, ni un Cosaque, ni un Tcherkess. Le nouveau venu était revêtu d'une tunique bleue, à brandebourgs d'or ; culotte rouge et grandes bottes jaunes. A ses côtés pendait un glaive d'une forme inusitée et inconnue, qui n'était ni un sabre ni une épée. Le jeune soldat ne savait que penser de cette ombre imposante qui avait surgi devant lui. Mais malgré une appréhension secrète et involontaire, il croisa la baïonnette et cria d'une voix forte : « Halte ! Qui vive ? — Roumain, répondit une voix » tonnante. — Connais-tu le mot de passe ? — Je le connais. — Roumanie, répliqua le soldat. — Etienne-le-Grand », (1) dit sans hésiter l'étrange visiteur : Stan s'écarta et présenta instinctivement les armes, tandis qu'Etienne portait la main à sa coiffure, d'un geste noble et impérieux, comme s'il n'avait jamais été habitué à être salué ni à répondre autrement.

« Le Prince est-il réveillé, demanda l'étranger, prêt » à pénétrer dans la tente. — Il est réveillé, Altesse. — » Pourquoi m'appelles-tu : *Altesse* ? Tu me connais donc ? » — Je ne sais, balbutia le soldat, je vous connais comme » je connais mon livre de prière, l'image sainte suspendue » au mur de ma chambre, ou le Christ qui se dresse au

(1) L'un des plus grands princes de Moldavie, mort en 1504.

» milieu de l'église; et je jurerais bien que vous êtes
» Etienne-le-Grand, en personne! » L'étranger posa la
main sur l'épaule du jeune homme et dit: « Je savais bien que
» tu me reconnaîtrais ». En sentant sur lui la main du
héros, Stan tressaillit de joie: il lui sembla que du feu cou-
lait dans ses veines et qu'il pourrait accomplir des prodi-
ges d'héroïsme; car il se considérait comme sanctifié et
béni. Mais son cœur battait si fort qu'il ne put parler.

Etienne continua: « Je suis venu pour vous conduire,
» comme toujours, à la victoire. Tant que tu me verras,
» pendant la mêlée, aux côtés de ton roi, sache bien qu'il
» ne pourra lui arriver malheur et qu'il sera victorieux; »—
et sur ces paroles, Etienne-le-Grand disparut dans la tente
du roi.

Stan demeura pensif, tandis que le passé se déroulait
devant lui: il songeait aux grandes batailles livrées par le
voïvode (1) Etienne-le-Grand, aux cinquante combats
d'où il était sorti, souvent blessé, mais presque toujours
vainqueur; aux quarante églises qu'il avait élevées après
chacune de ses victoires. Aussi le vénérail-on comme un
saint, cet Etienne-le-Grand, à la main puissante, au cœur
énergique soutenu par une foi inébranlable. Et Stan évo-
qua le souvenir de cette nuit lointaine où le voïvode
Etienne, poursuivi par les Turcs jusque sous les murs de sa
forteresse de Néamtz (2), battu, perdant son sang par plus
d'une blessure, était venu frapper à la porte fermée du
château: mais la porte ne s'entr'ouvrit pas, et le prince
n'entendit que la voix de sa mère, lui criant: « Quel est
» donc l'étranger qui vient ainsi frapper à la porte de mon
» fils! — C'est moi, c'est moi, ma mère: ouvre-moi; j'ai
» été battu; mes blessures brûlent mon sang; ma mère,
» ouvre-moi! les Turcs sont sur mes talons. — Qui es-tu,
» étranger, qui oses prononcer le nom de mon fils, qui
» viens me parler avec sa voix? Les champs de bataille

(1) Nom donné anciennement aux princes roumains.

(2) Située dans le Nord-Ouest de l'ancienne principauté de Moldavie.

» ne m'ont jamais renvoyé mon fils vaincu ; il est là-bas, » dans la mêlée ; il se bat et met l'ennemi en déroute. Et » si tu persistes à me faire l'affront de te dire mon fils, » sache bien que, vaincu, tu ne rentreras jamais ici. » Et Etienne, maîtrisant sa colère, rassembla son armée dispersée, chassa l'ennemi hors des frontières jusqu'au delà du Danube, puis rentra chez lui en triomphateur, salué par les larmes de joie de sa mère : car cette fois c'était bien son fils qui lui était revenu (1).

Une autre fois, à la recherche d'un abri dans la montagne, et se croyant déjà réduit à toute extrémité, le héros avait reçu l'hospitalité chez une belle et robuste paysanne, et bientôt s'était endormi, épuisé de fatigue. Aux premières lueurs de l'aube, la femme l'avait réveillé, et il avait vu venir à lui les neuf fils de son hôtesse, suivis chacun d'une petite armée ; leur mère les avait dépêchés pendant la nuit pour rassembler des troupes, et grâce à ce renfort, le prince avait pu marcher de victoire en victoire, jusqu'à ce qu'il eût refoulé les Turcs hors du pays et conclu avec le Pape un traité d'alliance par lequel il s'engageait à défendre la chrétienté contre les infidèles. C'est ainsi qu'Etienne et son petit Etat avaient été le rempart contre lequel était venu se briser le flot des hordes païennes (2).

Stan, l'arme au pied, revoyait tout ce passé, et lorsqu'on vint le relever de sa garde, avant que l'ombre de l'illustre visiteur fût sortie de la tente royale, il s'en alla tout triste en cédant sa place à regret. A ses camarades qui lui demandaient comment s'était passée la nuit, il répondit à voix basse : « Etienne-le-Grand est là ! » Et les soldats se mirent à se regarder entre eux, s'imaginant que les angoisses du jour et les épouvantes de la nuit avaient dérangé l'esprit du pauvre garçon ; mais lui persista, et leur affirma qu'ils verraient dans la mêlée le grand voi-

(1) Cf. dans : *Durch die Jahrhunderte (A travers les siècles)* p. 81, le récit intitulé : *La Mère d'Etienne-le-Grand*.

(2) Voyez plus haut le récit intitulé : *Dans la Vrancea*.

vode, venu tout exprès pour protéger le roi et le pays. Et tous se signèrent, pensant que le camarade pouvait bien avoir dit vrai : qui sait ? c'était peut-être là un de ces miracles dont parle l'Écriture, et qui se produisent surtout en faveur des petits peuples qui ont à lutter contre un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Lorsqu'au premier chant du coq on vint annoncer au roi que l'attaque de la redoute avait été repoussée, on le trouva endormi, la tête dans ses mains. A son réveil, il se retourna de tous côtés, et demanda si personne n'avait pénétré dans sa tente. Les serviteurs et l'officier de garde répondirent qu'ils n'avaient vu personne. « Cependant, dit le roi... » ; mais il n'acheva pas sa phrase, pensant que peut-être il avait rêvé, et qu'Etienne lui était apparu en songe pour lui prédire la victoire et lui enseigner longuement la tactique grâce à laquelle il pourrait faire triompher sa petite armée. Le roi aurait bien juré qu'il avait réellement conversé avec le héros : néanmoins il se tut, dans l'idée que ce rêve lui avait été suggéré pour le fortifier et le consoler au cours de ces pénibles épreuves.

Mais quel ne fut pas l'étonnement de Stan, lorsque le lendemain il vit constamment se dresser aux côtés du roi le voïvode Etienne, revêtu de son uniforme étrange, embrassant d'un vaste regard le champ de bataille, et écartant du revers de sa main, afin de protéger la personne du prince qu'il voulait conduire à la victoire, les balles et les bombes qui arrivaient à toute volée. Les soldats n'étaient pas sans se dire entre eux que leur roi s'exposait beaucoup trop pour un chef d'armée, qui ne doit jamais braver la mort, parce que la victoire dépend de lui : mais Stan savait bien que le roi ne courait aucun danger, car il avait vu Etienne élever sa main tutélaire au dessus de Charles, et il comprenait qu'au plus fort de l'action pas un cheveu ne tomberait de la tête du roi. Une autre fois, Stan était de garde, pendant la nuit, sous la neige et la pluie, au fond d'une tranchée où l'eau s'était transformée en glace et où plus d'un avait eu les pieds gelés : le voï-

vode Etienne lui apparut de nouveau, et Stan lui présenta les armes : « Demain, lui dit en souriant Etienne, un » assaut sera livré : c'est une surprise que ton général veut » ménager au roi : l'assaut sera infructueux ; mais rassure- » toi, il ne t'arrivera aucun mal, car je serai là, et vous ne » serez pas battus ». Et en effet, le lendemain cet assaut malencontreux eut lieu, et Stan, quoique frappé d'une balle et ayant reçu trois autres balles dans son bonnet, était encore debout, car il avait vu Etienne-le-Grand dans la mêlée, et il savait bien qu'il était à l'abri de tout danger.

Mais voilà que dans la nuit du 10 décembre Etienne se dressa soudain devant Osman-Pacha, et lui dit : « Tu ne » peux pas tenir plus longtemps. Demain, tu tenteras une » sortie et tu seras fait prisonnier. Plevna doit tomber. Tu » l'as défendue héroïquement, et tu seras traité en héros. » Nous réglons aujourd'hui nos derniers comptes : ce que » je n'ai pu terminer — car la mort est venue briser ma » vie, mon activité et mes efforts — Charles va l'achever » maintenant, après plusieurs siècles ».

— Et le dix décembre Plevna tomba, et le roi Charles sortit à cheval à la rencontre d'Osman-Pacha, blessé, en le félicitant d'avoir pu se maintenir héroïquement dans la place au delà de toutes les prévisions. Si le voïvode Etienne n'était venu, ce jour là, protéger son peuple et son armée, Russes, Turcs et Roumains auraient tous péri ensemble, engloutis dans une violente tempête de neige qui s'était déchaînée ce même jour, une de ces tempêtes telles qu'on n'en voit que dans nos plaines, et qui ensevelissent bêtes et gens. Le thermomètre marquait vingt degrés de froid, et le Danube s'était mis à charrier de tels glaçons que le service des vivres avait été interrompu d'une rive à l'autre et qu'on ne pouvait plus trouver un seul morceau de pain.

Le roi quitta Plevna et entreprit la plus sinistre chevauchée de sa vie ; mais Stan vit de nouveau Etienne galoper aux côtés de son souverain, et il ne broncha pas.

Toute la route de Plevna à Nicopolis et jusqu'au Danube

était jonchée des cadavres des vainqueurs et des vaincus, surtout des Turcs, qui étaient sortis de Plevna à moitié morts de faim. Et tous ces cadavres étaient là, debout, couchés, assis, tellement durcis par la gelée qu'ils ne pouvaient tomber. On en voyait qui avaient levé leurs bras au ciel avant d'expirer. Tout un attelage — chevaux et conducteur — était entièrement gelé. Plus loin, on apercevait, groupés autour d'une roue, quelques soldats qui avaient allumé du feu pour se réchauffer. Ils étaient tous morts. Le cheval du roi se cabrait et frémissait, contraint d'enjamber à chaque pas des cadavres. Des nuées de corbeaux, carnassiers sinistres, tournoyaient au dessus de ce tableau terrifiant. Enfin, on atteignit Nicopolis ; des prisonniers turcs étaient entassés dans les fossés et criaient en demandant du pain ; mais le pain manquait, les glaçons rendaient le passage du Danube trop dangereux ; aucune barque n'osait s'aventurer sur le fleuve ; il ne restait plus qu'à mourir de faim et de froid au cours de cette terrible nuit.

Mais Stan, qui chevauchait dans l'escorte du roi, vit Etienne-le-Grand monter lui-même la garde devant le quartier royal, puis il l'aperçut encore galopant aux côtés du roi, jusqu'au bout de la montée gelée et périlleuse qui conduit à la forteresse, et le préservant d'une chute qui eût pu lui être fatale. Et il le revit, la nuit suivante, se prodiguant de tous les côtés, semant la consolation et l'espérance dans les cœurs épuisés, si bien que, le lendemain matin, sur les dix mille hommes qui avaient dû endurer les angoisses de cette nuit épouvantable, un grand nombre se trouvait encore en vie. On essaya alors de faire passer le Danube au roi sur une petite embarcation : mais le frêle esquif était soulevé avec des craquements sinistres par les blocs de glace, et menaçait de sombrer. Stan vit de nouveau, de la rive, une grande ombre précéder la barque de glaçon en glaçon ; on aurait dit que celle-ci obéissait à ses signes, tant la voie qu'elle suivait était précise et sûre. Etienne semblait commander aux glaçons et

aux flots, jusqu'à ce qu'enfin le roi eût mis le pied sur le sol roumain et fût ainsi à l'abri de tout danger. Etienne-le-Grand fit enfin transporter sur la rive opposée, dans des barques, de grandes quantités de pain destinées à apaiser l'horrible famine ; puis il disparut aux yeux de Stan, qui dut s'aliter et se faire soigner ; car ses jambes gelées étaient menacées de gangrène. Plus d'un malheureux soldat avait perdu ainsi l'usage de ses pieds ; mais Stan se tira d'affaire, grâce aux soins dévoués qui lui furent prodigués, et sa pensée suivait toujours Celui qui l'avait soutenu pendant ces rudes épreuves. Il savait que ni lui, ni ses camarades ne périraient, tant que le héros étendrait sur eux sa main protectrice ; et il savait aussi que le roi ferait le bonheur de son peuple, parce qu'il avait en Etienne un conseiller puissant et pieux. Et le roi Charles suivit l'exemple d'Etienne ; il éleva de nombreuses églises dans tout le pays, et il fut manifestement, en toute circonstance, l'objet de la protection divine.

Et lorsqu'au bout de plusieurs mois, les troupes firent leur entrée triomphale dans Bucarest, Stan vit une dernière fois Etienne-le-Grand se tenir, comme une ombre légère, aux côtés du roi Charles ; puis une autre ombre se dressa, celle de Michel-le-Brave, (1) qui salua de loin son frère d'armes. Stan portait le drapeau ; sur sa poitrine brillaient la croix de Saint-Georges et la « Vertu militaire » ; et sa main trembla légèrement lorsqu'il reconnut les deux grands héros. Il aurait bien voulu les faire voir à ses camarades, qui, eux, n'apercevaient rien et qui se disaient qu'un long séjour à l'hôpital avait quelque peu affaibli l'esprit du pauvre garçon. Mais Stan protesta, en répliquant qu'il n'avait perdu qu'une partie de son pied, et que sa tête était demeurée forte et solide.

Et depuis ce jour-là, il n'oublia jamais sa nuit de faction à Grivitza, et il la racontait à ses enfants et à ses amis, les après-midi de fête, lorsqu'ils se réunissaient pour fumer à

(1) L'un des plus illustres princes de Valachie, mort en 1601.

l'ombre d'un grand arbre. Et son auditoire riait et disait :
« Comme il raconte bien ! » sans croire un mot de tout son récit.

Mais les enfants croient bien, eux, et ils se réjouiront en pensant que leur pays est destiné à devenir puissant et fort, grâce à la protection des ancêtres héroïques qui se tiennent visiblement aux côtés du roi Charles.

VI. DE L'ÂME. (*)

Pourquoi dit-on «dans la profondeur de l'âme?»—L'âme est-elle donc profonde? Peut-on la comparer à un puits, à une source, à un abîme, à un marais, à une nuit, à un ciel dont on ne peut scruter la profondeur? Qu'est donc l'âme? Est-ce un principe spirituel? Ou bien n'est-elle que le produit du cerveau et de ses différentes cases? Et partage-t-elle, après la mort, le sort du cerveau, en se transformant, comme lui, en mille combinaisons nouvelles?

La profondeur de l'âme! Comment expliquer que toutes les religions du globe aient admis la notion, plus ou moins développée, selon l'état de chaque civilisation, d'une substance qui s'appellerait l'âme? Et aucune de ces religions n'attribue au corps des facultés plus étendues que celles d'une simple enveloppe temporaire. Les hommes ont-ils donc senti qu'il y avait au fond d'eux-mêmes autre chose que la vie apparente, et ces phénomènes apparents les ont-ils effrayés ou réjouis?

Il n'est pas de martyr, il n'est pas de penseur qui n'aient fourni la preuve que l'âme est distincte du corps et qu'elle plane au-dessus de ses souffrances et de ses douleurs. On peut même dire que bien souvent, plus le corps était anéanti, plus l'âme semblait vouloir le dominer, comme si elle n'avait plus aucune attache avec son enveloppe tout en ruine. L'âme doit donc posséder une force indé-

(*) Extrait de *Gestüsterte Worte*, pages 19-31. (Voyez la 1^{re} partie, n° 45). — Traduction inédite.

pendante du corps, et qui n'use de ce corps que pour se manifester au monde visible — visible du moins à nos yeux — mais qui s'en détache aisément et dès qu'elle le peut, pour revêtir de nouvelles formes et courir au devant d'une nouvelle vie. L'âme est-elle autant de fois profonde qu'elle a revêtu d'existences et subi de morts diverses ? L'âme est-elle plus ou moins profonde selon les différentes formes dans lesquelles elle s'est incarnée ? Autant de questions qui échappent à nos facultés d'observation. Ce n'est que par intuition que nous pouvons suivre l'âme du mourant. Ce n'est qu'en tâtonnant que nous interrogeons l'âme de l'enfant dont nous faisons l'éducation ; ce n'est qu'en nous inspirant de ses propres leçons que nous parvenons à la former, et, si elle nous paraît jeune, c'est que le langage terrestre ne lui est pas encore très familier ; mais nous ne tardons pas à lui découvrir les traits caractéristiques qui constitueront son individualité et qui l'accompagneront pendant toute la durée de son existence. Il suffit d'une observation attentive et minutieuse — faite bien entendu de près et à loisir — pour se convaincre que l'homme ne change jamais. Il est vrai que l'âme peut, selon les circonstances, nous apparaître sous des jours différents : mais au fond elle n'en reste pas moins la même. Parfois, dans un moment d'inconscience ou bien au cours d'une grave maladie, se manifestent certains phénomènes qui disparaissent dès que l'homme revient à son état antérieur. Quand on évoque les souvenirs de l'enfance — et chez quelques hommes, ces souvenirs, parfaitement clairs et précis, remontent jusqu'à l'âge de deux ans, et même au-delà — on peut se convaincre qu'on est resté toujours le même, avec les mêmes sentiments, et que le même cerveau et la même âme ont reçu du monde extérieur des impressions absolument identiques. Dans la même famille, on voit des enfants qui n'ont entre eux aucun trait de caractère commun et qui ne s'entendent en aucune façon, comme s'ils sortaient réellement de deux mondes différents et que le langage de l'un fût étranger à l'autre.

Si l'âme n'était faite que de matière cérébrale, comme on le prétend, les frères et sœurs devraient se ressembler, leurs cerveaux étant composés de la même matière. On parle encore d'hérédités cérébrales lointaines, transmises par les ascendants disparus. Ce serait là la seule lettre de noblesse légitime accompagnant notre naissance. Mais comment la déchiffrer, puisque les générations actuelles ignorent celles qui les ont précédées, et qu'elles n'ont hérité de quelques-uns de leurs traits que d'une façon tout à fait accidentelle ? Qui sait si l'âme n'a pas la faculté de chercher parmi les diverses enveloppes terrestres celle qui lui semble la plus propre à la loger ? Car il est évident que l'éducation n'exerce qu'une influence extérieure sur l'homme et ne contribue en aucune façon à former son âme. L'éducation nous apprend à régler nos rapports avec le monde extérieur et à ne léser en rien les droits de notre prochain. Quant au succès plus ou moins grand de cette éducation, il dépend de notre complexion particulière, de notre égoïsme ou de notre penchant vers autrui.

Il est encore possible que des âmes ayant existé sous une autre forme portent en elles le germe d'une condamnation originelle qui, les faisant renaître fatalement dans des circonstances défavorables, les pousse instinctivement vers le mal et leur impose sur cette terre le rôle de démons, jusqu'à ce que de cette façon elles aient accompli ou expié leur destinée antérieure. Inversement, il arrive que l'âme, trouvant son état actuel défavorable, quitte le corps où elle s'était logée pour en chercher un qui lui convienne davantage. C'est ce que dans notre langage humain on appelle une mort prématurée. Peut-être enfin sommes-nous nous mêmes la cause de cette mort prématurée, parce que nous n'avons pas été capables de fournir à l'âme l'élément corporel et intellectuel dont elle avait besoin. Nous marchons à tâtons dans des ténèbres que peut-être ne serons-nous jamais appelés à dissiper. Darwin disait en toute humilité : « Peut-être avons-nous tous la même origine ». Ses disciples érigèrent cette hypothèse en prin-

cipe, et ne jurèrent que par lui, jusqu'au jour où ils virent qu'il ne les faisait pas avancer d'un seul pas. Fichte parlait du « moi », Schopenhauer de « la volonté », Kant de « la logique », Buchner de « la force ». Mais pourquoi aucun de ces philosophes n'a-t-il pensé à l'antiquité ?

A quoi bon nous obstiner à vouloir prouver notre identité, quand les plus grands philosophes du monde, les Hindous, nous ont montré depuis longtemps la voie par laquelle on arrive à expliquer les contrastes inexplicables existant entre l'âme et le corps ? N'ont-ils pas prouvé, par l'extase complète dans laquelle peut être plongé tout notre être, jusqu'à quel minimum peut se réduire l'existence du corps, sans que cet affaiblissement ait lieu au détriment de l'esprit ? Au contraire, dans cet état, les facultés psychiques semblent augmenter à fur et à mesure que la substance corporelle diminue et s'évapore. Nos savants européens adoptèrent une théorie opposée, en voulant attribuer au corps toutes les manifestations psychiques qui sont produites, d'après eux, par le corps même. Mais, dans le doute, on devrait peut-être bien diriger de nouveau ses recherches vers l'explication des Hindous, en étudiant les causes qui leur ont permis d'exercer un si grand pouvoir sur toute la nature. Peut-être étaient-ils plus près de la vérité, et se rendaient-ils compte qu'ils avaient franchi déjà plus d'une étape de la voie qui y mène. Il se peut que la mémoire s'éveille plus facilement lorsque le corps est dompté par l'esprit et traité comme chose secondaire. Il se peut que nous apercevions alors, comme dans un miroir, ce que nous avons été autrefois. Mais que, dans cette extase complète, nous remplissions pleinement le rôle qui est assigné à notre âme, c'est une autre question.

Il doit y avoir des hommes qui, pour le plus grand profit de leurs semblables, cherchent à descendre au fond de leur *moi* pour nous révéler à tous le mystère de notre origine. Peut-être ne savons-nous pas quelle grande vérité se cache dans cette expression : « la profondeur de l'âme »,

car nous avons souvent la surprise de nous découvrir des qualités psychiques qui nous étaient demeurées cachées jusqu'à un certain moment. Il pourrait être également exact que l'âme eût la faculté de modeler le corps à son gré. Car l'expression du visage varie, selon telle ou telle qualité qui se développe en nous ; bien plus, la configuration de la tête humaine peut elle-même changer ; notre boîte crânienne subit des transformations ; les mouvements se modifient, la forme des mains, la démarche, tout s'alourdit ou s'affine, selon les occupations ou les habitudes susceptibles de provoquer en nous un développement plus ou moins prononcé. Que de fois le corps le moins robuste peut-il être poussé, par le feu intérieur de l'âme, à des actes de vigueur surprenants, et cette lutte contre la matière insuffisante augmente nos forces psychiques dans de notables proportions.

Quelle est la force qui pousse l'homme né sans bras ou sans jambes à devenir un grand mathématicien, ou tout au moins un très habile calculateur ? Quelle est la force qui entraîne un manchot à peindre avec ses pieds ? N'est-ce pas l'âme, qui veut dompter le corps, et dans cette lutte ne remporte-t-elle pas une victoire plus éclatante que le triomphe qu'on célèbre à la suite d'un tournoi ou au lendemain d'une bataille glorieuse ? Combien d'hommes qui ne regardent leur corps que comme un ennemi qu'il faut vaincre chaque jour et qui est finalement forcé de se soumettre, qu'il le puisse en apparence ou non. Ce n'est sans doute pas une matière qui peut dominer ainsi la matière, ou en tout cas, c'est une matière bien plus puissante que celle qu'il nous est donné de voir et qui tombe sous le sens de notre esprit borné. Les choses que nous appelons « surnaturelles », que nous considérons ordinairement comme contraires aux lois de la nature, ne sont que celles qui échappent à notre entendement ; ainsi un homme qui n'aurait jamais vu de sa vie un arbre trouverait que la croissance d'un chêne, d'un hêtre, ou d'un sapin est un fait monstrueux, impossible, contraire aux lois de la

nature. Au reste, que savons-nous en somme des lois qui régissent le monde? Nous ne faisons que tâtonner pour essayer de nous en rendre compte, et chacune de nos découvertes nous conduit à mieux constater notre ignorance.

Quelques hommes érigèrent en principe l'idée du mal, parce qu'ils ne voulaient pas que toutes les injustices qui se passaient sous leurs yeux pussent ébranler leur foi en un Dieu miséricordieux, et parce qu'ils se refusaient à admettre que ce Dieu bon, ou tout au moins juste, pût tolérer tout ce mal. Mais on se heurte alors à une nouvelle difficulté : comment expliquer que le mal existe et qu'il soit toléré? et puis, ce mal est-il vraiment aussi détestable qu'il nous apparaît, et le bien est-il aussi absolu que nous l'entrevoyons?

En général, tout ce qui produit sur nous une impression quelconque est déterminé uniquement par la forme et la dimension des objets extérieurs. S'il existait des chenilles plus grosses que nous, elles nous sembleraient sans contredit épouvantables et pareilles aux dragons mythologiques et aux monstres préhistoriques.

Si une araignée pouvait sucer notre sang, elle nous frapperait d'épouvante, et loin d'être tentés de nous livrer à une étude quelconque sur elle, nous nous empresserions de nous cacher et de fuir, saisis d'effroi et d'horreur. Mais cette sainte terreur qu'éprouvent la plupart des hommes à la vue de toute sorte d'insectes, araignées, myriapodes et autres vers, n'est peut-être qu'un instinct de notre corps, qu'un vague pressentiment qu'il deviendrait la proie de toutes ces bêtes, dès que l'esprit ne serait plus capable de les tenir en respect. Un sommeil profond n'est que l'image fidèle de la distance qui sépare le corps de l'âme. Le corps peut rester dans une inconscience complète, tandis que l'âme continue de vivre et parcourt des étapes nombreuses avec une rapidité si grande que nous ne pouvons comprendre, en nous réveillant, que nous ayons si peu dormi, et qu'il nous soit pourtant pos-

sible de remplir tout un volume du récit des événements qui se sont déroulés au cours de notre rêve. Le comte Kayserling s'est beaucoup occupé de l'état de l'âme pendant nos songes, mais il ne pensa pas à ce fait que ces songes ne sont que l'image réfléchie de la vie de l'âme à son état libre. Le cerveau endormi n'en retient que certains détails, absolument comme pourrait balbutier un enfant qui voudrait décrire des événements réels et à qui il manquerait, avec la notion exacte des choses, la faculté même de les décrire. Savons-nous ce que devient l'âme pendant notre sommeil ?

Peut-être est-elle bien plus active que lorsque le corps veille, et a-t-elle des fonctions dont nous nous étonnerions, si nous pouvions nous en rendre compte autrement que par une intuition incomplète ou même nulle. Il est également certain qu'à l'état de sommeil nos facultés de prévision sont plus développées que dans la vie réelle ; ainsi nous voyons en songe certains événements dont nous pourrions, à notre réveil, faire notre profit et qui seraient pour nous d'utiles avertissements. Nous ne saisissons pas encore bien ces rêves, parce que nous n'en sommes pas encore arrivés à déchiffrer ce langage par images que notre âme est forcée d'employer pour pouvoir se faire comprendre. Si notre sommeil pouvait être plus attentif, plus d'un rêve qui nous apparaît aujourd'hui comme un conte, une énigme, ou une simple confusion du cerveau, aurait une réelle signification. Car comment supposer que dans ce monde où tout se tient et où tout est réglé d'une façon rationnelle, un être humain puisse rester, tous les jours, pendant de longues heures, absolument oisif et inoccupé. L'âme de l'animal elle-même semble continuer ses fonctions pendant le sommeil, et nous sommes souvent témoins des rêves des animaux. Nos songes n'ont souvent pas la moindre corrélation avec notre vie réelle, avec nos pensées, avec nos désirs, avec nos souvenirs. Nous parcourons un monde qui nous est complètement inconnu et qui renferme peut-être plus de réminiscences que nous le supposons.

Qui a envoyé Colomb en Amérique ? Il n'avait pas une érudition spéciale et il lui eût été difficile de prouver qu'il existait un monde au-delà des mers, là où le monde connu s'arrêtait ; que la terre était ronde, et que les étoiles chantaient pendant leur marche à travers l'espace. chant que Pythagore assure pourtant avoir entendu. C'est une habitude générale chez les hommes de ne pas ajouter foi à leurs expériences ni aux événements auxquels ils ont pu assister. L'humanité progresserait beaucoup plus rapidement, puisque le progrès est son but, si les hommes consentaient à s'instruire réciproquement, au lieu de passer leur temps à douter les uns des autres. Mais ils sont toujours enclins à dire avec assurance : « Je n'ai » jamais vu telle chose ; donc elle n'a pas pu se produire ! » Mais quel est l'homme qui aurait une intelligence assez vaste pour pouvoir refaire à lui seul toutes les expériences des autres. L'espace dans lequel il se meut est beaucoup trop exigü pour cela. Aux temps reculés de la vie simple et primitive, l'homme saisissait bien mieux le sens des songes et suivait leurs suggestions, car un instinct lui disait que l'âme à l'état de rêve voyait plus loin que lorsque le corps était éveillé. Ces hommes des premiers temps croyaient que l'affranchissement de l'âme, pendant le sommeil du corps, doublait ses facultés d'intelligence et de perspicacité ! Et ils pouvaient bien rarement mettre leurs rêves sur le compte d'une mauvaise digestion, parce qu'ils n'étaient pas habitués aux excès de table, et qu'ils étaient astreints à mener une vie plus que frugale. Les excès de table asservissent l'âme, qui ne peut plus penser librement. De là l'idée du jeûne. Comment les hommes auraient-ils pensé à jeûner, s'il n'avaient constaté qu'une grande tempérance donne à l'esprit une clarté et une force extraordinaires ? Mais si le cerveau devait à lui seul produire la pensée, on ne saurait trop le nourrir pour le bien faire travailler. Au contraire, le jeûne donne au cerveau une nouvelle force qui, dans le domaine de la pensée, rend des services beaucoup plus grands qu'on ne pour-

rait supposer. C'est un très grand malheur pour l'humanité que les plaisirs de la table y jouent un rôle aussi considérable; ils rendent malheureux beaucoup de gens qui aimeraient à s'y adonner, et qui ne peuvent le faire, à cause de la cherté des vivres. Et puis la gourmandise enlève à beaucoup d'hommes cette perfection intellectuelle à laquelle ils pourraient aspirer.

On devrait habituer les enfants, dès leur jeune âge, à vivre très frugalement, et si simplement que la gourmandise ne devienne jamais pour eux une entrave, mais qu'ils soient heureux de continuer à vivre avec la plus grande simplicité. On devrait leur représenter comme la plus grande des humiliations le fait d'être les esclaves de leur palais et de tomber malades à cause de lui. Une indigestion devrait être punie avec la plus grande sévérité, avec le plus grand dédain, presque impitoyablement. Car il est méprisable de ne pouvoir résister à son palais. Si nous n'en étions pas capables, chaque animal nous serait donc supérieur! Hélas, sur combien de points les animaux ne nous sont-ils pas supérieurs! Nous sommes volontairement aveugles et nous nions que les animaux aient une âme, et pourtant ils nous font honte à chaque moment par leur dévouement et par leur esprit de sacrifice. Si nous pouvions vivre aussi simplement et aussi innocemment qu'eux, nous serions également capables de participer à tant de traits de noblesse, dont nous faisons dédaigneusement fi, parcequ'il nous est plus commode de vivre autrement. Il nous est même beaucoup plus commode de nier l'existence de l'âme : cela diminue notre responsabilité.

VII. LA FEMME ROUMAINE. (*)

La beauté de la femme roumaine a été, pendant longtemps, renommée. Mais son énergie, mais son courage et son dévouement, on les ignorait, car l'histoire de ce pays n'est presque pas connue en Europe.

La toute petite femme roumaine, âgée de deux ans, aux grands yeux mélancoliques, sous sa masse de cheveux noirs, au langage clair et net, est surprenante de précocité. A cinq ans, elle est la petite mère de ses frères et sœurs. A huit ans, elle est presque une jeune fille. Elle ne se marie plus à douze ans, parce que c'est contre la nouvelle loi; alors, elle prend sa revanche dans les études; elle passe le baccalauréat, elle se fait docteur; il faut une issue au trop plein qui fermente sous cette épaisse chevelure, sous ces grands sourcils sévères et charmants.

Il y a quarante ans, on était surpris, en entrant dans un salon, de n'y trouver que des beautés parfaites. Mais alors, la vie était si simple! Aujourd'hui, elle est devenue difficile. Les petites filles de dix ans partagent déjà les soucis de leurs parents et ne savent que trop bien que tout n'est pas couleur de rose en ce monde.

Les sacrifices et les peines sont peut-être utiles à l'âme — et encore! — mais certainement nuisibles au développement du corps, qui ne pousse plus comme une belle fleur insouciant et calme : sans parler des plaisirs mondains, qu'on ne connaissait pas autrefois, et qui sont deve-

(*) *La Beauté féminine dans l'univers.* (Les Annales politiques et littéraires, n° 1017 bis; 21 décembre 1902).

nus tout aussi vertigineux et aussi luxueux que dans les autres pays.

Mais il est impossible de s'arrêter, surtout dans un pays qui a fait des efforts surhumains pour être, en très peu de temps, au niveau du développement des autres. Il doit nécessairement tomber dans beaucoup de fautes, longer bien des précipices, s'engouffrer dans des dangers imprévus. La grande roue vous a saisies, mes chères et bien-aimées femmes roumaines, que j'ai étudiées de tous mes yeux, de toute mon âme, et sur lesquelles je compte à l'avenir, vous qui n'avez pas laissé submerger votre pays par tant d'invasions, vous lui donnerez encore des héros de la pensée et de l'épée, vous lui donnerez encore des mères nobles et fières, ayant en elles toute la sève de ce sol riche et fertile qui les a portées et nourries.

VIII. MON PLUS TRISTE JOUR DE L'ANNÉE.

On m'a si souvent souhaité un joyeux Noël, et l'on a si affectueusement essayé de m'embellir cette fête, même avec de ces bonnes pâtisseries de Noël qui vous font toujours venir des larmes aux yeux, que je veux vous raconter une fois mes différentes veillées de Noël. — Ce n'est pas du jour au lendemain que l'on devient une princesse d'Orient, régnant sur un peuple de race latine à la tête duquel vous a placée la destinée ; non, on reste toujours au plus profond de son cœur une fille du pays rhénan et un enfant des Alpes sauvages, et il vient justement dans l'année un jour qui demeure, pendant toute la vie, comme un chagrin cuisant, et qu'on n'a jamais pu s'habituer à supporter, parce que les circonstances n'ont jamais voulu le rendre plus tolérable.

Le premier soir de Noël que le Prince passa ici fut assurément très pénible. On avait fait venir de Sigmaringen le portrait de Sa mère, et on conduisit le jeune Souverain dans la pièce où ce portrait avait été placé. Et quand il aperçut le doux visage attristé de Sa chère Mère qui, au cours de cette même année, l'avait vu partir pour un pays lointain et inconnu, (1) tandis qu'un autre de ses fils, véritable héros, atteint de trois blessures à la bataille de Königgrätz, avait rendu l'âme entre ses bras (2), alors des

(1) S. A. S. le Prince Charles de Roumanie avait quitté Dusseldorf le 11 mai (29 avril) 1866, pour se rendre à l'appel de la nation roumaine. (G. B.)

(2) Antoine, prince de Hohenzollern, né le 7 octobre 1841, mort le 5 août 1866 des blessures qu'il avait reçues le 3 juillet à la bataille de Königgrätz [Sadowa] (G. B.).

larmes de douleur coulèrent sur les joues du Prince ainsi séparé des Siens. Peu d'années auparavant, une de Ses sœurs bien-aimées était morte au Portugal, révéérée comme une sainte à Dusseldorf et à Lisbonne (1). Elle était morte en trois jours, à l'âge de 21 ans, sans avoir pu revoir sa patrie qu'elle avait quittée avec enthousiasme pour aller se consacrer tout entière à son nouveau pays et à son époux !

Et cet époux, (2) qu'elle ne connaissait pas encore, et qui la voyait lui aussi pour la première fois, ne pouvant plus vivre sans elle, s'écriait dans le délire d'une fièvre ardente : « Ah ! Dieu soit loué !! Je vais rejoindre enfin ma Stéphanie ! »

Tout cela se lisait sur le doux visage de Sa mère adorée, qui Le contemplait dans sa chambre solitaire, avec cette résignation angélique et paisible qu'Elle conserva toujours jusque dans l'âge le plus avancé.

Telle fut Sa première veillée de Noël. Trois ans plus tard, nous célébrâmes ensemble notre premier Noël, et je portai dans Sa chambre un arbre minuscule, sous les branches duquel j'avais placé pour tout ornement un tout petit berceau — le plus petit que j'avais pu trouver — car je craignais à tout moment de m'être trompée, et je tremblais que cet emblème ne fût prématuré !

Une crise ministérielle nous gâta complètement notre second Noël, à tel point que nous ne pûmes jouir de l'arbre, dont les bougies étaient presque entièrement consumées lorsque le Prince put faire acte de présence pendant un court moment, et d'ailleurs notre Enfant était encore trop petite pour éprouver autre chose qu'une profonde surprise. Mais on se réjouissait quand même ; car la guerre était terminée, la bataille de Sedan livrée ; un enfant était là, et si ce n'était pas un fils, beaucoup de

(1) Stéphanie, princesse de Hohenzollern, née le 15 juillet 1837, mariée le 29 avril 1858 à Sa Majesté Dom Pedro V, roi de Portugal, morte le 17 juillet 1859 (G. B.).

(2) Le roi dom Pedro V.

filis pouvaient encore venir, et plus d'une petite fille ; c'est ce qu'avait dit le médecin, en me parlant de huit ou neuf enfants, et il avait souri lorsque j'avais répondu que je trouvais ce chiffre à peine suffisant.

Quant à notre troisième Noël, il fut, lui aussi, absolument gâté par les circonstances politiques... On n'eut pas le temps de s'occuper de l'arbre ; les bougies se consumèrent de nouveau, et l'enfant faillit être prise de spasmes nerveux, par suite de la terreur que lui causa un animal en carton — beuglant ou bêlant — dont on avait brisé la tête par mégarde. Ce fut une soirée tout à fait manquée, et dont je m'étais promis d'autant plus de plaisir que l'enfant se développait admirablement et qu'elle était devenue notre seule joie....

Notre quatrième Noël fut en revanche radieux ! C'était la Noël de 1873, de cette belle année où il m'avait été donné de revoir pour la première fois ma patrie, et où j'avais pu montrer, là-bas, ma ravissante enfant, dont tout le monde disait qu'elle était une petite ondine.

Elle demandait toujours : « Est-ce là le Rhin de maman ? ». Je m'arrête ; trente ans se sont à peine écoulés depuis, et peut-être est-il encore trop tôt pour remuer tous ces souvenirs. J'ai reproduit dans l'*Introduction du Rhapsode de la Dimbovitza* toutes les douces choses qui coulaient de ses lèvres, comme des flots de poésie, si bien que je disais souvent alors : « Mon enfant est mon seul bon poème ! »

Que l'on se représente une franche, une bonne veillée de Noël, avec beaucoup d'invités, des jeunes filles, et un grand nombre de petites filles des orphelinats et des Enfants-trouvés, avec lesquelles Elle jouait aux jeux frœbéliens, et au milieu de tout ce monde, ma petite fée qui ce soir-là paraissait avoir des ailes, comme si ses pieds n'eussent pas touché le sol. On lui avait offert une petite voiture, dans laquelle les autres enfants la traînaient à travers la salle : un véritable attelage de fée ! Cette soirée rayonne sur toute mon existence, car ce fut la dernière !

Depuis lors, ce fut la nuit, une sombre nuit !... Et sombres aussi, se succédèrent les Noël's ! Pour qui aurions-nous pu les rendre encore clairs ? Elle était partie, et il n'en vint pas d'autres ! Elle n'avait pas voulu nous en envoyer, comme si elle eût craint que nous pussions nous consoler ! Ah ! elle aurait pu nous en envoyer une douzaine encore, sa perte n'en serait pas moins demeurée l'atroce blessure, la plaie éternellement saignante dont on ne peut jamais guérir ! Qu'est-ce donc lorsqu'on n'en a qu'un, et qu'il n'en vient plus jamais d'autre ! Et alors les sombres Noël's se succèdent les uns aux autres.

Nous n'avions jamais écrit aux nôtres que nous ne fétions pas la Noël, pour ne pas les attrister autour de leur arbre. Nous ne leur avons pas dit que nous avons toujours cherché à nous leurrer de l'espoir que ce jour avait été rayé du calendrier... Sombre, sombre, sombre Noël ! Il m'était impossible d'assister, dans une école, dans une institution quelconque, à une distribution de cadeaux : on avait pitié de moi, et on ne me demandait pas ce sacrifice surhumain ! J'étais à peu près paralysée à la suite de l'affliction cuisante et muette que j'avais ressentie, et je demeurai longtemps dans l'impossibilité de me mouvoir, avec des souffrances intolérables dans le dos. Ma santé était tellement minée par cette atroce douleur que je ne pouvais plus, à cause de mon triste état, espérer encore des enfants. On m'en faisait toujours espérer ; mais les années passaient ; à chaque rayon d'espoir succédait une nouvelle déception, et nous n'en parlions plus jamais, car cela nous meurtrissait et nous torturait le cœur. On a tant écrit sur notre vie extérieure, et cependant notre vie intime lui ressemble si peu !

Une très grande délicatesse réciproque interdit de parler, dans une existence aussi laborieuse, de tout ce qui peut paralyser les forces, et c'est ainsi que nous avons appris à marcher, l'un près de l'autre, en silence, avec la blessure toujours cuisante, toujours ardente, à laquelle

on n'ose toucher, de crainte d'en voir jaillir des flots de sang!

Nous fûmes invités plus tard aux fêtes de Noël des autres, car pendant une longue absence que j'avais faite, une jeune femme était venue, deux enfants étaient nés, et quand je vis leurs têtes blondes sous les arbres, je priai tout bas: « Dieu miséricordieux! ne m'abandonnez pas! » Je ne peux pas, non! je ne peux pas! C'est au-dessus de » mes forces! »

Mais Dieu ne nous abandonne pas, et il nous apprend à sourire pour les autres, alors même que le cœur crie et que les lèvres frémissent parce qu'elles veulent refouler les pleurs qui consomment notre poitrine en feu!

Aujourd'hui, toutes ces choses sont passées, et dans douze jours, je suis prête à paraître de nouveau, en invitée, au milieu des chers petits enfants, comme une vieille bonne Tante, au devant de laquelle on court les bras ouverts, parce qu'elle apporte toujours quelque chose avec elle, et qu'elle réserve toujours quelque surprise aux chers mignons, qui sentent peut-être combien il y a de maternité anxieuse dans les bras qui les enlacent, et quelle tendresse affamée se dégage de chaque regard et de chaque baiser.

Tels furent les Noëls de Carmen Sylva, sans parler de ceux de sa jeunesse, dans sa patrie, lesquels, en fait de tristesses, ne laissèrent souvent rien à désirer. J'ai décrit l'un deux, dans la *Vie d'Otto*, alors qu'un père et qu'un frère étaient mourants, et qu'ils le savaient aussi bien que nous-mêmes. (I)

On cherche, à son gré, un refuge dans la musique ou dans la plume, et c'est la seule consolation possible pour tant de souffrances endurées dans une vie pénible à l'excès, telle qu'a été la mienne!

Mais tout cela est déjà bien loin derrière moi, et j'aurai atteint bientôt les soixante ans auxquels j'aspirais dès ma

vingtième année! J'ai toujours pensé qu'à soixante ans les agitations de la vie s'apaisent, et qu'une paix, une très grande paix, doit descendre dans le cœur. Et en cela je ne me suis pas trompée: la paix est là, très profonde, très solennelle; il n'y a plus qu'à faire abstraction de soi-même et qu'à vivre pour les autres, aussi longtemps encore qu'on doit vivre!

Il y aurait sous ce rapport beaucoup à apprendre du Roi, qui n'a jamais songé à lui, ce qui en fait un héros bien plus grand que ne l'a fait la victoire de Plevna. Il est resté pour Sa Femme et pour Son entourage immédiat un véritable héros, par Son abnégation et Son désintéressement absolu de Lui-Même. Il ne connaît aucune rancune, parce qu'Il ne ramène rien à Lui. Si on écrit contre Lui, Il se contente de dire avec calme: « Cela tient à ma » situation. Si j'étais un simple particulier, on ne jugerait pas nécessaire de dire tout cela de moi!... »

Ma nuit de Noël m'attend au-delà des étoiles, et je m'en réjouis comme un enfant qui regarde la porte fermée derrière laquelle brille la lumière. Et cette nuit de Noël sera, j'en suis sûre, plus belle que ne pourrait l'être aucune autre ici-bas! Dieu soit loué! ma foi n'a connu encore aucune heure de doute! Elle a été vraiment inébranlable comme le roc. J'ai souvent dit: « Le seul homme dont je n'aie jamais rien à redouter, c'est le bon Dieu! » Car il me comprend toujours, lui qui m'a faite telle que je suis, et qui a voulu que ma destinée fût ce qu'elle est!

Je suis encore aussi pieuse, aussi pénétrée de la crainte de Dieu et des joyeuses espérances de la mort qu'au temps de ma première enfance, alors que ma mère m'enseignait que la plus belle veillée de Noël est l'heure de la mort, et que la mort est notre plus grande récompense.

Et maintenant j'attends la venue de mon seul, de mon vrai Noël, de celui que rien ne saurait plus troubler. J'attends ce jour qui sera certainement le plus beau de toute une existence qui bien des fois est tant soit peu longue. Je ne m'explique pas comment on peut dire que la vie est courte;

il faut pour cela qu'on n'ait plus rien dont on puisse se réjouir. Quant à moi, en pensant à ma nuit de Noël, j'éprouve une joie si grande que la vie me paraît interminable !

Bucarest, Noël 1902. (1)

(1) A paru dans le *Wiener Journal* du dimanche 4 janvier 1902. — Cf. *Vogtländischer Anzeiger und Tageblatt*, du même jour (où l'article a été reproduit, avec des suppressions), et *l'Indépendance roumaine* du 29 décembre 1902 (11 janvier 1903). — Nous avons revu attentivement, sur le texte allemand, la traduction de *l'Indépendance roumaine*, et nous avons dû, à cause du manque d'espace, supprimer quelques passages de ce très émouvant récit auto-biographique. (G. B.)

IX. PENSÉES DIVERSES. (*)

Les cheveux blancs sont les pointes d'écume qui couvrent la mer après la tempête.

*
* *

On ne peut jamais être fatigué de la vie ; on n'est fatigué que de soi-même.

*
* *

Il y a une bonté qui repousse et une méchanceté qui attire.

*
* *

L'expérience est une femme âgée qu'on vénère, sans se demander si son passé a été douteux.

*
* *

On ne nous pardonne ni nos talents, ni nos succès, ni nos amis, ni notre mariage, ni notre fortune ; il n'y a que la mort qu'on nous pardonne, et encore !

(*) Extraites, avec l'autorisation de M. C. Lévy, de la seconde édition des *Pensées d'une Reine* (Paris, C. Lévy, 1888).

*
* *

Il y a des parents qui se vengent sur leurs enfants de la mauvaise éducation qu'ils leur ont donnée.

*
* *

Pendant nombre d'années, vous n'osez croire à votre propre observation, parce qu'elle diffère de celle des autres.

*
* *

Quand un défaut nous blesse chez autrui, nous nous jetons dans l'extrême opposé, persuadés d'acquérir une qualité.

*
* *

La vie devient facile, sitôt que l'on fait abstraction de soi-même.

*
* *

Un beau regard cherche l'âme — ou les sens.

*
* *

La jeunesse juge, la vieillesse absout.

*
* *

La « simple vérité » est plus complexe qu'une femme.

*
* *

Jésus crucifié, Socrate empoisonné et Phidias accusé de vol!... C'est plutôt un honneur d'être maltraité par ses contemporains.

*
* *

Le soleil ne voit le monde que plein de chaleur et de lumière.

*
* *

Dieu, comme le soleil, change d'aspect suivant le point de terre d'où les hommes le regardent.

*
* *

Dieu pardonne, la nature jamais.

*
* *

Il faut très bien connaître les hommes avant d'avoir le courage d'être seulement et simplement soi-même.

*
* *

Méfiez-vous d'un homme qui a l'air de douter de votre bonheur en ménage.

*
* *

Quand un homme aime avec un excès de passion ses enfants, soyez-sûr qu'il n'est pas heureux.

*
* *

L'homme se réhabilite par le champ de bataille, la femme par la maternité!

*
* *

La femme doit subir l'amour, souffrir pour enfanter, partager vos soucis, conduire votre maison, élever votre famille, être jolie et aimable par-dessus le marché! Que disiez-vous donc de sa faiblesse, tout à l'heure?

*
* *

La femme du monde reste difficilement la femme de son mari.

*
* *

Une femme est lapidée pour une action que peut commettre un parfait honnête homme.

*
* *

Une femme incomprise est une femme qui ne comprend pas les autres.

*
* *

Il y a des femmes majestueusement pures, comme le cygne. Froissez-les : vous verrez leurs plumes se hérissier pendant une seconde ; puis elles se détournent silencieusement pour se réfugier au milieu des flots.

*
* *

Un enfant qui bégaye fait taire vingt personnes spirituelles.

*
* *

Entre mari et femme, on devrait toujours se faire un brin de cour.

*
* *

L'amour et la politique sont la mort de l'amitié.

*
* *

On ne peut jamais être assez reconnaissant à celui qui vous permet de lui venir en aide.

*
* *

Il n'y a qu'un bonheur, le devoir ; — il n'y a qu'une consolation, le travail ; — il n'y a qu'une jouissance, le beau.

*
* *

Un grand malheur donne de la grandeur même à un être insignifiant.

*
* *

Ne faites pas souffrir qui vous aimez : mort, il se vengera.

*
* *

La nuit tout est de feu : les étoiles, les pensées et les larmes.

*
* *

Pour mesurer l'esprit, nous pesons les crânes. C'est comme si l'on mangeait des peaux de raisin pour trouver le bouquet du vin.

*
* *

La contradiction anime la conversation. Voilà pourquoi les cours sont si ennuyeuses.

*
* *

Pourquoi décrire *le laid*, quand *le beau* n'est pas encore épuisé.

*
* *

Les mauvaises actions du roi David se sont effacées ; les psaumes sont restés.

*
* *

On se met à genoux devant l'artiste parce qu'on sent en lui une attribution de la divinité : le pouvoir créateur.

*
* *

La bêtise se met au premier rang pour être vue; l'intelligence se met en arrière pour voir.

*
* *

Une femme qui se respecte parvient toujours à être aux yeux du monde une femme heureuse.

*
* *

L'amour crée le monde, le devoir le gouverne.

*
* *

Les petits n'ont que des droits, les grands n'ont que des devoirs.

*
* *

Pour que vous soyez grand, il faut que votre personne disparaisse sous vos œuvres.

*
* *

Il y a une modestie qui n'est que le manteau de l'orgueil.

*
* *

Pour être l'ami d'un souverain, il faut être sans passion, sans ambition, sans égoïsme, clairvoyant et prévoyant, enfin pas un homme.

*
* * *

Le vocabulaire de la politique est fort restreint; le mot de pitié n'y figure pas entre autres.

*
* * *

En politique on sacrifie tout: son ami, son frère, sa femme, sa conscience; seulement, soi-même, on ne se sacrifie pas.

*
* * *

La politique est comme l'araignée: un animal de proie.

*
* * *

On n'a qu'à entrer dans un hôpital de guerre, et le mot « ennemi » vous fait sourire comme un non-sens.

*
* * *

La pruderie est un parfum qui dissimule de l'air vicié.

*
* * *

Quand on veut affirmer quelque chose, on appelle toujours Dieu à témoin, parce qu'il ne contredit jamais.

*
* * *

Il faut être ou très pieux, ou très philosophe: il faut dire: « Seigneur, que ta volonté soit faite! » — ou: « Nature, j'admire tes lois, même lorsqu'elles m'écrasent! »

X. POÉSIES.

CARMEN.

C'est toi que je célèbre en mes vers, âme humaine !
Je te guette, et t'observe, et t'examine à fond ;
Je compte tes soupirs, afin que nulle peine,
Nulle tempête qui s'élève et se déchaîne,
Ne puissent échapper à mon regard profond !

C'est ma tâche ! Ton œil est-il clair et vivace,
Ou bien d'un pleur humide est-il soudain voilé ?
Je le vois, je le dis ; mais mon chant léger passe
Comme un subtil parfum qui monte dans l'espace,
Et se perd lentement sous le ciel étoilé !

C'est de tes sentiments que je suis l'interprète ;
Mes moindres chants sont tous à toi, sans contredit.
Ma lyre retentit sous ta douleur secrète,
C'est à toi que revient la gloire du poète,
Et je n'ai raconté que ce que tu m'as dit !

Et lorsque sonnera l'heure à jamais bénie
De l'oubli, du silence et de l'apaisement,
Tu pourras mesurer ma tendresse infinie,
Tu comprendras aussi ce que fut mon génie,
Et dans mon cœur éteint tu liras librement.

(*Sommets et abîmes*, p. 1).

DANS LE VOLKSGARTEN (*).

Voici les rossignols de retour : leur voix claire
 A conservé l'éclat de son timbre argentin ;
 Pour les pauvres, les gueux, sans le moindre salaire,
 Ils chantent en public du soir jusqu'au matin !

O rossignols charmants ! ô chères créatures !
 Vous revenez toujours, fidèles à vos nids,
 Et l'on entend, au sein des nuits calmes et pures,
 Couler le flot sacré de vos chants infinis !

Célestes messagers, amis de mon enfance,
 Puissé-je, m'inspirant de votre art merveilleux,
 Conter, en des récits pleins de magnificence,
 Les hauts faits du passé, les exploits des aïeux !

(*Sommets et abîmes*, p. II.)

LE BONHEUR.

Le bonheur est le verre empli, qu'on vous invite
 En un joyeux festin à lever de bon cœur ;
 Oh ! ne le videz pas ni trop tôt, ni trop vite,
 Car l'amertume gît au fond de la liqueur !

Le bonheur est la fleur au coloris superbe
 Que sur le gazon vert on rencontre en chemin ;
 On ne l'a pas plus tôt cueillie au sein de l'herbe
 Qu'on la voit se faner et périr dans la main !

(*) Jardin public.

Le bonheur est un doux parfum, une harmonie
Sublime, dont les sons ravissent tous nos sens !
Le vent l'emporte comme une feuille jaunie,
Et soudain de la lyre expirent les accents !

Le bonheur est l'été, la saison adorable
Dont la neige bientôt ensevelit les fleurs :
Le bonheur est la mort, amie et secourable,
Qui nous délivre enfin de toutes nos douleurs !

(*Sommets et abîmes*, p. 28).

L'HEURE DU CRÉPUSCULE.

Le crépuscule gris dans la chambre pénètre,
En disant : « A me bien accueillir est-on prêt ?
» Dans ce réduit jadis je n'avais qu'à paraître,
» Et l'on me faisait fête, et l'on me souriait !

» Aux lèvres de la mère, éloquentes et fières,
» Un enfant — doux trésor — attachait ses grands yeux,
» Et j'entendais des voix juvéniles et claires
» Fredonner des chansons et des refrains joyeux !

» Mais, ce soir, je crois bien que j'ai perdu ma route !
» Hélas ! je suis aveugle, et je boite en marchant !
» Et je suis arrivé beaucoup trop tard sans doute,
» Car l'enfant et la mère ont achevé leur chant ! »

(*Sommets et abîmes*, p. 31).

BROUILLARD.

Dans des flots de lumière blonde
Une nuée errait un jour ;
Un sapin sur la terre ronde
Veut rejoindre la vagabonde,
Tout à son vain rêve d'amour !

Devinant le mal qui le mine
Elle s'arrête un court instant,
Et vers l'arbuste elle s'incline
Du haut du ciel bleu qu'illumine
Le feu du soleil éclatant.

Elle lui tend sa lèvre pure ;
Ses yeux brillent — tels des éclairs — ;
Elle l'enivre du murmure
De sa charmante chevelure
Aux flots diaphanes et clairs.

Mais le pauvre arbre est rude ; à peine
Il ose d'elle s'approcher.
Déjà le vent au loin l'entraîne,
Tandis qu'au ciel il dit sa peine,
Immobile sur son rocher.

(*Sommets et abîmes*, p. 48).

LE VENT.

L'arbre au vert feuillage, à la tendre écorce
Est la lyre d'or ; l'artiste est le vent.
Il sait en jouer, tantôt avec force,
Tantôt avec grâce, avec sentiment !

Il chante rondeaux, sonnets et ballades,
Chants d'amour, de gloire, imprévus, divers,
Et joyeusement dit ses promenades
Triomphales dans le vaste univers !

La lyre soupire... Elle pleure, gronde,
Et c'est un plaisir exquis, enchanteur,
De l'entendre joindre, à travers le monde,
Ses accents divins à ceux du chanteur !

Et voici qu'en bas le torrent, la source
Déchainent soudain leurs flots écumants ;
Rêveur, le nuage arrête sa course
Et vient écouter ces concerts charmants !

Chaque fleur se penche, et chaque brin d'herbe
Mollement s'incline, ému, transporté ;
Réveillé, debout, le rocher superbe
Donne la réplique avec majesté !

Toute la nature en fête, en délire,
Frémit de plaisir, de joie et d'amour ;
L'arbre au vert feuillage est la douce lyre ;
Le vent qui soupire est le troubadour !

(*Sommets et abîmes*, p. 65.)

AU PAYS DES RÊVES.

Je voudrais être reine en un royal château,
Si ma couronne était faite de fleurs écloses,
Si l'araignée avait tissé mon long manteau,
Si la rosée était mes brillants et mes roses !

J'aurais le blond soleil pour maréchal de Cour,
 Pour carrosse un nuage errant et solitaire ;
 Les neuf Muses seraient mes neuf dames d'atour,
 Et je contemprerais avec orgueil la terre !

Mon royaume serait l'esprit, les arts vainqueurs,
 L'immensité des bois, les cimes élancées,
 Et le don de charmer et d'entraîner les cœurs,
 Et les grands sentiments et les nobles pensées !

Mais puisqu'un pareil vœu n'est qu'un rêve ébauché,
 Que les couronnes sont souvent de lourdes chaînes,
 Je préfère rester l'humble ruisseau caché
 Que la roche moussue ombrage au pied des chênes !

(*Sommets et abîmes*, p. 67).

PENSÉES D'AUTOMNE.

De très belles fleurs non jaunies,
 S'ouvrent encore dans mon cœur,
 Et d'un concert plein d'harmonies
 En moi résonne la douceur.

Pourtant sur mon front étincelle
 Le givre argenté des soucis,
 Et, comme un brouillard qui ruisselle,
 Le souvenir flotte indécis !

Le soleil qui chauffe et qui dore
 Devant les hivers s'exila ;
 Mais en silence brille encore
 Ce que son rayon étoila !

Aux crus que partout l'on renomme
Le soleil seul convient très peu ;
C'est le gel et la brume en somme
Qui produisent le vin de feu !

(*Sommets et abîmes*, p. 71).

A UNE JEUNE FEMME.

Rose au subtil parfum, veille aux pointes cruelles
Qui parsèment ta tige et blessent jusqu'au sang ;
Le bonheur pourrait bien y déchirer ses ailes,
Lui qui te rit, te choie, aimable et caressant !

Le bonheur est pareil à la brise imprégnée
De senteurs, qui soupire et murmure dans l'air ;
C'est un souffle vêtu de toile d'araignée ;
Il a des yeux de fée, au regard doux et clair !

Pour se jouer autour de ton front qui rayonne,
Il emprunte les feux du soleil radieux ;
Ne l'effarouche pas brusquement, ma mignonne,
De peur qu'il ne s'envole en tremblant sous les cieux !

S'il se piquait à tes épines acérées,
Rayons, parfums et fleurs près de s'épanouir,
Regards charmants, chansons doucement murmurées,
Hélas ! tu verrais tout soudain s'évanouir !

Toi-même, tendre fleur, tu te fanerais vite,
Reconnaissant trop tard le bonheur qui s'enfuit :
Vainement tu voudrais courir à sa poursuite,
Toi seule tu l'aurais à jamais éconduit !

Tu ne sentiras plus son baiser qui te grise,
 Quand tu t'effeuilleras sous nos yeux désolés ;
 Car ton suave arôme et ton haleine exquise
 Avec son doux parfum se seront envolés !

Rose au subtil parfum, veille aux pointes cruelles
 Qui parsèment ta tige et blessent jusqu'au sang ;
 Le bonheur pourrait bien y déchirer ses ailes,
 Lui qui te rit, te choie, aimable et caressant !

(*Sommets et abîmes*, p. 80).

QUAND LA FEMME SOURIT.

Quand la femme sourit, douce, aimable, sereine,
 Son beau sourire cache un sens assurément :
 N'est-ce pas comme si d'une cloche lointaine
 On percevait dans l'air le léger tintement ?

Quand la femme sourit, il semble qu'elle joue
 A quelque jeu d'enfant, innocent et badin ;
 C'est un geste soudain, fugitif, et j'avoue
 Qu'il faut, pour le fixer, un joli tour de main !

Quand la femme sourit, on dirait la rosée
 Qui rafraîchit les nuits brûlantes de l'été,
 Et qui fait s'agiter, sur leur tige irisée,
 Les fleurs au doux parfum, ivres de volupté.

Quand la femme sourit, on croit parfois entendre
 Une voix sur la grève implorant du secours ;
 Mais elle a beau prier, ses mains ont beau se tendre ;
 Personne ne répond hélas ! aux alentours !

Quand la femme sourit, on croit voir une feuille
Que brusquement l'orage emporte en mugissant ;
Elle tombe au hasard, la terre la recueille,
Et sous son pied brutal l'écrase le passant.

(*Sommets et abîmes*, p. 95.)

DANS LA PLAINE.

Sonnet.

Des nuages bordés par une lande grise ;
Un grand vol de corbeaux sur les chaumes poudreux ;
Dans les champs, des moutons, fouettés par la bise,
Serrés l'un contre l'autre, et confondus entre eux !

La feuille de maïs tristement agonise ;
Le train vomit au loin son panache fumeux,
Tandis qu'avec ce pâtre errant je sympathise :
N'avons-nous pas quitté nos montagnes tous deux ?

Voici des gerbes d'or, une meule superbe,
Puis le champ moissonné, nu, dépouillé, sans herbe :
La faux a fait son œuvre impitoyablement !

Dans tous ces humbles toits, que l'œil a peine à suivre,
Connait-on l'espérance et la douceur de vivre?...
Mais l'espoir ici-bas existe-t-il vraiment ?

(*Sommets et abîmes*, p. 101.)

RÉVÉRENDE MÈRE.

Rien n'est à moi, ni biens, ni demeure, pas même
Le sombre vêtement qui recouvre mon corps :
Pas d'ami dévoué, pas de parent qui m'aime ;
Je vis toujours errante : à peine si je dors.

Je ne m'appartiens pas : mon être, ma parole
Gisent ensevelis, dans mon âpre chemin,
Sous la bure et le drap qui, comme une auréole,
M'éloignent à jamais de tout contact humain !

Et malgré tout, ce sont les souffrances humaines
Qui sont toute ma vie et prennent tous mes jours !
La douleur et la mort, les malheurs et les peines,
Voilà mes compagnons, mes plaisirs, mes amours !

Ma lèvre consolante et mes mains secourables
Doivent guérir les maux, les panser, les calmer,
Et ma tendresse va de plus aux misérables,
A ceux qui n'ont personne, hélas ! pour les aimer !

Et pour ce vaste amour, aucune récompense !
A mourir en repos j'exhorte le mourant,
A qui n'espère plus j'apporte l'espérance,
Ou berce, dans mes bras, un enfant expirant !

Le foyer, la famille et la maison si chère
Où l'on vit près des siens en souffrant, en aimant,
Je ne les aurai pas !... Mais j'ai le nom de MÈRE,
De la femme, ici-bas, le plus bel ornement !

(*Mère et enfant*, p. 31).

ENFANTS DIVINS.

Le soleil se couchant à l'horizon projette
Sur le château royal son éclat radieux,
Tandis que s'abîmant dans sa douleur muette,
La reine sent des pleurs inonder ses beaux yeux.

« Je ne connaîtrai pas le bonheur d'être mère ! »
— Soupire-t-elle au fond de son morne palais ; —
« Le roi, mon cher seigneur, est parti pour la guerre ;
» Mon sort est d'être seule ici-bas désormais ! »

Mais soudain dans les airs résonne une harmonie
Divine — tel un bruit d'ailes tout frémissant —
Et la vieille demeure, émue et rajeunie,
S'éclaire par degrés d'un jour resplendissant !

Et voici qu'émergeant de la clarté sereine
Apparaît Apollon en personne, disant :
« Pourquoi pleurer ainsi, ma belle souveraine ?
» Pourquoi ces longs soupirs et ce regret cuisant ? »

— Non, je ne pleure pas, Dieu puissant, invincible ;
Non, ma poitrine bat d'allégresse et d'émoi !
— Poussé par un désir ardent, irrésistible,
De l'Olympe sacré je suis venu vers toi ! ».

Et la reine à ses pieds se courbe, prosternée ;
Mais lui, la relevant, lui souriait toujours ;
La terre s'arrêtait interdite, étonnée,
Et, surpris, le soleil interrompait son cours !

Le lendemain, plus belle encore sous ses voiles,
La reine n'avait plus son air triste et défait ;
Ses yeux étincelaient pareils à deux étoiles,
Et son cœur, débordant de bonheur, triomphait !

Et sa harpe vibrait sous ses doigts féeriques,
Et sa voix résonnait en sons mélodieux,
Ressuscitant les chants des âges héroïques,
Les contes du passé, les refrains des aïeux !

Et dans le vieux palais, ces contes, ces légendes,
Se pressaient à l'envi, l'inondant de clartés ;
Ce n'étaient que chansons, et parfums, et guirlandes,
Et vers harmonieux et récits enchantés !

Elle les attirait de sa voix douce et tendre
Dès que l'aube du jour avait blanchi les cieux,
Et de tout le royaume on accourait entendre
La reine qui chantait ses chants délicieux.

Mais nul, parmi la foule autour d'elle empressée,
N'eût osé l'approcher, malgré ses yeux charmants ;
La reine néanmoins lisait dans leur pensée,
Et savait deviner leurs moindres sentiments ;

Et c'est pieusement que le peuple sans cesse
Contemplait cette Femme au noble et pur talent,
Comme s'il devinait que l'auguste princesse
Avait reçu du Dieu le baiser consolant !

Et le soleil joyeux la suivait dans sa chambre,
Se jouant autour d'elle en de magiques jeux,
Illuminant son front de ses beaux rayons d'ambre,
Et répandant son or sur l'or de ses cheveux !

La belle souveraine, adorée, admirée,
N'a toujours pas d'enfants : mais elle a dans le cœur
L'éclat du ciel, et puis, sur sa lèvre inspirée,
La divine harmonie et son charme vainqueur !

(*Ballades et Romances*, p. 84.)

RÉVOLUTION.

La nature, elle aussi, fait de la politique :
Que de convulsions et de gémissements !
Que de bruits déchainés ! Quel amas fantastique
De querelles sans fin et de sourds froissements !

Dans la confusion de la grande tourmente
Le vent commande en maître : il est le dictateur ;
Il marche, entraînant tout dans les plis de sa mante ;
Qui donc arrêtera ce fol agitateur ?

Il fait tourbillonner l'ouragan et la trombe ;
Il renverse soudain ce qui se tient debout ;
Que le fleuve déborde, ou que la cité tombe,
Qu'importe à ce tribun s'il bouleverse tout !

Pourtant l'on voit toujours, haute de cent coudées,
La superstition se dresser, roc géant,
Et les vieux préjugés et les vieilles idées
Enfoncent leur racine au fond du sol béant !

(*Philosophie*, p. 11).

UN OUBLI.

Jadis — par conscience ou bien par habitude —
D'être reconnaissant on avait le souci ;
Les hommes pratiquaient alors la gratitude
Jusqu'à la mort — et même après la tombe aussi.

Mais voilà qu'un beau jour on s'avise à la ronde
De trouver importun ce noble sentiment ;
C'est un lourd vêtement qui pèse à tout le monde,
Un manteau dont la mode a trop duré vraiment !

On court prendre mesure, et chacun se façonne
Un habit moins gênant qu'il promène au soleil ;
Mais dans l'empressement d'en parer sa personne,
Aux bêtes on omet d'en tailler un pareil !

Les animaux hélas ! ne comprennent pas vite ;
Ils n'aiment pas non plus les usages nouveaux ;
Aussi voit-on chez eux la défroque insolite
De la reconnaissance et de ses oripeaux.

(Philosophie, p. 30).

DANS LA SALLE DE BAL.

Les couples tournoyaient, folâtres et charmants ;
Sous les lustres en feu brillèrent les diamants ;

Les lèvres et les yeux étaient pleins de sourires,
Et l'air retentissait d'accords joyeux, de rires ;

Mais dans cette nuit folle, où tout semblait désir,
Combien de cœurs ont pris vraiment part au plaisir ?

(Philosophie, p. 49.)

LE PORTRAIT DE MON PÈRE.

Chère âme de mon âme ! Esprit pur, doux génie,
Salut ! Te doutes-tu, dans ton ciel radieux,
Que je compte les jours jusqu'à l'heure bénie
Où cessera la nuit qui te cache à mes yeux ?

L'heure où je secoueraï ma terrestre poussière
Pour retrouver l'éclat de ton œil triomphant ;
Où, me reconnaissant dans des flots de lumière
Tu pourras m'appeler encore *Ton enfant !*

(*Gouttes de sang*, p. 14).

COMMUNION.

Baiser deux yeux d'enfant, c'est se mettre en prière ;
C'est voir Dieu : c'est frémir de joie à son aspect ;
C'est tomber devant lui, courbé dans la poussière,
Plongé dans un profond et très humble respect !

C'est bénir le Seigneur, c'est chanter sa louange
Comme s'il était là, tout-puissant et vainqueur,
Et qu'il eût envoyé son plus fidèle archange
Pour mettre un peu de paix dans notre pauvre cœur !

C'est boire à pleins poumons, humer avec ivresse
Un merveilleux rayon du bienfaisant soleil ;
C'est sentir, transporté de joie et d'allégresse,
Notre âme s'embraser à son éclat vermeil !

Quand tu baises deux yeux d'enfant, ta conscience
Se réveille et te dit : « Es-tu bon et loyal ?

» Exempt de tout péché devant cette innocence ?
» Devant cette candeur, affranchi de tout mal ?

» Comme pour le repas du soir, ou pour la messe,
» Ton cœur humble et contrit est-il bien préparé ?
» N'a-t-il pas un levain d'orgueil ou de faiblesse
» Dont il pourrait rougir au Tribunal sacré ? »

L'obscurité fait place à la lumière intense,
On voit s'enfuir la peine et le souci pesant,
Car la naïveté sublime de l'enfance
D'une fleur délicate a l'attrait séduisant !

Beaux yeux d'enfant, pareils aux roses aubépines,
Dans le jardin de Dieu fleurissez librement,
Et ne regardez pas le monde et ses épines,
Le monde où l'on trahit, où l'on trompe, où l'on ment !

Contemplez seulement le ciel plein de lumière,
Et dont vous reflétez l'azur ; — les belles fleurs,
Le soleil radieux, la feuille printanière
Que Dieu revêt pour vous de riantes couleurs !

Ne demandez jamais les raisons et les causes,
Chers enfants ! Il vaut mieux que vous ne sachiez pas
Combien la vie hélas ! cache de tristes choses,
Ni quels sombres périls menacent tous vos pas !

Non ! laissez-vous bercer par la brise légère,
Que le Ciel doucement répand autour de vous !
— Baiser deux yeux d'enfant c'est se mettre en prière,
Devant les saints autels c'est tomber à genoux !

(Gouttes de sang, p. 50).

ELLE DORT.

Les champs dorment, couverts d'un flot de neige blanche ;
Dans un rêve profond s'assoupit chaque branche,
On ne voit plus de fleurs !
Dans la nature rien ne vit, rien ne s'agite :
A peine perçoit-on un souffle qui palpite :
Elle dort : pas de pleurs !

Sur la pierre abritant sa tombe solitaire
Volent, sous le soleil d'hiver qui les éclaire,
Des papillons frôleurs !
Un sourire a glissé sur ses lèvres muettes ;
Sa main retient encor de pâles violettes ;
Elle dort : pas de pleurs !

Et quand du gai printemps reviendra le cortège,
Mon cœur sera toujours aussi froid que la neige,
Sans plaisirs, sans douleurs !
Détourne-toi, passant, avec indifférence ;
Ne le réveille pas : suis ta route en silence :
Car il dort : pas de pleurs !

(*Patrie*, p. 7).

L'ANNIVERSAIRE DE MON MARIAGE A L'ÉTRANGER.

Pour ces vingt ans si bien remplis,
Pour Ta bonté, Ta patience,
Ton grand cœur, Tes dons accomplis,
Accepte ma reconnaissance !

Pour Ton regard d'aigle, et Ta main
Si calme et néanmoins si forte,
Sachant écarter du chemin
Les obstacles de toute sorte!

Stoïque, résigné, soumis,
Dans le malheur Tu fus sublime,
Et même envers Tes ennemis
Tu sus Te montrer magnanime!

Celle qui partagea Ton sort
Avec orgueil lève la tête
Vers l'homme au cœur vaillant et fort
Que dans sa route rien n'arrête!

Au crépuscule de nos jours
Comme dans une apothéose
Sur ton front puissé-je toujours
Voir briller des rayons de rose!

(*Patrie*, p. 65).

CHANSON DU BOULANGER.

Qui pourrait donc vivre un seul jour sans pain ?
Qui pourrait encor soulever à table
Son verre rempli d'un généreux vin ?
Ne serait-ce pas vraiment lamentable ?

On dédaignerait les meilleurs salmis,
On trouverait plats tous les crus qu'on vante,
Et le Paradis même, mes amis,
N'aurait, je crois bien, plus rien qui vous tente !

Là point de brasier ardent, point de feu,
Ni de four béant, ni de rouge flamme ;
Je préférerais m'en aller, morbleu !
Comme un mécréant, dans l'enfer infâme

Pour voir si j'y trouve, au coin d'un fourneau,
Mon pain bien-aimé, ma chère pitance,
Car dans le grand ciel, tout ruisselant d'eau,
Pour le boulanger dure est l'existence !

Et si par hasard le bon Dieu demain
Me faisait cadeau de quelque royaume,
Et qu'il me fallût me priver de pain
Dans un beau palais, au superbe dôme,

J'aimerais bien mieux ne plus être roi,
Sur les grands chemins errer, solitaire,
Et laisser en paix d'autres gens que moi
Mon sceptre à la main, gouverner la terre !

— Voyez comme il brille et comme il reluit !
Admirez sa joue éclatante, blonde !
Oh ! vive le pain, le cher pain bien cuit !
Il vaut à lui seul tout l'or de ce monde !

(*Chansons d'artisans*, p. 7).

LE SOUFFLEUR DE VERRE.

Haletant nuit et jour dans la fournaise ardente,
L'œil et la main plongés dans la flamme stridente,
Je souffle à pleins poumons, misère !
Et ce que tu remplis et vides, gai, content,
Ce que dans les banquets tu lèves en chantant,
Me coûte, à moi, mon sang : le verre !

Avant toi, je le porte à ma lèvre échauffée ;
 Le soulevant en rond par plus d'une bouffée,
 Je souffle à pleins poumons, misère !
 Et ce que ma puissante haleine a mis au jour,
 Ce que j'ai fait avec orgueil, avec amour,
 Tu ris en le brisant, le verre !

Assis dans la lueur de la flamme blanchâtre,
 Pensant à mes enfants, sans pain, sans toit, sans âtre,
 Je souffle à pleins poumons, misère !
 Le feu s'éteint... Bientôt, vaincu, je tomberai,
 Et l'on me balaira mourant, désespéré,
 Avec les noirs débris du verre !

(*Chansons d'artisans*, p. 20).

LE MARCHAND DE SABLE.

Qui veut du sable ? Allons ! Brave homme charitable,
 N'aurais-tu pas besoin d'un petit peu de sable ?
 Voyons, mes braves gens ! Je suis si fatigué !
 Marcher pendant tout un long jour, ce n'est pas gai !
 Il gèle à pierre fendre, et mes mains sont glacées,
 Et mon fardeau meurtrit mes épaules lassées !

Qui veut du sable ? Allons ! Cinq bouches à nourrir
 M'attendent au logis ! La mère doit courir,
 Elle aussi, Dieu sait où ! pour chercher de l'ouvrage.
 Cinq bouches à nourrir ! Il en faut du courage !
 C'est pour ça que je peine et que je trime ainsi,
 Car les pauvres moutards ont froid, et faim aussi !

Qui veut du sable ? Allons ! Là-bas, dans la vitrine
 Je vois des pains dorés ! Comme ils ont bonne mine !
 Si j'en avais un seul, quel régal délectable !

Par pitié! bonnes gens! Prenez-moi donc mon sable!
Ah! je viens de si loin! J'ai si longtemps marché,
Et je crève de faim, par-dessus le marché!

Qui veut du sable? Allons! Voici la nuit qui tombe!
Il fait froid, il fait noir comme dans une tombe,
Et je ne puis rentrer, la main vide, au logis!
Car ils m'attendent tous, là-bas, dans le taudis!
Ils guettent mon retour, les yeux sur la fenêtre!...
Ah! pourquoi le bon Dieu nous a-t-il donc fait naître!

Qui veut du sable? Allons! J'entends le plus petit
— Un gaillard qui vous a déjà de l'appétit —
Me dire, tout joyeux : « Qu'as-tu rapporté, frère?... »
Et dans un coin obscur se lamente la mère,
Et le feu s'est éteint, et tristement je sors
Pour aller sangloter, à mon aise, dehors!...

Qui veut du sable? Allons! Le froid fige mes larmes!
Oh! vivre ainsi dans les tourments, dans les alarmes!
Je crie encor : « Du sable »! — Hélas, nul ne m'entend!
Dans les maisons, l'on voit briller des feux pourtant!
...Enfin! vers moi s'étend une main charitable!...
Du sable, du bon sable!... Allons! Qui veut du sable?

(*Chansons d'artisans*, p. 32).

LA CHIFFONNIÈRE.

Dès l'aube, on me voit dans la rue
Rôdant avec mes longs crochets;
Tout dort encor; moi, je me tue
A ramasser chiffons, déchets!

Jadis des riches la cohorte
Ne me trouvait pas si souillon !
Ils m'ont mise, hélas ! à la porte,
Oubliant tout, jusqu'à mon nom !

Ce n'est pas que tous ces infâmes
Aient eu des repentirs subits ;
Les péchés grouillent dans leurs âmes,
Comme les croix sur leurs habits !

Mais je perdais mes dents noircies ;
Je clignais fréquemment des yeux ;
Ma voix grinçait : des éclaircies
Se faisaient jour dans mes cheveux !

Jadis, j'avais des aventures,
Ce n'étaient que chansons et cris,
Fleurs et rubans, flots de guipures...
Je ne suis plus qu'un vieux débris !...

Nul parmi ces gens ne m'approche !
Ils m'évitent ! Pourquoi ? Cherchez ?
C'est que je serais le reproche
Vivant de tous leurs grands péchés !

Avec ma hotte sur la hanche
Je fouille dans la saleté,
Guettant le jour de la revanche
Et du châtement mérité !

Ah ! si l'on savait par le monde
Ce que vaut tout votre paquet,
Comme une vieille loque immonde
Vous tomberiez dans mon baquet !

(*Chansons d'artisans*, p. 95).

LES NOYÉS.

Une fois l'an, au fond des mers vastes et sombres
Revivent les noyés !
Ils se dressent soudain, muets comme des ombres,
Effrayants, effrayés !

Enfants au teint blafard, arrachés à ce monde
Par le sort inhumain,
Et dansant en silence une sinistre ronde
En se donnant la main ;

Marins tenant encor l'ancre rongée et verte
Dans leurs bras engourdis ;
Explorateurs voguant vers quelque découverte,
Insoucians, hardis !

Et voyageurs ayant endormi leurs pensées,
Leurs fautes, leurs douleurs
Dans le balancement des vagues cadencées
Et des flots cajoleurs

Labourent avec des coraux leur cœur qui souffre,
En appliquant parfois
Leur oreille attentive aux conques où s'engouffre
Comme un semblant de voix !

Meurtris, désespérés, condamnés à se taire,
Se traînant à genoux,
Ils murmurent en chœur : « Pour remonter sur terre,
Mes frères, aidons-nous ! »

La terre!... Pour l'atteindre, oh! la lutte impossible!
 C'est un amas de corps
 Fendant les flots, montant, sous la lune impassible,
 Vers les terrestres bords!

Et la bouche crispée ils contemplent la terre!
 Mais le jour naît soudain,
 Et tous sont replongés au fond de l'onde amère,
 Morne et lugubre essaim!

Les voici pour un an dans l'océan immense,
 Seuls et loin de tout bruit,
 Jusqu'à ce que la ronde horrible recommence
 Encor pour une nuit.

(*Chants de la mer*, p. 23).

LA VÉNUS DE MILO.

Phtaïs au corps d'ivoire, aux belles dents plus blanches
 Qu'un blanc chevreau qui broute, en bondissant, les branches
 Du coudrier fleuri le long des frais sentiers;
 Phtaïs dont la peau fine, ambrée et délicate
 A les reflets dorés, la pâleur chaude et mate
 Du fruit naissant qui croît sur les verts oliviers;

Phtaïs au doux parler, aux mains de jeune fille,
 Roses comme la nacre au fond de la coquille
 Qui s'entr'ouvre au soleil sur le sable mouvant;
 Au galbe harmonieux, aux formes onduleuses
 Pareilles à ces fleurs souples et gracieuses
 Que vient laver la pluie et caresser le vent;

Phtaïs a vu devant sa prunelle ravie
 Le seul homme qu'elle ait aperçu de sa vie,
 Et, se disant qu'il vient vers elle pour l'aimer,

Elle lui tend ses bras, ses deux bras admirables,
Ses mains aux doigts de rose, effilés, adorables,
Et sent que tout son cœur pour lui va s'enflammer!

Elle ignore, dans son innocence profonde,
Que cet homme est un Dieu, le Dieu puissant de l'onde ;
Et lui-même distrait, et croyant, l'imprudent !
Qu'il a devant les yeux une écume fragile,
Et non une beauté vivante, il la mutile,
Et, pour jouer, la tue avec son grand trident !

(*Chants de la mer*, p. 69).

UNE BARQUE, LE SOIR...

Une barque, le soir, prend le large. L'étoile,
Avec son vif éclat, ses rayons et ses feux
Paraît avoir tissé la trame de sa voile ;
Tristement elle vogue au milieu des flots bleus !

Lourdes comme le plomb, les rames espacées
Glissent : tel un convoi lugubre de captifs ;
Et, pareil aux soupirs des âmes trépassées,
S'élève un bruit confus de murmures plaintifs !

Comme un fantôme errant à l'horizon sans borne
Flotte le frêle esquif, par la mer entraîné ;
Sous le soleil couchant il s'avance plus morne
Que le vague regard d'un enfant nouveau-né !

A l'arrière, à l'avant, le long de la voilure
On voit tomber parfois un homme qui pleurait,
Ou bien, c'est une femme, avec sa chevelure
En désordre, qui court, se penche et disparaît !

Puis soudain tout pâlit, tout décroît et s'efface ;
Nul ne sait où s'en va la barque. Un long ruban
D'écume indique seul sa route, dont la trace
Elle-même se perd dans l'obscur océan.

(*Chants de la mer*, p. 85).

CHEZ LE MENUISIER.

De mon frêle berceau prends une planche usée,
Puis un morceau de mon petit lit d'autrefois ;
Un autre, de ma couche heureuse d'épousée ;
A mon lit de malade arrache encore un bois !

Tu me feras ainsi, pour combler mon envie,
Un solide cercueil, aux grands clous bien plantés,
Et dans tous ces débris de ce qui fut ma vie
Je guérirai des maux par la vie enfantés !

(*Rosée*, p. 61).

L'ÂME EST TOUJOURS JEUNE...

L'âme est toujours jeune, elle est toujours neuve
Et ne connaît pas la sénilité ;
Elle sait garder, même dans l'épreuve,
Son indépendance et sa liberté !

Debout sur le seuil, vaillante et sereine,
Elle lutte, et dit à la vie, au sort :
« Sais-tu si demain la vague prochaine
» Pourra sûrement me conduire au port ? »

Sa tendre fraîcheur jamais ne s'altère ;
De l'enfant candide elle a les beaux yeux,
Et son seul désir, son rêve, sur terre,
Est de contempler de plus près les cieux !

(*Rosée*, p. 73).

CONSOLATEURS.

« Ecoute — me disait la forêt solitaire —
» A quoi bon ces soupirs et ces pleurs superflus ?
» Tout est fragile, hélas ! rien ne dure sur terre !
» Ton cœur et ton cerveau demain ne seront plus ! »

« Ecoute — chuchotait la brise qui murmure —
» Ne reconnais-tu pas ces rumeurs et ces voix ?
» Te voilà maintenant apaisé, j'en suis sûre !
» C'est bien le même son aujourd'hui qu'autrefois ! »

« Ecoute — soupirait avec douceur la source —
» Laisse l'heure s'enfuir et le temps s'écouler.
» Il t'apprend à souffrir, t'excite dans sa course,
» Tandis qu'à tire d'aile on le voit s'envoler ! »

« Ecoute — ricanait derrière moi le saule —
» Prends un peu de repos : tu dois être lassé ;
» Tu portas vaillamment ta croix sur ton épaule !
» Demain, la nuit, le rêve auront tout effacé ! »

(*Rosée*, p. 120).

LE GUIDE.

Au voyageur aveugle, errant à l'aventure,
 Dieu donna, pour le mieux guider dans son chemin,
 Pour lui rendre la route et meilleure et plus sûre,
 Un grand bâton de fer à tenir dans la main !

Et ce bâton le mène à travers la nuit sombre
 Mieux que par la clarté d'un jour éblouissant ;
 Dans la tempête obscure et l'ouragan, dans l'ombre,
 C'est la force fidèle et le soutien puissant !

Oh ! ne dis pas : « Ce guide incommode, impossible,
 » Ce lourd fardeau, je veux le jeter dès ce soir ! »
 — Car ferme, résistant, rigoureux, inflexible,
 Ce bâton, ici-bas, se nomme : *le Devoir* !

(*Rosée*, p. 131).

CROIX ET COURONNE.

Pourquoi donc, au-dessus des couronnes princières,
 Voyons-nous une croix se dresser ? — Oui, pourquoi ? —
 C'est qu'un bandeau cruel d'épines meurtrières
 Entrelace ses nœuds sur le front de tout roi !

C'est que les souverains, malgré le diadème,
 A des crucifiés ressemblent de tous points ;
 C'est que leur âme saigne et que leur face est blême,
 Car ils ont de longs clous enfoncés dans les poings !

C'est qu'ils doivent, jusqu'à l'endroit de leur supplice,
 Traîner leur lourde croix comme autrefois Jésus,
 Bien que toute leur chair pantelle et se meurtrisse,
 Et que leurs pieds sanglants ne les soutiennent plus.

C'est que sur cette croix tout vivants on les couche
Eux des rois ! à côté de larrons insulteurs,
Près de femmes en pleurs, attendant de leur bouche
Des mots cléments et doux, des mots consolateurs !

C'est que des envieux la phalange odieuse
Les abreuve du fiel d'une amère liqueur ;
Que la lance qui fend leur poitrine, et la creuse,
Enfonce la douleur jusqu'au fond de leur cœur !

Nulle bouche pourtant n'est admise sur terre
À couvrir cette croix de ses baisers pieux,
Car elle doit briller, lointaine et solitaire,
Sur les sommets ards, très haut, non loin des cieux ;

Car elle doit briller, lumineuse et splendide,
Comme le fier drapeau dans les sanglants combats,
Comme une claire et pure étoile qui nous guide
Dans l'éternelle nuit des douleurs d'ici-bas !

O rois ! que la couronne entre vos mains augustes
Soit l'autel près duquel, soumis et confiants,
Les peuples généreux, les peuples forts et justes,
Viennent prier, ainsi que de jeunes enfants !

Qu'elle soit le refuge où l'on se sanctifie,
Le temple ouvert aux bons, aux humbles de tout rang,
Pour que, sous ses arceaux, leur cœur se purifie
Dans la pourpre sacrée et sublime du sang !

O rois ! qu'entre vos mains l'éclat de la couronne
Soit l'infini pardon pour les pauvres pécheurs,
Le phare qui la nuit respandit et rayonne,
Et le flambeau céleste éclairant nos erreurs !

Laissez le sang couler sur vos nobles poitrines,
Vous qui portez ainsi le fardeau de la croix!
Dieu saura quelque jour en ôter les épines,
Et des clous assassins vous délivrer, ô rois!

(*Rosée*, p. 159).

L'ÉMIGRANT ALLEMAND.

Voyageur passager sur cette sombre terre,
Au repos éternel je pense bien souvent!
Lorsque viendra le jour fatal, que l'on m'enterre
Au pied d'un grand tilleul balancé par le vent!

Qu'on pose sous son dôme épais ma tête lasse,
Afin que de ses fleurs éparses recouvert
J'entende résonner encore dans l'espace
Le doux frémissement de son feuillage vert!

Dans un étroit sentier, sous l'ombreuse ramure,
Que l'on couche mon corps auprès d'un frais buisson,
Pour que j'entende encor la brise qui murmure
Me redire parfois l'écho de sa chanson!

Mais pour mon cœur, amis! je veux que sur la rive
Du Rhin l'on creuse un lit sûr, profond, abrité,
Afin que chaque flot de l'onde fugitive
Le baigne lentement durant l'éternité!

(*Le Bouquet du vin*, p. 15).

LE VIN DE RUDESHEIM.

D'où vient qu'à la gaité tout mon cœur s'abandonne,
Et que mon verre plein me rit comme un enfant ?
C'est que le Rudesheim dans son cristal rayonne
Et brille entre ses bords d'un éclat triomphant !

Il était autrefois — comme on dit dans les contes —
Un noble chevalier aux blonds cheveux soyeux ;
Avec ses compagnons, barons, marquis et comtes,
Il errait au hasard, toujours content, joyeux !

Au moment de mourir, il dit d'une voix claire :
« Terre rhénane, à qui m'unissent tant de liens,
» O toi ! ma fiancée, à mon heure dernière,
» Laisse-moi te léguer les plus chers de mes biens !

» Je laisse mes cheveux à tes forêts profondes,
» Mes vers à tes chanteurs, et tout mon sang vermeil
» Au bourg de Rudesheim, à ses vignes fécondes
» Que dorent les rayons magiques du soleil ! »

(*Le Bouquet du vin*, p. 37).

FIN.



ADDITIONS.

Le volume de Carmen Sylva que nous avons annoncé à la page 119, et qui est intitulé : *IN DER LUNCA* (*Dans la Lunca*), a paru récemment sous ce titre : *In der Lunca. Rumänische Idylle von Carmen Sylva. Ratisbonne, W. Wunderling*, (de l'imprimerie de W. Drugulin, à Leipzig), 1904, in-4° de 66 pages. — Avec deux figures en couleur d'après Grigoresco. — L'ouvrage porte cette dédicace : *Meinem Seelenkinde Georg Enesco gewidmet* (Dédié à mon enfant d'élection, Georges Enesco). *La Notice (Anmerkung)* est signée : *Carmen Sylva* (fac-similé). — Cet ouvrage sera traduit en roumain.

— Nous avons parlé, page 126, d'une poésie publiée par Carmen Sylva à l'occasion de la mort de la Reine Victoria. Peut-être est-ce ici le lieu de rappeler que lors des funérailles de l'Impératrice d'Autriche, Carmen Sylva fit déposer sur son cercueil une superbe couronne — toute d'edelweiss — sur le ruban de laquelle on pouvait lire une poésie en vers allemands, tracée par la main de Sa Majesté la Reine de Roumanie.

Cette poésie a été traduite en vers français et imprimée dans divers journaux (voyez notamment *le Stamboul* du jeudi 10 septembre 1903 — n° 209).

— Page 153, nous avons cité un volume de M. F. Smit Kleine intitulé : *RUMEENSCH E HARPTONEN*. En voici le

titre exact : *Rumeensche Harptonen. Zangen van Carmen Sylva nagedicht door F. Smit Kleine. S. l. n. d. in-4°* de 40 pages. — Le même auteur a traduit en hollandais la pièce de Carmen Sylva, intitulée *Au Crépuscule*, et dont il a été question sous le numéro 28 de notre première partie. Cette traduction est intitulée : *Schemering. Een dramatisch gedicht etc. S. l. n. d., in-4°* de 20 pages (non mise dans le commerce).

La pièce ainsi traduite a été jouée à Amsterdam le 2 septembre 1890.

— Parmi les derniers articles de Carmen Sylva publiés dans la presse allemande nous citerons l'article intitulé : *Propos de table*, qui a paru dans le *Pester Lloyd* du 11 avril dernier, et dont l'*Indépendance roumaine* a donné une traduction dans son numéro 8111 du 9 (22 avril 1903).

— Ajoutons enfin qu'à l'occasion de la réception de M. E. Rostand à l'Académie française, Carmen Sylva a chargé l'un des amis du poète — lequel est en même temps son plus célèbre interprète — de se faire auprès de l'auteur de *Cyrano* ainsi qu'auprès de M. le vicomte de Vogüé, qui l'avait reçu sous la coupole de l'Institut, l'interprète de la vive et profonde admiration qu'avaient soulevée en Elle les discours des deux académiciens. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer le passage suivant, emprunté à la lettre (inérite) à laquelle nous faisons allusion, et qui est datée de Sinaïa, 24 juin 1903 :

« Nous venons de relire les deux discours, et nous les
 » relirons encore. Nous étions peu nombreux, mais notre
 » ardeur et notre enthousiasme auraient rempli à eux
 » tout seuls la grande Coupole. Et nous nous sommes
 » donné le luxe de déguster en relisant par deux trois
 » fois, comme des gens attablés autour d'un vin rare,
 » comme des collectionneurs autour d'un véritable Ben-
 » venuto Cellini.

» Nous avons oublié les horreurs et la terreur, nos
» peines et nos soucis; nous ne nous sommes plus vus
» mille ans en arrière, lorsque les Prétoriens tuaient et
» couronnaient, lorsque Rome et Byzance déclinaient
» dans la fange; — nous marchions avec des ailes aux
» pieds, dans le jardin des fées, entourés d'harmonies et
» de parfums, avec la sensation que l'humanité faisait un
» grand pas en avant vers l'éternellement pur et l'éternel-
» lement beau. Rostand pouvait se passer de vers. Il
» semait les fleurs sur son passage comme un Dieu de
» l'Inde, et nul autre que Vogüé ne devait le recevoir.
» C'était comme la résonnance d'un temple majestueux
» aux sons de la voix d'un troubadour... Je voudrais faire
» comme les enfants qui donnent des commissions, vous
» retenir par la manche, et répéter pour la centième fois :
» Dites-leur encore; — et dites leur aussi cela; — et sur-
» tout n'oubliez pas de leur dire! — et dites tout, tout!
» Dites que je les bénis pour les heures exquisés que je
» leur dois, pour la consolation profonde, pour la paix
» lumineuse qui émane d'eux... Répandez ma reconnais-
» sance aux pieds de mes chers poètes en leur disant que
» c'est le pèlerinage à rebours de la *Princesse lointaine*
» venant vers eux! »



TABLE DES MATIÈRES

		Pages
	INTRODUCTION	I
	I. ŒUVRES ALLEMANDES ET FRANÇAISES	I
+	1. <i>Sappho</i> (Sapho)	1
+	2. <i>Hammerstein</i>	1
2	3. <i>Stürme</i> (Tempêtes)	2
+	4. <i>Rumänische Dichtungen</i> (Poésies roumaines)	6
2	5. <i>Die Hexe</i> (La Sorcière)	13
3	6. <i>Jehovah</i>	14
2	7. <i>Leidens Erdengang</i> (Le Pèlerinage de la Douleur ici-bas)	16
+	8. <i>Les Pensées d'une Reine</i>	18
2	9. <i>Pelesch-Märchen</i> (Contes du Pelesch)	22
2	10. <i>Ein Gebet</i> (Une Prière)	27
2	11. <i>Aus zwei Welten</i> (Deux Mondes)	27
2	12. <i>Handzeichnungen</i> (Esquisses)	30
	13. <i>Mein Rhein</i> (Mon Rhin)	30
+	14. <i>Meine Ruh'</i> (Monrepos)	34
2	15. <i>Durch die Jahrhunderte</i> (A travers les siècles)	51
+	16. <i>Anna Boleyn</i>	54
2	17. <i>Astra</i>	54
	18. <i>Mein Buch</i> (Mon Livre)	56
3	19. <i>Es klopft</i> (On frappe)	58
2	20. <i>Feldpost</i> (Poste militaire)	60
2	21. <i>In der Irre</i> (A l'aventure)	61
2	22. <i>Islandfischer</i> (Pêcheur d'Islande)	62
2	23. <i>Pelesch im Dienst</i> (La Servitude de Pelesch)	64
2	24. <i>Rache und andere Novellen</i> (Vengeance et autres Nouvelles)	64

	Pages
25. <i>Lieder aus dem Dimbovitzathal</i> (Chants de la vallée de la Dimbovitza)	65
+ 26. <i>Deficit</i>	77
+ 27. <i>Die Sphynx</i> (Le Sphinx)	78
+ 28. <i>Frauenmuth</i> (Vaillance de femmes)	80
+ 29. <i>Vom Amboss</i> (Sorti de l'enclume)	83
30. <i>Préface placée en tête du volume intitulé : Dans ma Nuit</i>	85
31. <i>Gedenkbüchlein</i> (Petit Recueil de Pensées)	87
2 + 32. <i>Handwerkerlieder</i> (Chansons d'artisans)	88
+ 33. <i>Heimath</i> (Patrie)	93
2 + 34. <i>Meerlieder</i> (Chansons de la Mer)	94
35. <i>Weihnachtskerzchen</i> (Cierges de Noël)	96
36. <i>Bucarest</i>	98
+ 37. <i>Meister Manole</i> (Maître Manole)	99
+ 38. <i>Monsieur Hampelmann</i>	102
+ 39. <i>Paul de Saint-Victor. Die beiden Masken</i> (Les deux Masques)	102
40. <i>Seelen Gespräche</i> (Exercices de piété pour l'âme)	105
41. <i>Thau</i> (Rosée)	106
+ 42. <i>Märchen einer Königin</i> (Contes d'une Reine)	110
+ 43. <i>Es ist vollbracht. Das Leben meines Bruders Otto</i> (<i>Consummatum est. Vie de mon frère Othon</i>)	112
+ 44. <i>Unter der Blume</i> (Le Bouquet du vin)	114
45. <i>Geflüsterte Worte</i> (Paroles murmurées)	118
+ Sub N ^o 45. <i>In der Lunca</i> (Dans la Lunka)	119 et 297
II. ŒUVRES TRADUITES.	
I. <i>Traductions américaines et anglaises.</i>	121
II. <i>Traductions arméniennes</i>	127
III. <i>Traductions danoises</i>	128
IV. <i>Traductions espagnoles</i>	128
V. <i>Traductions françaises</i>	129
VI. <i>Traductions hongroises</i>	148
VII. <i>Traductions italiennes</i>	150
VIII. <i>Traductions néerlandaises</i>	153
IX. <i>Traductions roumaines.</i>	159
X. <i>Traductions russes</i>	166
XI. <i>Traductions serbes</i>	167
XII. <i>Traductions suédoises</i>	168

	Pages
III. BIOGRAPHIES. — ECRITS DIVERS SUR LES ŒUVRES DE CARMEN SYLVA	171
+ IV. ŒUVRES CHOISIES DE CARMEN SYLVA	183
I. <i>Omul (L'Homme)</i>	183
II. <i>Dans la Vrancea</i>	203
III. <i>Mosch et Baba</i>	205
IV. <i>Bucarest</i>	209
V. <i>Halte! Qui vive?</i>	230
VI. <i>De l'Ame</i>	240
VII. <i>La Femme roumaine</i>	249
VIII. <i>Mon plus triste jour de l'année</i>	251
IX. <i>Pensées diverses</i>	258
X. <i>Poésies</i>	265
ADDITIONS	297

~~Poésies / une reine~~
 - Le roman d'une princesse -
 Imprimé le 1^{er} régime
 Alerte

FIN DE LA TABLE.

Valère Samuel Danil
 2 Ulron de
 Monars
 Contre-sufflet
 2. Raport de un dan bratze
 2. Monie
 Valeriu al. uita
 Poésii - (Povoni)
 Nucle / g. m /
~~A. B. C. /~~
 Raportul de un manifest
 Les petits batimes

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2017

